

Un homme et son péché

CLAUDE-HENRI GRIGNON



ÉDITION CRITIQUE PAR
ANTOINE SIROIS
ET YVETTE FRANCOLI

B N M

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

Un homme et son péché

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité de direction :

Roméo Arbour, Laurent Mailhot, Jean-Louis Major

DANS LA MÊME COLLECTION

Arthur BUIES, *Chroniques I* (François Parmentier)

Jacques CARTIER, *Relations* (Michel Bideaux)

Albert LABERGE, *La Scouine* (Paul Wyczynski)

La « Bibliothèque du Nouveau Monde » entend constituer un ensemble d'éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche (CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES) administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Claude-Henri Grignon

Un homme et son péché

Édition critique

par

ANTOINE SIROIS
et YVETTE FRANCOLI

Université de Sherbrooke

1986

Les Presses de l'Université de Montréal
C.P. 6128, succ. « A », Montréal (Québec), Canada H3C 3J7

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada
a accordé une subvention pour la publication de cet ouvrage.

ISBN 2-7606-0760-7

Dépôt légal 4^e trimestre 1986

Bibliothèque nationale du Québec

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés

© Les Presses de l'Université de Montréal 1986

© Les Éditions internationales Alain Stanké pour
le texte d'*Un homme et son péché*

INTRODUCTION*

Par son père, médecin au village de Sainte-Adèle, Claude-Henri Grignon appartenait à la petite bourgeoisie professionnelle rurale. La famille y avait suivi le curé Labelle en 1879, aux heures héroïques de la colonisation du nord de Montréal. Le docteur Wilfrid Grignon vécut péniblement de sa profession au milieu des colons et, en 1896, se tourna vers la pratique de la médecine vétérinaire et de l'agronomie, donnant des conférences, rédigeant des articles, publiant des traités pratiques.

En 1910, après le décès de son épouse, il envoie son fils aux études classiques au collège Saint-Laurent, près de Montréal. Claude-Henri y demeure deux ans. Son père lui donne ensuite deux précepteurs, le comte Maurice de Kervyn à Sainte-Adèle, puis l'inspecteur Jean-Baptiste Primeau à Saint-Jérôme, qui lui enseignent des rudiments de géométrie, de langue française et de versification. Enfin, déçu que son fils n'ait pas embrassé la carrière médicale, le docteur Grignon se résout à faire de lui un agronome et l'expédie, en 1912, à l'Institut agricole d'Oka qu'il quittera dix-huit mois plus tard. Claude-Henri se sent plus attiré par la lecture et l'école buissonnière au sens littéral du terme. Affecté par la mort de son père en 1916, il complète lui-même sa formation en se livrant à la lecture des grandes œuvres françaises.

La même année, il gagne Montréal où il entre dans la fonction publique et collabore à divers journaux. Il revient à Sainte-

* Pour la liste des sigles et abréviations, voir p. 79.

Adèle en 1930, avec l'espoir de subsister de sa plume. « Je ne voulais pas, dit-il, être un reporter attaché à un journal. Du reste, la ville me puait au nez. Je voulais garder mon entière liberté, toute mon indépendance et crever de faim¹ ». Mais c'est la crise. Il vit dans la pauvreté, harcelé par ses créanciers. Jusqu'à la parution de son roman, il n'occupe qu'un emploi de surnuméraire de quelques mois comme inspecteur des fonds de chômage du ministère de la Colonisation. La rédaction de recensions, à cinq dollars l'unité, que lui offre à point nommé son ami Olivar Asselin, directeur du *Canada*, semble constituer sa seule autre source de revenu. Le 5 septembre 1931, il écrit à Asselin : « Vous ne sauriez croire [...] quel service vous me rendriez en acceptant ainsi une fois par semaine un article de ce pauvre bougre qui meurt littéralement de faim [...] »². Le 8 février 1933, au creux de son impasse, qui correspond au paroxysme de la crise économique, il lui écrit encore : « Je songe que c'est même miraculeux que je puisse écrire de telles choses dans ma misère et à travers les tracasseries de toutes sortes qui me harcèlent [...] Si je m'écoutais, je m'enfoncerais dans la désespérance jusqu'au cou [...] Je me débats dans un enfer [...]. Quant à vivre de ma faible plume, vous pouvez juger du succès³ ». C'est dans ce contexte qu'il rédige son roman sur l'argent.

La vocation littéraire

Comment s'est amorcée la vocation littéraire de cet auteur qui ne reçut qu'une formation scolaire abrégée ? Au collège Saint-Laurent, il se lie d'amitié avec le futur journaliste Louis Francœur, précocement éveillé à la culture et à l'écriture. En 1941, il lui rend l'hommage suivant : « Et sans plus de phrases, je tiens à lui rendre ce mérite qu'il me donna le goût de la lecture, l'amour du Beau et du Vrai. C'était beaucoup pour un

1. Claude-Henri Grignon, « Entretien Asselin-Moi », ms. non daté, 2 f. (BNQ, fonds Grignon).

2. *Id.* (fonds privé).

3. *Id.* (fonds privé).

jeune homme de mon espèce, primaire encrassé et qui ne trouvait du plaisir que dans la chasse et dans la pêche⁴ ». De ses cours privés, Grignon avoue n'avoir retenu que l'apprentissage du dictionnaire et de la versification française ; de son séjour à l'Institut agricole d'Oka, une initiation à Balzac, Flaubert, Stendhal et Hugo, grâce à la complaisance d'un de ses maîtres. C'est à la suite de la mort de son père, qui le plonge dans une grande mélancolie, qu'il dit avoir découvert les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau et son désir d'écriture : « Dois-je attribuer à Jean-Jacques cette passion d'écrire [...] ou dois-je attribuer la découverte de mon propre « moi » à la mort de mon père [...] ? Je l'ignore. Chose certaine, c'est qu'à partir de ce moment-là j'ai toujours éprouvé le besoin de livrer au papier [...] mes pensées les plus secrètes [...] »⁵. Il lut par la suite Rabelais, Montaigne, les Encyclopédistes, les Classiques, les Romantiques, les Symbolistes, Baudelaire et Verlaine principalement, et quelques grands écrivains étrangers. La littérature d'action, celle des polémistes, en particulier Bloy et Péguy « le glorieux paysan », retient surtout son attention. Il admire Henri Pourrat, « l'un des plus grands écrivains de bonne et dure sève gauloise et paysanne⁶ » et Ernest Pérochon, dont il trouve « savoureuses les expressions de l'époque de la Vendée des Chouans⁷ ». Du côté canadien-français, il apprécie surtout la prose des journalistes Jules Fournier et Olivar Asselin, de l'historien Lionel Groulx, des romanciers Albert Laberge et Damase Potvin, la poésie de Nérée Beauchemin et d'Alfred DesRochers. Après 1933, il s'intéresse aussi aux écrits de Clément Marchand, de Félix-Antoine Savard et de Germaine Guèvremont, sa cousine. Ironiquement, il finit par croire que s'il a gardé un goût prononcé pour la lecture, c'est parce qu'il n'a « point goûté aux études classiques⁸ ».

4. *Id.*, « Louis Francœur toujours vivant », *les Pamphlets de Valdombre*, 4^e série, n° 11-12, avril-mai 1941, p. 358.

5. Adrienne Choquette, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, p. 230-231.

6. Claude-Henri Grignon, « Quand Damase Potvin se fait vieux », *les Pamphlets de l'aldombre*, 5^e série, 3^e cahier, avril 1943, p. 126.

7. Lettre de C.-H. Grignon à Olivar Asselin, 6 septembre 1933 (fonds privé).

8. Adrienne Choquette, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, p. 228.

Grignon commence sa carrière d'écriture dans les journaux. Sous le pseudonyme de Claude Bâcle, il publie son premier article en 1916, dans *l'Avenir du Nord* de Jules-Édouard Prévost, un ami de son père, qui « accordait une large place à la littérature et à la critique libre dans son journal⁹ ». À partir des années vingt, il collabore régulièrement comme critique littéraire, sous des pseudonymes variés, à divers hebdomadaires et quotidiens comme le *Nationaliste*, le *Matin*, le *Petit Journal*, le *Canada*, la *Renaissance*, l'*Ordre* ou à la *Revue populaire*. De 1937 à 1939, il prend la direction littéraire du journal *En Avant !* de Damien Bouchard. De ses textes de critique, il tirera un recueil, *Ombres et clameurs*, paru en 1933, consacré à la littérature canadienne-française. Il ne mènera pas à terme un recueil sur la littérature française, intitulé *Figures françaises*. Sa veine polémique s'épanouira dans sa propre revue, les *Pamphlets de Valdombre*, où il traitera, de 1936 à 1943, de l'actualité littéraire et politique, à l'image de ses maîtres, Bloy, Péguy et Asselin. Il se voyait surtout comme pamphlétaire. Le ton de ses articles correspond à l'idée qu'il se faisait de son métier : « [...] j'ai choisi le métier d'écrivain pour être libre et pour me battre. Je n'avais pas envie de vivre la vie de tout le monde et je sentais alors que je serais toujours en lutte contre quelque chose ou quelqu'un [...] On n'écrit pas pour flatter dans le sens du poil, pour approuver...¹⁰ ». À partir de 1960, il entreprend d'écrire la biographie de son modèle immédiat, Olivar Asselin, « le Pamphlétaire maudit », ainsi qu'il l'a surnommé, mais ne pourra l'achever, faute de temps. Dans le domaine du récit, Grignon se fait la main, en 1928, avec *le Secret de Lindbergh*, sorte de narration épique, à digressions moralisantes, sur la traversée de l'Atlantique de Charles Lindbergh en 1927. Il publiera, en 1933, *Un homme et son péché* et, en 1934, *le Déserteur et autres récits de la terre*. L'auteur s'adonnera à l'écriture radiophonique, dès 1938, et télévisuelle, à partir de 1956, dans diverses créations et surtout dans des adaptations et prolongements d'*Un homme et son péché*, sous le même titre ou sous celui des 'Belles histoires des Pays d'en

9. Claude-Henri Grignon, « Les libraires, ces bons maîtres », *le Journal des Pays d'en Haut*, 25 novembre 1967, p. 2.

10. Conrad Bernier, « Le rêve d'enfance de Grignon : écrire pour rester libre », *la Presse*, 10 avril 1976, p. D3.

haut'. Il en tirera aussi des scénarios de films et des pièces de théâtre.



Lors de la parution d'*Un homme et son péché*, en 1933, on est en pleine crise économique, qui fait suite à la seconde industrialisation du Québec, amorcée en 1910 et fondée sur ses ressources forestières, minières et hydro-électriques. Dès 1921, la province était à soixante-dix pour cent urbaine, alors qu'en 1910, elle était à cinquante-deux pour cent rurale. Abandon accéléré des campagnes, accroissement rapide du prolétariat urbain : le fait que ces mutations étaient provoquées par des agents extérieurs, américains surtout, aggravait le bouleversement. La crise met en relief le poids de la domination économique et accentue le sentiment de dépossession d'une population fraîchement urbanisée. 1933 est l'année la plus sombre. Plus du tiers des travailleurs à Montréal sont sans travail¹¹. Dans les fermes, la situation est désastreuse : les produits se vendent mal, les cultivateurs sont réduits à la subsistance. La bourgeoisie traditionnelle, dominée de plus en plus par la nouvelle strate des entrepreneurs étrangers, cherche désespérément à enrayer cette situation de dépendance économique et même de misère qu'elle partage jusqu'à un certain point avec les autres couches de la société.

On se tourne alors contre le dominateur capitaliste anglophone. Le nationalisme résurgent canalise la contestation contre les trusts, alors que c'est le socialisme qui l'inspire dans d'autres provinces. « Les intellectuels autant que le peuple étaient dépourvus devant les situations nouvelles. Eux aussi ont puisé dans le vieux fonds des attitudes et pensées traditionnelles ¹² ».

11. Susan Mann Trofimenkoff, *The Dream of a Nation*, 1982, p. 236-237.

12. Fernand Dumont, « Vie intellectuelle et société depuis 1945. La recherche d'une nouvelle conscience », dans Pierre de Grandpré, édit., *Histoire de la littérature française au Québec*, t. III, Montréal, Librairie Beauchemin, 1969, p. 16. Voir aussi à ce sujet : Jean-Charles Falardeau, « Vie intellectuelle et société entre les deux guerres », *ibid.*, t. II, p. 193-195.

Au nombre des solutions présentées dans le *Programme de restauration sociale* paru en 1933, comme dans celui de l'Action libérale nationale qui s'en inspire, on propose une lutte immédiate et systématique contre les trusts, et une réorientation de la politique agraire. Des valeurs traditionnelles imprègnent ces réformes : langue, foi, famille, campagne. L'agriculture conserve une place éminente dans la restauration. « La crise avive le vieux thème ». Le « retour à la terre », la politique agricole, font l'objet de maintes déclarations. La terre demeure la référence fondamentale pour une communauté ethnique qui possède peu d'emprise sur l'économie¹³.

Victime de la crise, au même titre que les siens, Grignon a pleine conscience de la dépossession collective. Il en fait état dans un *Pamphlet* de 1937 : « Cent ans de misères (1837-1937), de privations, de gros lard, de galette de sarrazin, de servitude, de soumission et de coups de pied au derrière, voilà ce que le petit peuple du Québec devait endurer¹⁴ ». Son programme de relèvement, qui rejoint celui des restaurateurs de l'époque, il l'avait livré l'année précédente : « À tous je dirai ceci : Il n'y a qu'une façon de reconquérir nos droits chez nous et de reprendre notre liberté : c'est par la possession du sol et par le maintien sur le sol de la paysannerie canadienne-française¹⁵ ». Il avait du reste adopté la même position dans la conférence qu'il prononça en 1936 sur son roman, établissant ainsi un lien entre sa pensée et son récit : « Depuis un siècle, peut-être, on a fait des bacheliers en série au lieu de les diriger vers le commerce, ou mieux vers les terres neuves, si les anciennes ne suffisaient plus. Résultat : déchéance de la classe paysanne, désertion systématique de la terre, la course folle vers les villes et la débauche¹⁶ ».

Grignon se rattache ainsi à l'idéologie dite de conservation, et plus particulièrement à sa version « agriculturiste » qui fut,

13. Fernand Dumont, « Les années 30. La première révolution tranquille », dans Fernand Dumont, Jean Hamelin, Jean-Paul Montmigny, édit., *Idéologies au Canada français, 1930-1939*, p. 8.

14. Claude-Henri Grignon, « 1837-1937 », les *Pamphlets de Valdombre*, 1^{re} année, n° 2, 1^{er} janvier 1937, p. 45.

15. *Id.*, « A mes abonnés, à mes lecteurs », les *Pamphlets de Valdombre*, 1^{re} année, n° 1, 1^{er} décembre 1936, p. 3.

16. *Id.*, *Précisions sur Un homme et son péché*, p. 71-72.

ainsi que l'historien Michel Brunet l'a définie, « une façon générale de penser, une philosophie de la vie qui idéalise le passé, condamne le présent et se méfie de l'ordre social moderne¹⁷ ». La bibliothèque personnelle de l'auteur contient une quarantaine d'ouvrages, dont la parution précède le roman, portant sur l'agriculture et tout spécialement sur la colonisation. Les nombreux passages soulignés, surtout dans les écrits d'Arthur Buies et d'Antoine Testard de Montigny et dans le *Rapport du Congrès de la colonisation* paru en 1900, témoignent à eux seuls de la position de Grignon. Celui-ci, par exemple : « le peuple canadien est essentiellement agricole [...] notre pays est par la force des choses voué à l'agriculture ». Faire autrement c'est « violenter l'ordre de la Providence¹⁸ ». Grignon admirait profondément le curé Labelle (auquel le roman fait allusion) et adhérait pleinement à sa mission de reconquête de la terre promise du Nord. Que ce soit en 1880 ou en 1930, la colonisation est toujours considérée « comme un remède miracle à tous les maux collectifs [...] ¹⁹ ».

L'auteur adhère aussi explicitement à une autre dimension de la pensée « agriculturiste », le rattachement au passé, et n'hésite pas à déclarer : « Pour moi, seul le passé existe [...] Je ne crois pas beaucoup aux inventions modernes, ni aux idées modernes, ni au féminisme moderne [...] ²⁰ ». Dans son roman, Grignon dessinera des personnages conformes à son idéal, largement partagé à l'époque. Bertine sera le modèle de la femme d'intérieur, Donalda, de l'épouse dans sa dimension la plus héroïque, « l'inoubliable chrétienne, cramponnée à un monstre jusqu'au tombeau par esprit de sacrifice et amour du Christ²¹ ». Le généreux Alexis, « paysan par atavisme », s'oppose à Séraphin, le paysan cupide, « banquier » orienté vers le seul profit et qui monopolise le pouvoir économique²². Dans les termes mêmes du roman, il « tenait tout le monde dans sa main : monsieur

17. Michel Brunet, « Trois dominantes de la pensée canadienne-française », *Écrits du Canada français*, n° 3, 1957, p. 43.

18. *Rapport du congrès de la colonisation*, p. 83.

19. Gabriel Dussault, *le Curé Labelle*, p. 90-91.

20. Claude-Henri Grignon, *Précisions sur Un homme et son péché*, p. 37.

21. *Ibid.*, p. 76-77.

22. Rose Descoteaux, « Les sources d'*Un homme et son péché* », thèse de maîtrise, [interview avec Claude-Henri Grignon, p. 9].

le maire, monsieur le docteur, monsieur le député, tous les cultivateurs, depuis le plus gros jusqu'au plus petit [...]. Il était le possesseur et le maître²³ ». Il est étonnant cependant qu'appartenant à la série des romans du terroir, *Un homme et son péché* ne propose pas plus explicitement les conceptions idéologiques de son auteur touchant le capitalisme et le retour au sol. Comme l'affirme le critique Roger Duhamel, « Grignon a peut-être voulu faire œuvre engagée, il a fait une œuvre, point²⁴ ».



À l'instar de certains de ses compatriotes, notamment Jean-Charles Harvey et Albert Pelletier, Grignon ne croit pas à l'existence de la littérature canadienne-française. Dans ses *Précisions sur Un homme et son péché*, il déclare aux jeunes : « N'ayez pas la naïveté de croire que la littérature canadienne-française existe. Elle n'a jamais existé, elle n'existe pas en mil neuf cent trente-six et elle n'existera jamais tant que nous aurons peur du mot, tant que nous imiterons messieurs les Français et tant que nous ne parlerons pas une langue canadienne faite de français, de canadianismes, et à l'occasion de mots anglais [...] » (p. 91). S'il est inflexible sur la question de la langue, il l'est aussi quant aux sujets traités : « De grâce, qu'on n'aille pas les ramasser, je le répète, dans les salons de la bourgeoisie [...] Si on veut être lu en Europe [...] si on veut marquer notre originalité dans le monde, tournons-nous du côté de la terre et de la forêt [...] » (p. 91-92). Mais dans *Ombres et clameurs*, il n'accepte pas pour autant toutes les productions « terroirisantes » : « Notre littérature du terroir [...] compte un nombre imposant d'écrivains [...] qui se distinguent surtout par leur zèle, et par leurs bonnes intentions²⁵ ». Il refuse quant à lui la forme idéalisante de ces productions : « On retomba donc jusqu'au cou dans le cliché, la beauté conventionnelle qui exige des labours sans boue, des travaux sans sueurs, une misère sans blasphèmes, une vie aux champs

23. Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*, *infra*, p. 119.

24. Roger Duhamel, « Relecture », Radio-Canada, 3 décembre 1981.

25. Claude-Henri Grignon, *Ombres et clameurs*, p. 115.

qui n'est que charme et rêve. C'était là notre littérature nationale » (p. 115). Dans ce même recueil, qui précède de peu *Un homme et son péché*, il salue l'avènement d'*À l'ombre de l'Orford* d'Alfred DesRochers et il loue sa façon de traiter de la vie rurale : « Il [DesRochers] sera vrai, et de la vie des champs, il nous fera goûter, certes, la paix inexprimable, mais il nous en peindra aussi la misère, la monotonie, les durs travaux d'une façon plus directe, plus physique encore que ne l'a fait Hémon dans sa brève épopée » (p. 119). Par contre, Grignon condamne les façons de voir des auteurs de la ville, éloignés des réalités de la vie terrienne et qui versent dans la propagande. Il rompt ainsi avec la tradition idéaliste du roman du terroir. Peindre la réalité de la vie c'est pour lui mettre en scène des personnages avec leurs qualités et leurs défauts. Ailleurs, il reproche aux personnages de *Maria Chapdelaine* d'être « uniformément bons et vertueux » parce que ce n'est pas ainsi dans la vie²⁶.

La position de Grignon est sans équivoque dans le débat qui, depuis le début du siècle, partage les écrivains entre régionalistes et exotistes. Déjà en 1922, il s'attaquait violemment aux exotistes à l'occasion d'une conférence de Victor Barbeau donnée à la Bibliothèque Saint-Sulpice et intitulée « Franchises ». À ce dernier, il associait Marcel Dugas et Paul Morin. « Les Vivants, disait-il dans sa brochure intitulée *les Vivants et les autres*, ce sont les régionalistes, les écrivains nécessaires que réclame depuis si longtemps une littérature naissante [...] Les autres ce sont les exotiques, faussaires de la pensée et du style » (p. 15). Grignon a maintes fois expliqué sa définition du régionalisme qui n'est pas nécessairement liée au terroir : « Le mot 'régionalisme' dans le dictionnaire veut dire qui a trait à une région déterminée. Ainsi, un romancier fait vivre ses personnages dans la Gaspésie. Il en décrit les paysages et les mœurs... Il y a des grosses têtes qui s'imaginent que du roman régionaliste c'est du roman habitant, un roman de la terre. C'est faux [...]»²⁷. Il expliquera que *Madame Bovary*, « c'est le roman type du régionalisme ». Flaubert, dans un milieu très bien décrit, « introduit une situation dramatique qui tient à l'universel²⁸ ». Ainsi, en 1939,

26. *Id.*, « Médecin, guéris-toi toi-même », *les Pamphlets de Valdombre*, 2^e année, no 1, décembre 1937, p. 155.

27. *Id.*, « Journal de Claude-Henri Grignon », CKAC, 6 novembre 1949.

28. *Id.*, « Aujourd'hui », CBFT, 18 mars 1965.

Ringuet serait venu illustrer avec *Trente arpents* sa théorie : « Tout cela pour conclure que les exotistes avaient bien tort en 1938 de lever la lèvre sur mes critiques, puisque l'un des leurs, en 1939, vient confirmer mes dires et, à l'aide d'un roman régionaliste par la langue, régionaliste par son atmosphère et son sujet, consacrer la naissance ou mieux la découverte d'une littérature proprement canadienne-française²⁹ ». Grignon reproche aux exotistes non seulement leurs sujets d'inspiration, mais encore leur usage du français de France au détriment de celui du Canada qui lui apparaît comme un élément fondamental de la littérature nationale. Il n'est pas opposé en principe au français standard, mais il croit ses compatriotes incapables de s'en servir. Nelligan, Morin, Chopin, Lozeau veulent écrire « un français de France », mais sont « incapables de l'écrire comme les Français eux-mêmes. Ils courent au devant d'un échec lamentable³⁰ ». En 1931, il écrit à Olivar Asselin qu'il n'y a présentement au Canada que ce dernier qui puisse « se vanter d'écrire en français, ce qui explique qu'il n'est pas intelligible en terre québécoise³¹ ». Les écrivains canadiens selon lui se doivent d'employer une « langue vivante et un vocabulaire national³² ». En ce domaine, il trouve un allié dans le critique et éditeur Albert Pelletier qui publie *Un homme et son péché*³³. Il considère du reste Pelletier comme notre seul critique littéraire³⁴.

Bien engagé dans les débats littéraires de son temps, Grignon participe également à un certain nombre d'activités du milieu, à celles de l'École littéraire de Montréal en particulier. Celle-ci avait péniblement repris ses rencontres après la Première Guerre, marquées elles aussi par les polémiques entre exotistes et régionalistes. Grignon, qui habite Montréal de 1916 à 1930, y est reçu le 24 novembre 1920. Elle compte trente-

29. *Id.*, « Les *Trente arpents* d'un canayen ou le triomphe du régionalisme », les *Pamphlets de l'aldombre*, 3^e année, n° 3, février 1939, p. 140-141.

30. *Ibid.*, p. 107-108.

31. Lettre de C.-H. Grignon à Olivar Asselin, 24 avril 1931 (fonds privé).

32. Claude-Henri Grignon, « S'agirait-il d'un chef-d'œuvre ? », les *Pamphlets de l'aldombre*, 1^{re} année, n° 9, 1^{er} août 1937, p. 393 ; [compte rendu de *Menaud maître-draveur* de Félix-Antoine Savard].

33. Albert Pelletier, « Littérature nationale et nationalisme littéraire », dans *Carquois*, p. 25-26.

34. Lettre de C.-H. Grignon à Olivar Asselin, 28 septembre 1933 (fonds privé).

deux membres en règle peu après son arrivée. Dans les années de participation active de Grignon, de 1920 à 1926, s'y retrouvent le plus souvent Germain Beaulieu, Albert Dreux, Lionel Léveillé, Alphonse Beaugard, Berthelot Brunet, Jean-Aubert Loranger, Victor Barbeau et depuis 1924, Louis Francœur et Philippe Panneton. Ces deux derniers démissionneront, avec Barbeau et Brunet, le 26 février 1925 après avoir voulu exclure les « poids morts³⁵ ». Selon Victor Barbeau, dans la jeune génération des années vingt, « le plus bouillant, le plus volcanique était Claude-Henri Grignon³⁶ ». À l'instar de ses collègues, il fera des présentations, les siennes relevant de la critique littéraire. Il publiera aussi un article sur Léon Bloy dans *les Soirées* de l'École littéraire de Montréal en 1925. Il ne semble pas s'être joint à la Société des écrivains canadiens fondée en 1937, ni à l'Académie canadienne-française mise sur pied en 1944. Il déclarait en 1935 : « Je ne suis membre d'aucune société, d'aucun cercle [...] je suis totalement inconnu de la Société royale du Canada [...] ³⁷ ». Il y sera pourtant élu en 1962.

Les libraires semblent être ceux qui l'ont le plus stimulé intellectuellement. Il leur rendra hommage en 1967, dans une série d'articles parus dans *le Journal des Pays d'en haut*. Il aura une mention spéciale pour Gonzague Ducharme, qui l'avait guidé dans la connaissance de la littérature et du journalisme canadien-français et Aristide Roy qui pour lui fut un bon conseiller. Il retrouvait chez Méthot ses collègues de l'École littéraire et avait l'impression de poursuivre chez Déom, le samedi soir, la réunion de l'École du vendredi soir. Quant aux salons littéraires, il n'a fréquenté que celui d'Albert Pelletier au cours des années trente, où il eut l'occasion de lire quelques pages de son journal³⁸. S'il a beaucoup écrit dans les journaux et certaines revues populaires, il n'a pas beaucoup collaboré à des revues littéraires ou culturelles comme *les Idées* ou *la Relève*. Il préférerait garder ses distances à l'égard de l'institution littéraire.

35. L'École littéraire de Montréal, *Procès-verbaux et correspondance*, vol. 1, p. 42.

36. Victor Barbeau, *la Tentation du passé*, p. 163.

37. Valdombre (C.-H. Grignon), « Moi, sociable », *la Renaissance*, 7 décembre 1935, p. 5.

38. Medjé Vézina, « Chez Albert Pelletier », *Écrits du Canada français*, n° 34, 1972, p. 26.

Mais où se situait-il par rapport à l'ensemble de l'institution et face aux différents mouvements ? Son statut social ne semble pas sans importance dans le contexte de ses relations et de ses prises de position littéraires. Son appartenance à la petite bourgeoisie rurale par son père, ses études classiques abrégées, ses emplois dans la Fonction publique fédérale ou provinciale, sa situation précaire durant la crise, comme son inadaptation à la vie urbaine et sa nostalgie des Pays d'en haut, concourent à le placer dans une situation marginale par rapport à l'ensemble du milieu littéraire forcément urbain. Ceux qu'il fustige le plus violemment sont Victor Barbeau, Paul Morin, Berthelot Brunet, Jean-Charles Harvey, Jean Bruchési, Louvigny de Montigny, Robert de Roquebrune ou Camille Roy. Ils ont pour caractéristiques d'appartenir à la bourgeoisie urbaine, d'avoir poursuivi des études classiques et souvent universitaires ou d'être dans l'enseignement supérieur ou encore d'être des fils de famille ou des « retours » de Paris. Ils se verront traités soit de « bacheliers ignorants » ou de « salonnards », soit « d'académisards », de « critiques payés et morveux du professorat » ou de « dandys ». Il semble avoir résumé sa pensée dans les *Pamphlets* de 1939. À propos de notre élite « qui méprise la terre et dédaigne les paysans [...] composée en grande partie d'ignorants notoires [...] destinée depuis longtemps aux farandoles de la politicaillerie et à la gouverne du peuple », il affirmera : « Nous sommes férus des études classiques et nous poussons nos fils vers les professions dites libérales. Du train où vont les choses, la province de Québec, en tant que province française et paysanne, n'existera plus dans un quart de siècle³⁹ ». Les exotistes qu'il combat se recrutent en grande partie dans les catégories énumérées plus haut. Il s'attaque aussi avec véhémence à Louis Dantin, l'autorité critique par excellence. Il épargne cependant quelques citadins parmi lesquels Olivar Asselin, Damien Bouchard, Alfred DesRochers, Albert Laberge. Ils ont comme caractéristiques communes d'avoir une origine rurale, de ne pas avoir mené à terme leurs études classiques, d'être autodidactes et d'avoir la plume ferme et acérée. Ajoutons au groupe Albert Pelletier qui, sauf pour les études, peut leur être assimilé.

39. Claude-Henri Grignon, « L'homme n'aime plus la terre », *les Pamphlets de l'aldombre*, 1^{re} année, n° 6, 1^{er} mai 1937, p. 250-251.

Claude-Henri Grignon se trace une voie originale dans le champ littéraire québécois. Il appartient à cette génération d'écrivains en marge des cadres établis, comme les journalistes, par exemple, qui s'installe depuis 1920 après quelques générations d'écrivains recrutés chez les professionnels⁴⁰. Il ne craint pas de s'attaquer avec virulence aux instances de légitimation qui dominent à l'époque dans l'enseignement universitaire et la critique. Il sait aussi revendiquer son autonomie face à l'Église régnante tout en y adhérant. Il refuse la contrainte de l'Index qui l'empêcherait de lire ce qu'il croit devoir lire⁴¹, et ne se laisse pas intimider par les clercs-critiques en place : « Parce que catholique, je ne suis pas un flagorneur des moines et de curés, même que bientôt je prendrai la liberté d'en malmenier quelques-uns⁴² ». Mgr Roy et Mgr Chartier ne sont pas épargnés. Au besoin il développera ses propres moyens de production et de diffusion en créant sa revue et en publiant lui-même son roman aux Éditions du Grenier. Il peut compter cependant sur des amis précieux comme Olivar Asselin qui lui ouvre les pages de ses journaux et le soutient dans ses moments difficiles, comme Albert Pelletier qui non seulement publie *Un homme et son péché*, mais consacre à l'auteur de nombreuses fins de semaines pour l'aider à « roder » son manuscrit⁴³.

Genèse et sources

La raison économique joue un rôle important dans la rédaction du roman et le choix du thème : « J'ai écrit *Un homme et son péché* parce que je crevais de faim. Si j'avais été riche, j'aurais écrit un roman d'amour⁴⁴ ». Raison économique, raison morale

40. Lucie Robert, « Les écrivains et leurs études », *Études littéraires*, vol. 14, n° 3, décembre 1981, p. 535-536.

41. Claude-Henri Grignon, « Les libraires, ces bons maîtres », *le Journal des Pays d'en haut*, vol. 1, n° 41, 2 décembre 1967, p. 2.

42. *Id.*, « Journaux et revues », *les Pamphlets de Valdombre*, 1^{re} année, n° 2, 1^{er} janvier 1937, p. 88.

43. Entretien d'Antoine Sirois avec Gilles Pelletier, fils d'Albert, 16 décembre 1982.

44. Conrad Bernier, « Le rêve d'enfance de Grignon, écrire pour rester libre », *la Presse*, 10 avril 1976, p. D3 ; [propos tiré d'une interview de Grignon par l'auteur en 1957].

aussi : « Je cherchais un sujet de roman. Je cherchais surtout un moyen de vivre ou si vous préférez une raison de vivre. Parce que je manquais d'argent, j'écrivis une nouvelle sur l'avarice⁴⁵ ». L'incitation pressante d'Olivar Asselin aura aussi contribué au déclenchement de l'opération⁴⁶.

Encore fallait-il trouver un sujet. L'auteur, tout au long de sa carrière, a multiplié les sources de son roman. Selon une version, il aurait eu une illumination subite : « Il y a quinze ans j'ai vu l'avare pour la première fois [...] Il m'est apparu dans mon grenier à Sainte-Adèle [...] Je cherchais un sujet de roman⁴⁷ ». La lecture du premier livre de compte de son père lui aurait fait prendre conscience de la misère de ces années 1879-1880, et lui aurait donné « l'idée d'écrire *Un homme et son péché* contre l'Argent⁴⁸ ». Dans « Le pamphlétaire maudit », il rattache l'idée du roman à une rencontre, en 1933, avec un avare qui l'a vivement impressionné : « Je revis une deuxième fois l'avare. Un soir de mars 1933. Cette fois-là, nous causâmes pendant deux heures et c'est là que me vint l'idée d'écrire un roman dont la situation dramatique serait l'avarice. Je venais de créer *Un homme et son péché*⁴⁹ ». Dans une interview, il déclare que lorsqu'il allait se promener dans le vieux cimetière de Sainte-Adèle, il était frappé de constater, à la lecture des inscriptions, la quantité énorme de femmes qui mouraient alors de « consommation » à vingt ans : « Et c'est de là que m'est venue l'idée d'écrire *Un homme et son péché*⁵⁰ ». Dans cette multitude de déclarations, il faut probablement retenir une série de facteurs et ne pas rechercher un seul

45. Claude-Henri Grignon, « Grignon nous parle de cinéma, quatrième rencontre avec Séraphin », ms. non daté, 2 f. (BNQ, fonds Grignon). Voir également une lettre de Grignon à Alfred DesRochers, du 27 septembre 1933, dans laquelle il lui confie ses soucis d'argent : « Rongé par la misère je ne sais plus où me jeter. Alors je me suis mis à écrire des contes » (ANQ, Centre régional de l'Estrie, fonds Alfred DesRochers). Il s'agit probablement du *Déserteur et autres récits de la terre*, qui sera publié en 1934.

46. *Id.*, « Le pamphlétaire maudit », 1^{re} partie, f. 5 (texte inédit, fonds privé).

47. *Id.*, « Grignon nous parle de cinéma, quatrième rencontre avec Séraphin », ms., 2 f. (BNQ, fonds Grignon).

48. Note manuscrite de Claude-Henri Grignon dans le premier livre de comptes de son père, le docteur Wilfrid Grignon. Les recettes en 1879 sont de \$176.00, les créances, de \$799.00 (fonds privé).

49. « Le pamphlétaire maudit », 1^{re} partie, f. 4 (fonds privé).

50. Rose Descoteaux, « Les sources d'*Un homme et son péché* », p. 5, [interview avec Claude-Henri Grignon].

déclencheur initial. Grignon précisera à André Major la raison profonde de son thème : « J'ai choisi l'avarice comme thème de mon roman parce que j'ai une sainte horreur de l'argent. L'argent sera toujours le véhicule du mal [...] ⁵¹ ». L'auteur explique que les usuriers ne sont pas rares en terre canadienne et même en France et « dans tous les pays où la paysannerie s'accroche au sol [...] Or, de l'économie lésineuse à l'avarice il n'y a qu'un pas à franchir. Séraphin Poudrier l'a franchi [...] Il ne représente donc pas la paysannerie canadienne-française, mais le péché, ce qui est bien différent ⁵² ». Il croyait bon d'ajouter en 1954 pourquoi il avait choisi Séraphin parmi les défricheurs : « [...] c'est parce que je connais bien ce pays-là, les moeurs de ses habitants et surtout une parlure bien française, quoi qu'on dise, faite de canadianismes savoureux et d'archaïsmes colorés ⁵³ ».

Les récits de son père, comme ceux des anciens, semblent avoir aussi contribué à faire germer le thème : « Comme il [son père] allait soigner à quarante milles à la ronde, il nous parlait souvent d'un avaré qu'il avait connu et qui était mort effectivement dans le feu en voulant sauver son or ». À la même occasion, l'auteur raconte que les récits des anciens sur les temps héroïques et pénibles de la colonisation du Nord l'ont aussi nourri ⁵⁴.

Pour créer son personnage principal, Grignon dit s'être inspiré de « trois types » qu'il a connus : « Chez l'un, j'ai pris le physique ; chez l'autre, certains tics et certaines manies, tandis que le troisième, dont je connais la vie depuis toujours, m'a fortement édifié par des faits précis et par les événements incroyables dont il fut l'objet ⁵⁵ ». C'est le troisième, ajoute-t-il dans ses

51. André Major, « L'avarice est une situation propre », *le Petit Journal*, 9 mai 1965, p. 38 ; [interview avec Claude-Henri Grignon].

52. Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*, Préface de 1941, *infra*, p. 220.

53. *Id.*, « Voici pourquoi j'ai écrit Séraphin », *Bonnes soirées*, nos 1.663-1.670, printemps 1954, endos de la couverture.

54. Rose Descoteaux, « Les sources d'*Un homme et son péché* », Introduction, p. 2.

55. Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*, préface de 1941, *infra*, p. 219.

Précisions sur Un homme et son péché, qui domine dans le roman. Mais il précise qu'il a mieux connu le deuxième. « J'ai étudié le moindre de ses gestes et le son de sa voix mesurée, lésineuse elle-même, je l'ai encore dans les oreilles. Au physique : grand osseux, le dos courbé [...] la tête un peu chauve, le visage long qu'éclairaient deux yeux malicieux ». « Il était, poursuit-il, l'homme le plus riche des pays d'en haut. Tout le monde lui devait et jusqu'à monsieur le député qui rampait à ses pieds [...] »⁵⁶.

Pour les autres personnages, Grignon indique aussi la provenance de ses modèles. Donalda émergeait de l'histoire orale de son père, évoquée plus haut. Il ne dit pas l'avoir connue personnellement, mais il sait qu'elle n'a vécu qu'un an et un jour (comme dans le roman) avec son mari, et qu'elle est morte comme une sainte⁵⁷. Il la perçoit « soumise, chrétienne, obéissante »⁵⁸. Alexis, il l'avait connu à la petite école et avait couru la drave avec lui : c'est Ignace Paiement qui, en 1936, cultivait une petite terre. Grignon souligne cependant qu'il y a beaucoup de lui-même dans ce personnage⁵⁹. Arthémise son épouse fut servante chez les Grignon, « rutilante de santé, d'esprit, de fraîcheur et de formes »⁶⁰. Dans le même texte, il signale que le docteur Cyprien, c'est son père, médecin également, et que Bertine a pour modèles les vaillantes filles de la campagne. Quant au curé Raudin, « il incarne bien le modèle, le curé Labelle », mais c'était aussi « un bon curé de campagne comme j'en ai connu »⁶¹.

Pour décrire la vie des colons du Nord le romancier dit s'être souvenu des récits de son père, mais il a aussi puisé dans les livres et les opuscules de propagande de sa bibliothèque personnelle. Il complète sa documentation par la lecture de jour-

56. *Id.*, « Étoffe des Pays d'en Haut », *les Pamphlets de l'aldombre*, 4^e série, n° 8-9-10, janvier-février-mars 1941, p. 291.

57. *Id.*, *Précisions sur Un homme et son péché*, p. 77.

58. *Id.*, « Médecin, guéris-toi toi-même », *les Pamphlets de l'aldombre*, 2^e année, n° 4, mars 1938, p. 161.

59. *Id.*, *Précisions sur Un homme et son péché*, p. 76.

60. *Ibid.*, p. 69.

61. Rose Descoteaux, « Les Sources d'Un homme et son péché », Introduction, p. 2, Interview, p. 6.

naux de 1880-1890, comme *le Nord et la Campagne*, et de *l'Almanach agricole* (1886-1896) également en sa possession. Son roman se situe en 1890-1891, alors que prend fin la période de colonisation active qui s'est étendue de la ville de Saint-Jérôme, « la Porte du Nord », où Antoine Labelle est curé, jusqu'à Sainte-Agathe, « aux confins du comté de Terrebonne, où s'arrêtait, en 1890, la marche pesante et misérable des défricheurs [...]»⁶². En fait, la colonisation avançait à ce moment un peu plus loin que Grignon ne l'affirme.

La situation, historiquement, correspond au portrait qu'en trace le romancier et se dessine comme suit. Le colon acquiert son lot à peu de frais mais doit remplir deux conditions : défricher et mettre, dans un temps donné, un dixième de sa superficie en culture. La propagande fait miroiter les avantages, mais la réalité quotidienne n'est pas facile à vivre dans « ce pays de misère » et, en 1890, à l'époque du récit, le colon vit toujours éloigné des centres, des marchés, des services. Les difficultés économiques s'accumulent car les terres fournissent un rendement médiocre et le colon est toujours réduit à une agriculture de subsistance qui l'oblige à chercher un revenu d'appoint comme bûcheron. Il est facilement talonné par les créanciers. On comprendra pourquoi Alexis doit monter *draver* dans les régions forestières sur la Rouge et la Lièvre et pourquoi Lemont, comme tant d'autres colons de la région, est contraint de s'adresser à l'usurier. Le gouvernement, qui était censé leur apporter son aide et sa protection, privilégie finalement les compagnies forestières qui, elles, ont intérêt à maintenir le colon dans un état de dépendance économique. Grignon est donc bien documenté sur la situation des colons de l'époque⁶³.

Si l'auteur affirme avoir trouvé son inspiration dans les personnages de son milieu et s'être bien informé de leur cadre de vie, il n'en avoue pas moins sa dette envers les grands classi-

62. Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*, *infra*, p. 111.

63. On trouve dans sa bibliothèque personnelle : Benjamin Antoine Testard de Montigny, *la Colonisation, le nord de Montréal ou la région Labelle*, C.O. Beauchemin et Fils, 1895 ; Arthur Buies, *Au portique des Laurentides. Une paroisse moderne. Le curé Labelle*, Québec, C. Darveau, Imprimeur, 1891 ; Henri-Gaston de Montigny, *Étoffe du pays, études d'économie politique canadienne*, Montréal, Déom & Frères, 1901.

ques, Plaute, Molière et surtout Balzac. C'est dans *Eugénie Grandet* qu'il a découvert la « pesanteur de l'or⁶⁴ ». Il se sent aussi redevable à Flaubert et à Léon Bloy. « Évidemment, a-t-il déclaré, si on poussait plus loin dans l'écriture, je dirais que la mort d'Emma Bovary, son agonie épouvantable, m'ont inspiré celles de Donalda⁶⁵ ». Il ne cache pas non plus que l'exemple de Donalda acceptant chrétiennement son destin prend sa source dans *la Femme pauvre*⁶⁶. Mais il a bien conscience que c'est la première fois, dans la littérature canadienne-française, qu'un écrivain apporte « cette situation dramatique : l'avarice⁶⁷ ».

Sa technique narrative également se modèle sur celle des grands auteurs. « [...] je veux bien, à la façon de Balzac, aussi de Flaubert ou de Stendhal, affirme-t-il, je veux bien situer les lieux où va se dérouler le drame⁶⁸ ». S'est-il inspiré d'auteurs de son pays ? Il admirait beaucoup Albert Laberge, le seul romancier qui, pour lui, avait osé décrire la vie terrienne sans complaisance, dans *la Scouine*⁶⁹. Il ne s'en réclame jamais, bien qu'une analyse de certaines descriptions semble révéler des analogies. Grignon veut faire vrai. « Le roman réussi, dit-il, c'est la peinture d'un fait dans ses détails les plus minutieux, d'un drame, d'un personnage connu de l'auteur⁷⁰ ». On trouve une manifestation de ce désir de réalisme dans la longue description de la fin de Donalda pour laquelle il consulte le docteur Jérémie Poirier de qui il tient « la marche de la maladie, la marche de l'agonie à ses derniers moments⁷¹ ».

Conformément à sa théorie, il entend bien que son roman « demeure à la base même du régionalisme⁷² », auquel il accole

64. Rose Descoteaux, « Les sources d'*Un homme et son péché* », p. 3, 11-12. [Citation d'une interview de Claude-Henri Grignon par Réginald Hamel, sans autres références à la source].

65. *Ibid.*, p. 72.

66. *Ibid.*, p. 72 ; voir aussi *Précisions sur Un homme et son péché*, p. 79-80.

67. *Ibid.*, p. 4-5.

68. *Ibid.*, p. 6.

69. *Id.*, « Ce dernier luxe d'Albert Laberge », *les Pamphlets de l'aldombre*, 2^e année, n° 20, septembre 1938, p. 419-432.

70. *Id.*, *Précisions sur Un homme et son péché*, p. 24.

71. Rose Descoteaux, « Les sources d'*Un homme et son péché* », Interview, p. 8.

72. Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*, préface du 15 janvier 1965, *infra*, p. 222.

une définition très large : « [...] c'est le milieu, la description d'une région donnée où se déroule une action [...]. Si vous y ajoutez la parlure des personnages – le patois ou le « slang », vous atteignez alors au régionalisme classique⁷³ ». Mais si son roman est bien enraciné, l'auteur n'en soutient pas moins que son récit « tient à l'universel par sa situation dramatique : l'avarice⁷⁴ ».

Publication

Ainsi qu'il est d'usage à l'époque, l'auteur recourt aux presses de journaux pour l'impression de son roman, et ce, jusqu'en 1942. Mais à partir de 1943, il fait appel aux imprimeurs autonomes de Montréal. Le format retenu est de 18 à 19 cm de hauteur sur 12 cm de largeur, assez usuel à l'époque, et qui rappelle le format de poche. La première édition est de 3 000 exemplaires, dont 300 sur papier coquille teinté, vraisemblablement distribués aux critiques, puisque deux d'entre eux en soulignent l'aspect luxueux susceptible d'intéresser les bibliophiles. L'auteur fait particulièrement soigner l'édition définitive de 1935 destinée au Prix David : format plus important de 20,5 cm sur 15, papier vélin supérieur, graphisme recherché, gros caractères, pages aérées, texte réparti sur deux cent cinquante pages au lieu de deux cents, illustré de neuf bois gravés de l'artiste Maurice Gaudreau⁷⁵, exemplaires numérotés de 1 à 500 et portant la signature de l'auteur. C'est de toute évidence une production restreinte destinée à l'acquisition d'un capital symbolique. Ces exemplaires de luxe dûment dedicacés par l'auteur seront adressés aux hommes politiques en place : Alexandre Taschereau, Premier ministre du Québec, Adélar Godbout, ministre de l'Agriculture, Athanase David, secrétaire de la Province ; aux critiques : Jean-Charles Harvey, Maurice Hébert, Gérard Dagenais ; à quelques écrivains célèbres : Léon

73. André Major, « L'avarice est une situation propre », *le Petit Journal*, 9 mai 1965, p. 38 ; [interview avec Claude-Henri Grignon].

74. Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*, préface du 15 janvier 1965, *infra*, p. 222.

75. Maurice Gaudreau, sculpteur et illustrateur, 1907-1980.

Daudet, Maurice Constantin-Weyer. Des tirages de 1941, ramenés au format habituel, l'auteur fait mettre à part mille exemplaires sur papier vélin supérieur numérotés et signés par lui.

Dans les éditions de 1941, 1965, 1969, 1972, le romancier agrmente son récit de dix compositions originales hors-texte, faites au lavis sur papier, par Cécile Aubry, étudiante à l'École des Beaux-Arts de Montréal. C'est Grignon lui-même qui décide des sujets à traiter⁷⁶. Ces illustrations sont considérées sans doute plus accessibles au grand public que les austères gravures sur bois, que Grignon lui-même, du reste, n'aimait pas. Pour des raisons que nous ignorons, les éditions de 1942, 1943, 1944, 1945 et 1950 ne comportent pas d'illustrations.

De son vivant, l'auteur recourt à différents éditeurs : en 1933, les Éditions du Totem, dirigées par Albert Pelletier ; de 1935 à 1950, les Éditions du Vieux Chêne dirigées par Arsène Leroux ; en 1965, le Centre éducatif et culturel. Trois fois, il se fait lui-même éditeur sous le nom des Éditions du Grenier, rappel du grenier dans lequel il écrit. Mais sur les éditions de 1943, 1944, 1945, au nom de l'éditeur s'ajoute le nom d'un distributeur, le libraire J.A. Pony de Montréal, lequel, aux dires de l'auteur, a même été une fois son éditeur. S'agit-il de l'édition de 1945 où Pony fait sa propre publicité au verso du volume en tant qu'éditeur, avec la liste de ses publications, alors que le recto indique toujours « les Éditions du Vieux Chêne » ? Grignon précise, ce qui n'est pas sans intérêt, que ce libraire qui avait le « sens des affaires » fut son vendeur exclusif. Il avait vendu à lui seul cinquante mille exemplaires. Mais l'auteur sait assurer sa publicité. Pour l'édition de 1965, par exemple, il y veille personnellement, retenant les services d'un publicitaire pour les grands journaux, et adressant personnellement à vingt-quatre hebdomadaires du Québec un communiqué et sa photo. Par la suite, les hebdomadaires qui tardent à publier la publicité envoyée sont avertis par le président de leur association qui rappelle les bons services que leur a rendus l'auteur. À partir de vingt-sept mille exemplaires, soit de 1942 à 1972, auteur et éditeur prennent soin d'indiquer le chiffre du tirage sur la couverture, et au soixante et unième mille, l'auteur insère une préface pour si-

76. Entrevue d'Antoine Sirois avec Cécile Aubry-Beaulieu, 16 décembre 1982.

gnaler spécifiquement la popularité du roman et « l'accueil si généreux du grand public ».

Les années de guerre sont particulièrement favorables à la croissance des ventes du roman. Celles-ci avaient cependant été bonnes dès le départ, le tirage ayant été en 1933 de 3 000 exemplaires, ce qui se compare très bien au tirage moyen du roman québécois même de nos jours ; en 1935, le tirage de l'édition expurgée avait été de 2 725 exemplaires et celui de l'édition définitive, de 500. Mais ce tirage cumulatif, de 6 225 pour 1933-1935, passe à 36 000 de 1941 à 1945. Les raisons de cette popularité sont multiples. L'obtention du Prix David y a contribué, comme le signale l'auteur dans sa préface de 1941. Pendant la guerre, la prospérité gagne le Québec et, les ponts avec la France étant coupés, l'édition se développe de façon prodigieuse. Mais le facteur majeur est le début des émissions, en 1939 : l'adaptation du roman diffusée par la radio d'État CBF, à partir de 1939, trois fois par semaine et bientôt cinq fois par semaine. À CBF, l'émission dura jusqu'en 1963 ; de 1963 à 1965, elle passa à CKVL. De son roman l'auteur tire aussi des paysanneries, textes dramatiques joués sur les scènes du Québec en 1942, 1943, 1946, 1947, 1948 et 1953 et deux longs métrages : *Un homme et son péché* et *Séraphin*, projetés sur les écrans en 1949 et 1950. La télévision, CBFT, entrera aussi dans le jeu avec « Les belles histoires des pays d'en haut » de 1956 à 1970, reprises en 1972, 1977-1978 et 1986. On ne se surprendra pas dès lors du tirage de 19 000 en 1950. Grignon rejoindra un plus large public encore avec, en 1951, la publication, dans *le Bulletin des agriculteurs*, de la bande dessinée « Séraphin illustré » ; en 1954, du roman-feuilleton « Séraphin », toujours inspiré de l'œuvre originale, qui paraîtra dans *Bonnes Soirées*, et, en 1955, du feuilleton inédit sur le fils de Séraphin, « Ti-Prince », dans la même revue.

L'édition du Centre éducatif et culturel en 1965, spécialisé dans le livre scolaire, semble liée à l'étude du roman dans les collèges et universités. L'auteur y fait allusion, du reste, dans la préface. La création des cégeps en 1967 constituera un autre élément favorable. Deux autres éditions paraîtront, qui porteront le montant total du tirage à 75 000 exemplaires du vivant de l'auteur. En 1976, en coédition, Alain Stanké et Radio-Canada publient le roman, qu'Alain Stanké réédite seul l'année suivante en format de poche 10/10. En 1979, le même éditeur le

met sur le marché en album de luxe et en album de grand luxe avec quarante-sept illustrations dont vingt planches de couleur, exécutées par l'artiste Jean-Paul Ladouceur, lesquelles sont reprises, en 1984, sous une forme moins coûteuse. Stanké avait aussi procédé, en 1981, à une coédition avec Laffont Canada.

Un homme et son péché, grâce aux divers facteurs de marché et, évidemment, à ses qualités intrinsèques, non seulement touche un très grand nombre de lecteurs, au delà de 125 000 aujourd'hui, mais rejoint toutes les couches de la société. L'élection de l'auteur à la Société royale du Canada en 1962, dont les éditions subséquentes font état sur la couverture, constitue une reconnaissance par des membres prestigieux de l'institution littéraire de l'époque.

La popularité du récit adapté pour les divers médias ne va pas sans poser de problèmes à l'auteur, qui court le risque de voir l'œuvre originale oubliée. Il avait dû, pour le besoin des continuités radiophoniques et télévisuelles, ajouter des personnages, élargir l'action, et cela dans une forme d'écriture qui n'avait pas encore obtenu la reconnaissance du milieu littéraire. À ses tout débuts, l'écriture radiophonique était considérée par l'auteur lui-même comme inférieure. Quand son ami Olivar Asselin lui avait conseillé, afin d'accroître ses revenus, d'écrire pour la radio comme Robert Choquette, il avait répondu : « Moi, écrire pour la radio, moi, me prostituer pour de l'argent, jamais. J'écirai ce que je voudrai et quand je voudrai ». Il devra cependant s'y résoudre et contribuera même à faire accréditer le genre.

Grignon, qui n'aimait pas les préfaces, en a pourtant écrit trois (reproduites ici dans l'appendice I, p. 219-222) dans lesquelles il tente de rappeler à la mémoire le texte original et de justifier les adaptations qu'il tira de son roman. La première préface paraît en 1941, et demeure sans changement, sauf pour les modifications apportées aux horaires des émissions, en 1942, 1943, 1944 et 1945. La deuxième accompagne l'édition de 1950 et la troisième, celle de 1965. Elles figureront toutes trois dans l'édition de 1969 et dans celle de 1972, qui fut la dernière du vivant de l'auteur. Grignon a cru bon d'y ajouter des extraits de recensions du roman tirés de la « critique officielle », ce qui contribue à ramener le public à l'œuvre originale.

Dans la première préface, l'auteur rappelle à ses lecteurs l'enthousiasme avec lequel le roman fut accueilli par la critique, l'obtention du Prix David, la pénétration dans toutes les couches de la société. Il indique la référence de son héros à un des modèles réels et justifie le choix de son thème. Il en vient à exposer longuement la distinction entre le roman et l'adaptation radiophonique : « Le roman est une chose, la radio une autre ». Même si le thème est identique, il faut absolument distinguer les deux pour le reste. « C'est ce que j'entends expliquer clairement au lecteur », écrit-il.

Dans la deuxième préface, plus brève, de 1950, l'auteur souligne le succès de son roman et de ses adaptations dans les divers médias. Le roman trouve sa justification dans son succès d'édition, dans les adaptations théâtrales, qui rappellent les mœurs, les traditions et coutumes canadiennes, dans les adaptations cinématographiques, qui projettent des paysages du Nord, productions qui, elles aussi, rencontrent la faveur du public. En 1965, l'auteur fait encore état du succès de l'œuvre imprimée, et cela jusque dans les collèges et les universités. Grâce aux émissions, « toute une nouvelle génération veut connaître la genèse de ce roman ». Ici, le besoin de se défendre est explicitement exprimé : « On ne me pardonne pas d'avoir créé et de continuer à écrire un feuilleton hebdomadaire [...] Certains critiques légers [...] me reprochent d'abuser d'un succès populaire qui ne semble pas vouloir mourir ». Il sait que l'adaptation n'est pas un chef-d'œuvre, mais que c'est un divertissement honnête : « Les esprits sérieux jugeront tout de suite que je serais bien fol de ne pas poursuivre mon œuvre tout en distrayant mes compatriotes ». Le dilemme est toujours évident, car il enchaîne immédiatement : « Mais l'essentiel c'est le roman original imprimé ». Et il conclut : « Seul, le peuple reste le juge et bon juge ».

États du texte

Les variantes proviennent d'abord d'une dactylographie d'*Un homme et son péché* qui porte elle-même de nombreuses corrections manuscrites de l'auteur. Grignon qualifiera cette ver-

sion originale de « pages clavigraphiées et passablement barbouillées⁷⁷ ». Elle présente, en effet, outre quelques remaniements importants, d'innombrables ratures et ajouts de la main de l'auteur. Les variantes proviennent également des remaniements et corrections apportés à la première édition en vue de l'édition définitive de 1935, et des expurgations pour une édition scolaire.

Grignon semble avoir beaucoup hésité sur le titre à donner à son ouvrage. Le tout premier titre biffé fut « Israël », prénom initial du personnage principal qui, selon M^{lle} Claire Grignon, était bel et bien le prénom d'un des trois avarés ayant servi de modèles à son père. Israël devra attendre trois chapitres avant de s'appeler Séraphin pour la postérité⁷⁸.

Le second titre envisagé donna « L'Homme qui portait son péché jusqu'au châtiment », métaphore dont l'auteur se servira à l'occasion, dans sa première version, pour désigner son héros.

77. C.H. Grignon, « Le pamphlétaire maudit », 1^{re} partie, f. 5 (fonds privé).

78. Soulignons que le changement de nom se produit tout de suite après les imprécations proférées par « l'homme aux cheveux roux » – l'auteur présumé de l'incendie – à qui l'avare refuse de rendre les deux vaches laissées en gage. Une version biffée de la dactylographie nous éclaire sur les intentions criminelles (voir à ce propos le commentaire de Louvigny de Montigny, p. 216) du fermier lésé et sur le sort tragique qui attend l'usurier malhonnête : « Gardez-les mes vaches, mais je n'ai rien qu'à vous dire que *vous irez en enfer avec* » [...]. « Je vous dis que *vous irez dans l'feu avec* ». La version corrigée de la main de l'auteur est plus évasive : « vous finirez mal » et « il vous arrivera malheur », qui lave en quelque sorte Lemont de toute préméditation. Est-ce pure coïncidence ou faut-il faire un lien entre le désir initial de Lemont de voir Poudrier périr par le feu et la décision de l'auteur de changer, à ce moment précis du récit, le prénom de son héros pour Séraphin qui, en symbolique chrétienne, signifie « ange de feu ». Grignon était-il conscient d'autre part de la signification hébraïque de Séraphin, soit « le brûlant » ou plus exactement « celui qui brûle » (J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1982, p. 865). « C'est moi qui brûle », s'écrie avec horreur Poudrier en voyant sa maison la proie des flammes. Quant à son cousin Alexis qui tente vainement de le sauver du brasier, « il se crut, dit l'auteur, *en enfer* » (chap. XII, p. 214, variante 193), précisément là où « l'homme aux cheveux roux », cet autre démon rouge, voulait envoyer Poudrier. On peut se demander si Séraphin n'est pas effectivement aux yeux de son créateur un Séraphin de flammes, ce qui justifierait en quelque sorte le choix d'un tel prénom, et peut-être même son nom de famille. L'avarice de Poudrier ne l'a-t-elle pas conduit en effet à mettre « le feu aux poudres » ? M^{lle} Grignon affirme que ce nom n'est pas inusité dans la région des Laurentides.

Jugé sans doute trop long, ce titre deviendra *Un homme et son péché*. Et Grignon insistera pour que le « h » d'un « homme » soit en minuscule, Séraphin Poudrier n'étant qu'un « homme » parmi tant d'autres⁷⁹. Le choix de l'article indéfini n'est donc pas significatif dans le sens que lui donne un critique qui en fait un particularisme du héros⁸⁰.

Par ailleurs, la première édition d'*Un homme et son péché* (1933) n'est pas la transcription fidèle du manuscrit dactylographié. Il semblerait qu'il y eût une version corrigée intermédiaire dont nous n'avons pu retrouver la trace, à laquelle l'éditeur Albert Pelletier aurait contribué, si l'on en juge par un détail à la dernière page du manuscrit. Grignon écrit, à la main, « cf. Pelletier », en regard de l'accord du participe passé « touché » — dernier mot du roman — qui porte la surcharge manuscrite « ée », suivie d'un point d'interrogation. Le fils d'Albert Pelletier nous a confirmé que son père avait passé de nombreuses fins de semaine en compagnie de Grignon, à corriger les épreuves de cette première édition⁸¹. Ce que confirme Grignon dans sa conférence *Précisions sur Un homme et son péché* : « J'allai la lire [« l'histoire de l'avare »] à M. Albert Pelletier, de Montréal, directeur des Éditions du Totem qui l'accepta avec enthousiasme. Restaient quelques corrections qu'on [c'est nous qui soulignons] ferait sur les épreuves⁸² ». Malheureusement, le manuscrit remanié et les épreuves auraient été détruits au cours des années quarante, dans l'incendie de la maison des Pelletier. Dans ses écrits inédits, Grignon a signalé qu'« en ce temps-là, beaucoup plus qu'aujourd'hui, corriger des épreuves, c'était écrire deux fois » : « C'est, disait-il, une sensation indéfinissable

79. Rachel Manning-Montreuil, « Introduction à C.-H. Grignon », thèse de maîtrise, Carleton University, avril 1964.

80. « Pourquoi pas 'l'homme' ou 'Séraphin Poudrier', il est important de bien établir dès le départ le caractère particulier de cet homme. Séraphin est marginal sur le plan économique, cela va de soi, mais aussi sur les plans sexuel, social, religieux. Par sa marginalité, il échappe à l'idéologie terrienne, mais c'est précisément pour cette raison que l'idéologie se doit de bien le détacher du modèle terrien en montrant qu'il est l'exception qui confirme la règle » (Alain Piette, « *Un homme et son péché* : l'innocente avarice ou le masque idéologique », *Voix et Images*, vol. 4, n° 1, septembre 1978, p. 108).

81. Entretien téléphonique avec Gilles Pelletier, 16 décembre 1982.

82. Claude-Henri Grignon, *Précisions sur Un homme et son péché*, p. 85.

de bien-être. C'est une joie que l'on fait durer comme à plaisir⁸³ ».

Grignon a en effet porté un soin jaloux à corriger, à émonder et à peaufiner sans relâche son texte, n'hésitant pas à recourir aux services de correcteurs chevronnés, au risque de regretter par la suite son excès de scrupule : « J'ai corrigé sérieusement *Un homme et son péché*, j'aurais peut-être mieux fait de corriger légèrement. Je me suis probablement trompé, qui ne se trompe pas ?⁸⁴ ».

L'édition de 1933 sera suivie, le 25 janvier 1935, d'une version « revue et corrigée », destinée aux écoles, comportant des passages expurgés ou remaniés et la suppression de quelques mots jugés osés. Ce dut être bien à contrecœur que Grignon se résolut à amputer son texte. Pour lui, « les littérateurs canadiens-français avaient trop peur des mots » et il s'étonnait quant à lui d'avoir eu l'audace d'« employer naturellement le mot 'fesses', ce que n'osait même pas Zola⁸⁵ ».

Grignon a raconté les motifs qui l'amènèrent à expurger son texte. L'initiative vint d'Athanase David, alors député de Terrebonne et Secrétaire de la Province. En 1934, ce dernier fit venir Grignon à son bureau pour l'informer de son projet d'acheter six mille exemplaires d'*Un homme et son péché* devant être décernés en prix dans les écoles. Grignon, qui était alors dans la misère, accueillit cette proposition comme une manne céleste, bien qu'il y eût une ombre au tableau : on exigeait de lui qu'il expurgeât certains passages jugés « pornographiques » par un haut fonctionnaire de l'administration. Asselin, pour qui la misère n'était pas une excuse, essaya en vain de l'en dissuader : « C'est de la prostitution de l'esprit Valdombre, ne faites pas ça !⁸⁶ ». Tel était aussi son avis, mais la « faim » ne justifiait-elle pas les moyens ?

83. *Id.*, « Le pamphlétaire maudit », 1^{re} partie, f. 8 (fonds privé).

84. *Id.*, « Moi, sociable », *la Renaissance*, 7 décembre 1935, p. 5.

85. Berthelot Brunet, « Grignon fait de la terre », *l'Ordre*, 19 mai 1934, p. 1-2 ; [entretien avec C.-H. Grignon].

86. On trouvera en appendice, p. 230-234, ce texte inédit de Grignon relatant l'épisode de l'expurgation d'*l'homme et son péché*.

Cette édition est plus exactement une adaptation pour un public particulier qu'une amélioration du texte. On y verra par exemple les aventures extra-conjugales de « l'homme aux cheveux roux » se transformer en scène de soulerie. Grignon en profitera également pour apporter quelques corrections de style et de ponctuation. Mais ce n'est qu'en 1941 que l'édition expurgée recevra les mêmes corrections, à quelques variantes près, que l'édition de 1935 (définitive) présentée au Prix David. En effet, soucieux de plaire aux membres du jury, Grignon, qui n'est pas entièrement satisfait de l'écriture de la première édition, va réviser complètement son texte. Ces corrections ont été en grande partie dictées par la réaction de la critique lors de la parution de l'ouvrage. Car si, de l'avis unanime, Grignon maîtrisait son sujet, son style accusait certaines faiblesses : abus des épithètes, des fioritures, des métaphores, des envolées lyriques qui alourdissent l'écriture et lui font perdre sa plasticité. Louis Dantin écrira : « Tout est robuste dans cette œuvre mais inégal, même la grammaire⁸⁷ ». De telles remarques ne pouvaient laisser Grignon indifférent. Raison de plus quand elles émanaient de son « père spirituel », Olivar Asselin. « La langue des personnages, écrivait ce dernier, est celle des colons du Nord et c'est en plein ce qu'il fallait, regrettons que celle de l'écrivain soit parfois incorrecte et pas toujours d'un effet de la volonté⁸⁸ ».

Albert Pelletier qui, en décembre 1934, remet à Grignon le contrat⁸⁹ qui les lie, ne peut s'empêcher de railler « la conscience artistique » de ce dernier qui souffre « le martyre de Flaubert » en tâchant « d'atteindre par des retouches et des corrections à son idéal de la beauté littéraire⁹⁰ ». Mais il n'en admire

87. Louis Dantin, « Un homme et son péché par C.H. Grignon », *Gloses critiques*, t. II, p. 132-133. Cette étude sera offerte en primeur aux lecteurs de *l'Avenir du Nord*, le 17 mai 1935, soit quelques jours avant la parution de l'édition définitive, revue et corrigée d'*Un homme et son péché*.

88. Olivar Asselin, « Un homme et son péché de Claude-Henri Grignon », *le Canada*, 28 décembre 1933, p. 2.

89. Dans une lettre inédite du 26 février 1935, Pelletier confie à son ami Alfred DesRochers : « Sais-tu que j'ai redonné à Valdombre son contrat pour *Un homme et son péché*. Il y a aussi les 1 200 exemplaires qui me restaient. Ce fut bâclé à la fin de décembre » (ANQ, Centre régional de l'Estrie, fonds Alfred DesRochers).

90. Albert Pelletier, « Claude-Henri Grignon : *Un homme et son péché*, Montréal, Édition du Vieux-Chêne, 1935 », *les Idées*, 2^e année, vol. 2, octobre 1935, p. 39.

pas moins « cet effort vers la perfection, cette modestie si rare dans notre littérature qui empêche Grignon de croire parfait tout ce qui tombe de sa plume [et d'ajouter :] même si son effort ne me semble pas récompensé par une incontestable réussite, j'en dénonce le bon exemple à nos écrivains ».

Grignon restera toujours reconnaissant à Pelletier pour son aide et sa compréhension :

Il faut que je rende à Albert Pelletier, directeur des éditions du Totem, un grand mérite : celui de m'avoir laissé mes canadianismes, mes archaïsmes, mes provincialismes et, pour tout dire, un patois que j'estimais savoureux. Lui itou, Pelletier aimait ça. Et il ne se gênait pas non plus pour le faire savoir dans ses articles et dans ses livres. Tout cela écrit de bonne encre pour la défense et la gloire d'une langue purement canadienne, lorsqu'il s'agit de littérature sur le plan strictement régionaliste. Je n'ai jamais visé plus haut que ça. Pelletier non plus, ni non plus Olivar Asselin⁹¹.

Pelletier demandait en effet aux écrivains canadiens de se servir « avec bon sens, avec goût, avec art, du vocabulaire canadien ». Et à l'adresse des « académiciens », il ajoutait ces lignes ironiques :

Et si notre « patois » devient trop difficile aux académiciens, eh ! bien, tant mieux : c'est que nous aurons une langue à nous [...] Si les Français veulent nous lire, ils nous traduiront, comme ils traduisent la littérature provençale ; et ils y réussiront bien mieux que nous, soyons-en sûrs, parce qu'ils possèdent bien mieux leur langue que nous ne pourrons jamais, nous, la connaître⁹².



L'effort que Grignon devait déployer pour alléger une construction embarrassée, rejeter les images banales ou incohérentes et lutter contre l'envahissement qualificatif ou la surabondance verbale, suppose chez lui une conscience extrême de

91. Claude-Henri Grignon, « Le pamphlétaire maudit », 1^{re} partie, f. 8 (fonds privé).

92. Albert Pelletier, « Littérature nationale et nationalisme littéraire », dans *Carquois*, p. 26.

l'écriture et du langage. C'est dans cet esprit qu'il aura recours à deux correcteurs : Louis-Philippe Geoffrion⁹³, auteur de nombreux ouvrages sur la langue française, et Louvigny de Montigny⁹⁴, homme de lettres, critique et traducteur parlementaire. Nous possédons les exemplaires corrigés de leur main, ce qui nous a permis d'authentifier les variantes entre les éditions de 1933 et de 1935⁹⁵. Ces documents se trouvent au fonds Grignon déposé à la Bibliothèque nationale du Québec, à Montréal.

Sur l'exemplaire corrigé par Grignon lui-même, on peut lire : « Les corrections à l'encre sont de moi avant que Montigny ait corrigé de son côté au crayon. Les corrections au crayon sont la copie exacte de celles faites par Louvigny de Montigny dans un autre exemplaire et que je lui ai retourné à sa demande ». C'est l'auteur lui-même qui souligne, avant d'inscrire la date : « Québec 29 avril 1935 ». De plus, Grignon écrit à la suite de la dernière correction proposée par Louvigny, soit « un peu d'avoine que le feu n'avait pas atteinte », au lieu de « touchée » (mot final du roman) : « Pour dire Montigny que vous aurez eu raison jusqu'au dernier mot ». Ce commentaire signé « Valdombre » est daté du 9 février 1935, c'est-à-dire trois mois avant la publi-

93. Dans ses souvenirs inédits, Grignon raconte que c'est à Québec, alors qu'il occupait les fonctions de publiciste au ministère de la Colonisation, qu'il connut L.-P. Geoffrion, greffier de la législature et ami de Duplessis. C'était, écrit-il, « un homme cultivé, racé, poli, affable, discret et un linguiste incomparable, il connaissait à fond son français et son 'canayen' » (fonds privé). Geoffrion est aussi l'auteur de *Zig-zags autour de nos parlers. Simples notes*, (Québec, chez l'auteur, 3 vol., 1924, 1925, 1927) et le compilateur, en collaboration avec Adjutor Rivard, du *Glossaire du parler français au Canada [...]* (Québec, Action sociale, 1930). Mais Grignon ne fait nulle part mention de lui en tant que correcteur d'*Un homme et son péché*. Il a seulement rapporté dans sa conférence *Précisions sur Un homme et son péché* que lorsqu'il était à la recherche de canadianismes et qu'il n'en trouvait pas un « beau » et « nouveau », il était « aussi malheureux et triste que M. L.-P. Geoffrion penché sur son Glossaire, œuvre d'érudition, œuvre admirable que le romancier du terroir consultera toujours avec profit et avec plaisir » (p. 86).

94. D'après Claire Grignon, c'est l'oncle de Claude-Henri Grignon, Henri Grignon, traducteur à Ottawa, qui lui avait offert de soumettre le texte original à la correction d'un autre traducteur du Sénat, Louvigny de Montigny.

95. Grignon n'a pas toujours suivi les suggestions proposées par ces correcteurs. Toutes les fois qu'il les a acceptées, nous le noterons dans les variantes, sous les sigles II^a pour L.-P. Geoffrion, II^b pour Louvigny de Montigny, II^c pour la copie corrigée par Grignon d'après les suggestions de ses correcteurs.

cation de l'édition définitive et quelques jours seulement après l'édition expurgée. C'est ce qui expliquerait pourquoi cette dernière ne comporte que quelques corrections minimales, et que les notes explicatives en bas de page (initiative de L.-P. Geoffrion) n'y figurent pas encore. Grignon n'avait pas encore eu le temps de mettre à profit les conseils de ses correcteurs. Que Grignon n'ait pas jugé, en dernier ressort, de retenir la correction « atteinte » pour « touchée », la remarque qu'elle déclencha de sa part, et le fait qu'il ait pris la peine de recopier toutes les autres corrections suggérées par Louvigny et de transcrire, en marge du texte, mot pour mot, ses nombreux commentaires, prouvent toute l'importance qu'il accordait alors au jugement de Louvigny, même s'il a toujours passé sous silence sa collaboration dans ce travail, pour finalement nier publiquement, dans un féroce article, la compétence de ce dernier tant dans le domaine de la critique littéraire que de l'écriture. Il devait l'accuser, entre autres choses, d'être l'auteur de « bébelles pour petites pensionnaires » et de se croire « un écrivain, un dramaturge, un critique », alors que « depuis trente ans [qu'il tenait] une plume, [il n'avait] peut-être pas trouvé deux idées, deux phrases dont on se souvienn[ra]⁹⁶ ».

Quoi qu'il en soit et bien que Grignon ait toujours évité, pour des raisons compréhensibles, de reconnaître l'aide demandée à Louvigny de Montigny, il doit à ce dernier d'avoir apporté un soin scrupuleux à la lecture et à la correction d'*Un homme et son péché*. Après confrontation des textes, on peut affirmer qu'il a tenu compte, dans un grand nombre de cas, des corrections qui lui furent proposées.

Louvigny de Montigny s'est montré, il est vrai, d'une rigueur très académique, « puriste », sabrant ici et là, recherchant le mot juste, la concision, écartant les banalités, n'hésitant pas à donner en marge du texte de nombreux commentaires tant sur le style que sur le choix des mots ou des métaphores, la psychologie des personnages⁹⁷, l'agencement des épisodes. Se prévalant de son droit de correcteur, il se permet des remarques qui

96. Claude-Henri Grignon, « Médecin, guéris-toi toi-même (Lettre à M. Louvigny de Montigny) », *les Pamphlets de Valdombre*, 2^e année, n° 4, mars 1938, p. 164.

97. Par exemple, le passage des relations conjugales entre Poudrier et Donalda : « Une fois, une seule fois, Séraphin la posséda brutalement, mais refusa net

laissent parfois percer son impatience ou son ironie. Par exemple, l'image « son corps, petit à petit, prenait la forme d'une chose inerte », soulève chez lui la question suivante : « Est-ce 'la forme' qui distingue une chose inerte d'une chose qui ne l'est pas ? ». Et la réflexion de Donald, constatant le retour tardif de son mari : « Est-ce ce que je rêve, se demanda-t-elle ? » en appelle une autre de sa part : « L'arrivée de la voiture de l'avare bien qu'en retard, avait-elle de quoi donner à rêver à Donald ? ». En marge de la description d'une table aux « pattes énormes représentant des têtes de lion », Montigny écrit : « Des pattes ou des pieds qui représentent des têtes de lion ! » À propos du « pain sec, plus dur que du frêne », il note : « Un peu forte la comparaison ». Face à « ces effluves qui poussent l'homme aux combats contre la matière et vers les plus beaux désirs », il s'exclame : « Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? ». À la suite de « Séraphin tira sur le corps en élevant la tête et les genoux », il ajoute avec humeur : « Analysez cette manœuvre si vous pouvez ! ». Plus Montigny avance dans son travail de correction, plus il souligne ou supprime des mots, des corps de phrases, des paragraphes entiers, plus il parsème le texte de points d'interrogation ou d'exclamation, de remarques parfois acerbes ou agacées, ce que Grignon ne lui pardonnera jamais : « Mon livre ne vaut rien et je le sais [...], c'est l'opinion à la barbiche à Louvigny de Montigny et ce Français d'Anglais ne peut pas se tromper⁹⁸ ».

C'est vraisemblablement en pensant à lui que Grignon dira lors d'un dîner-causerie : « La langue française dans toute sa correction repose sur l'usage. C'est l'usage qui fait la langue. Pas les grammairiens ni les professeurs, encore moins les puristes. Ces gens-là ne vivent que pour étriquer la langue, la rendre informe, conventionnelle, incolore et précieuse⁹⁹ ».

de lui faire un fils qu'elle désirait avec tant d'amour *de par l'hérédité la plus lointaine* », soulève de la part de Louvigny de Montigny les remarques suivantes : « Expliquez ça ! » et « Hum ! Hum ! Et trop près de 'l'atavisme' ci-dessus ! ». Et il ajoute : « Tout ce début du mariage devrait être plus minutieusement analysé, plus psychologiquement et moins brutalement ». Grignon devait ignorer cette suggestion.

98. Claude-Henri Grignon, « Son Excellence est bien bonne », *les Pamphlets de l'adombre*, 1^{ère} année, n° 4, 1^{er} mars 1937, p. 155.

99. *Id.*, Dîner-causerie, Chambre de commerce de Sainte-Adèle, 29 novembre 1959 (fonds privé).

Louvigny de Montigny lui a fait l'affront de rejeter systématiquement tout canadianisme, toute trace de vocabulaire paysan. Il ne veut rien entendre, par exemple, du mot « pesat » qu'il qualifie de « beau mot campagnard à employer quelque part, mais pas ici ». Il rejette pour la même raison l'expression « quand je l'ai mariée » : « Un paysan peut employer « marier » dans ce sens, mais non pas l'auteur », commente-t-il en marge de l'ouvrage. Il craint, par ailleurs, que le lecteur français ne puisse comprendre le terme « ouaguine ». Il propose « fermé » pour « barré à clef », « le sein » pour « la mamelle », « épargner » pour « sauver », « mon père » pour « poupa », « le cercueil » pour « la tombe », etc. Si Grignon ignore de telles suggestions, par contre il adopte aussitôt l'expression archaïque « je tirerai les vaches », au lieu de « je trairai », que lui propose assez paradoxalement Louvigny de Montigny.

Louis-Philippe Geoffrion se montre beaucoup moins intransigeant que son collègue. Ses corrections se bornent à quelques détails de style, de ponctuation, d'orthographe (« chariot » pour « charriot », « flanelette » pour « flanalette », « rechausser » pour « renchausser », etc.), de chiffres à transcrire en toutes lettres, de réécriture de certains mots du terroir, comme *icitte* pour *icit'* ou encore *p'en tout* pour *pantoute* (propositions qui ne seront pas retenues par Grignon). Il suggère le remaniement de certains passages où l'image lui a paru obscure ou trop recherchée. Il rejette, lui aussi, quelques canadianismes en faveur d'équivalents plus académiques : « économiser » pour « sauver » ou « ménager », « seau » pour « chaudière », « berceuse » pour « berçante », « pierres » pour « roches ». Mais là s'arrête son intervention.

Bien que Grignon ne suive pas toujours les recommandations de ses correcteurs, il ne reconnaît pas moins l'utilité d'un tel procédé et recommande aux jeunes écrivains de ne jamais livrer un manuscrit à un imprimeur avant de l'avoir soumis à « deux ou trois esprits éclairés et libres » :

Cette méthode très française, en outre [*sic*] de vous fournir des connaissances indispensables, vous apprendra qu'il est bien difficile de rencontrer deux juges qui puissent s'entendre sur telle ou telle question de langage [...] Personnellement, j'ai tiré profit de cette expérience. J'ai découvert aussi où se trouvent les envieux, les cœurs secs, les ennemis véritables et les amis. Tel critique

éplucha mon livre au point qu'il n'avait pas un mot de bon. Celui-là exagérait j'en suis certain¹⁰⁰.

Ici, « l'ennemi véritable » est de toute évidence Louvigny de Montigny. L'ironie du sort fera que ce dernier se portera candidat au Prix David, la même année que Grignon, avec sa pièce de théâtre *les Boules de neige*, ce qui fera dire à Grignon : « Je ne vous veux pas de mal, vous le savez, encore que le titre de mon récit ait fait fondre devant le prix David, en 1935, vos *Boules de neige*¹⁰¹ ». Précisons que ce persiflage fait suite à une « énormité » que Grignon a lue dans la thèse de doctorat de Louvigny de Montigny, qui prétend qu'*Un homme et son péché* est « un tableau de la dépravation des mœurs dans nos campagnes canadiennes-françaises¹⁰² ».

Si les corrections apportées à l'édition de 1933 ne furent pas un vain exercice, Grignon devait avouer qu'il n'en était pas pour autant satisfait, qu'il était « encore loin de la perfection¹⁰³ ». Tel était aussi l'avis d'Albert Pelletier qui ne croyait pas que l'édition du Vieux Chêne fût « définitive »¹⁰⁴, ce en quoi il avait tort, car l'auteur n'y apportera plus aucune correction majeure.

100. *Id.*, *Précisions sur Un homme et son péché*, p. 80.

101. *Id.*, « Médecin, guéris-toi toi-même », *les Pamphlets de l'aldombre*, 2^e année, n° 4, mars 1938, p. 158 et p. 159. *Les Boules de neige*, comédie suivie d'un sketch en un acte, *Je vous aime*, avait été publiée en 1935. Alphonse Désilets prédisait que ces deux comédies feraient « leur chemin dans le domaine théâtral au Canada français », *le Terroir*, vol. 18, n° 10, mars 1936, p. 15.

102. Voici, dans son intégralité, ce passage de la thèse de doctorat de L. de Montigny « La Revanche de Maria Chapdelaine », D.L. Montréal, 1939, tel que cité par Grignon : « *Un homme et son péché*, n'est-il pas l'histoire d'un répugnant avare qui assassine sa jeune femme à force de privations, et qui s'entoure accessoirement de hideux lubriques parmi lesquels brille une petite prostituée à qui, pour bien la désigner comme telle, l'auteur inflige le vocable le plus clair en même temps que le plus grossier du vocabulaire ? Ce roman de Claude-Henri Grignon est proprement un tableau de la dépravation des mœurs dans nos campagnes canadiennes-françaises ». Grignon avoue mieux comprendre à la lecture de ces lignes la mise en garde d'Olivar Asselin, quelques mois avant sa mort : « Valdombre, faites attention à Louvigny de Montigny. C'est un prude qui a peur des mots et qui passe son temps à en traduire » (*les Pamphlets de l'aldombre*, n° 4, mars 1938, p. 153, 163).

103. *Id.*, *Précisions sur Un homme et son péché*, p. 88.

104. Albert Pelletier, « Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché* », *les Idées*, vol. 2, octobre 1935. p. 40.

Il ne semble pas qu'Asselin ait jamais eu à corriger un exemplaire de l'édition 1933. Pourtant Grignon a avoué sa dette envers lui. Non seulement c'est lui qui l'aurait l'incité à écrire *Un homme et son péché*, mais il lui aurait appris « à ne pas travailler à peu près », ce « défaut canadien-français ». « Il me corrigeait toujours avec délicatesse, a-t-il confié dans ses souvenirs, un grand tact et beaucoup d'esprit que ça n'y paraissait pas. Je bénis aujourd'hui sa mémoire et si je ne l'eusse pas rencontré sur ma route à un moment orageux de mon existence, je n'existerais pas aujourd'hui¹⁰⁵ ». Grignon s'empessa de lui adresser un exemplaire de l'édition 1935 (le numéro 3) avec ces quelques lignes :

Ayant sous les yeux l'article enthousiaste que vous aviez consacré à l'édition originale, me reprochant toutefois l'abus des épithètes et de quelques canadianismes éreintants, j'ai suivi vos conseils et j'ai biffé sans aucune hésitation ce que je croyais être du pissat littéraire. Dans l'édition définitive, vous ne trouverez plus de ces images bouffonnes, ni de ces épithètes contagieuses, ni le mot « avare » dont je faisais un abus scandaleux et déshonorant pour un homme qui ose se lancer dans l'aventure périlleuse du roman. C'est là mon seul mérite, et je ne doute pas que les juges en auront tenu compte loyalement et intelligemment¹⁰⁶.

Grignon avait une foi aveugle en l'expérience et la compétence de son aîné, aussi n'hésitait-il pas à lui demander de corriger les articles qu'il lui soumettait pour la chronique littéraire du *Canada* : « Au sujet du français, ne vous gênez pas, je n'ai pas, du reste, besoin de vous le dire. Biffez et corrigez. J'ignore ma langue. Qui peut se vanter de la connaître¹⁰⁷ ». La correspondance inédite entre les deux hommes témoigne de la grande amitié qui les liait¹⁰⁸ et de la volonté d'Asselin d'aider son jeune confrère à percer dans le monde des lettres canadiennes-françaises¹⁰⁹.

105. Claude-Henri Grignon, « Le pamphlétaire maudit », introduction (fonds privé).

106. Lettre de C.-H. Grignon à Olivar Asselin, 29 septembre 1935 (fonds privé).

107. Lettre de C.-H. Grignon à Olivar Asselin, 24 avril 1931 (fonds privé).

108. Voir à ce sujet Antoine Sirois, « Les pamphlétaires dans l'intimité : la correspondance entre Olivar Asselin et Claude-Henri Grignon », *Revue d'Histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 9, hiver-printemps 1985, p. 89-99.

109. À la veille de la publication d'*Ombres et clameurs* (que Grignon présen-

Asselin devait notamment contribuer à la publicité d'*Ombres et clameurs* en publiant dans le *Canada*, journal dont il assurait la direction, les nombreuses « lettres ouvertes » suscitées par ce volume. Grignon ne manqua pas de lui témoigner toute sa reconnaissance : « Pendant dix ans j'ai souffert d'une affreuse conspiration du silence. Aujourd'hui je n'ai plus à me plaindre et je vous le dois grandement¹¹⁰ ». Mais cette publicité ne devait pas lui assurer le Prix David. Il lui faudra attendre la réédition d'*Un homme et son péché* pour voir couronner ses efforts.



En règle générale, si Grignon tint compte des suggestions d'allègement proposées par Louvigny de Montigny – et plus rarement par Geoffrion – par contre, il se refusa d'apporter les moindres corrections en ce qui concerne les emprunts à la langue familière, aux archaïsmes et canadienismes. C'est par souci de « faire vrai » qu'il les emploie et aussi pour se faire comprendre du grand public :

Je m'adresse au peuple. C'est écrit le plus simplement du monde. Je ne sais pas s'il a fallu un vocabulaire de 500 mots. Sur un roman de 200 pages, il y a seulement 14 canadienismes qui sont tirés de l'anglais. Le mot « smatte » c'est un mot savoureux : « smart », généreux, habile... alors moi je n'dis pas « smart », j'dis « smatte »... « Quelle fille smatte, pensa Séraphin !¹¹¹ ».

Au sujet du mot « ouaguine » par exemple, qui n'existe dans aucun lexique de langue canadienne, il avoue qu'il l'a tout simple-

tera au concours du Prix David avec *Un homme et son péché*, Asselin n'hésitera pas à intercéder en sa faveur auprès des personnalités influentes de la Province, tel le ministre – et mécène – Athanase David : « Le plus lyrique de nos critiques littéraires est un de nos écrivains les plus personnels. Claude-Henri Grignon (Valdombre) se dispose à publier un recueil de ses meilleurs articles, qu'il serait trop heureux de vous dédier. Seriez-vous disposé à lui en prendre pour \$200, afin de l'assurer contre toute perte d'argent » (Lettre d'Olivar Asselin à Athanase David, 14 mars 1933, fonds privé).

110. Lettre de C.-H. Grignon à Olivar Asselin, 19 mai 1933 (fonds privé).

111. Claude-Henri Grignon, *Précisions sur Un homme et son péché*, p. 106.

ment fabriqué : « Si j'avais écrit 'un chariot de ferme', y a pas un habitant qui aurait acheté mon livre¹¹² ». On sent en effet qu'en écrivant son récit Grignon a prononcé à haute voix les répliques de ses personnages pour rendre avec le plus d'exactitude possible sa vision du monde paysan. Pour lui, « la pierre de touche du roman, c'est le dialogue¹¹³ ». Ne suit-il pas ici l'exemple même de Molière, qu'il connaît « presque par cœur ».

Si, avec *Un homme et son péché*, Grignon visait surtout le lecteur canadien-français, c'est parce qu'il ne se faisait aucune illusion sur ses chances d'être lu par un public français :

Il est faux que nous puissions vendre nos œuvres en France. Jamais un écrivain français (je parle d'un écrivain digne de ce nom) ne s'abrutira à lire nos sentimentaleries. Et si, par miracle, nous produisons un chef-d'œuvre, je doute qu'un écrivain ou un critique français se charge de le lancer à Paris. Pour la simple raison que les littérateurs français en ont assez de vendre leurs propres ouvrages¹¹⁴.

Pour sa part, ses tentatives auprès de quelques « écrivains qui comptent parmi les plus grands en France », pour introduire *Un homme et son péché* sur le marché du livre français, s'étant soldées par un cuisant échec, force lui fut de reconnaître « l'indifférence que professent les littérateurs français à l'endroit des bons Canayens, littérateurs en souyès de beu » !

Convaincu, cependant, que l'imitation servile des modèles français, tant au niveau de la langue que de celui des idées, est à la source même de la médiocrité de la littérature canadienne, il écrivait :

Nous avons une langue mi-française, mi-canadienne, apprise au foyer, sur les genoux du peuple. C'est celle qui devra servir au littérateur de chez nous. Nous avons besoin d'un dictionnaire canadien fait intelligemment non pas par des grammairiens, mais par des poètes du terroir et par les écrivains exotistes qui possèdent à

112. Émission radiophonique avec Albert Le Grand et Gilles Marcotte 'Aujourd'hui', 18 mars 1965.

113. Causerie inédite donnée par Grignon au Club Saint-Laurent Kiwanis, à Montréal, le 2 mars 1949 (fonds privé). « Molière, avait-il commenté, est le plus bel exemple de la perfection du langage au théâtre, c'est-à-dire du langage de ses personnages [...] Molière se fit applaudir et comprendre par le peuple à cause du langage parlé, et le grand Molière entraînait dans la gloire. »

114. Claude-Henri Grignon, « Faits et gestes – Son Excellence est bien bonne », *les Pamphlets de Valdombre*, 1^{er} 1^{re} année, n° 4, mars 1937, p. 158.

la perfection l'intelligence des mots, laquelle donnera naissance à des associations d'idées multiples. Restons canadiens. Écrivons le mot canadien sans l'affubler de guillemets avec le plus grand naturel du monde. Les Français, les étrangers qui nous liront se donneront la peine de chercher la signification de ce mot. Ne craignons pas les canadianismes. Ils sont beaux, pleins de couleurs et de sons¹¹⁵.

On ne peut, en effet, l'accuser d'avoir abusé des guillemets dans son propre texte. Nous n'en avons dénombré que trois : « belle érable franche », « veillée au corps », et draveurs « d'en haut ». Il reprochera à Félix-Antoine Savard, dont il a lu pour tant avec enthousiasme le *Menaud, maître-draveur*, d'avoir encadré de guillemets malheureux « ces beaux mots du pays de Québec », tels que « drave », « draveur », « bleuetière », « abatis », « corps-morts », « portage », « boucane », « poudrerie », sans lesquels *Menaud* ne serait rien. Il vénère les vieux mots du terroir que l'on retrouve encore sous la plume des écrivains régionalistes français : « icitte », « veilleux », « tissure », « talle », « seillon », « bourdignons », mais que « des Français à la gueule fine et davantage l'Académie ont commis la sottise de laisser choir, un à un¹¹⁶ ». « Est-ce, demande-t-il, une raison pour les imiter lâchement ? » Au contraire, selon lui, l'écrivain canadien se doit d'employer couramment cette langue vivante car c'est le seul moyen de créer « une littérature nationale¹¹⁷ ».

Cependant, pour les critiques soucieux de « purisme », les « échantillons de langage canadien » qui émaillent le texte d'*Un homme et son péché*, font l'effet « d'oublis regrettables ». Pour les autres, Grignon fait figure d'innovateur. Il ose ce que personne n'avait encore osé, c'est-à-dire introduire dans des phrases toutes françaises des expressions canadiennes, voire « argotiques », pour reprendre le terme de Louis Dantin. « Comment te sens-tu à matin », « Quoi c'est qu'elle a », « Qui c'est qui pourrait me voler », « Je m'en vas-t-y aller », « Ça fait-y longtemps qui est d'même ». Il ne reculera même pas devant les fautes d'orthographe que pourrait faire l'habitant quasi analphabète, comme par exemple : « Ugnon d' prières » que Louvigny de Montigny ne to-

115. *Id.*, *Ombres et clameurs. Regard sur la littérature canadienne*, p. 189.

116. *Id.*, « Au pays de Québec, s'agirait-il d'un chef-d'œuvre ? », *les Pamphlets de l'aldombre*, 1^{re} année, n° 9, 1^{er} août 1937, p. 392-393.

117. *Ibid.*, p. 393.

lèrera pas : « Inutile de phonographier le langage des paysans et nulle part ailleurs ». C'est à lui vraisemblablement que nous devons la suppression des élisions et de l'orthographe phonétique des dialogues.



Dans une entrevue accordée à Berthelot Brunet, Grignon affirme « porter » parfois six mois en lui un roman avant d'écrire une seule ligne. Puis il tape directement son texte à la machine parce que cela va plus vite que la plume : « Je fais d'habitude un premier brouillon de deux ou trois pages, puis j'écris pendant quatre heures, dix, quinze pages¹¹⁸ ». Il déclarera par ailleurs, dans ses *Pamphlets*, ne jamais avoir eu besoin de plan ni de composition arrêtée, écrivant « à la hâte et comme pour [se] débarrasser du fardeau de la mémoire héréditaire dont parle Léon Daudet¹¹⁹ ». Ses écrits inédits nous apprennent qu'« une fois les noms des personnages trouvés et bien dessinés, physiquement et moralement, il s'agissait de les faire agir, selon un rythme [qu'il] a suivi rigoureusement¹²⁰ ».

Selon d'autres sources, la rédaction d'*Un homme et son péché* aurait demandé à son auteur deux mois et une semaine de travail (de 4 à 8 heures du matin et de 8 à 10 heures du soir). Affirmation que dément une entrevue qu'il accorda à Rose Descoteaux, en 1966, au cours de laquelle il prétendit n'avoir même pas mis un mois à écrire son roman¹²¹. Une chose est certaine, Grignon a la plume nerveuse. Le premier jet de son texte – soit la dactylographie – offre un style spontané et vif, qui n'est pas exempt d'impropriétés de style et de langage. La ponctuation y fait bien souvent défaut. Chez lui, pas de composition lente, mi-

118. Berthelot Brunet, « Grignon fait de la terre », *l'Ordre*, 19 mai 1934, p. 1-2.

119. Claude-Henri Grignon, « Médecin, guéris-toi toi-même », *les Pamphlets de l'aldombre*, 2^e année, n° 4, mars 1938, p. 159.

120. *Id.*, « Le pamphlétaire maudit », f. 6 (fonds privé).

121. Rose Descoteaux, « Les sources d'*Un homme et son péché* », p. 5.

nutieuse, fouillée, ainsi qu'il le confirmera à Maurice Hébert, au lendemain de l'obtention du prix David : « J'ai écrit d'affilée des pages et des pages, sans me soucier beaucoup de ma prose hachée ou grandiloquente¹²² ». Il s'agit donc d'une écriture rapide, vigoureuse, mais consciente, comme en témoignent les nombreuses ratures.

Grignon est un écrivain hautement émotif qui s'emporte au fur et à mesure qu'il écrit. Pris par son sujet, il a tendance à exagérer, à déborder. Il avouera que si ses fins de chapitre « ressemblent souvent à des discours », c'est parce qu'il est « naturellement orateur¹²³ ». S'il amplifie tout, c'est qu'il a besoin de convaincre et d'imposer ses vues à son lecteur. Ensuite, il se reprend : « Je me suis donné la peine d'apporter plusieurs corrections à mon édition définitive, et je ne suis pas encore satisfait¹²⁴ ».

Ce travail lui aura notamment permis de biffer, d'un bout à l'autre de l'édition de 1933, le mot « avare » qui constituait pour lui « un défaut formidable de composition et de psychologie quant au lecteur¹²⁵ ». Dans l'édition définitive, le mot « avare » n'apparaîtra en effet que dans les dernières pages du roman, au moment crucial de la sanction des aberrations de Séraphin Poudrier. Au lendemain du Prix David, Grignon confiera à Maurice Hébert qu'il avait soigneusement extirpé ce vocable des chapitres précédents afin que tout le livre servît à le préparer, et qu'il surgît « comme un cri », « comme un son de cloche funèbre et vengeance¹²⁶ ». Les remaniements successifs visent principalement à alléger le récit pour des raisons esthétiques. Grignon supprime les mots trop longs, disgracieux ou inutiles, les constructions trop étirées. Pour dégager un trait expressif, il n'hésite pas à se défaire de la surcharge, du remplissage, des clichés. Il substitue aux passages condamnés des mots qui renforcent l'expression ou la charge d'émotion, de sensualité, ou bien il pro-

122. Maurice Hébert, « Les Prix David, 1935, *Un homme et son péché* », *le Canada français*, vol. 23, n° 3, novembre 1935, p. 34.

123. Berthelot Brunet, « Grignon fait de la terre », p. 2 ; [entretien avec Claude-Henri Grignon].

124. Claude-Henri Grignon, *Précisions sur Un homme et son péché*, p. 88.

125. *Ibid.*, p. 106.

126. Maurice Hébert, *op. cit.*, p. 35.

cède à un remaniement total, comme dans ce passage qui décrit la passion de Séraphin pour l'or. La dactylographie se lisait ainsi :

Elle était tantôt éclatante, rugissante, remplie d'éclairs et de coups de foudre comparable à un fleuve que le printemps délivre et qui charrie dans son torrent les villages, les villes entières, les campagnes, tous les labours et tout l'or.

L'édition de 1933 donne :

Elle était tantôt insinuante et silencieuse comme le pus ; tantôt elle se heurtait avec fracas à des abandons complets, à des instincts qui lui étaient contraires et qu'elle finissait cependant par anéantir. Mais seul dans cette pièce obscure, séparé du monde, Poudrier se retrouvait réellement soi-même, alors que sa passion dominante le précipitait dans des accès de rage ou de douceur infinie.

En plus de substitutions de mots, de membres de phrases, de phrases entières, au cours des diverses corrections apportées à son texte, Grignon veille à supprimer, toutes les fois qu'il le juge nécessaire, la conjonction (« cette plaie du journalisme canadien-français », selon le directeur du *Petit Journal* de Montréal)¹²⁷ pour libérer la seconde phrase, obtenant ainsi une allure plus souple. Mais sa tâche principale consiste à remplacer par une image simple l'image incohérente que le besoin d'une expression forte lui avait inspirée. Dans la première coulée, Grignon semble avoir craint de ne pas rendre assez suggestives les moindres nuances psychologiques, d'où l'emploi abusif d'images et de métaphores qu'il jugera par la suite pour le moins « cocasses » ou « bouffonnes ». Ainsi disparaissent « les bains fugaces de délices », « les bouffées du désir », « les aiguilles de l'impureté », « les labyrinthes toujours quelque peu inédits des billets à ordre », et le long passage consacré aux gambades des animaux qui formaient « un ballet impromptu à la gloire de la résurrection du sol sous les baisers de la lumière... ». C'est probablement dans ce travail ingrat mais nécessaire qu'il apprit que « la magie du style, sa lumière, ses réflexions, sa vivacité et enfin sa vie, se trouvent dans l'image¹²⁸ ».

127. « La vie littéraire. Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché* », le *Petit Journal*, vol. 8, n° 16, 28 janvier 1934, p. 10.

128. Claude-Henri Grignon, « Au pays de Québec, s'agirait-il d'un chef-d'œuvre ? », les *Pamphlets de l'aldombre*, 1^{re} année, n° 9, 1^{er} août 1937, p. 391.

L'allégement du style se manifeste également par la lutte contre l'envahissement des qualificatifs. Asselin, et plus tard Dantin, avaient dénoncé la surabondance adjective d'*Un homme et son péché* : « Avons-nous besoin de tant d'épithètes ? [...] demandait Dantin, qu'on rende les actes même éloquentes, suggestifs : ils se qualifieront tout seuls¹²⁹ ». Et d'ajouter : « Au lieu d'"elle se tordait, la pauvre Donalda, comme sur un lit de braise", il valait mieux écrire : "Elle se tordait comme sur un lit de braise", et nous eussions songé : "la pauvre Donalda !" ». Grignon devait en tenir compte et non seulement supprimer « la pauvre Donalda », mais toutes les épithètes inutiles qui parsemaient le texte. Il biffera par exemple : « les sapins noirs [*silencieux et stoïques*] » ou encore « le froid cinglait du nord, [*horizontal, plein et enveloppant*] ». Il aura soin également de mettre un frein à la surabondance adverbiale. Il supprimera par exemple : « La douleur disparaissait *miraculeusement* » ou encore : « Elle connaissait bien le mécanisme », « Le feu qui s'en allait *lentement* ». Il remplacera d'autre part tous les « tranquillement » du texte original par l'adverbe « doucement ». Il le regrettera plus tard :

Bernanos écrit toujours « tranquillement » pour « doucement », « paisiblement », « avec calme ». Voilà qui en bouche un coin à certain critique envieux et ignare qui me reprochait des « tranquillement » dans mon roman, *Un homme et son péché*. Et quand on sait que Bernanos est un maître de la langue française, franchement et tranquillement, j'en tire gloire et orgueil¹³⁰.

Pour que le lecteur fût à même de juger du travail de correction entre l'édition originale et la définitive, Grignon a pris la peine de signaler les pages qui ont subi le plus grand remaniement, soit les pages 27 et 28 où il peint l'avare « sobrement et durement » ; les pages 46 et 47 qui contiennent la description d'un orage ; les pages 90 à 101 relatant l'épisode de la maladie et de l'agonie de Donalda, passage tout spécialement retouché dans lequel il n'a pas négligé « le trait brutal d'un réalisme nécessaire » ; également les pages 116 et 117 où, avec « un impitoyable courage », il s'est appliqué à la concision en se corrigeant de son plus grand défaut, « la multiplication des images et

129. Louis Dantin, *Gloses critiques*, p. 131.

130. Claude-Henri Grignon, « Les livres. Bernanos au presbytère », *les Pamphlets de Valdombre*, n° 2 1^{er} janvier 1937, p. 50.

la poursuite du style grandiloquent » ; enfin, les pages 185 et 186 sur la description du printemps :

J'ai tellement repris ces lignes qu'elles ne ressemblent en rien aux pages 117 et 118 de ma première édition, remplies de longueur, d'adjectifs et d'images parfois cocasses. J'ai eu le courage de biffer des paragraphes complets. Possédé de mon sujet, le voyant à la fois dans sa crudité et dans sa poésie, je n'ai pas craint de recourir au naturalisme, à la manière de Zola, qui dépeint mieux, à mon sens, l'âme horrible de l'avare¹³¹.

La réalité paysanne et villageoise est le seul guide de Grignon dans sa recherche du mot juste et de l'expression exacte et forte. Il est le peintre de la vie rurale et tient à ce qu'on ne l'oublie pas : « Veuillez donc rappeler à tous vos lecteurs, écrit-il à Olivar Asselin, que le roman a été conçu et écrit à Sainte-Adèle, Comté de Terrebonne, patrie des tonitruants curé Labelle et Dr Wilfrid Grignon¹³² ». C'est pour eux qu'il conservera, en dépit des suggestions de ses correcteurs et des critiques littéraires, ces « beaux mots du pays de Québec » : « noirceur », « chaise berçante », « barrée à clef », « chaudière », « chanceuse », « malle », « pesat ». Il fera toutefois quelques concessions aux puristes en adoptant « sous » au lieu de « cents », « dollars » pour « piastres », « cigare » pour « Peg Top ». Il supprimera aussi de nombreux « ben » et consentira à ce que Séraphin « épouse » et non pas « marie » la petite Donalda Lalogue. Si Grignon valorise l'emploi de la langue vernaculaire dans les scènes de la vie quotidienne, par contre dans les scènes de grande intensité dramatique, comme celle de l'agonie de Donalda, il redevient un écrivain classique. À part quelques faits phonétiques (v'là, ben, à c't'heure, m'man) et lexicaux (patate) tous dans le dialogue (ici le délire de la mourante), son style est d'une rigueur tout académique.

On peut dire, à la suite de Rex Desmarchais, qu'avec *Un homme et son péché* Claude-Henri Grignon « a donné la preuve qu'il écrivait une langue animée, savoureuse, pleine de couleur et de mouvement, une langue très honorable pour un écrivain

131. Maurice Hébert, « Un romancier se raconte », *les Lettres au Canada français*, 1^{re} série, « les Jugements », p. 90-93.

132. Lettre de C.-H. Grignon à Olivar Asselin, 29 septembre 1935 (fonds privé).

de chez nous¹³³ ». Citons également René Garneau pour qui Grignon est

l'un des rares écrivains chez nous dont le style n'a heureusement aucune des qualités que notre critique officielle cherche chez un auteur. Il n'est pas élégant ni harmonieux. Il est brut, primitif, direct, elliptique, près des choses qu'il veut dire, d'une couleur suffisamment indiquée, peut-être un peu court mais pas au point de s'essouffler. Grignon n'a pas l'instrument qu'il faut pour écrire une critique nuancée, ni un roman de psychologie moderne. Il est très bien chez lui dans une œuvre qui touche de près à la terre. Il a donc droit à cet autre éloge d'avoir reconnu ses limites, de les avoir acceptées et très judicieusement exploitées¹³⁴.

Or, encore en 1960, il se trouvera des critiques pour déclarer que « le roman *Un homme et son péché* est une école de mauvais langage », ainsi que Grignon nous l'apprend dans sa réponse au « comité de refrancisation de la Société Saint-Jean-Baptiste du diocèse de Sherbrooke » qui avait souhaité la disparition de ce roman paysan, tant de la télévision que de la radio d'État. Horrifié, Grignon s'exclamera : « On veut me tuer ! ». Et une fois de plus, il tiendra à justifier la langue de son roman en établissant une différence entre le « parler jargon », le « joual » et le « patois » :

Le jargon ou le joual, qui est à la mode, est un langage grossier qui ne respecte aucune règle de grammaire et de syntaxe. C'est un baragouinage infect que l'on retrouve sur les lèvres de milliers de personnes et même de certains messieurs qui se piquent d'être instruits. Le jargon ou le joual se découvre invariablement par une paresse innée de la prononciation et sera toujours une conséquence lamentable d'un manque de logique ou de suite dans les idées. Ce n'est pas du tout la parlure de mes personnages. Le patois au contraire ou le dialecte, est une langue familière, populaire que les plus grands écrivains français régionalistes ont illustrée avec une splendeur impressionnante¹³⁵.

133. Rex Desmarchais, « Le meilleur Grignon », *Notre temps*, 20 mars 1936, p. 4.

134. René Garneau, « Les tendances actuelles du roman canadien », *la Revue moderne*, mars 1936, p. 156.

135. Claude-Henri Grignon, « Réponse à la Société Saint-Jean-Baptiste. Tout le monde à l'écurie » (fonds privé). Sur le « joual » voir également : Claude-Henri Grignon, « Un Français nous juge », *le Journal des pays d'en-Haut*, 17 août 1967, vol. 1, n° 26, p. 2 : « Le joual tient surtout à une mauvaise prononciation, à une phonétique bâtarde. Le joual est un mélange de mots anglais et français qui se parle la bouche presque fermée ».

Après 1935, Grignon ne retouchera plus son texte, ou plus exactement, il n'y apportera plus de modifications majeures. On note, cependant, à partir de 1943, quelques variantes dans la ponctuation et le temps de certains verbes : comme par exemple « resterait » pour « restera » ou « voulait » pour « voulut ». Également : « ça va » au lieu de « ça, ça va » ou encore « venir ici » pour « venir par ici ». Ces changements sont peut-être dus au fait que les tirages des nouvelles éditions passent des presses de *la Parole* à Drummondville, à celles de Lamirande à Montréal. Cette nouvelle composition a pour effet également d'affecter la pagination et la coupure des mots dans les éditions de 1943, 1944 et 1945.

En 1950, quelques autres variantes sont introduites dans le texte. Ainsi « ça *ne* tardera » devient « ça tardera » et « que Alexis » s'écrit « qu'Alexis ». Cette dernière figure encore dans l'édition de 1972 qui nous a servi de texte de base. La ponctuation subit également une légère révision, ce qui affectera à nouveau la coupure des mots. Ces changements minimes coïncident avec le passage aux Éditions du Grenier, propriété de l'auteur.

Il convient également de noter que les galées des Éditions du Vieux Chêne ayant servi aux éditions de 1941 et de 1942 ne sont pas reprises en 1943, 1944, 1945, mais serviront à nouveau lors des éditions de 1965, 1969, 1972, malgré les changements successifs d'éditeurs : Éditions du Grenier (Imprimerie Lamirande), Éditions du Centre Éducatif et Culturel de Montréal (Imprimerie Thérien Frères), et retour aux Éditions du Grenier (Imprimerie Thérien Frères). Ces éditions sont identiques à la version de 1941, jusque dans la pagination et la coupure des mots.

L'édition de 1972, la dernière parue du vivant de l'auteur et qui nous sert ici de texte de base, est donc en tous points identique à l'édition de 1941 qui, elle-même, ne diffère de l'édition « définitive » de 1935 que dans la composition et la pagination.

Réception critique

Trois mois avant la parution d'*Un homme et son péché*, le critique littéraire François Hertel déclarait que si « le roman des Laurentides restait à faire [...], Grignon était l'homme à l'écrire » : « Avec son sens du réel, sa connaissance du français, son style personnel et précis, ses soucis psychologiques, ajoutait-il, il donnerait d'autres descriptions que celles d'un Nantel¹³⁶ ». Et de conclure : « Il faudrait que la prochaine fois que M. Grignon fit parler de lui, ce fût comme romancier ». Nous avons tout lieu de croire qu'à cette date, le roman était déjà rédigé et même mis sur épreuves, car pour parler de « Valdombre romancier » et avancer qu'« un bon critique peut être un bon romancier », Hertel, sans aucun doute, l'avait déjà lu.

Tel sera en effet l'avis de la critique au lendemain de la publication de l'ouvrage. Ce fut Asselin qui, le premier, salua la plume de Grignon, « l'une des plus nerveuses, l'une des plus poétiques, l'une des plus sincères que possède notre pays¹³⁷ ». Mais il craignait que Grignon ne fût « copieusement houspillé par nos bedeaux de lettres, pour avoir peint l'«habitant» sous les traits qui pourraient créer aux foires agricoles du Canada anglais une prévention contre le bétail canadien-français » ! Et, à l'adresse des « patriotes qui avaient le bon goût de préférer *Jean Rivard* à *Maria Chapdelaine* », il ajoutait non sans ironie qu'« un usurier avare et cruel peint sous les traits de saint Joseph eût beaucoup mieux servi les intérêts de la race ». Mais Asselin ne se doutait pas que, loin d'être la cible des critiques, le roman allait au contraire recevoir le plus beau concert de louanges encore jamais donné au Canada français. Le père Lamarche, qui fut un des derniers à donner à la presse son compte rendu, ne sait qu'ajouter « après tout ce qui s'est déjà dit d'excellent sur le mérite littéraire de ce volume¹³⁸ ». Grignon lui-même s'étonne de

136. François Hertel, « Valdombre romancier », *le Bien public*, 28 septembre 1933, p. 13.

137. Olivar Asselin, « *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon (Valdombre) », *le Canada*, 28 décembre 1933, BNQ (fonds Grignon).

138. Marc-Antonin Lamarche, « Claude-Henri Grignon. *Un homme et son péché* », *la Revue dominicaine*, vol. 40, avril 1934, p. 325.

ce retentissant succès : « Chose curieuse, les journaux sont unanimes à louer mon petit livre », écrit-il en marge des coupures de presse qu'il collectionne. Et de rire sous cape : « Tant d'éloges vont causer la mort des Poux¹³⁹ » !

Seul Louis Dantin semble s'être abstenu de tout commentaire public. La longue étude qu'il avait consacrée à l'ouvrage ne devait être connue que quelques années plus tard, à l'occasion de la parution de *Gloses critiques*. Son étude parut d'abord dans *l'Avenir du Nord*, le 17 mai 1935.¹⁴⁰ Elle précédait de trois jours l'édition revue et corrigée de *Un homme et son péché*. Dantin reprochait à l'édition de 1933 ses « solécismes nageant parmi des phrases toutes françaises », son « lyrisme intempestif », ses « tons crus », « ses fioritures » et ses épithètes superflues. Mais l'important, n'était-ce pas de savoir que même pour le critique le plus sévère et le plus écouté de son temps « *Un homme et son péché* par sa vitalité, sa verdeur, et son élément sympathique [prenait] place parmi nos bons romans¹⁴¹ » ?

Ainsi, la critique a dans l'ensemble fort bien accueilli *Un homme et son péché*, malgré ses « faiblesses », ses « scories », ses « outrances ». Elle y voyait une œuvre originale, bien agencée, vivante, qui tranchait sur la production romanesque courante au Canada français. Elle notait avec étonnement mais avec satisfaction que le monde rural, loin d'être idéalisé, était enfin présenté sous son vrai jour, avec une justesse d'observation et une vigueur descriptive dignes d'un grand écrivain. C'en était fini des « jolis tableaux au caramel ! », pour reprendre l'expression de Rex Desmarchais¹⁴². « Ce livre est en étoffe du pays, il est résistant¹⁴³ », écrivait Clément Marchand. Pour Jean-Charles Har-

139. Claude-Henri Grignon, [Journal inédit] (fonds privé). Sur les inquiétudes de Grignon quant à la réaction des critiques, voir également sa lettre du 28 novembre 1933, à Alfred DesRochers, dans laquelle il écrit : « La vieille critique [...] va encore une fois rouspéter ou, ce qui est pis, ne dira pas un mot de mon livre, continuant de la sorte cette louable politique de la conspiration du silence » (ANQ, Centre régional de l'Estrie, fonds Alfred DesRochers).

140. Louis Dantin, « *Un homme et son péché* par C.-H. Grignon », *l'Avenir du Nord*, n° 20, 17 mai 1935, p. 1-2.

141. *Ibid.*, p. 2.

142. Rex Desmarchais, « Dans le monde des lettres. *L'homme et son péché* », *la Revue moderne*, Montréal, n° 4, février 1934, p. 1.

143. Clément Marchand, « *Un homme et son péché* par C.H. Grignon », *le Bien public*, 4 janvier 1934, p. 1-2.

vey, il s'agissait de « notre meilleur roman de moeurs paysannes¹⁴⁴ » Le critique de *la Revue de Granby* prophétisait que « ce livre ferait époque et jetterait un lustre inaccoutumé sur les lettres canadiennes-françaises¹⁴⁵ », opinion que partageaient entièrement Gérard Dagenais du *Soleil*¹⁴⁶ et le père Carmel Brouillard. Le premier le qualifiait « d'événement littéraire », le second de « scandaleux chef-d'oeuvre¹⁴⁷ ».

L'abbé Émile Bégin, au jugement plus nuancé, se contentait de trouver l'œuvre « belle » et « profondément vraie ». Certes, il reconnaissait que c'était là « un très bel effort d'artiste qui veut sortir du convenu, de la banalité » mais ainsi qu'il l'écrivait dans *l'Enseignement secondaire du Canada*, « le livre n'est pas un chef-d'œuvre, tant s'en faut » : « Il est trop chargé à mon goût, il offre trop de dissonances avec certaines réalités de tous les jours. Des scènes superflues nuisent au relief, à la puissance de l'ensemble, ou ravalent trop l'homme dans la charnalité qui ne le différencie pas de la bête¹⁴⁸ ». Et à l'adresse du romancier qu'il jugeait « infiniment supérieur » au critique¹⁴⁹, il écrivait ailleurs : « Grignon-Valdombre, s'il veut discipliner ses dons, affiner son art, étonnera bientôt le petit empire des lettres canadiennes avec des œuvres à peu près parfaites¹⁵⁰ ». Mais, comme G.-E. Challenger de *l'Action médicale*, il n'en était pas moins « fier », « d'une fierté toute patriotique », à la parution de ce « roman de premier ordre ». Lui qui ne croyait pas à l'existence de la

144. Jean-Charles Harvey, cité dans l'édition de 1972 d'*Un homme et son péché*.

145. Édouard Hains, « Vient de paraître. *Un homme et son péché* », *la Revue de Granby*, 11 janvier 1934, BNQ (fonds Grignon).

146. Henri Gérard [Gérard Dagenais], « *Un homme et son péché* de C.-H. Grignon », *le Soleil*, Québec, 20 janvier 1934, p. 2. Grignon qui a apprécié le commentaire, écrit en marge de la coupure de presse : « Très bien fait. Le meilleur jusqu'ici comme analyse », BNQ (fonds Grignon).

147. Carmel Brouillard, « *Un homme et son péché* », *les Cahiers franciscains*, vol. 3, n° 13, mai 1934, p. 254 et 255.

148. Émile Bégin, « Bibliographie canadienne. *Un homme et son péché* », *l'Enseignement secondaire du Canada*, vol. 13, n° 7, avril 1934, p. 254.

149. Hervé Griffon [Émile Bégin], « Au royaume des livres, *Un homme et son péché* », *l'Action catholique*, 24 avril 1934, p. 4.

150. Émile Bégin, « Bibliographie canadienne. *Un homme et son péché* », *l'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 13, n° 7, avril 1934, p. 254.

littérature canadienne-française prétendait qu'« auprès de ce livre, [elle] existerait moins qu'avant ». De son côté, G.-E. Challenger était convaincu que « même les intellectuels français prendraient plaisir à le lire et que des Jean Richépin daigneraient le préfacer¹⁵¹ ». Du côté français, nous ne connaissons que la réaction d'Henry de Montherlant, auquel Grignon avait adressé un exemplaire de son livre :

Je viens de lire, Monsieur, avec un vif intérêt, ce beau, sensible et profond roman que vous m'avez envoyé. Vous êtes un parfait créateur d'atmosphère et vous m'avez donné la nostalgie du Canada, où j'irai peut-être un jour : j'y trouverai à la fois, il me semble, la solidité des choses anglaises, et la seule France qui soit aujourd'hui aimable, celle du passé. Je vous remercie d'avoir fait lever en moi tous ces sentiments. Votre livre m'a été une terre ferme, au milieu de nos déluges. Paris, 3 mars 1934. Montherlant¹⁵²

« Une terre ferme au milieu de nos déluges », résume exactement l'opinion de la critique canadienne-française à la parution de ce petit livre qui s'affirmait par son style « mâle », « solide », « vigoureux », « l'audace et la nouveauté » de ses images. La réaction de Germaine Guèvremont à la lecture du livre de son cousin est si enthousiaste que prise de scrupules, elle écrit comme pour s'excuser « de faire une louange même modérée de quelqu'un de son sang. Je suis en paix, consciente que s'il s'était agi d'en dire du mal, j'en aurais fais autant¹⁵³ ».

Grignon accepte sans arrière-pensée l'éloge qui lui est décerné : « Bon article, simple bien fait de cousine Germaine Grignon », écrit-il en marge de cette coupure de presse. Nul doute qu'il eût apprécié également le commentaire qu'en faisait Saint-Denys Garneau à son ami Jean Le Moyne :

Je l'ai lu avec plaisir : il contient de très belles choses, et savoureuses. Le style est souvent d'un raccourci et d'une plénitude qui m'ont agréablement surpris. La composition, par moments, est un peu faible. Par exemple, le passage du bonheur à l'angoisse de l'avare est trop brusque ; cela manque de transition ; il y a peut-

151. G.-E. Challenger, « *Un homme et son péché* par C.-H. Grignon », *l'Action médicale*, janvier 1934, p. 237.

152. « Une lettre de Montherlant à C.-H. Grignon », *l'Ordre*, 21 mars 1934, p. 4.

153. Janrhêve [Germaine Guèvremont], « *Un homme et son péché* par C.-H. Grignon (Valdombre) », *le Courrier de Sorel*, janvier 1934 (BNQ, fonds Grignon).

être des hors-d'œuvre. En fait, le décor, les descriptions m'ont peut-être plus intéressé que le drame d'élaboration et de profondeur originale. Mais en somme, c'est un très beau livre, empreint de forte poésie, et que je vais relire¹⁵⁴.

De l'avis général, le grand mérite de Claude-Henri Grignon, c'est d'avoir su camper un « type » d'avare qui ne soit pas une copie d'Harpagon. Louis Dantin sera le seul à déclarer, non sans un certain parti pris, que « sous ce rapport, vraiment, M. Grignon n'a rien inventé » et que « si Plaute et Molière n'avaient pas pris les devants, ce livre aurait pu s'intituler *l'Avare*, car le Poudrier de M. Grignon n'est autre qu'Euclio, Harpagon, accommodés à la sauce canadienne¹⁵⁵ ».

Pour le chroniqueur littéraire du *Canada*, Séraphin Poudrier est au contraire « un type d'avare que ni Shakespeare, ni Balzac, ni Green n'auraient inventé », car « il appartient non seulement à l'humanité universelle par l'essence de ses vices, la qualité de ses passions, mais à une humanité locale, que nous reconnaissons, par le cercle étroit où se meuvent les protagonistes : Donalda, Bertine, Lemont¹⁵⁶ ». Tel est aussi l'avis du père Lamarche :

À mes yeux, le grand courage de l'auteur posant en relief une figure d'avare, n'a pas consisté à reprendre un sujet maintes fois caressé par la palette des maîtres, mais à offrir dès le début un personnage déjà accompli et son vice en pleine maturité. Poudrier vient au monde riche et avare. Un analyste français n'eût pas manqué de lui trouver des ascendances propices [...]. Ici nul prélude de ce genre¹⁵⁷.

Selon lui, c'est « le caractère régional » du portrait qui nous fait distinguer « notre Harpagon national de ses classiques prédécesseurs ». Le père Brouillard opine également dans ce sens : « Son réalisme psychologique et descriptif, son vocabulaire transposé du terroir avec ses sacres, ses patois, ses hommes et ses femmes racontés sans camouflage ni intermédiaire, ramè-

154. Saint-Denys Garneau, *Lettres à ses amis*, Montréal, HMH, « Constantes », vol. 8, 1967, p. 130-131.

155. Louis Dantin, *Gloses critiques*, p. 13.

156. Anonyme, « Choses du temps. Sur un roman », *le Canada*, 18 janvier 1934, BNQ (fonds Grignon).

157. Marc-Antonin Lamarche, « Un homme et son péché », *la Revue dominicaine*, vol. 40, avril 1934, p. 325.

nent l'art chez nous à la source pure d'inspiration qu'est la vie. Il lui restitue son originalité canadienne¹⁵⁸ ! »

Il ne fait nul doute, pour Rex Desmarais, que Séraphin Poudrier est bel et bien « le premier caractère symbolique » de l'histoire littéraire canadienne-française qui ne soit pas « un pantin » : « Si les lettres comptaient pour quelque chose dans notre belle province, s'exclame-t-il, on pourrait dire 'avare comme Poudrier¹⁵⁹ !' » La critique est convaincue qu'il restera longtemps dans la mémoire du lecteur, au même titre que l'avare de Plaute, de Molière ou de Balzac. G.-E. Challenger croit même déceler une ressemblance physique entre Grignon et Balzac : « Si j'étais réincarnationniste, je croirais que l'auteur de *la Comédie Humaine* revit¹⁶⁰ ».

C'est vraisemblablement à l'intention des quelques rares lecteurs qui, comme Clément Marchand, mais surtout Louis Dantin, doutaient qu'un tel « monstre de l'avarice » eût pu exister, que Grignon tiendra à préciser, dans sa préface de 1941, que son personnage demeurerait bien au-dessous de la réalité :

Je n'ai pas voulu écrire tout ce que l'avare a fait, a dit, pensé parce que ce serait simplement épouvantable et que personne n'oserait y croire. Enfin, il y a des choses ignobles qu'un romancier qui se respecte ne peut pas étaler. [...] Des usuriers, des grippe-sous, des passionnés de l'argent tel que mon Séraphin, ils ne sont pas rares en terre canadienne, dans les bois reculés de la colonisation et jusque dans les portions agricoles les plus prospères. Non seulement en France, mais dans les pays où la paysannerie s'accroche au sol.

Loin de blâmer cette âpreté au gain si caractéristique des gens des campagnes, il y voit au contraire une qualité essentielle : le souci de l'économie. Fût-elle lésineuse, elle est louable en soi ! Selon lui, la défaite française de 1940 est précisément due à un certain « relâchement » au sein de la paysannerie. Mais ce qu'il trouve intolérable, c'est l'avarice, cette 'passion sordide' dont son héros est atteint, « cas de démence » comme on en rencontre parfois dans le monde paysan.

158. Carmel Brouillard, « *Un homme et son péché* », les *Cahiers franciscains*, vol. 3, n° 13, mars 1964, p. 255.

159. Rex Desmarchais, « Le meilleur Grignon », *Notre temps*, 20 mars 1936, p. 4.

160. G.-E. Challenger, *l'Action médicale*, janvier 1934, p. 237.

Cependant, le réalisme quelquefois « outrancier » de certaines scènes n'est pas du goût de tous les lecteurs. Selon le père Lamarche, la situation conjugale « assez scabreuse » des héros en fait même par moment « un livre gênant ». Mais l'ouvrage n'en reste pas moins « moral d'intention et d'exécution » et, « sa fin tragique vaut bien un sermon¹⁶¹ ». Le père Brouillard écrit lui aussi à sa défense : 'Par son virulent plaidoyer contre la conquête démoniaque de l'argent et de la matière, il se rattache à la grande tradition catholique. C'est là que ce roman acquiert sa vraie signification et c'est avec des principes de vie supérieure qu'il faudra juger son action et son influence¹⁶². »

Louis Dantin regrette au contraire que l'histoire devienne « d'une façon trop patente une page de morale en action ». Il trouve que Grignon abuse du « doigt de Dieu » en se servant d'un procédé dramatique aussi « naïf » que l'accident final, « cette vengeance [qui] comme la foudre, semble tomber tout droit du ciel ». Il se demande « si le souci du moraliste n'a pas nui, dans le cas présent, à l'art du romancier ». Il eût préféré voir Poudrier mourir dans son lit et léguant son bien à l'Église et aux pauvres : « Quelles pages riches d'ironie et de finesse eussent pu en résulter¹⁶³ ! ».

Du côté de la critique féminine, en l'occurrence Viviane Décary, le roman est également jugé « essentiellement moral¹⁶⁴ ». Elle loue l'auteur d'avoir su briser de façon discrète et délicate

161. Marc-Antonin Lamarche, *op. cit.*, p. 325.

162. Carmel Brouillard, *op. cit.*, p. 255.

163. Louis Dantin, *Gloses critiques*, p. 17-18.

164. Viviane Décary, « Le roman de Grignon : *Un homme et son péché* », *le Canada*, 19 janvier 1934, p. 2. Grignon, qui n'est pas insensible à de tels compliments, ne peut s'empêcher de griffonner en marge de cette coupure de presse : « Épatant ! Dans son genre difficile à battre ». Mais il se garde bien de réfuter la thèse de Madame Décary qui voyait dans le portrait de Donalda, la « mal aimée », un plaidoyer contre l'exploitation des femmes de son temps. Loin de lui de telles intentions ! Au contraire, la jeune et soumise Donalda qui lutte contre la faim jusqu'à l'épuisement total, aux côtés de Séraphin, avare de ses écus comme de ses caresses, est pour Grignon l'exemple édifiant de la femme au foyer, dévouée jusqu'au sacrifice et fidèle jusqu'à sa mort à l'homme qu'elle a choisi. « Jamais, commente-t-il dans un écrit inédit, l'adultère n'effleura son esprit ou son cœur. Elle accepta tous les sacrifices parce qu'elle était foncièrement chrétienne. Pas honnête, chrétienne ». Et d'ajouter à l'intention des femmes émancipées impatientes « de sortir de leur foyer pour aller gagner péniblement quelques dollars par semaine » : « Combien de mères de famille, combien

« l'inviolable silence » et lever ainsi le voile sur un sujet dont il avait été jusqu'à ce jour interdit de parler « sous peine de mort » : « la privation des joies de l'amour physique dont souffre la généralité des femmes de notre race à cause de l'ignorance, de la brutalité, ou tout au moins du manque de raffinement de leurs maris ». Féministe avant la lettre, elle tient « cette absurdité de la continence sans la continence » pour une des causes profondes de la dénatalité et de la décadence des mœurs familiales. Son article est de loin le plus long et le plus éloquent. Même si, à l'instar de bon nombre de critiques, la répétition de certaines fautes grammaticales « lui tapent sur les nerfs » (comme par exemple « la femme à Séraphin »), elle voit en Grignon un « écrivain-né » doublé d'un « fouetteur d'âmes ».

Tout invraisemblable qu'ait pu paraître à certains lecteurs la vie misérable et atroce de Donalda (« Passe pour la soumission de l'âme, s'exclamera Louis Dantin, mais celle des sens, de l'estomac, chez cette robuste paysanne ! »), on sait gré à l'auteur d'avoir su créer un personnage tragique de cette envergure. Louis Dantin va jusqu'à affirmer que c'est Donalda « la part saillante » de l'œuvre et non pas l'avare « qui suit d'un peu trop près les lignes connues ». Pour lui, c'est dans les pages consacrées aux souffrances de l'épouse de l'avare, là où ses prédécesseurs ne nous disaient que « les ennuis du fils », que Grignon maîtrise vraiment son sujet et ajoute un fait nouveau au thème usé de l'avarice :

Il crayonne Donalda mourante en des traits d'une observation aiguë, pathologique pour ainsi dire, avec une pitié plus intense pour être contenue. Toutes les pages du volume que Donalda anime sont d'un sentiment pathétique et d'un art graphique vigoureux. Elles eussent pu sans inconvénient servir d'épilogue du récit, car ce qui les suit devient pâle et paraît presque superflu¹⁶⁵.

d'épouses depuis des siècles se sont mariées sans aimer. Elles ne se plaignaient pas. Elles ne se révoltaient pas. Réfugiées dans le silence et la prière, elles trouvaient la force de résister à toutes les tentations, elles mouraient après une vie de labeur, de sacrifices, d'abnégation et de soumission quotidienne. Elles rendaient l'âme en priant pour l'époux qui ne l'avait pas comprise. C'est tragique, mais c'était là la doctrine chrétienne. C'était le grand siècle de l'ordre ». Sur la position de Grignon sur le rôle de la femme dans la société, voir également ses déclarations dans *Précisions sur Un homme et son péché*, p. 72-78.

165. Louis Dantin, *op. cit.*, p. 16.

Certes, Grignon a donné le meilleur de lui-même dans le tableau de l'agonie de Donalda, et il le sait. N'avoue-t-il pas dans ses écrits inédits, « avoir pleuré » en écrivant cet épisode tragique. Dans son esprit, ce n'est pas comme le croit Dantin, l'avare qui est responsable de la mort de sa femme, mais le fléau de cette époque, la tuberculose, « cette grande dévoreuse de tout un peuple, plus impitoyable peut-être que le cancer » ! « Les femmes surtout, explique-t-il, en étaient atteintes dès l'âge de 18 ans. Je n'avais qu'à lire les pierres tombales dans le cimetière de mon village pour me rendre compte que Donalda, qui ne vécut qu'un an et un jour avec Séraphin, devait mourir à vingt ans. Et quand une femme pure et belle comme l'était Donalda, comme je la voulais, meurt dans le printemps de sa vie, ça vous tord le cœur et ça vous arrache des larmes¹⁶⁶ ».

À certains lecteurs qui reprochent à son cousin de s'être attardé dans la description de l'agonie de Donalda, Germaine Guèvremont riposte : « Quand on connaît l'importance que prennent une mort et une veillée au corps à la campagne, au point que dans le fin fond du subconscient de plusieurs, la dernière s'apparente à un divertissement, on trouve que l'auteur n'a pas erré¹⁶⁷ ». C'est en vain d'ailleurs que Louvigny de Montigny suggérera à Grignon de raccourcir la prière des morts. Grignon s'inspire d'événements vécus, et c'est sans doute la raison pour laquelle ses personnages sonnent vrai. « Ils n'existent pas seulement, ils vivent ! » s'exclame Gérard Dagenais qui voit en Grignon un « romancier objectif », dans la veine des Walter Scott, Balzac et Bourget.

Si la critique est unanime à reconnaître la justesse d'observation de l'auteur et la vigueur de son style, elle n'en déplore pas moins, nous l'avons déjà souligné, certaines faiblesses : l'abus des qualificatifs, les répétitions, les longueurs, la profusion d'« images grignonnes » (l'expression est d'Émile Bégin), et surtout, ce qui était impardonnable à l'époque, en particulier pour Louis Dantin¹⁶⁸, l'usage des expressions du terroir jusque dans le texte du narrateur.

166. C.-H. Grignon, « Le pamphlétaire maudit » (fonds privé).

167. Janrhève (Germaine Guèvremont), « *Un homme et son péché* par C.-H. Grignon (Valdombre) », *le Courrier de Sorel*, janvier 1934 (BNQ, fonds Grignon).

168. « Je ne sais pas si l'auteur l'a fait exprès mais des échantillons de « langage canadien » se glissent même dans les pages qu'il écrit pour son propre

De toute évidence, la critique ne tolère l'usage du vocabulaire paysan que dans les dialogues entre les personnages, pour le caractère régionaliste et l'accent de vérité qu'ils donnent à l'œuvre. Ainsi que l'affirme Jean Chapdelaine dans *la Relève* : « (...) ici nous entrons dans une question insoluble : celle du parler du 'bas peuple'. Le dilemme se pose en effet : ou bien s'abaisser et être réel, ou bien être puriste mais cesser d'être réel¹⁶⁹ ». Pour Chapdelaine, cependant, l'effort de Grignon dans ce domaine marque « une aurore », car non seulement « il est parvenu à nous faire oublier que le langage est bas et fautif par sa ressemblance parfaite avec le réel », mais « il ne pousse pas la charge et n'essaye pas de placer, à tous les deux mots, un terme qu'il faudrait chercher dans un glossaire ».

Le père Lamarche trouve au contraire que Grignon abuse du « jargon champêtre », et cite l'exemple de Louis Hémon qui avait su en faire « un usage éclectique ». Louis Dantin le condamne également avec sévérité :

Quant à l'idiome dans lequel s'expriment les personnages, il pouvait légitimement être « canayen », et il l'est avec abondance. M. Grignon en saisit bien les intonations pittoresques. Seulement la mesure n'est pas son fort, et parfois, sans nécessité, il transcrit de cet idiome des types vulgaires et avilis. « Commenceraient-ils à me lâcher, les v'limeux ? pense l'avare ». « Elle engraisse, ma terre, la bonguienne, elle engraisse ». « S'il fallait qu'il me remette mon argent, ça parlerait ben en maudit ». Je serais désolé de passer pour « fine bouche », mais je ne puis goûter ce genre de terroirisme. Non seulement il est répugnant en lui-même, mais aucun motif d'art, dans l'espèce, ne le justifie. [...] En principe, j'estime que cet argot, sauf des cas très rares, ne mérite pas qu'on l'imprime : c'est bien assez de l'entendre chaque jour sans avoir à le lire ! Les auteurs qui nous intéressent au dialecte de nos gens sont

compte ; et ces solécismes nageant parmi des phrases toutes françaises font l'effet d'oublis malheureux. 'Quant la petite eut vingt ans, il [Poudrier] la maria' – 'La chambre mystérieuse restait toujours barrée à clef' – 'Heureusement que Bertine était distraite' – 'Ses vêtements paraissaient enduits de coal-tar'. Ou bien c'est le sens des mots qui fléchit. Une tombe n'est pas la même chose qu'un cercueil, et 'détester' dit plus que 'haïr' : or l'auteur place 'une tombe' dans la chambre mortuaire ; il écrit : 'Il la détestait, il la haïssait même'. Cette phrase : 'Il opérait dans les labyrinthes toujours quelque peu inédits des billets à ordre' atteint des limites du Phébus. Exemples, entre autres, d'une langue par moments incertaine, trop peu de purisme et, qui pis est, de pureté » (Louis Dantin, *op. cit.*, p. 19-20).

169. Jean Chapdelaine, « *Un homme et son péché* », *la Relève*, n° 1, février 1934, p. 24-25.

ceux qui le puisent à ses sources dignes, non ceux qui le ramassent au premier ruisseau venu¹⁷⁰.

Mais pour l'ensemble de la critique, y compris l'intransigeant Louis Dantin, ces quelques erreurs de composition et de style ne sont pas de nature à entacher le mérite d'*Un homme et son péché*. Claude Berre résume sans doute l'opinion générale quand, six mois après la parution de l'ouvrage, il écrit : « L'apparition de ce livre fut quasi une révélation. Certes, il serait bête de dire que Grignon enfonce Molière et Balzac, mais ce livre reste pour nous une étape¹⁷¹ ». Non seulement il marquait une étape, mais il était, de l'avis de Clément Marchand, « notre premier vrai roman canadien ! ».



En mai 1935 paraissait la réédition d'*Un homme et son péché*. Première consécration ! Maurice Hébert, qui engage les lecteurs du *Canada français* à relire l'œuvre « dans sa réédition soigneusement revue et corrigée », déclare : « *Un homme et son péché* est notre meilleur roman canadien, non pas de l'année où il a été composé, 1933, ce serait trop peu, mais de bien des années¹⁷² ».

170. Louis Dantin, *op. cit.*, p. 20-21. Dans un texte inédit intitulé « Notes pour un article sur Dantin. Dernières saletés d'un Dantin », Grignon lui reproche ses « paroles d'injustices et insanités pour le seul plaisir de plaire à quelques puants qui ne [l']aiment pas ». Et il ajoute : « [...] sous prétexte de dire franchement ce que vous pensez d'un ouvrage vous êtes infiniment injuste et l'homme de la plus mauvaise foi au monde. Certes je ne viens pas défendre mon petit roman ; il porte seul sa réputation, surtout quand on a vu des écrivains de renom tels que Constantin-Weyer, Pérochon et Henry de Montherlant en dire le plus grand bien, je peux facilement me passer des 'appréciations' d'un envieux et d'un malheureux tel que Dantin » (2 f., fonds privé). Déjà en 1930, à propos de son premier ouvrage, *le Secret de Lindbergh*, Grignon s'était plaint à Alfred DesRochers des jugements que Dantin avait portés sur ce livre : « Ce critique qui passe pour sérieux ne l'est pas du tout. Je vous le prouverai un jour » (lettre du 26 décembre 1930, ANQ, Centre régional de l'Estrie, fonds Alfred DesRochers).

171. Claude Berre, *l'ivre*, 2^e cahier, 1^{re} série, 15 juin 1934, p. 6.

172. Maurice Hébert, « Un roman paysan de caractère, *Un homme et son péché* », *Lettres au Canada français*, 1^{re} série, « les Jugements », p. 84.

Que Grignon ait consenti à émonder son texte avec cette « héroïque sévérité », fait l'admiration des critiques peu habitués à ce que les écrivains du terroir se livrent à un tel exercice. « Le châtiment que Grignon s'inflige le rend plus humain et plus vrai », opine le père Brouillard, qui se réjouit de voir que « sans abandonner ses fortes qualités d'outrance et de polémique », Grignon soit parvenu « à orienter sa phrase vers des formules plus classiques, des contenus plus fermes, des rythmes moins enivrés¹⁷³ ».

De son côté, Albert Pelletier pour qui le « flaubertisme » de Grignon est « mieux intentionné que bien averti », n'en cite pas moins en exemple « cette tentative de publier une nouvelle édition qui fût belle et sans tache¹⁷⁴ ». Cependant, il relève encore dans le texte corrigé « des mauvaises figures de style, des surcharges d'épithète et des périphrases que contenait la première édition et, ce qui étonne, nombre de nouvelles fautes ». Il déplore également « l'élimination de beaucoup de bonnes incidences imagées qui servaient de prises d'air pur et de lumière au-dessus de cette dense atmosphère d'avarice », et qui lui font craindre que « le nouveau texte ne s'en trouve appauvri jusqu'à prendre dans certaines pages l'apparence d'un schéma trop matériel ». Pelletier, ne l'oublions pas, avait été le premier, en sa qualité d'éditeur, à aider Grignon à amender *Un homme et son péché*, lors de sa publication aux Éditions du Totem. Il n'a pas davantage apprécié les illustrations de bois gravés de Maurice Gaudreau : « Je bifferais les illustrations qui ressemblent à du barbouillage (sauf peut-être le profil du visage de l'avare à la page 53), et qui n'ajoutent dans ce beau livre qu'un peu de laid. » Mais cela ne l'empêche pas de juger la nouvelle présentation de l'ouvrage « évidemment supérieure à celle de la première édition », quoique l'adverbe « évidemment » nous en fasse insidieusement douter. Et de conclure sur le même ton : « Après cette tentative qui révèle sa bonne intention, l'auteur d'*Un homme et son péché* doit à l'histoire littéraire du Canada français de parfaire son bon exemple et de se re-corriger. »

173. Carmel Brouillard, « C.-H. Grignon se châtie », *la Renaissance*, 28 septembre 1935, p. 5 (BNQ, fonds Grignon).

174. Albert Pelletier, « *Un homme et son péché* », *les Idées*, 2^e année, vol. 2, octobre 1935, p. 38-40.

Mais que quelqu'un d'autre s'arroge le droit de critiquer *Un homme et son péché*, et Pelletier aussitôt part en guerre. Ainsi, Louis Dantin qui avait osé dire que « Séraphin Poudrier n'avait rien inventé, pas même l'avarice », se fait vertement tancer :

[...] le type d'avare inventé par Grignon a une force et un accent qui rendent des points à Euclio et Harpagon, surtout aux lésineux que sont le père Grandet et Balzac et la Mrs Fletcher de Julien Green. Dans *Un homme et son péché*, l'avarice, tout en ne cessant pas d'être vraisemblable, a une continuité et une puissance de répulsion jusqu'ici inconnues en littérature.

Mais là s'arrêtaient pour lui les mérites du roman, un roman qui, n'en déplaise à son auteur, ne pouvait « soutenir la comparaison avec les bons romans étrangers où dominent une plus forte consistance intellectuelle, une composition plus profondément élaborée et une langue beaucoup plus sûre ».

Tel n'est pas l'avis de Jean-Louis Gagnon qui trouve « extraordinaire » le travail sur la langue accompli par Grignon. « Un peu plus, écrit-il, et il devenait – chose exécrable – un puriste ». Il loue Valdombre d'avoir empêché Grignon de gâcher son « péché » et de lui avoir permis « de boucler un travail où une langue belle n'empêche pas une vie large de couler à pleines pages¹⁷⁵ ». Selon lui, deux tendances s'entremêlent dans cet ouvrage : un réalisme dans la grande lignée de Maupassant et un romantisme à la Zola. « Il est, ajoutait-il, le seul au pays, capable de nous donner des épopées populaires comme *l'Assommoir* qui est un livre extraordinaire. »

Un homme et son péché, n'a donc pas seulement soulevé des critiques d'ordre linguistique et stylistique, comme on s'y serait attendu lors d'une réédition, revue et corrigée, mais également d'ordre littéraire (influences étrangères, psychologie des personnages, composition). On en parle comme si l'auteur venait de publier une œuvre nouvelle. N'était-ce pas l'effet recherché par Grignon dont le but était de présenter l'ouvrage au con-

175. Jean-Louis Gagnon, « *Un homme et son péché* », *Vivre*, 2^e série, n° 5, 15 mai 1935, p. 9.

cours du Prix David ? D'où le soin apporté aux corrections, à l'illustration, d'où peut-être le choix d'un nouvel éditeur.

Pour le père Brouillard, il ne fait aucun doute qu'avec cette nouvelle édition, Grignon a réalisé « l'œuvre la plus remarquable de l'année littéraire, peut-être même des lettres canadiennes-françaises ». Au contraire du directeur de la revue *les Idées*, il loue le travail de l'artiste Maurice Gaudreau qui, dans ses bois gravés, avait su « puiser et concrétiser l'effarante et silencieuse tragédie¹⁷⁶ ». Quand cet article paraît le 28 septembre dans l'hebdomadaire d'Asselin, *la Renaissance*, l'auteur d'*Un homme et son péché* est déjà l'heureux récipiendaire du Prix David, mais le père Brouillard n'en fait nullement état. Asselin s'en excusera auprès de Grignon : l'article aurait dû paraître une semaine plus tôt, mais des circonstances indépendantes de la volonté de la direction en avaient retardé la publication¹⁷⁷.

Parmi les membres du jury figurait l'un des correcteurs d'*Un homme et son péché*, Louis-Philippe Geoffrion, professeur à l'Université Laval et qui occupait les fonctions de secrétaire du concours et du jury. Les autres membres chargés de juger les ouvrages en prose étaient : Olivier Maurault, recteur de l'Université de Montréal, Ægidius Fauteux, conservateur de la Bibliothèque de la Ville de Montréal, Léon Lorrain, professeur à l'école des Hautes Études commerciales, Édouard Montpetit, secrétaire général de l'Université de Montréal, le docteur Arthur Vallée, professeur à l'Université Laval, l'abbé Aimé Labrie, professeur à l'Université Laval, Gérard Morisset, directeur général du dessin de la Province et l'abbé Émile Bégin, professeur au Séminaire de Québec, qui avait déjà consacré un article louangeur à l'ouvrage lors de sa parution en 1933.

176. Carmel Brouillard, *op. cit.*, p. 5.

177. « Cet article devait paraître la semaine dernière mais le secrétaire de la rédaction a trouvé que ce numéro de *la Renaissance* était trop encombré. J'avais en conséquence demandé l'insertion pour cette semaine, mais le journal a été mis en page dès hier et il se trouve que l'article n'y est pas encore. Le P. Brouillard va certainement croire à ma mauvaise volonté et vous vous demanderez vous-même qui est responsable de ces deux omissions consécutives. M. Martin ne savait pas que le jury du concours David doit se prononcer ces jours-ci : autrement, il aurait certainement tenu compte de mes instructions » (Lettre à Claude-Henri Grignon, 19 septembre 1935, fonds privé).

Quant au Président de la Société des arts et des lettres de Québec, G.-É. Marquis, il écrivait, au lendemain de la remise du prix : « Nous ne croyons pas que Grignon rencontre jamais un seul critique qui prétende que le prix David qu'il vient de décrocher – aussi 1 700\$ – n'est pas tombé dans la main d'un écrivain qui ne l'ait richement mérité¹⁷⁸. »

Certes, Grignon aurait été « fort déçu » de ne pas remporter ce prix, comme il le confiera dans une entrevue au journaliste Marcel Hamel¹⁷⁹ et comme son journal inédit en témoigne. Avec cette nouvelle édition dont il avait particulièrement soigné la présentation et le style, il avait enfin senti les chances de son côté. « Mon livre est bon, écrivait-il dans son journal, à la date du 3 septembre 1935 (p. 3), tout le monde dit que j'aurai au moins une part du prix David, mais que je devrais toucher le tout. » « Tout le monde », c'est en l'occurrence Morisset (membre du jury), Masson, Laferrière et Harvey, qui l'assurent que son roman est « presque parfait ». Mais il accepte difficilement l'éventualité d'avoir à partager un prix qu'il estime mériter intégralement. N'a-t-il pas un besoin urgent de cet argent pour régler certaines créances ? C'est fébrilement qu'il attend la réunion préliminaire du jury, et, le 16 septembre, n'y tenant plus, il se précipite au bureau de M. Morisset qui l'assure alors que le jury est unanime à lui accorder le prix, mais qu'il devra bel et bien le partager avec Mme Mercier-Gouin et sa pièce de théâtre intitulée *Cocktail*. « Encore battu par des intrigues de salon et de coulisses politiques », se lamente-t-il (Journal inédit, 18 septembre 1935, p. 5). Le doute et l'attente loin de le décourager, ont au contraire aiguisé son esprit de combativité et, la veille du prix, il est prêt à toutes les éventualités : « J'ai trop travaillé ce li-

178. G.-E. Marquis, « Les lauréats du Prix David en 1935 », *le Terroir*, vol. 17, n° 5, octobre 1935, p. 11-12. C'est au nom de la Société des arts de Québec que M. Marquis invitera Grignon à donner, le 18 janvier 1936, une conférence sur la genèse d'*Un homme et son péché*, qui s'intitulait alors « L'histoire d'un livre » et qui deviendra *Précisions sur Un homme et son péché*.

179. Marcel Hamel, « Arts... Science... Lettres... C.-H. Grignon se dévoile ! », *la Nation*, 22 février 1936, p. 4. Voir également « C.-H. Grignon pamphlétaire et paysan », article où il parle des lectures et des écrivains français qui ont exercé une influence sur sa carrière d'écrivain (*la Nation*, 31 décembre 1936, p. 4).

vre et toute la critique fut unanime à dire que mon roman est le seul roman canadien-français. Ah ! si on ne m'accorde pas 'le prix, il y aura de la casse ! » (Journal, 22 septembre 1935, p. 7). Le lendemain, levé à 7 heures, il court chercher *l'Événement* qu'on dépose à sa porte tous les matins : « Je lis en troisième page : 'Le prix David à deux Québécois'. Enfin, je gagne le prix de la prose \$1700. Quelle joie ! Quelle joie ! Que je suis heureux de voir mon travail récompensé ! Et ma femme donc ! Et la petite Claire qui était pas mal tannée de nous entendre parler du prix depuis un mois » (Journal, 27 septembre 1935, p. 8). Il s'empresse aussitôt d'écrire à son ami Olivar Asselin : « Je ne tire pas plus de gloire qu'il en faut du résultat du concours du prix David, mais je ne suis pas fâché de toucher quelques dollars qui vont me permettre de fermer la bouche à quelques créanciers. C'est là ma seule ambition : payer mes dettes¹⁸⁰ ». Il ne lui cache pas que s'il n'avait pas obtenu le prix, il se serait lancé sur le chemin de la révolte : « J'aurais ramassé avec une pelle rougie tous les cochons de chez nous depuis 1835 à 1935, ce qui m'aurait valu une nouvelle misère ». Cependant, si « tout est pour le mieux maintenant », comme il se plaît à l'écrire à Asselin, tout n'est pas parfait. Il n'apprécie guère, par exemple, de lire dans les journaux que « le lauréat du prix David est de Québec et reste un Québécois » : « Quand on sait combien j'adore la ville où je dépéris présentement, on comprendra le rictus que je fais ». Le prix en poche, il n'a désormais qu'une hâte : abandonner « un fonctionnarisme bête » pour rentrer à Sainte-Adèle y écrire « l'histoire romancée du curé Labelle et tout le roman social de nos mœurs si pures à l'époque de la colonisation dans le fin Nord », œuvres qu'il ne put jamais réaliser, « les Belles histoires du pays d'en-haut » lui ayant dévoré tout son temps et son énergie.

À Marcel Hamel qui lui demandait s'il était heureux d'avoir remporté le prix, Grignon a répondu qu'il n'attachait pas à cet honneur la valeur d'une consécration :

J'avais envoyé mon livre sans trop d'espoir. Je croyais entrer en lice avec les auteurs de *Né à Québec* et de *Pierre Radisson*. Mais ceux-là, je pense, n'ont pas pris part au concours. Quoi qu'il en soit, j'eus dernièrement la curiosité de jeter un coup d'œil sur la liste

180. Lettre du 29 novembre 1935 (fonds privé).

des ouvrages soumis. Mais, mon cher monsieur, c'était de la « foutaise », de la « foutaise », m'entendez-vous¹⁸¹.

Il suggérait de soumettre la liste de ces ouvrages au grand public : « Imaginez, poursuivait-il, que j'aie raté avec de tels ri-vaux ? Mais je n'aurais plus jamais écrit, jamais, jamais ! ».

Sur les vingt-cinq concurrents, Grignon l'avait effectivement remporté « haut la main ». L'expression est de Maurice Hébert qui profita de l'occasion pour interviewer le lauréat, qui déclara :

La récompense qu'on m'accorde me fait sentir que je suis engagé dans la voie, la bonne voie. [...] Il n'y a cependant pas un diable qui puisse m'amener à me contenter de faire *aussi bien*. [C'est l'auteur de l'article qui souligne]. Je m'assigne la tâche de faire mieux encore. Je ne suis pas homme à me rendre et à avouer qu'il est impossible, avec le travail, de se dépasser¹⁸².

Quelques mois plus tard, René Garneau, lors d'une conférence à la Société d'études et de conférences de Montréal, parlera des « trois œuvres indices » qui illustrent « les tendances actuelles du roman canadien » : *l'Appel de la race* d'Aloné de Lestres (Lionel Groulx) pour le roman à thèse, *les Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey pour le roman de mœurs et *Un homme et son péché* pour le roman de caractère. Des deux premières qui « auraient fort bien pu se réduire à un autre genre, l'essai », il croit « leur postérité bien définie dans le domaine des idées ». Quant à *Un homme et son péché* qui « n'apporte aucune direction de pensée nouvelle ou ancienne », si ce n'est d'être « une œuvre d'art construite avec les éléments psychologiques les plus ordinaires qui soient », il y voit cependant « le prototype du roman au Canada français » par son style et son récit. Et de prophétiser : « Par sa valeur formelle éminente [il] acquerra le mérite d'avoir changé une orientation dans notre littérature. Il sera à l'origine d'un progrès¹⁸³ ». Opinion que partagera entièrement Jules Léger : « *Un homme et son péché* est la plus belle pièce romancée de notre littérature. On y voit la passion du père Grandet transportée dans un roman paysan canadien. [...] Un sujet uni-

181. Marcel Hamel, *op. cit.*, p. 4.

182. Maurice Hébert, « Un romancier se raconte », *les Lettres au Canada français*, 1^{re} série, coll. « Les jugements », p. 87.

183. René Garneau, « Les tendances actuelles du roman canadien », *le Canada*, 4 décembre 1935, p. 1.

versel développé d'une façon canadienne. Une œuvre qui ne sent pas le terroir mais qui respire l'air du pays¹⁸⁴ ».



Après l'édition définitive, *Un homme et son péché* a connu encore douze parutions du vivant de l'auteur. La critique a particulièrement salué celle de 1941¹⁸⁵, qui faisait suite à l'édition couronnée par le prix David, dont le tirage n'avait pas excédé les 500 exemplaires, puis celle de 1965, qui rompait quinze années de silence.

Les critiques, que ce soit Guy Sylvestre (*le Droit*), Clément Marchand (*le Bien public*, *Paysana* ou *Aujourd'hui*), ou Rex Desmarchais (*la Nouvelle Relève* ou *l'École canadienne*), jugent la réédition de 1941 nécessaire et disent leur joie de relire ce roman. Ils ne manquent pas de souligner le « style authentiquement canadien », les « canadianismes savoureux », la « langue directe et éclatante ». Pour Sylvestre et Desmarchais, il s'agit d'un des meilleurs romans canadiens-français. Harry Bernard consacre à cette parution une des premières études comparatives au Canada, en établissant un parallèle entre *Un homme et son péché*, *Wild Geese*, roman canadien-anglais, *Pure Gold*, roman américain et *Eugénie Grandet*, tous portant sur le thème de l'avarice.

En 1965, *la Presse*, *l'Action*, *le Droit*, *le Bien public*, *les Nouvelles illustrées* annoncent une nouvelle parution (la dernière datait de 1950) et insistent sur le succès et la pérennité de l'œuvre rendue à son 66^e mille. « *Un homme et son péché*, souligne *le Droit*, est une de ces réussites littéraires plutôt rares qui réconcilient le peuple et la critique officielle¹⁸⁶ ». De son côté, le critique André Renaud fait remarquer que ce livre marque fortement l'évolution du genre romanesque au Canada français et souhaite que sa réé-

184. Jules Léger, « De la littérature canadienne », *la Vie intellectuelle*, 9^e année, 25 octobre 1936, p. 303-304.

185. Il y eut trois parutions en 1941 pour un tirage global de 16,000 exemplaires. Une quatrième a un achevé d'imprimer 1942.

186. Anonyme, « *Un homme et son péché* », *le Droit*, 18 mars 1965 (BNQ, fonds Grignon).

dition mette un terme aux émissions sur « les Belles histoires des Pays d'en-haut ».

Encore en 1976, les principaux journaux, *le Devoir*, *la Presse* et *le Jour* jugent bon de signaler la dernière parution de l'ouvrage. De l'avis de Réginald Martel, « le roman est bien ce que les critiques ont reconnu à l'époque, un des meilleurs romans jamais écrits au Québec¹⁸⁷ », et Jean Basile affirme que « c'est certainement agréable de relire l'un des bons livres qui ont été publiés ici¹⁸⁸ », opinion que partage entièrement Victor-Lévy Beaulieu, quelques jours plus tard, à l'occasion du décès de Grignon.

Aux recensions des journaux et des revues s'ajoutent, depuis les années soixante en particulier, de nombreuses études sous forme de thèses ou d'articles. Le roman est dès lors soumis à des approches critiques variées, s'inspirant de la sociologie de la littérature, de la psychocritique ou de la sémiotique.

L'attention apportée par la critique à l'occasion des diverses parutions du roman, la place majeure que lui accordent les historiens de la littérature, le nombre des études dont il fait l'objet depuis les années soixante, les éditions successives et un tirage assez exceptionnel au Québec, atteignant les 125 000 exemplaires, témoignent de l'intérêt et de la valeur durable d'*Un homme et son péché*. Grignon fut, ainsi que l'avait prédit Jean-Charles Harvey¹⁸⁹, l'homme d'un seul roman, un roman aux multiples ressources dont il tirera son intarissable inspiration et son immense succès. Il en surgira tout un réseau de racines : récits paysans où Séraphin Poudrier tient la vedette pour le grand plaisir des lecteurs de *Bonnes Soirées* et du *Bulletin des agriculteurs*, des auditeurs de Radio-Canada, des spectateurs de télévision et des amateurs de cinéma. *Un homme et son péché* se révéla

187. Réginald Martel, « Relire Grignon », *la Presse*, 10 avril 1976, p. 82.

188. Jean Basile, « Le cœur qui saigne et l'amour du monde », *le Devoir*, 3 avril 1976, p. 14.

189. Jean-Charles Harvey, « Sacré Valdombre, va ! », *le Jour*, Montréal, 10 septembre 1938. Si, en 1933, Harvey qualifiait *Un homme et son péché* de notre « meilleur roman de mœurs paysannes », en 1938, il révisait son opinion à la suite d'une querelle avec Valdombre au sujet de Léon Bloy : « Ce n'est pas avec un gros tempérament qu'on fait une œuvre. Grignon ne sera jamais que l'homme d'un livre médiocre. »

être en quelque sorte, pour son auteur, ce que fut pour le héros de la nouvelle de Théophile Gauthier, le trésor de sa « cervelle d'or ». À la seule différence que dans le cas de Claude-Henri Grignon, il était loin, à sa mort, d'en avoir épuisé la « substantifique moelle ».



Qu'il nous soit permis ici de remercier l'Université de Sherbrooke qui, tout au long de nos recherches, nous a accordé son assistance et toutes facilités financières pour mener à bien notre travail. Nous associons à ces remerciements les témoins des années trente qui ont bien voulu nous aider à recréer le climat de l'époque : Arthur Prévost, Paul Beaulieu et Simone Aubry-Beaulieu, Gilles Pelletier et Jean-Louis Gagnon.

Notre reconnaissance s'adresse aussi à Carole Melançon et à nos assistants, à Pierre Rouxel qui travaille sur l'œuvre polémique de Claude-Henri Grignon, et à l'équipe du Trésor de la langue française au Québec, de l'Université Laval, qui nous a beaucoup aidés dans l'établissement des notes linguistiques et du glossaire.

CHRONOLOGIE

1894

Naissance de Claude-Henri Grignon, le 8 juillet, à Sainte-Adèle-en-Haut, comté de Terrebonne, fils de Wilfrid Grignon, médecin, et d'Eugénie Baker, cadet d'une famille de neuf enfants. Baptisé sous le nom d'Eugène Henri.

1907

Décès de sa mère.

1908

Son père se remarie avec Hermine Longpré.

1908-1910

Après ses études primaires à l'école du village, il entre au collège Saint-Laurent où il fait ses classes d'Éléments latins et de Syntaxe. S'adapte difficilement. Se lie d'amitié avec Louis Francœur, qui le ramènera plus tard à la religion abandonnée durant l'adolescence.

1910-1912

Poursuit ses études avec des précepteurs particuliers : le comte Maurice de Kervyn à Sainte-Adèle et ensuite l'inspecteur Jean-Baptiste Primeau à Saint-Jérôme. Préfère l'école buissonnière.

1912

S'inscrit à l'Institut agricole d'Oka où il étudie pendant un an et demi. Lit Balzac, Flaubert, Stendhal, Hugo.

1916

Très affecté par le décès de son père, survenu le 23 juin 1915, il découvre les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau et sa vocation littéraire. Déménage à Montréal pour gagner sa vie et devient fonctionnaire fédéral. Épouse Thérèse Lambert de Saint-Gabriel de Brandon, le 2 septembre (qui décédera le 20 janvier 1984). Commence sa carrière journalistique à *l'Avenir du Nord* de Saint-Jérôme, dirigé par Jules-Édouard Prévost, en publiant son premier article le 29 septembre, sous le pseudonyme de Claude Bâcle. Continuera à collaborer à cet hebdomadaire libéral plus ou moins régulièrement jusqu'en 1925 et de 1929 à 1945.

1920

Date probable de la première rencontre avec Olivar Asselin, qui deviendra son ami et son maître. Entre, le 24 novembre, à l'École littéraire de Montréal. Collabore à *la Minerve* dirigé par Arthur Sauvé et signe Valdombre pour la première fois. Jusqu'en 1936, il s'adonnera surtout à la critique littéraire sous de nombreux pseudonymes.

1921-1922

Collabore au *Nationaliste* dirigé par Ernest Shank.

1922

Début de la correspondance entre Asselin et Grignon, le 26 décembre. Publie un pamphlet, *les Vivants et les autres*, en réponse à la conférence *Franchises* de Victor Barbeau. Il s'attaque aux « exotistes ».

1922-1923

Collabore au *Matin* dirigé par Roger Maillet.

1925

Publie un important article intitulé « Léon Bloy. Le Pamphlétaire – Le Poète » dans *les Soirées de l'École littéraire de Montréal*.

1926

Achète la maison de son frère Louis à Sainte-Adèle, où il s'établira en 1930.

1928

Publie *le Secret de Lindbergh* (biographie romancée) et le présente au Prix David de 1929. Adopte sa nièce Claire Grignon, fille de son frère aîné René.

1930

Revient à Sainte-Adèle, où il espère vivre de sa plume. Collabore à *la Nation* de Québec et à *la Vie canadienne*. Fonde *le Cri du Nord* à la demande du candidat conservateur André Fauteux.

1931-1933

Collabore au *Canada* dirigé par Olivar Asselin.

1931

Critique hebdomadaire au *Petit Journal* dirigé par Roger Maillet. Se met à la recherche d'un emploi.

1931-1934

Collabore à *la Revue populaire*.

1932

Employé pendant quelques mois comme surnuméraire au titre d'Inspecteur des fonds de chômage au ministère de la Colonisation.

1933

Connaît de graves difficultés financières au creux de la crise économique et est à nouveau à la recherche d'un emploi, en particulier au ministère de la Colonisation avec le concours d'Olivar Asselin. Publie *Ombres et Clameurs* (recueil de critique), qu'il présente au Prix David. Publie *Un homme et son péché*, qu'il présente au Prix David. Rédige des récits, probablement ceux qui paraîtront en 1934.

1934

Nommé publiciste adjoint au ministère de la Colonisation, il s'installe à Québec le 1^{er} novembre. Publie *le Déserteur et autres récits de la terre*.

1934-1935

Collabore à *l'Ordre* dirigé par Olivar Asselin et à *Vivre*, revue dirigée par Jean-Louis Gagnon.

1935

Publie l'édition définitive d'*Un homme et son péché*, présentée au Prix David, et une édition expurgée pour les écoles. Obtient le Prix David de la Province de Québec. Collabore à *la Renaissance*, dirigé par Olivar Asselin.

1936

Le 16 janvier, à l'Académie commerciale de Québec, donne une conférence intitulée « L'Histoire d'un livre », qui sera publiée sous le titre : *Précisions sur Un homme et son péché*. Nommé publiciste et conférencier pour le ministère de la Colonisation à Sainte-Adèle. Retour dans son « pays », le 17 avril. Lance *les Pamphlets de Valdombre*, revue littéraire et politique qui paraîtra jusqu'en 1943. Publie *Précisions sur Un homme et son péché*. Nommé membre du jury du Prix David (le sera également en 1941). Collabore à *l'Émérillon*. Remercié de son poste de publiciste et conférencier par Maurice Duplessis.

1937

Devient directeur littéraire, jusqu'en 1939, du journal *En Avant !* fondé par T.-D. Bouchard, où il signe également des articles politiques. Il collabore aussi, durant deux ans, à la revue *la Vie au grand air*. Décès de son ami Olivar Asselin.

1938

Rédige une adaptation radiophonique du *Déserteur* pour CBF avec la collaboration de sa cousine, Germaine Guèvremont ; la série des sketches dure un an.

1939

Rédige une adaptation d'*Un homme et son péché* pour CBF, sous le même titre, qui durera du 7 septembre 1939 à 1962. CKVL la reprend, remaniée, de 1963 à 1965. Rédige une autre adaptation sous le titre « des Belles histoires des Pays d'en haut », pour CBFT, qui dure de 1956 à 1970 avec reprises en 1972, en 1977-1978 et à l'automne 1986. Collabore à *la Revue moderne*.

1939-1941

Rédige *la Rhumba des radio-romans* qui dure deux ans à CBF. Réédite *le Déserteur et autres récits de la terre*.

1940-1943

Rédige deux chroniques dans *Paysana*, revue dirigée par Françoise Gaudet-Smet. Rédige « Au restaurant d'en face », radio-roman qui dure un an à CBF. Élu maire de Sainte-Adèle ; il le restera jusqu'en 1950. Décès de son ami Louis Francœur.

1941-1970

Publie plus de 300 contes, sous le titre « du Père Bougonneux », dans *le Bulletin des agriculteurs*.

1942

Crée, à partir d'*Un homme et son péché*, des paysanneries, pièces à tableaux, jouées partout au Québec et en Ontario, de 1942 à 1953. Élu président de la Commission scolaire de Sainte-Adèle, où il siège jusqu'en 1947. Rédige « Monsieur Balthazar » qui dure quatre mois à CBF.

1945

Candidat à la mairie, lance *la Scandaleuse administration Valiquette*, « pamphlet publié et rédigé par C.-H. Grignon à Sainte-Adèle ». Élu préfet du comté de Terrebonne. Reçoit de Radio-Canada le prix « Beaver Award for Distinguished Service ».

1949

Sortie du film *Un homme et son péché*, tiré du roman, par Québec-Productions, avec scénario de l'auteur. Réalisateur : Paul L'Anglais ; metteur en scène : Paul Gury Le Gouriadec

1949-1954

Émission hebdomadaire au poste de radio CKAC intitulée « Journal parlé de Claude-Henri Grignon » : opinions et commentaires sur la politique, la littérature et autres domaines. Première émission, le dimanche 6 novembre.

1950

Sortie du film *Séraphin*, tiré de sketches radiophoniques, par Québec-Productions, avec scénario de l'auteur qui joue aussi un rôle. Le troisième film de la trilogie, *Donald*, ne sera pas tourné.

1951-1970

Parution du « *Séraphin illustré* », dans *le Bulletin des agriculteurs*, bandes dessinées par Albert Chartier.

1954-1956

Parution de « *Séraphin* », roman-feuilleton, nouvelle création tirée d'*Un homme et son péché*, dans *Bonnes soirées*.

1955-1956

À partir du 20 octobre, parution, dans *Bonnes soirées*, de « *Ti-Prince* », feuilleton inédit sur le fils de *Séraphin*.

1960

Entreprend un ouvrage sur « *Olivar Asselin, le pamphlétaire maudit* », qu'il ne pourra pas conduire à terme. Intervient dans la campagne électorale en faveur de l'Union nationale dirigée par Antonio Barrette.

1962

Élu à la Société royale du Canada.

1963

Collabore à *Profil littéraires*, 7^e Cahier de l'Académie canadienne-française (mai 1963) avec un article intitulé « *Arthur Buies ou l'Homme qui cherchait son malheur* ».

1967

Fondation du village de *Séraphin* à Sainte-Adèle.

1967-1968

Collabore au *Journal des Pays d'en haut*, où il rédige assez souvent l'éditorial et écrit une série d'articles intitulés « *Les libraires, ces bons maîtres* ».

1972

Devient Compagnon de l'Ordre du Canada.

1976

Décède le 3 avril, à Sainte-Adèle. Parution d'*Un homme et son péché*, Éditions Stanké – Ici Radio-Canada.

1977

Parution d'*Un homme et son péché*, Éditions Stanké 10/10, 1977.

1978

Parution de *The Woman and the Miser*, traduction d'Yves Brunelle, à Harvest House, Montréal.

1979

Parution des éditions de luxe et de grand luxe d'*Un homme et son péché*, illustrées par Jean-Paul Ladouceur, chez Stanké.

1983

Célébration, à Sainte-Adèle, le 16 octobre, du cinquantième anniversaire de la parution d'*Un homme et son péché*. Stanké publie, à l'occasion de cet anniversaire, une reprise de l'édition de luxe dans un format populaire.

1985

Publication du *Répertoire numérique du fonds Claude-Henri Grignon*, établi par France Ouellet, Service des collections spéciales, BNQ (Montréal).
Exposition « Un homme et sa passion : Claude-Henri Grignon », BNQ (Montréal).
Hommage rendu à Claude-Henri Grignon scénariste par la Cinéma-thèque québécoise.

Tableau des éditions d'Un homme et son péché (1933-1972)

	Éditeur	Imprimeur	Achevé d'imprimer	Tirage	Tirage global	Illustra- tion
1933	Totem Montréal	<i>La Parole</i> Drummondville	15-12-33	3 000*		
1935**	Vieux Chêne Montréal	<i>Le Soleil</i> Québec	25-01-35	2 725*		
1935	même	<i>La Parole</i> Drummondville	20-04-35	500		M. Gau- dreau
1941**	même	même	25-02-41	2 000		S. Aubry
1941	même	même	25-02-41	5 000		même
1941	même	même	25-02-41	8 000		même
1941	même	même	30-01-42	3 000		
1942	même	même	27-11-42	5 000	27 000 ¹	
1943	même distribution J.A. Pony	Lamirande Montréal	12-06-43		33 000	
1944	même	même	13-10-44		36 000	
1945	même	même	20-11-45		42 000	
1950	Grenier Sainte-Adèle	même	27-02-50		61 000	
1965	Centre éducatif et culturel Montréal	Thérien Frères	15-02-65	5 000	66 000	même
1969	Grenier Sainte-Adèle	même	30-04-69		71 000	même
1972***	même	même	02-10-72		74 000	même

* Tirage indiqué non dans cette édition, mais au verso de la page de titre de l'édition « définitive » de 1935.

** Édition expurgée.

*** Édition ayant servi de texte de base, la dernière du vivant de l'auteur.

¹ Tirage global désormais imprimé sur la couverture, mais le chiffre de 27 000 est en deçà de la somme des tirages particuliers.

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

ANQ	Archives nationales du Québec
BNQ	Bibliothèque nationale du Québec
chap.	chapitre
édit.	éditeur
f.	feuillet, feuillets
<i>ibid.</i>	même lieu
<i>id.</i>	même auteur
<i>op. cit.</i>	ouvrage cité
p.	page, pages
s.d.	sans date
[sic]	incorrection signalée
[...]	passage supprimé dans une citation
[]	dans le texte, pagination du texte de base
< >	dans les variantes, commentaire critique
//	changement de paragraphe

Variantes

Sources de variantes

I	Dactylographie, avec corrections manuscrites par l'auteur ; non daté ; 35 cm sur 21,5 cm ; 90 feuillets.
II	Première édition, 1933.
II ^a	Exemplaire de 1933, revu et corrigé par Louis-Philippe Geoffrion.
II ^b	Exemplaire de 1933, revu et corrigé par Louvigny de Montigny.
II ^c	Exemplaire de 1933, revu et corrigé par l'auteur qui y a transcrit certaines suggestions de ses correcteurs.
III	Édition expurgée, 1935.
IV	Édition définitive, 1935.
V	Édition expurgée, 1941.

Les variantes (en italique) sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte. Chaque variante est précédée du numéro de la ligne du texte. S'il y a lieu, on emploie les sigles suivants pour indiquer la nature de la variante : A : ajout ; S : surcharge ; D : texte déchiffré sous la surcharge ; R : rature. Les diverses sources de variantes, identifiées en début de chapitre, sont indiquées en chiffres romains.

This page intentionally left blank

Un homme et son péché

Un Homme et son péché'

Tous les samedis, vers les dix heures du matin, la femme à ~~l'air~~^{Séraphin Boudrieu} lavait le plancher de la cuisine, dans le bas-côté. On pouvait la voir à genoux, pieds nus, vêtue d'une jupe de laine grise, d'une manteline usée jusqu'à la corde, la figure ruisselante de sueurs où restaient collées des mèches de cheveux noirs. Elle frottait, la pauvre femme, elle réclait, ~~elle~~^a ~~separant sans cesse,~~ apportant à cette besogne la sombre ardeur de ses vingt ans.

D'un geste vif, précis, elle repandait sur le plancher des poignées de sable blanc, et à l'aide d'un bouchon de paille ou de piset qu'elle trempait dans un seau d'eau, elle frottait d'une main vigoureuse jusqu'à ce que le plancher devint lisse comme de l'or.

Depuis l'âge de dix ans ~~elle~~^{Donalda} faisait ce travail. Elle en connaissait ~~un peu~~^{le mécanisme plus ou moins bien}. Quand les reins commençaient de lui chauffer, elle se pliait de telle façon que la douleur disparaissait miraculeusement, ou si un genoux lui faisait mal, elle le dépliait un peu, éprouvant tout de suite une sensation de bien-être qui la reposait et qui remplissait son corps et son cœur d'une poussée verticale de sang et de courage.

Comme toutes les choses qu'elle savait, Donalds avait appris à laver un plancher chez ses parents, à l'époque de la petite ferme du Lac-au-Cardinal. ^{Il était la une histoire} ~~Il avait une histoire~~ considérable. ~~Il~~ ^{Il était} vieux gar, on, ~~il~~ ^{il était} ouvrier, dit, le-riche, l'avait tout de suite remarqué. Il lisait dans les gestes. ~~et~~ ^{et} Ses hautes qualités de paysan retors

le poussaient à rechercher dans la femme la bête de travail beaucoup plus
que la bête de plaisir. Comment aurait-il pu haïter ^{alors} le possédant ?
^{Il l'avait} Il ~~avait~~ connu Donalds, enfant. Il la convoitait depuis
le jour où ~~il avait~~ rencontré dans un champ de fraises, ~~une fille~~ Elle
s'était assise près de lui, ^{et} il avait été frappé de la blancheur de ses bras
et de la fermeté de sa poitrine, si opulente pour son âge. Il l'aimait.
Cela était venu d'accord par le fleuve de l'impureté, dont il ne chercha
jamais à découvrir la source. Puis, peu à peu, il se fit à l'idée qu'elle
pourrait devenir sa femme. Quand la petite eut vingt ans, il la maria.
Il en avait quarante. Les troubles de la chair qu'il combattait depuis

Chapitre I

Tous les samedis, vers les dix heures du matin, la femme à Séraphin Poudrier lavait le plancher de la cuisine, dans le bas côté. On pouvait la voir à genoux, pieds nus, vêtue d'une jupe de laine grise, d'une blouse usée jusqu'à la corde, la figure ruis-
selante de sueurs, où restaient collées des mèches de cheveux
noirs. Elle frottait, la pauvre femme, elle raclait, apportant à
cette besogne l'ardeur de ses vingt ans.

D'un geste vif, précis, elle répandait sur le plancher des
poignées de sable blanc et, à l'aide d'un bouchon de paille ou de
pesat¹ qu'elle trempait dans un seau d'eau, elle frottait d'une
main vigoureuse jusqu'à ce que le plancher devînt jaune comme
de l'or.

Depuis l'âge de dix ans que Donalda faisait ce travail, elle
en connaissait bien le mécanisme peu compliqué, mais dur.
Quand les reins commençaient de lui chauffer, elle se [12] pliait

1 <Titre du roman> I [R <illisible>] [A R *L'Homme qui portait son péché jusqu'au châtement*] [A *L'Homme et son péché*] [R *L'Homme A Un*] 3 I R à Israël [A *Séraphin Poudrier*] lavait I, II bas-côté 5 I, II d'une manteline <II^a blouse> <II^b « petit manteau : une femme qui lave un plancher ne porte pas de manteau »> [II^c blouse] usée 6 I, II sueurs où <II^a sueurs, où> 7 I R raclait, elle courait sans relâche, apportant 8 I besogne la sombre ardeur 10 I, II, III blanc, et 12 I plancher devint jaune 14 I R ans que Donalda I travail. [D *elle S Elle*] connaissait [R <illisible> A bien le mécanisme peu compliqué, mais dur.] [D *quand S Quand*] les reins

1. « Beau mot campagnard à employer quelque part, mais pas ici », précise Louvigny de Montigny dans ses corrections. Voir la définition de « pesat » dans le glossaire.

de telle façon que la douleur disparaissait, ou si un genou lui faisait mal, elle le déplaçait un peu, éprouvant tout de suite une sensation de bien-être qui la reposait et qui redonnait à son corps et à son cœur une poussée verticale de sang et de courage.

Comme toutes les choses qu'elle savait, Donalda avait appris à laver un plancher chez ses parents, à l'époque de la colonisation, au Lac-du-Caribou. Et c'était d'une valeur si considérable que le vieux garçon Séraphin Poudrier, dit *le riche*, l'avait tout de suite remarqué. Il lisait dans les gestes. Ses hautes qualités de paysan retors le poussaient à rechercher, dans la femme, la bête de travail beaucoup plus que la bête de plaisir. Comment aurait-il pu hésiter, puisqu'il posséderait les deux ?

Il connut Donalda, enfant. Il la convoitait depuis le jour où il l'avait rencontrée dans un champ de fraises. Elle s'était assise près de lui et il avait été frappé par la blancheur de ses bras et par la fermeté de sa poitrine, si opulente pour son âge. Il l'aimait. Il se laissa d'abord entraîner par le fleuve de l'impureté dont il ne chercha ja[13]mais à découvrir la source. Puis, peu à peu, il se fit à l'idée qu'elle pourrait devenir sa femme. Quand la petite eut vingt ans, il l'épousa. Il en avait quarante. Les troubles de la chair qu'il combattait depuis tant d'années l'envahissaient maintenant ainsi qu'une crue prodigieuse de limon. Mais Séraphin ne se laissa point attendrir comme un fol, ni par le cœur, ni par les sens. Il se rendit compte avec une précision d'usurier que s'il se laissait aller à la passion de la chair, la petite Donalda Laloge finirait par lui coûter les yeux de la tête et lui

17 I disparaissait *miraculeusement*, ou I, II un *genoux* <En cours d'impression de l'édition 1933 le « x » de « genou » disparaît, ce qui explique que sur une partie ou l'autre de ce tirage, on trouve le mot « genou » soit avec, soit sans « x »> lui 19 I qui *remplissait son corps et son cœur* d'une 22 I la *petite ferme* du Lac-au-Caribou [R <illisible>] A *C'était là une histoire*] considérable [R <illisible>] [A Et le] vieux garçon [R Israël A Séraphin] Poudrier, dit, *le-riche*, l'avait tout de suite [A *remarquée.*] Il 25 I R *gestes. et* [A Ses] hautes 26 I *rechercher dans la femme la* 27 III *plus que la compagne de vie* [V *qu'une compagne.*] Comment I A Comment *alors* aurait-il 28 I A *hésiter puisqu'il posséderait les deux. Il posséderait* <II^a posséderait> II 29 I R Il *avait* [A *connut*] Donalda I R où l'ayant [A il l'avait] rencontrée 30 I R *fraises* <illisible>. [D elle S Elle] s'était 31 I A lui et il I, II *frappé de la* I, II et de la III, V et *par son allure vaillante.* II 32 I, II *aimait. Cela était venu d'abord par* III, V *aimait.* Puis 36 I, II il la *maria* <II^a, II^b l'épousa.> II 37 III, V de l'amour qu'il III, V d'années l'envahissait maintenant. Mais 38 I R *crue prodigieuse* de I R Mais Israël [A Séraphin] ne 40 III, V *cœur* ni 41 III, V *que si l'affection l'emportait, la petite*

mangerait jusqu'à la dernière terre du rang². Il lutta tant et si bien, de nuit et de jour, qu'il fit de sa femme moins qu'une servante : pas autre chose qu'une bête de somme.

45

Cette paysanne, fraîche comme un pommier en fleurs, prédestinée aux adorables enlacements, assaillie des désirs que l'invincible atavisme faisait croître autour d'elle comme en un printemps sans fin, ne connut jamais les joies de la charnalité. Elle passa, sans transition, du soir des noces à la vie amère, cassante et matérielle du ménage, [14] sans avoir même éprouvé la sensation d'un baiser lent et profond.

50

Une fois, une seule fois, Séraphin la posséda brutalement, mais refusa net de lui faire un fils qu'elle désirait avec tant d'amour de par l'hérédité la plus lointaine.

55

— Je n'aime pas les enfants, avait-il dit, avant de s'endormir.

Dans une autre circonstance, il s'était livré :

— Tu sais, ma fille, que des enfants, ça finit par coûter cher.

Donalda n'en parla plus jamais. Et, en moins de six mois de mariage, elle devint cette mécanique qui sert à traire les vaches, à cuire le pain, à filer la laine, à reprendre des habits puants, à faire la cuisine, à laver la vaisselle, à nettoyer le plancher, à veiller les malades la nuit, à rechausser les patates, à préparer les feux, à

60

44 I, II bien, la < II^b de > nuit et le < II^b de > jour I femme, une servante et pas 46 III, V paysanne, saine, fraîche I A fleurs, était prédestinée III, V fleurs, ne connut jamais les joies de la maternité ni du mariage. Elle 47 I enlacements. Pourchassée de désirs, que 48 I d'elle comme 49 I A fin, elle ne I R charnalité < illisible > [A Elle passa,] du 51 I avoir éprouvé lèvres à lèvres, lent III, V avoir été adorée un seul jour. // Elle sentait bien que son mari n'aimait pas les enfants. Un dimanche, à la sortie de la messe, elle le vit repousser d'un geste rude la petite Ophélie Duranceau. // Dans une autre circonstance, Donalda lui parla franchement : — T'aimerais pas ça, mon mari, avoir des enfants ? — Non répondit-il, d'une voix dure, parce que des enfants ça finit toujours par coûter cher. // Donalda 53 I R fois. Israël [A Séraphin] la 54 I refusa, net, de 55 I d'amour par-delà l'hérédité 59 I sais ma fille que des enfants ça 61 I sert dans les fermes [II sur la terre] à 63 I vaisselle, à laver le 64 I, II à rechausser < II^a rechausser > les

2. « Partie du territoire d'une municipalité rurale, établie par le cadastre, et composée de lopins de terre voisins les uns des autres et aboutissant à une même ligne, où se trouve généralement tracé un chemin de front » (Société du parler français au Canada, *Glossaire du parler français au Canada* (1930), réimprimé par les Presses de l'Université Laval, Québec, 1968).

65 travailler sur la terre au temps des semailles et des récoltes, enfin, elle devint la femme à tout faire, excepté l'amour. Et si les flammes de la luxure s'acharnaient sur Séraphin, l'homme alors les combattait comme il pouvait.

70 Les premières fois, Donalda se roulait [15] dans le lit conjugal, tandis que l'époux, à ses côtés, dormait comme bûche. Une soif intense la torturait. Elle ne bougeait pas, et peu à peu son corps devenait une chose inerte. Des semaines, des mois coulèrent lentement, lourdement, ainsi que les eaux chargées d'un fleuve dans un port. La femme s'habitua à cette vie séparée de
75 l'âme et, un beau jour, le mal s'en alla tout seul. Elle ne désirait plus l'homme, et sa chair la laissa tranquille.

Dévorée par l'énergie toujours croissante chez les descendants de défricheurs, cette paysanne, afin d'oublier la vie, travaillait douze, seize et dix-huit heures par jour, désespérément,
80 comme si un châtiment implacable eût pesé sur elle ou comme si la mort ne venait pas assez tôt. Séraphin, sans doute, trouvait sa femme dépareillée, et il alla jusqu'à avouer avec la plus grave imprudence que « pour faire cuire le pain et pour mettre le plancher jaune comme de l'or, Donalda n'avait pas sa comparable
85 dans tout le comté ».

Et la pauvre bête de se tuer lentement.

65 I R travailler aux champs à l'époque [A sur la terre au temps] des I enfin elle
66 I devint cette femme III, V faire. // Donalda avait rêvé une autre existence. Elle pensait à son amie d'enfance, Herminie Lenoyer, qui avait épousé un si bon garçon, un riche cultivateur du quatrième rang. Comme elle vivait bien, entourée d'enfants et d'un homme qui la choyait. Presque tous les dimanches, on fêtait chez Mathias, dans le « quatre ». Et, souvent, durant la belle saison, l'heureuse Herminie rendait visite à ses parents qui demeuraient à Sainte-Thérèse. — Le mariage alors, c'est un printemps sans fin, pensa Donalda, tandis que pour moi... Et elle se cachait pour pleurer. // Des semaines I R excepté de faire l'amour. Et 67 I R sur Israël [A Séraphin] l'homme alors se soulageait seul, sans honte et sans remords que c'en était devenu une habitude [A les combattait comme il pouvait. //] Les 69 I R Les premiers temps [A premières fois] Donalda I conjugal tandis
70 I R comme une souche [A bûche] [IV une] bûche 71 I torturait alors et son corps prenait la forme d'une II torturait alors mais son corps, petit à petit, prenait la forme d'une 73 II, III lourdement ainsi 75 I, II, III, V l'âme, et III, V R seul. Elle ne désirait plus l'homme, et sa chair la laissa tranquille. // Dévorée 76 I tranquille. Absolument. // Dévorée 77 I l'énergie, toujours 78 I paysanne tomba [II chercha refuge] [I, II dans les pires excès. Elle] travaillait 79 I désespérément comme 80 III implacable pesait sur 81 I R tôt. Israël [A Séraphin], sans
82 I dépareillée et n'alla pas moins jusqu'à

Un samedi de juillet qu'il faisait ardent [16] et que la cigale perçait l'air de ses vrilles, Donalda se mit à laver le plancher de la cuisine. Au lieu d'un bouchon de pesat, elle se servait, en guise de brosse, d'un vieux chapeau de paille trouvé dans le hangar. Ça lui écorcherait moins les doigts qu'elle avait déjà en sang et tout fendillés. Et, comme toujours, elle se mit à frotter avec vigueur, avec entrain, le vieux plancher de misère. 90

Séraphin, qui se préparait à aller au village, et qui avait oublié son argent sur la commode, s'arrêta, comme pétrifié, dans l'encadrure^a de la porte. 95

— Viande à chiens ! s'écria-t-il, éclatant de colère et crispant les poings. Qu'est-ce que tu fais là, ma fille ? Un chapeau de paille pour frotter le plancher ? Tu vas me ruiner ! Veux-tu me mettre dans le chemin ? Viande à chiens ! En v'la une bonne, par exemple ! 100

Et avant que sa femme eût eu le temps de lever la tête, il lui arracha le chapeau des mains. Il continuait maintenant d'une voix plus douce :

— Tu n'es pas raisonnable, ma fille, tu n'es pas raisonnable. Ce chapeau est encore [17] bon. Il m'a coûté de l'argent. Dix sous, chez Lacour. Ç'a pas de bon sens. Prends du pesat, ma fille, prends du pesat. Je te l'ai dit souvent : on est pauvre. Et si tu veux vivre heureuse avec moi, il faut ménager. Il vaudrait encore mieux ne pas laver plutôt que dépenser de même. T'as compris ? 105 110

En récitant cette leçon apprise depuis toujours, maître Séraphin déplaît avec douceur le vieux chapeau ; il s'efforçait de

a. Encadrement

87 I R faisait une chaleur écrasante [A ardent] et 88 I R l'air immobile de I R vrilles, soumise, Donalda 92 I fendillés, [R ce qui ne l'empêchait nullement de A Et comme toujours elle se mit à] frotter [R avec vigueur A courageusement R avec entrain] le vieux II, III Et comme 93 I R misère. // Israël [A Séraphin] qui 95 I R comme paralysé [A pétrifié] dans 97 I colère, crispant < II^b colère et crispant > 98 I R poings et frappant du pied. Qu'est-ce 99 I R ruiner, tu vas [A veux-tu] me 102 I femme ait eu 106 I R coûté cher [A d'argent.] Dix I, II Dix cents < II^a sous > chez 107 I Ça a pas d'bon 108 I pesat. J' t' l'ai 109 I moi i faut ménager. Y'vaudrait 110 I dépenser d' même. T'a compris. [R Et comme il récitait A En récitant] cette 112 I R toujours maître Israël [A Séraphin] déplaît 113 I chapeau, s'efforçant de

lui rendre sa forme ancienne. Donalda, à genoux, mais droite
 115 comme un cierge, regardait agir cet homme extraordinaire. La
 gorge sèche et la langue paralysée, elle désirait la mort. Elle fit
 la morte. Séraphin regarda un moment cette mauvaise créature
 et, pour la première fois de sa vie, le dédain, ainsi qu'une bave
 120 immonde, coulait de sa bouche édentée. Il déposa le chapeau
 sur l'armoire, près du poêle, et sortit.

Quand il eut disparu derrière la côte, dans la direction du
 village, la femme alla quérir du pesat dans la grange et se remit à
 frotter le plancher. Mais elle se sentait moins courageuse.

Certes, ce n'était pas la première fois que [18] son mari tom-
 125 bait en colère à propos de rien, à propos de tout, question d'ar-
 gent et question d'économie. Mais jamais elle n'avait surpris
 dans son œil un tel éclat d'acier et de violence. Le loup affamé
 qui sort de la forêt n'est pas plus effroyable.

— Je suis mieux de bien faire, songea-t-elle.

130 Et, comme elle frottait la dernière planche sous le poêle,
 elle pensa encore :

— Car autrement ça va être un enfer.

Sa besogne terminée, elle s'assit quelques minutes et re-
 garda machinalement le plancher jaune comme de l'or, presque
 135 aussi brillant que le soleil même qui ardaït la maison.

La chaleur verticale coulait comme du plomb fondu sur les
 champs immobiles et sur toute la campagne environnante. De
 très loin on pouvait entendre la stridulation des sauterelles. Une
 lassitude immense dominait la terre.

140 Donalda, la femme à Séraphin, toujours courageuse, se mit
 quand même à préparer le dîner, car l'horloge marquait onze
 heures et cinq minutes exactement. [19]

114 I R forme *première* [A ancienne.] Donalda à genoux mais 115 I cierge
 regardait 116 I paralysée elle 117 I R morte. Israël [A Séraphin] regarda
 I R moment *encore* cette I, II, III créature, et 119 I, II, III bouche *charnue*. II
 120 I, II, III l'armoire près 121 I côte dans 125 I propos de tout, à propos
 de rien, question 126 I économie, mais 128 I qui court dans la 130 I, II,
 III Et comme 134 I presque *plus* brillant 135 I qui *plombait* la 138 I R
 stridulation *lamentable* des 139 I immense *remplissait* la 140 I R à Israël [A
 Séraphin] toujours I, II, III Séraphin, *reprit quand même son courage pour les prépa-*
ratifs du dîner 142 I, II exactement. *Serait-elle en retard ? <II^b « cette dernière*
phrase ne signifie pas grand chose. » >

Chapitre II

Elle attendit une heure, deux heures. Elle attendit jusqu'à trois heures. La faim la saisit, et un grand malaise régnait par dedans son corps.

— Je ne peux pas me mettre à table toute seule, songea-t-elle. Non, je ne peux pas. Je suis mieux de bien faire. C'est certain que mon mari n'aimerait pas ça. 5

Et elle se rappela son incessante ritournelle que la table coûtait trop cher et que, lorsqu'il était garçon, il vivait avec trois sous par jour, soit dix dollars par année. Ah ! certes, ce n'est pas qu'il voulait la priver de manger, mais il lui assurait que manger trop, ce n'est pas bon pour l'estomac. Il lui nommait même des gens qu'il avait bien connus, tombés raide morts à la suite d'une boustifaille. C'est sûr qu'il n'y a rien de plus méchant que de manger tous les jours du pain, ou manger tous les jours de la graisse et de [20] la viande. Il ne parlait ni du lait ni du beurre, qu'il jugeait de véritables poisons. Et elle le croyait. Elle avait foi en lui comme en Dieu. 10 15

Comment alors aurait-elle couru le risque de manger seule, et d'avaler des patates qu'il avait comptées d'avance ? Non, ça, jamais. Plutôt mourir. Elle n'oublierait pas, elle ne pouvait pas 20

3 I R faim la surprit [A sauta sur elle] et I R régnait sur elle [A par-dedans son corps]. // Je 5 I D seule, songea-t-elle [S songeait-elle]. Non 6 I R pas. Que va dire mon mari ? Je 8 I rappela qu'il lui avait souvent répété que 9 I cher ; que lorsqu'il I, II trois cents <II^a sous> par 10 I, II soit une somme globale de dix piastres <II^b dix dollars> par 11 I que de manger 15 I A pain par exemple ou 16 I parlait pas [A du lait ni] <II^b parlait ni> du beurre qu'il jugeait un véritable poison. Et 19 I, II aurait-elle pris <II^b couru> le I seule et

oublier le jour où elle avait voulu se servir une seconde fois de mélasse : Séraphin lui avait agrippé la main qu'elle tendait vers le pot, en lui disant, la prunelle pénétrante :

25 — Ma fille, tu n'es pas raisonnable. Une fois, c'est assez. Ce demiard-là, à nous deux, devrait durer au moins deux mois. Six demiards par année, c'est tant qu'il faut.

Et le maître était allé serrer dans l'armoire le petit pot de pierre blanche.

30 Ce souvenir, aussi cruellement que le remords d'un crime, la précipitait dans une sorte d'horreur. Elle se résigna donc à attendre, et à attendre jusqu'à la mort, plutôt que de manger. Elle but un grand gobelet d'eau, et alla s'asseoir sur le perron.

La chaleur était si lourde, quand le soleil [21] eut atteint le haut du ciel, que les bêtes dans les pâturages ne mangeaient pas. À l'ombre d'un érable, deux chevaux, nez à nez, demeuraient immobiles. On eût dit une allégorie de pierre. C'est à peine s'ils remuaient la queue pour chasser les mouches. Un peu plus loin, au fond du pacage où les deux clôtures en perches de cèdre se rencontrent, trois vaches couchées ne rumaient plus, frappées d'un coup de soleil.

Donalda, qui avait encore la force de respirer en ce moment, regarda le bouleau dont la tête en forme de dôme dépassait le pignon de la grange. Pas une feuille ne tremblait.

45 — C'est écrasant, soupira-t-elle. Je peux mourir.

Et elle entra dans la cuisine, où des milliers de mouches grasses et collantes bourdonnaient sans répit. Ce bruit monotone, si intense parfois, comparable au triste chant d'une bouil-

22 I jour, où voulant se 23 I R mélasse, Israël [A Séraphin] lui 24 I pot en lui disant et en la brûlant de sa prunelle 25 I fille tu 1 fois c'est 1 assez. Comme tout ce qui est bon la mélasse ravage l'estomac. [R Trop en manger ça te donnerait des brûlements. Puis ça coûte cher.] Ce 27 I année c'est tant qui faut 28 I R serrer le petit pot de pierre blanche dans l'armoire [A dans l'armoire le petit pot de pierre blanche.] Ce 30 I que l'histoire d'un crime [R < illisible > A la précipitait] dans 32 I attendre et 1 mort plutôt 33 I d'eau et 34 I R si rouge [A lourde] quand 35 I ciel que 1 dans le pâturage ne 36 I R érable on pouvait voir [A R à l'ombre d'un érable] deux 1 A nez, demeuraient immobiles 37 I On eut dit une statue de 38 I remuaient doucement la 40 I couchées, ne 42 I Donalda le seul être qui 43 I bouleau, dont 46 I, II, III cuisine où

loire, alourdisait encore l'atmosphère. Donalda ne savait plus
 où aller ni que faire. Elle s'arrêta un moment, abrutie, devant la 50
 porte donnant sur le haut côté. C'était la maison proprement
 dite, composée, en bas, d'une seule pièce qui pouvait servir [22]
 de salle à manger et de salon. Au milieu, une grande table car-
 rée, dont les pieds énormes représentaient des têtes de chiens,
 était recouverte d'une vieille toile cirée, jadis rouge. Il y avait 55
 sur cette table un globe de verre renfermant, depuis un demi-
 siècle peut-être, deux mèches de cheveux et un morceau de car-
 ton sur lequel on distinguait la face hypocrite du grand-père de
 Séraphin et, au-dessous, ces mots, gravés en grosses lettres :
 « Ayez pitié de moi car la main du Seigneur m'a frappé ». 60

Dans un coin de cette salle lugubre qui avait servi de cham-
 bre mortuaire à trois générations de Poudrier, se trouvait un pe-
 tit poêle toujours bien propre. Mais il ne répandait pas de cha-
 leur : Séraphin ne consentait à y faire une attisée que la veille de 65
 Noël, le jour de l'An, ou lorsque le froid trop sec faisait péter les
 clous. Une catalogne de deux pieds de largeur traversait de
 bord en bord le plancher de bois mou. Deux chaises berceuses,
 qu'on ne déplaçait jamais et sur lesquelles on avait jeté des
 peaux de mouton, puis un vieux fauteuil branlant recouvert de
 pluche verte, sem[23]blaient attendre les visiteurs qui n'étaient 70
 jamais autres que des endettés, marchant au supplice ou à la
 ruine. On remarquait encore un joli secrétaire en acajou, volé
 au père Boisy pour une dette de deux dollars vingt-cinq, renfer-
 mant des papiers de la plus haute importance : billets, contrats,
 mémoires, formules légales, chèques, reçus, obligations. On ne 75
 manquait jamais d'y trouver du papier réglé, une plume, un
 crayon. Aussi un fort bel encrier d'argent qui avait appartenu au

49 I R alourdisait encore l'atmosphère. 51 I porte qui donne sur I A
 haut côté. [II haut-côté] C'était la 52 I en bas d'une [R unique A seule] pièce, pou-
 vant servir 53 I carrée dont 54 I, II les pattes <II^b pieds> énormes 58 I
 R grand-père d'Israël [A de Séraphin], et au-dessous 59 I, III mots terribles, <II^b
 R terribles> gravés 61 I R salle profonde et lugubre 62 I Poudrier se 63 I
 propre qui répandait de I chaleur quand [R Israël A Séraphin] consentait 64 I
 A attisée. Cela arrivait la 66 I R de trois [A deux] pieds 67 I mou et deux chai-
 ses berçantes [II deux berçantes] <II^a chaises berceuses> qu'on 68 I jamais, et
 69 I, II, III, IV de moutons, puis I mouton et un 70 I verte semblaient
 71 I endettés marchant 72 I A remarquait encore un 73 I, II de \$ 2.25 <II^a
 Geoffrion propose de remplacer tous les chiffres par des lettres> renfermant
 [III et qui renfermait] des 74 I contrats, quittances, mémoires 77 I crayon et
 un I A encrier d'argent qui

ministre La Mothe¹. Mais l'encre y était continuellement figée, comme si elle n'eût point voulu servir aux contrats malhonnêtes ou si durs que rédigeait en trois lignes, d'une main de fer, l'impitoyable prêteur. Ce meuble d'acajou faisait la gloire de Séraphin. Il s'en approchait toujours avec vénération. Sur les murs blanchis à la chaux de cet intérieur baroque étaient accrochés les portraits de Léon XIII, de sir Wilfrid Laurier², de Louis Riel³, de Damase Poudrier, le défricheur, et de la vieille tante Stéphanie, morte empoisonnée dans des circonstances atroces. Il eût été impossible de ne pas voir sur le mur opposé un calendrier [24] immense, cadeau annuel de la compagnie Massey-Harris⁴, et, au-dessus, un fusil à baguette pointant un accordéon disloqué qui pendait un peu plus loin, pareil à un paquet de tripes.

Quatre fenêtres éclairaient, l'hiver, ce refuge de Poudrier. L'été, loin de les ouvrir, on fermait dessus, par dehors, des jalousies peintes en vert. Pas un rayon de soleil n'y pénétrait, pas une mouche, pas un grain de poussière, ce qui sauvait les meubles et gardait à la maison cet air d'austérité et de rigidité qui ne manquait pas de paralyser les emprunteurs. Autrefois, une porte donnait sur le côté nord. Mais, dans l'hiver de 1888, Séra-

78 I, II ministre de La Mothe, [I mais dans lequel l'encre] était I figée comme 79 I elle n'eut voulu servir 80 I, II, III impitoyable usurier. Ce 81 I R acajou d'une délicatesse extrême qui avait servi sans doute aux épanchements d'une Emma Bovary faisait la gloire d'Israël [A de Séraphin.] [R Dans sa maison il était devenu un pilori d'horreur où le bourreau clouait ses nombreuses victimes. [A Il s'en approchait toujours avec la plus grande vénération. //] Sur 83 I A de cette habitation baroque 84 I, II Léon XIII, Sir <II^b de sir> Wilfrid Laurier, <II^b> de Louis Riel <II^b de> Damase Poudrier 85 I et la vieille 89 II, III au dessus 92 I éclairaient l'hiver ce I, II, III de l'avare. L'été 93 I par l'extérieur, des 96 I austérité, de rigidité et de châtement qui 97 I Autrefois, il y avait une porte sur le côté nord, mais dans l'hiver 1900, [R Israël A Séraphin] jugea

1. Personnage fictif.

2. Chef du parti libéral entre 1887 et 1919 et Premier ministre du Canada de 1896 à 1911.

3. Chef des Métis du Nord-Ouest canadien, qui dirigea l'insurrection de 1885 contre le gouvernement fédéral. Jugé coupable de haute trahison, il fut pendu le 16 novembre de la même année.

4. Fabricant d'instruments aratoires. Fondée en 1847, cette société fut connue d'abord sous le nom de Massey ; en 1891, elle changea sa raison sociale en Massey-Harris, et en 1958, en Massey-Ferguson.

phin jugea bon de la condamner. Par économie, sans doute, le
bois de chauffage étant du luxe. 100

Un escalier, à gauche, conduisait à l'étage supérieur où un
corridor étroit longeait deux grandes chambres séparées par
une mince cloison. La première de ces chambres avait toujours
servi de magasin au vieux garçon qui, pendant vingt ans, y avait
entassé, pêle-mêle, des horloges, des montres, des harnais, des 105
lampes, des couvertures, des ustensiles de cuisine, des man-
teaux de femmes et d'hommes, des peaux tannées, des fourru-
res, des instruments aratoires, et quoi encore, toutes choses,
vieilles ou neuves, laissées en gage. C'est encore dans cette 110
chambre que se trouvaient les trois sacs d'avoine, toujours
pleins, toujours à leur place, et dont l'épouse de Séraphin ne
soupçonnait même pas l'existence. Dans un des sacs, l'usurier
cachait une grande bourse de cuir ne renfermant jamais moins
de cinq cents à mille dollars en billets de banque, en pièces d'ar- 115
gent, d'or ou de cuivre. Il ne déposait pas toujours la bourse
dans le même sac. Mais il savait positivement, absolument, dans
lequel des trois il l'avait mise. Alors il le regardait avec amour,
puis marmonnait de vagues paroles. Une curiosité immense,
suivie d'une sensation inexprimable, s'emparait de lui, coulait
dans tout son être ainsi qu'une poussée de sang neuf et rapide. 120
C'était trop de félicité : Séraphin ne pouvait plus se retenir. Il
plongeait sa main osseuse et froide dans le sac. Avec lenteur,
avec douceur, il tâtait, il palpait, il fouillait parmi les grains
d'avoine, et lorsqu'il sentait enfin - ô su[26]prêmes attouche-
ments ! - la bourse de cuir ou simplement les cordons, sa jouis- 125

99 I Par [R prudence depuis la mort de son père, sans doute A économie, sans doute, le
bois de chauffage étant du luxe.] C'est tout ce qu'il pouvait dire. // Un escalier 101 I R
supérieur. Un petit [A où un] corridor donnait sur [A étroit longeait] deux 103 I
chambres servait [II, III servit toujours] de 104 I qui, depuis vingt I y entassait,
[II, III entassa] pêle-mêle 107 I A peaux tannées, des 108 I, II choses vieil-
les 109 I neuves qui [R < illisible >] n'étaient que des gages en garantie des argents
prêtés. [II qui étaient les gages d'argents prêtés.] < II^a neuves, laissées en gage. > < II^b qui
avaient gagé quelques prêts. > [III neuves, laissées en gage d'argents prêtés.] C'est
111 I R l'épouse d'Israël [A de Séraphin] ne 112 I sacs l'usurier 115 II d'or et
< II^a ou > de I, II, III cuivre. L'avare ne I toujours [R l'argent A la bourse] dans
le même sac. Il oubliait parfois lequel, mais il savait [I, II pertinemment,] absolument
que c'était dans l'un des trois sacs. Alors 118 I paroles. Aussitôt une curiosité
121 I félicité : [R Israël A Séraphin] ne pouvait plus attendre. Il plongeait alors sa
122 I dans l'un des sacs. Avec 123 I, II douceur il < II^a douceur, il > 124 I
suprêmes délices ! la

sance atteignait à un paroxysme que ne connut jamais la luxure la plus parfaite, et son cœur battait, fondait, défaillait.

Plusieurs fois par jour, il se vautrait dans cette volupté. La chambre mystérieuse, inépuisable source des délices de Séraphin, restait toujours, cela va sans dire, barrée et même cadenassée. Seul, il pouvait y pénétrer et donner libre cours à sa passion. Elle était tantôt insinuante et silencieuse comme le pus ; tantôt elle se heurtait avec fracas à des abandons complets, à des instincts qui lui étaient contraires et qu'elle finissait cependant par anéantir. Mais, seul dans cette pièce obscure, séparé du monde, Poudrier se retrouvait réellement soi-même, alors que sa passion dominante le précipitait dans des accès de rage ou de douceur infinie.

Les trois sacs d'avoine représentaient pour Séraphin le seul Dieu en trois personnes.

La seconde chambre, appelée, on n'a jamais su pourquoi, « la chambre des étrangers », n'avait pas été ouverte depuis la [27] mort de l'oncle Amable, et pas une âme qui vive n'en verrait probablement jamais la sinistre hospitalité.

Mais ils étaient rares dans le comté les gens d'affaires, les paysans et les villageois qui ne connaissaient pas la grande pièce d'en bas de la maison de Séraphin Poudrier ; car c'était là, et là seulement, que l'usurier faisait signer à de pauvres malheureux les pires engagements qu'ait jamais imaginés la plus infâme canaille.

126 III, V la joie la 127 I, II, III, V cœur d'avare battait [I avec violence.] // Plusieurs 128 I volupté. [R <illisible> A La] chambre mystérieuse qui gardait [R le plus formidable A un] secret pouvant rompre la dure aorte [R d'Israël A de Séraphin] restait 129 II, III mystérieuse qui gardait l'inépuisable <II^b mystérieuse, l'inépuisable> source 130 I barrée à double clef. [II à clef] et 131 I Seul l'avare pouvait I passion [R effroyable] qui grandissait sans cesse. [A Elle était.] tantôt, insinuante 132 I tantôt éclatante, rugissante, remplie d'éclairs et de coups de foudre comparable à un fleuve que le printemps délivre et qui charrie dans son torrent les villages, les villes entières, les campagnes, tous les labours et tout l'or. // Les trois 139 I R pour Israël [A Séraphin] le 141 I, II n'a su jamais <II^a jamais su> pourquoi 143 I, II n'en verra probablement 146 I ne connaissant pas la maison [R d'Israël A de Séraphin Poudrier] pour en avoir vu le premier étage, la grande pièce d'en bas, le salon d'honneur, car 147 I là et là 149 I jamais connus [R <illisible>] la plus infâme [A canaille]. // Cinq

Cinq ou six fois par année, dans de graves circonstances, Donaldda avait la permission d'y venir. Mais jamais seule. Elle savait bien que cette partie de la maison était toujours froide, l'été, comme un caveau. Que n'aurait-elle pas donné, la pauvre femme, en cette relevée torride de juillet, pour s'y reposer à l'aise et goûter le frais ? Elle se souciait peu, en ce moment, qu'il se dégagât de cet asile du diable une odeur de cierge et de suaire ! 155

Toutefois, et quoique une force irréprensible l'appelât, elle n'osa pas franchir les deux marches qui la séparaient du plus grand bonheur qui pouvait en ce moment [28] exister pour elle. C'eût été tromper Séraphin. 160

Incapable de supporter plus longtemps les mouches de la cuisine, elle revint s'asseoir dehors, ferma les yeux, et ses lèvres s'humectèrent d'un *ave* rafraîchissant. 165

Elle entendit tout à coup le bruit d'une voiture qui descendait la côte et le rythme lointain et neuf des sabots d'un cheval sur les cailloux.

— Est-ce que je rêve, se demanda-t-elle ?

La voiture frôla bientôt la margelle du puits pour s'arrêter tout près de la grange. Séraphin en descendit lentement, suivi d'un homme trapu, aux cheveux roux, que ne connaissait pas Donaldda, et qui parlait avec volubilité. 170

— Veux-tu dételer Branco ? cria Séraphin à sa femme.

152 seule. *Elle en connaissait tous les coins, cependant et jusqu'à l'âme même.* Elle 153 I toujours fraîche, l'été 155 I femme, par cette après-midi [R torride A écrasante] de juillet 156 I frais ? [R quoique A Elle se souciait peu qu'il se dégagât] de cet asile du diable [R il se dégageait invariablement durant six mois de l'année] une odeur de cierge, de suaire et de mort ! // Toutefois 159 I force irrésistible [II irréprensible] l'appelât elle 161 I R bonheur qui [D pouvait S pouvant] exister 162 I tromper [R Israël A Séraphin]. // Elle n'hésita pas à revenir s'asseoir [R sur le Perron A dehors] [A Elle étouffait comme dans un four à pain] [R Comme la chaleur pesait sur son corps ainsi qu'un couvercle de cercueil] [A R Ainsi qu'un manteau de plomb], [D elle ferma S Fermant] [A alors] les yeux 167 I et gai des 170 I voiture, en frôlant la I puits, s'arrêta tout 171 I grange. [R Israël A R Séraphin A L'avare] en descendit tranquillement, [II^c lentement.] suivi 173 I volubilité, [R en balançant très fort au bout du bras droit A en agitant au-dessus de sa tête] un [A grand] chapeau de paille [R énorme]. // Veux-tu 174 I cria [R Israël] à son épouse <II^b sa femme> ? // L'épouse-servante

175 L'épouse-servante répondit par cette parole chargée d'in-
quiétude et de respect :

— As-tu diné, mon mari ?

— Nous avons mangé au village.

Et les deux hommes se dirigèrent vers la maison, tandis que
180 Donalda détela le vieux cheval. [29]

175 I d'inquiétude [R et de respect :] As-tu dîner mon 179 I hommes entrè-
rent en s'épongeant le front et en respirant avec la plus grande difficulté. 180 II, III che-
val de l'avare.

Chapitre III

— Ah ! qu'il fait bon chez vous, monsieur Poudrier, dit le visiteur en pénétrant dans le haut côté et en choisissant une berceuse tout près du petit meuble en acajou.

— C'est vrai, c'est vrai, constata à son tour Séraphin, 5
comme il cherchait sa clef pour ouvrir le secrétaire. Mettez donc votre chapeau sur la table. Faites comme si vous étiez chez vous. Moi, vous savez, j'aime ben à mettre mon monde à l'aise.

L'homme aux cheveux roux ne répondit pas.

Séraphin, qui avait trouvé la clef, la remit machinalement 10
dans sa poche et vint s'asseoir dans le vieux fauteuil, de l'autre côté de la table.

Lequel maintenant de ces deux hommes oserait parler le premier ?

Le silence était devenu insupportable. L'atmosphère, chargée d'angoisse et s'infil[30]trant partout, pareille à de la puanteur, commençait à circonvenir et à étreindre l'homme aux cheveux roux. 15

2 I R Monsieur Israël, [A Séraphin] dit II vous, Monsieur <II^a tous les M majuscules de monsieur, de l'édition 1933, seront mis en minuscules par Geoffrion> Poudrier, dit 3 I, II dans la <II^a le> haut côté II haut-côté et <II^a, II^b en> choisissant I, II une berçante <II^a, II^b chaise berceuse> tout 4 I D meuble en [S d'] acajou 5 I vrai constata I, II, III tour l'usurier comme 8 I savez j'aime 9 I R pas. // Israël [A Séraphin] qui 10 I clef la I A remit machinalement dans 11 I fauteuil de 15 I chargée d'angoisses, [II, III d'angoisses et] s'infiltrant 16 I puanteur, paraissait vouloir durer jusqu'à la fin du monde. // Israël avait pour habitude dans 18 II, III roux. // L'avare doublé

Le prêteur doublé d'un usurier avait l'habitude dans ses
 20 marchés, surtout lorsqu'il s'agissait de faire signer des billets à
 ordre, de ne jamais parler le premier. Il attendait son homme,
 comme il disait. Il observait le moindre de ses gestes. Tout em-
 prunteur était à ses yeux un adversaire extrêmement dange-
 25 reux ; tout débiteur devenait et demeurait un malfaiteur. Il va-
 lait toujours mieux laisser d'abord cette engeance « s'ouvrir » et
 la guetter, solide, sur la défensive. C'est ainsi qu'il épiait
 l'homme aux cheveux roux, attendant avec patience qu'il parlât.

Le silence pesait toujours.

Tantôt Séraphin penchait la tête, se frottait les mains, tous-
 30 sait légèrement ; tantôt il regardait bien en face sa victime qui, à
 la fin, lasse, désaxée, ne pouvant supporter plus longtemps une
 pareille torture, hasarda :

— Vous fumez, monsieur Poudrier ?

— Jamais, monsieur.

35 Cette réponse sèche, pointue comme une [31] alêne, pénétra
 jusqu'à l'âme du visiteur qui, pour s'attirer un peu les bonnes
 grâces de Poudrier, jugea plus prudent de fourrer dans sa poche
 sa pipe et son tabac.

Séraphin, capable d'ailleurs d'attendre encore plusieurs
 40 minutes sans ouvrir la bouche, se réjouissait de voir son adver-
 saire faiblir, perdre du terrain pouce par pouce. En effet, la vic-
 time semblait rapetisser. Mais, dans un suprême effort, et regar-
 dant avec douceur l'usurier, l'emprunteur lui coula cette
 supplication :

45 — Si je vous donnais du six, monsieur Poudrier, ça marche-
 rait-il ?

20 I lorsqu'il opérait dans les caves sombres des billets à trois mois sans renouvel-
 lement, II, III opérait dans les labyrinthes toujours quelque peu inédits < II^b « Pourquoi
 inédits ? » > des billets, de 25 I mieux le laisser « s'ouvrir » et le guetter 27 I,
 II avec une patience héroïque < II^b patience > [II^c patience] qu'il 29 I R Tantôt
 Israël [A Séraphin] penchait I mains ou toussait 30 I victime, qui à 33 I R
 fumez M. Israël ? [A Poudrier ?] // Jamais 36 I qui jugea plus prudent, et aussi un
 peu pour s'attirer des bonnes 38 I R tabac. // Israël [A R L'avare A Séraphin] capa-
 ble 41 I faiblir perdre 42 I, II, III Mais dans 45 I, II du 6 < II^a Geof-
 frion suggère de mettre tous les chiffres en lettres > monsieur [I R Israël A Pou-
 drier] ça I Marcherait-il ? // L'avare [II, III L'usurier] baissa

Séraphin baissa la tête, comme cloué dans une méditation profonde, tandis qu'il caressait d'une main lente son menton maigre, long, pointu, toujours frais rasé. Cette main, tout à coup, s'arrêta juste au-dessous de l'œil droit. C'est alors que le cerveau de Séraphin travaillait, calculait, glissait, telle une couleuvre, parmi des méandres sans fin, pour aboutir, en pleine lumière, à cette question :

— Sans doute que vous avez des vaches, monsieur Lemont ? [32]

— Quatre, monsieur Poudrier.

— Beaucoup de lait ?

— Je vais vous dire. J'en ai deux de ben bonnes, deux jerseys, que j'ai achetées dans l'Ontario, avant de m'en venir par ici. Les deux autres ne sont pas traîtres, même qu'il y en a une qui tousse pas mal fort.

— Ouais.

Et le sombre calculateur de réfléchir encore quelques instants. Puis, d'une voix mielleuse :

— Avez-vous les intentions de rester avec nous autres ?

— Ah ! c'est sûr, monsieur Poudrier.

— La terre que vous avez achetée du père Blanchet, vous l'avez payée cher ?

— Pas trop, monsieur Poudrier. Trois mille deux cents.

— C'est clair d'hypothèques ?^a

— Je vais vous dire, monsieur Poudrier. Je dois encore huit cents piastres dessus.

a. Hypothèques.

47 I tête comme 48 I D profonde, *tandis qu'il* [S .Il] caressait 51 I R cerveau d'Israël [A de l'avare] travaillait 53 I question *prodigieuse*. // Sans 54 I R Lemont ? // <illisible> [A Quatre] Monsieur Israël. // [A Poudrier] Beaucoup 58 I R ai une [A deux] de ben bonne une Jersey [A bonnes deux Jerseys,] que 59 I j'avais <II^b ai> achetées 63 I R sombre Israël [A calculateur] de 64 I Puis d'une 66 I R sûr, M. Israël [A M. Poudrier]. // La 67 I R Blanchet est-y clair ? // Je vais vous dire, M. Israël [A R Poudrier]. Je dois encore \$ 800 dessus. 70 II clair d'hypothèques <II^a hypothèques> Massey Harris

— Massey-Harris est-il tout payé ?

— Je leur dois, à eux autres, environ soixante-cinq piastres.

75 — Le stock, les animaux sont-ils clairs ? [33]

— Pour ça, oui, c'est bien à moi, monsieur Poudrier.

— Les taxes, réglées aussi ?

— Je vais dire comme on dit : je m'en vas sur les deux ans. Mais j'ai l'intention de donner un bon acompte cet automne.

80 — Ouais.

Et l'usurier continua lentement, avec une sorte de volupté, à caresser son menton taillé en soc et qui disparaissait dans l'échancrure de la chemise bleue. L'emprunteur, plus rassuré maintenant, discourait avec enthousiasme :

85 — Vous savez, monsieur Poudrier, que ces cent piastres-là que je veux emprunter sont ben garanties par tout mon avoir. Je suis prêt à vous signer un billet à trois mois, à du six. Dans trois mois, c'est certain que vous aurez votre argent.

— Pas capable ! vociféra presque Poudrier en se levant et en ravageant de ses bottes éculées la catalogue des ancêtres.

90 Le malheureux emprunteur tomba de si haut, et dans une déception si douloureuse, qu'il sentit sa tête osciller d'étourdissement. Ah ! qu'il regrettait maintenant d'avoir dé[34]voilé toutes ses affaires. Absolument pour rien. Pourtant, pourtant, cet argent, il en avait extraordinairement besoin. Il lui fallait cent dollars pour sauver son honneur et celui de la petite Céline La-

73 I est-y tout 74 I dois à autres 75 I sont-y clairs 76 I R c'est à moi M. Israël [A M. Poudrier]. // Les 82 I R menton coupant [A taillé en soc] qui 83 I D bleue, tandis que [A <illisible> S bleue. L'] emprunteur 85 I R savez, M. Israël [A Poudrier] que I, II cent piasses-là 87 I mois à 88 I mois c'est I D c'est certain [S certain] que I argent. // J'sus pas capable 89 I presque l'usurier, [II, III l'avare] en 90 I en malaxant de 91 I R tomba dans une de I haut et 92 I tête s'ouvrir. Ah ! 93 I R regrettait maintenant d'avoir 94 I D affaires, absolument [S affaires. Absolument] pour 95 I argent il 96 III, V pour cacher à sa femme la sottise qu'il venait de commettre. // Séraphin connaissait d'un bout à l'autre l'aventure de l'homme aux cheveux roux. Cette histoire courait la campagne, et le vieux renard en avait été instruit par la maîtresse d'école du troisième rang, lorsqu'il était allé poser une vitre pour le compte des commissaires. Il avait maintenant devant lui l'ivrogne dégoûtant. // Je suis

branche qu'il avait rendue enceinte. Du reste, la petite folle avait tout déclaré à ses parents qui forçaient maintenant Lemont à payer ; à défaut de quoi, ils menaçaient de le faire arrêter.

100

Séraphin connaissait d'un bout à l'autre l'aventure de l'homme aux cheveux roux. Il savait que Lemont, ayant attiré la petite Céline dans la grange, l'avait quasiment prise de force. L'histoire courait la campagne, et le vieux renard en avait été instruit par la maîtresse d'école du troisième rang, lorsqu'il était allé poser une vitre pour le compte des commissaires. Il avait maintenant devant lui le monstre d'impureté. L'avarice opiniâtre ferait payer cher à la luxure ses joies fugitives !

105

— Je suis pas capable, répéta-t-il, en s'arrêtant en face de l'adversaire et en le marquant, pour ainsi dire, de son œil d'acier.

110

— Voyons, monsieur Poudrier, je m'en vais vous donner du sept. [35]

— Je ne suis pas capable.

— Je m'en vais vous donner du huit, mais pas plus, par exemple.

115

— Essayez d'en emprunter ailleurs. Peut-être que le père Ovide vous passerait ces cent piastres-là ?

— Oui, oui, mais je connais pas le père Ovide, ni personne par ici, monsieur Poudrier. On m'a dit que vous prêtez de l'argent. Alors je vous ai rencontré au village, je vous en ai parlé en dînant chez Godmer, et je suis venu vous voir parce que ma demande paraissait vous convenir.

120

97 I, II avait mise < II^a rendue > < II^b engrossie > enceinte I R la petite putain [A R jeune A petite folle] avait 98 I, II forçaient < II^b maintenant > Lemont 99 I payer, à I, II ils le menaçaient I R arrêter. // Israël [A R Séraphin A L'avare] connaissait 101 I, II l'autre cette lamentable [I histoire] [II aventure] < II^b, II^c l'aventure > de 103 I l'avait quasi prise I, II, III, V force. Cette < II^b L' > histoire 104 I et maître Séraphin en 105 I rang lorsqu'il 106 I compte de la commission scolaire. Il 107 III, V lui l'ivrogne dégoûtant. // Je suis I L'avarice ferait 108 I joies puantes et [R si passagères ! A fugitives !]. // J'sus pas capable répéta [I, II, III, V l'usurier,] en 112 I R Voyons, M. Israël [A M. Poudrier], je 113 I sept. // J'sus pas 118 I, II cent piasses-là 119 I je ne connais 120 I R ici, M. Israël [A M. Poudrier]. On I vous prêtez de 121 I Alors je suis venu vous voir. // C'est

— C'est vrai, monsieur Lemont, j'en prête. Mais je le donne
 125 pas, mon argent ; il est trop dur à gagner. Vous n'avez quasi-
 ment pas de garanties. Vous devez huit cents piastres d'hypo-
 thèques, soixante-cinq à la Massey-Harris. Vous devez vos
 taxes, sans parler des petits comptes, je suppose, chez Lacour et
 un peu partout. Non. Le risque est trop grand, monsieur. Je
 130 peux pas vous passer les cent piastres. D'ailleurs, des billets,
 j'en ai trop perdu, j'en accepte plus.

L'emprunteur avait beau se creuser la [36] tête, il ne trouvait
 pas l'argument qui fléchirait le prêteur. Il pensa, fort habile-
 ment pour une fois, qu'il valait mieux se taire.

135 Séraphin s'arc-bouta sur sa proie ; il reprit avec calme :

— Il y aurait toujours un moyen. J'aime ben à aider tout
 mon monde. J'ai le cœur tendre. C'est plus fort que mon vou-
 loir. Voici. Je m'en vas vous prêter neuf cents piastres en pre-
 mière hypothèque, ou ben à réméré, pour deux ans, à dix
 140 pour cent. Je paierais le père Blanchet, pis il vous resterait un
 beau cent piastres clair. Si vous voulez, on va aller chez le no-
 taire, au village. C'est lui qui a toutes mes affaires en main. J'ai
 rien qu'à vous dire que c'est honnête comme du pain de mé-
 nage, et qu'il prendra vos intérêts comme les miens.

145 — Vous n'y pensez pas, reprit l'emprunteur. Je paye seule-
 ment du cinq à monsieur Blanchet et j'ai cinq ans pour payer le
 capital, vous comprenez ?

— Je comprends ben, je comprends ben ! Et je suis ben
 content pour vous. Mais, d'un autre côté, c'est ben de valeur
 150 aussi, [37] parce que je peux pas vous prêter le montant.

124 I prête mais 125 I pas mon I n'avez *quasiement* pas 126 I pias-
 tres d'*inpothèque* < II d'*hypothèques* >, soixante-cinq 128 I taxes sans parler des
p'tits comptes 129 I grand, *M. Lemont*. Je 130 I, II cent *piasses* < II^a
piastres >. D'ailleurs I D'ailleurs des billets j'en 131 I accepte *pus*. // L'em-
 prunteur 133 I fléchirait l'*avare* [II, III l'*usurier*]. Il 134 I R taire. *Israël* [A
Séraphin] s'arcboute [A à son tour] sur 138 I Voici. *f* m'en I première *inpothè-*
que, à rémérer, pour 140 I pis y vous 141 I cent *piasses* [II *piastres*] [I A clair].
 Si I voulez on I chez mon notaire au 142 I, II en *main*s. J'ai I main. Je
 rien 143 I ménage et 147 I comprenez. // *J'* comprends ben. *f'* com-
 prends bien, *pis j'sus* ben 149 I vous, mais II, III Mais d'un I côté c'est
 I ben d' valeur 150 I que j' peux

— C'est correct. Je m'en vais voir ailleurs, dit d'une voix décidée l'homme aux cheveux roux.

Et il se leva en s'épongeant le front et le cou. Car, malgré la fraîcheur qui régnait dans la pièce, il suait à grosses gouttes, le monstre d'impureté.

155

Jamais, depuis vingt ans qu'il tripotait des affaires, Séraphin Poudrier n'avait laissé partir sa victime sans conclure un marché. « Manne qui passe ne revient pas », avait-il accoutumé de dire. Aussi à son tour, il n'hésita pas à faire une offre très honnête :

160

— Viande à chiens ! cria-t-il. Il y a toujours moyen de s'entendre. Je m'en vas vous prêter cent piastres sur billet à trois mois sans intérêt. Un service comme ça, ça vaut ben quelque chose, hein ?

M. Lemont crut entendre une musique infinie qui venait du ciel. Mais il fut vite précipité dans la réalité affolante quand il distingua une voix mielleuse qui ajoutait :

165

— C'est pas tout'. À part du billet que vous allez me signer, vous allez vous engager [38] par papier à m'amener icit', lundi prochain, vos deux vaches jersey, et si, dans trois mois, vous me payez les cent piastres, vous reprendrez vos vaches.

170

— Vous n'y pensez pas, monsieur Poudrier. J'ai rien que celles-là de bonnes. C'est elles qui me donnent presque tout mon beurre. Qu'est-ce que ma femme dirait ?

151 I correct, j' m'en I voix lamentable, l'homme 153 I cou, car malgré
 154 III, V le malheureux. // Jamais 156 I, II, III Jamais depuis I R affaires
 Israël [A Séraphin] n'avait 159 I R tour, <illisible> [A il] n'hésita 161 I
 cria-t-il. Y'a 162 I s'entendre. J' m'en I cent piasses à [R 8% A 15%] sur billet,
 à trois mois. // Un silence. M. Lemont 165 I, II, III Lemont croyait entendre
 166 I réalité la plus affolante I il [R entendit A distingua] la voix mielleuse de
 l'avare qui 168 I, II pas toute <II tout>. À 169 I, II m'amener icitte <II à
 la suggestion de Geoffrion, tous les icitte du texte s'écriront icit'> lundi 170 I
 R prochain votre vache [A vos deux vaches jersey], et I si dans 171 I, II cent
 piasses vous I vous r' prendrez I R reprendrez votre vache [A vos vaches]. //
 Vous 172 I R monsieur Israël [A Poudrier]. J'ai I que celle-là 173 I A C'est
 elles qui me donnent presque 174 I mon meilleur beurre I que dirait ma femme.
 // C'est

175 — C'est vrai. Mais il y a des choses ben plus sérieuses que ça qui arrivent dans la vie d'un homme, pis qu'il faut cacher à sa femme. C'est pas votre opinion, monsieur Lemont ?

180 L'emprunteur se rendit compte que Séraphin connaissait son aventure. Il souhaita alors de perdre la mémoire, et toute raison de vivre. Aussitôt, l'offre de l'usurier lui parut extrêmement avantageuse.

— C'est correct, dit-il, je vais signer votre papier.

— Assisez-vous un instant, monsieur Lemont. Je m'en vas préparer ça.

185 Et Poudrier sortit du petit meuble d'acajou une formule de billet, une feuille de papier et la plume grinçante qui avait fait crever tant de familles. Il trouva aussi une [39] petite bouteille renfermant un peu d'encre violette.

190 — Viande à chiens ! jura-t-il, en s'asseyant à son tour. Il fait ben noir icit'.

À peine avait-il terminé sa phrase qu'on entendit la porte du bas côté se fermer avec violence et le bruit d'une chaudière de fer-blanc sautant sur la terre dure.

195 C'est alors que Donald, énervée, apparut dans la porte. Son corps n'eut qu'un cri :

— V'la l'orage !

Les deux hommes la suivirent sur le perron.

200 L'horizon était jaune, comme si, au delà, des forêts immenses brûlaient sans fin, tandis que des nuages, lourds de suie, se précipitaient déchaînés au-dessus des montagnes. Tout à coup,

175 I R Mais il [A y] a 176 I qu'y faut 177 I opinion Monsieur Lemont
 178 I que l'usurier connaissait son histoire. Il 179 I R mémoire, toute la mémoire
 et toute la raison de vivre. Aussitôt 180 I R l'offre d'Israël [A de l'avare] lui
 182 I, II, III papier. // Asseyez-vous 183 I Lemont. J'm'en 185 I R Et l'usu-
 rier [A Séraphin] [II, III l'usurier] sortit I meuble en acajou 186 I avait été la
 ruine de tant 189 I tour. Y fait 192 I chaudière [R de fer-blanc] projetée sur
 194 I Donald très énervée 195 I R cri : // Israël [A Séraphin] ! V'la 197 I
 perron. // Du plus loin qu'on pouvait voir, l'horizon était 198 I R si des [A toutes les]
 forêts immenses brûlaient sans fin [A étaient en feu] [II immenses brûlaient sans fin] tandis
 199 I nuages énormes < II R énormes > lourds 200 I précipitaient tel un troupeau
 de bêtes monstrueuses et déchaînées, < II b R en troupeaux monstrueux et

un éclair, décrivant un Z violet aux pointes de feu, fendit le nord, du faite à la base, pour illuminer de splendeurs tout un pan du ciel. Presque en même temps, un coup de tonnerre précipitait du haut de l'espace sa cataracte de verre.

— C'est certain que le tonnerre a tombé, répéta deux fois 205
Séraphin. Et il suivit Do[40]nalda et Lemont qui s'étaient déjà réfugiés dans la maison.

On ferma la porte ; on ferma les deux fenêtres. Le vent tordait maintenant les arbres bordant les routes et les champs. Il 210
coucha même, d'un seul coup, dix acres de foin.

— Ma terre va y passer, cria Séraphin, en se signant.

Des éclairs se tortillaient dans les ténèbres couvrant comme en pleine nuit la campagne saisie d'horreur. Le tonnerre s'écroulait partout, poussant devant lui sa voix solennelle qui allait mourir sur la solitude tourmentée des montagnes et des 215
grands lacs du nord.

— Si seulement il pouvait mouiller, remarqua Donalda en se jetant à genoux près d'une chaise pour réciter un chapelet.

— Ça va passer, ma fille, ça va passer. Aie pas peur, avec moi. 220

Et l'époux monta au grenier de la cuisine, qui servait en toute saison de chambre à coucher. Il en descendit quelques minutes plus tard, tenant dans sa main droite un cierge allumé, et

déchainés > II^c R en troupeaux monstrueux et déchainés I R coup un éclair décrivant [A du faite à la base] un Z

202 I R nord d'un bord à l'autre, pour illuminer avec splendeur tout 203 I
temps un I tonnerre formidable déchira l'espace, où paraissait s'écrouler une cataracte
de verre sur les plus hauts rochers du monde. // C'est tonnerre <II^b R formidable>
[II^c R formidable] [II, III, IV précipita] du 205 I fois [R Israël A Séraphin] en sui-
vant Donalda 208 I, II fenêtres. Un [II^c Le] vent terrible maintenant tordait
209 I arbres sur la route <illisible> [A II] coucha, rien que d'un 211 I va ben y
passer dit [R Israël A L'avare] [II, III l'avare] en I signant. // Le tonnerre éclatait
partout, traînant après lui une musique solennelle [R et lointaine] qui paraissait venir du
fond de l'occident, pour aller mourir [R pathétique] sur les grands lacs du nord, solitaires et
tourmentés. Des éclairs [I, II sans nombre, ainsi que des vipères de feu,] 213 I ton-
nerre, qui paraissait venir du fond de l'occident, s'écroulait 214 I voix éclatante et
solennelle 216 II du Nord. // Si 217 I seulement y pouvait 218 I, II
chaise, pour 219 I passer. E pas peur [A avec moi]. // Et l'avare monta au gren-
nier qui 222 I, II, III en descendait quelques

225 dans sa gauche une sou[41]coupe contenant de l'eau bénite et un rameau.

— Venez par icit', dit-il à Lemont qui hésita un moment avant d'entrer dans le salon. Cette pièce était devenue plus lugubre que jamais, à cause des ténèbres, du cierge allumé qui promenait sur les murs des lueurs de funérailles, et puis surtout
230 du tonnerre qui roulait son *Libera*.

— Avez-vous peur, s'inquiéta Séraphin ? Et il déposa sur la table le cierge bénit qu'il avait introduit dans un chandelier de verre coloré en rouge.

235 Il prit ensuite la soucoupe et le rameau, et, se promenant dans le salon funèbre, il en aspergea les coins.

— C'est toujours mieux de jeter de l'eau bénite quand il tonne, souffla-t-il.

Et il revint s'asseoir près de la table.

240 À la lueur du cierge bénit, Séraphin, après avoir fait signer par Jean-Baptiste Lemont le billet de cent dollars à trois mois, sans intérêt, rédigea d'une main ferme le contrat : [42]

« 1890 ce 17 juillet 1890. »

245 « Si, le 17 octobre de cette année je n'ai pas payer à M. Séraphin Poudrier cultivateur la somme de cent piasse (\$100.00) le dit Séraphin Poudrier gardera comme lui appartenan mes deux vaches Jursé que je men gage de lui ammené chez lui le 19 juillet 1890. »

224 I, II, III gauche, une 225 I rameau. // V'enez par 226 I à M. Lemont, qui 227 I, II salon devenu plus lugubre 228 I jamais par cette noirceur < II^b noirceur : « voir au dictionnaire » > < III noirceur : note en bas de page : « ténèbres, nuit » > subite du cierge 229 I lueurs de mort et III funérailles, à cause surtout I surtout ce tonnerre 230 I qui, au-dessus de leurs têtes roulait [R prophétiquement] son [A effroyable] LIBERA [R immense]. // Avez-vous II roulait au-dessus de leurs têtes, avec une puissance surnaturelle, son Libera immense. // Avez-vous 231 I peur, dit, [R Israël A Séraphin] en déposant sur 233 I verre, coloré I R rouge. // Israël [A II] [II, III L'avare] prit 234 I, II, III et se 235 I salon lugubre, il 236 I, II de répandre < II^b jeter > de I quand y tonne [A souffla-t-il]. // Et 239 I, II, III bénit, l'avare, après 240 I, II, III par M. Jean-Baptiste 241 I sans renouvellement, rédigea I, II, contrat que voici : < II^b R que voici : > [I A 1890 ce 17 juillet 1890]. // Si 243 I de cet année I R M. Israël [A Séraphin] Poudrier 245 I D appartenan ma vache [S mes 2 vaches] Jursé 246 I juillet [R < illisible > A 1890 R < illisible >]. // Après avoir lu deux fois à voix haute ce document, l'usurier le

Poudrier lut deux fois, à voix haute, ce document, et il le tendit à M. Lemont qui le signa d'une main moite.

— C'est pas plus difficile que ça, dit Séraphin en fourrant le papier dans sa poche avec le billet. Pis, vous savez, monsieur Lemont, je ne serai pas dur pour vous. Quand bien même que le 17 octobre qui s'en vient vous arriveriez qu'après le soleil couché pour me payer, je dirai rien. Je suis un bon garçon. J'ai le cœur tendre. C'est plus fort que mon vouloir. Vous ramènerez vos vaches. J'aime tant à rendre service à du bon monde. À c't'heure, attendez-moi une minute, je m'en vas aller chercher votre argent.

Soudainement, la pluie tomba massive et [43] perpendiculaire, faisant crépiter la toiture de bardeaux.

— Ça, ça va faire du bien, cette pluie-là, jeta comme une aumône Séraphin.

Il saisit le chandelier sur la table, et il disparut par l'escalier de gauche qui conduisait aux trois sacs d'avoine, tandis que son ombre se déplaçait sur le mur.

L'homme aux cheveux roux, seul dans la grande pièce privée de cierge et plus ténébreuse que jamais, eut tout le temps de penser à son affaire. Il revit, en une vision d'une netteté surprenante, la petite Céline, si jeune, mais aussi expérimentée qu'une vieille libertine.

250 I R dit Israël [A Séraphin] en 251 I savez M. Lemont 253 I arriveriez rien qu'après le soleil couché, pour me payer, j' dirai rien. J' sus bon 255 I R Vous ramènerez votre [A r'prenez vos vaches]. [II ramènerez vos] J'aime 257 I minute, j' m'en I aller cri [II quéri] <II^b qu'ri ou quéri> [III qu'ri] votre 258 I argent. // [A soudainement], la pluie [R <illisible>] [R tombait A tomba] [R abon-
dante A massive] et 261 I bien c'te pluie 262 I aumône [R Israël A l'avare] en
saisissant sur la table, sans s'excuser, le cierge bénit. // Et il 263 II, III saisit sur la
table le cierge bénit, et I, II, III disparut, pareil à un fantôme, par 264 I A gauche
qui conduisait aux trois sacs d'avoine. // L'homme 266 I pièce encore sombre eut
268 I revit comme en un rêve d'une III, V surprenante, l'Auberge du Français à
Saint-Jérôme et la petite chambre où il avait été attiré. Il reconstitua la scène d'ivresse et de
grande colère, puis l'abrutissement qui s'en suivit. Il fut sans doute volé pendant son som-
meil. // Maintenant il lui fallait trouver cent dollars pour remplacer la somme perdue. Décidé-
ment, c'était payer très cher une telle folie. Et au fond de son cœur, il maudissait l'homme
qui l'entraîna à Saint-Jérôme et il maudissait la bouteille de rye. // Ah ! s'il eût possédé la
fortune de Séraphin Poudrier ! Il déclarerait tout à la police, rechercherait les voleurs et les fe-
rait punir. Il serait ensuite très à l'aise pour tout dévoiler à sa femme. // Le malheureux se
grisait déjà de ces pensées lorsque Séraphin 269 I Céline retrouvée jusqu'à la cein-
ture laissant voir, tant qu'il voudrait, ses cuisses polies, fermes et douces comme du marbre.

Il reconstitua la scène de volupté. Son imagination l'enveloppait d'une ambiance de délices. Comme ces minutes ensorcelantes et si rapides avaient allumé en lui un violent désir ! Mais payer cent dollars pour ça, décidément, c'était trop cher.
 275 Et, au fond de son cœur, il maudissait la paysanne de quinze ans, pourtant plus belle que toutes les fleurs de l'été. L'image de la luxure remplissait ses yeux et son âme, et, comme une torche, le brûlait. [44]

Ah ! s'il possédait les milliers de dollars de Séraphin Poudrier, le pauvre malheureux ! Non, il n'hésiterait pas une minute : il se sauverait au bout du monde avec la petite Céline pour jouir jusqu'à en mourir de la fraîcheur de ce corps, tout de spasmes et de rayons.

Il était déjà grisé par un nouveau désir lorsque Séraphin revint avec l'argent. Par deux fois, il compta sur la table la somme de quatre-vingts dollars.

— Ce n'est pas cent que j'emprunte, demanda Lemont ?

— C't'affaire ! Je retiens la prime pour le service que je vous rends. Les bons comptes font les bons amis. Pas vrai ?

290 — C'est correct, dit l'emprunteur d'un ton sec et avec un air de vengeance.

La pluie avait cessé. Le soleil se couchait dans un ciel d'une pureté bleue, unie, sans rides. Des parfums s'élevaient des

< passage souligné à l'encre par Grignon. En marge, il a apposé une série de points d'interrogation > // Il reconstitua

271 I volupté qui l'avait précipité dans un [R fleuve A torrent] de délices mais lesquelles avaient passé si vite. Payer cent II volupté qui l'avait plongé si abruptement dans le bain des fugaces délices. Comme 272 II ensorcelantes avaient allumé en lui les bouffées du désir 274 I décidément c'était 275 I, II Et au I cœur il maudissait cette paysanne et pourtant 276 I pourtant si belle [R < illisible > A Plus belle qu'une rose.] L'image 277 I luxure alors remplissait 278 II luxure remplit ses 279 I âme, et le désir [R rouge A le brûlait] comme une torche [R le brûlait par-dedans et]. Le pauvre malheureux s'imaginait, possédant plusieurs centaines de dollars. Il n'hésiterait 280 II brûlait de nouveau. // Ah ! s'il eut possédé < II^b possédait > les milliers III, V s'il eût possédé la fortune de 282 II jusqu'à mourir I, II tout en spasmes et en rayons 283 I R rayons et du vice suprême de cette âme perdue. // II 284 I était quasi grisé par [I, II ce nouvel opium du désir] [I A lorsque Séraphin] revint 285 I R fois, l'usurier [A il] [III l'avare] compta 286 I R de \$96 [A 96.25]. // Ce 287 I demanda M. Lemont 288 I c't'affaire. Je r'tiens d'avance les intérêts \$3.75. Les 292 I R ciel d'une pureté de cristal [A bleu, uni, sans rides]. Des 293 I parfums, inconnus jusque-là [II verts et or] < II^b « une odeur a-t-elle de la couleur ? » > s'élevaient

champs et des bois. Ça sentait bon la terre trempée et les feuilles humides d'où tombaient encore, de temps à autre, des notes perdues. On pouvait voir, au loin, des érables pliés en deux ou des branches cassées qui pendaient. [45] Le petit jardin paraissait avoir été, ici et là, creusé par des siffleurs^b ; et l'eau descendait encore en bouillonnant jusqu'à la grange. Les êtres et les choses respiraient comme en une heure de résurrection. La nature était neuve, et les hirondelles, ivres d'azur et de fraîcheur, écrivaient en des vols d'une fantaisie charmante le plus beau poème à la joie. 295 300

Séraphin et Donalda, debout sur le perron, regardèrent un moment l'homme aux cheveux roux qui s'en allait à pied dans la direction du village et balançait au bout du bras son immense chapeau de paille. Il chantait. 305

— Le pauvre diable, pensa Donalda.

— Sais-tu, ma fille, qu'il va réussir, ce rouge-là, dit Séraphin. 310

Et il entra dans la maison où le souper les attendait.

La femme n'avait pas mangé depuis quatre heures, le matin. Maintenant, elle n'avait plus faim. L'homme s'assit seul, au bout de la table. Il dévora des patates dans de l'eau blanche et trois galettes de sarrasin, dures, grises et sèches comme des bardeaux. [47] 315

b. Marmottes.

296 I, II, III voir au loin des 297 I, II cassées, qui <II^a cassées qui>
298 I été creusé <II^b siffleurs ; note en bas de page : marmottes> 300 I en
un jour de 301 I neuve absolument et I, II et des hirondelles 302 I char-
mante, le 303 I R joie. // Israël [A Séraphin] et 306 I village balançant au
I R son immense chapeau 309 I, II Sais-tu ben, ma I qu'y va I dit [R l'usurier
A l'homme qui portait le péché] en entrant dans II Séraphin comme il entrait dans
312 I heures le 313 I L'homme [D s'asseyà S s'assit] seul au bout de la table,
mangea [II, III table, dévora] des

Chapitre IV

Le temps coula, ainsi que la rivière¹ verdâtre et lente devant la maison de Séraphin Poudrier. On ne comptait pas les jours. On les subissait, à l'exemple de la terre qui reçoit l'ondée, puis se rendort.

Comme, dans ce pays de montagnes et de vallons, les saisons se précipitent avec une rapidité qui étonne toujours, l'automne de cette année-là passa si vite qu'on ne le vit même pas. On ne s'était pas encore aperçu que les feuilles balayées brusquement pourrissaient sur les routes et dans les embas. Un matin, dès le commencement de novembre, Séraphin trouva un pouce de glace dans deux terrines oubliées sur le perron et dans la tonne où s'abreuvaient les animaux. Quel ne fut pas son étonnement ! Partout, d'ailleurs, le sol était crevassé, fendu, raboteux, masse informe que recouvrait, par endroits, une mince couche de verglas. [48]

2 I coula ainsi I lente en face de <II^a devant> la 4 I jours ; on I, II ondée puis <II^b ondée, puis> 5 I R rendort. // N'empêche que [A Comme] <II^b Comme, dans> dans 6 I R de vallonements [A vallons] les I saisons ne se suivent pas mais se précipitent [A plutôt] avec 7 I D toujours. L'automne [S toujours, l'automne] de 9 I pas, et les feuilles balayées brusquement devaient déjà pourrir sur 10 I embas. Quel ne fut pas l'étonnement de Séraphin lorsqu'un matin [R de la mi- A du début de] novembre, et comme il était allé soigner les animaux, il trouva un pouce de glace dans la tonne et dans deux terrines oubliées sur le perron. Partout 14 I A raboteux, masse informe que 16 I de verre, qu'on eût dit, patiemment trouée à l'aide d'une aiguille [II verre, effectuée, eût-on dit, à coups d'aiguille] <II^b « Imagine-t-on une couche effectuée à coups d'aiguilles ?> // Le froid

1. C'est la rivière du Nord qui traverse le comté de Terrebonne. Elle est caractérisée par de nombreuses cascades, particulièrement dans la région de Saint-Jérôme.

Le froid cinglait du nord. Les sapins noirs faisaient buter la bise aux bords des collines, et des lièvres couraient dans la savane gelée. Ainsi qu'un tableau de grisaille, la plaine d'en bas s'allongeait indéfiniment, et les montagnes se tassaient dans les coins de l'horizon, au souffle de l'ennui qui signalait dans le lointain la fumée d'une chaumine. 20

C'était l'hiver ! Déjà le silence hallucinant, le froid aussi, le froid surtout, le froid qui tue l'amour et qui tourmente l'homme. Puis, bientôt, la neige, linceul définitif. 25

Cette transformation de la nature s'était produite si brusquement que les habitants du pays en furent quasiment consternés. Dans cette région des Laurentides, aux confins du comté de Terrebonne, où s'arrêtait, en 1890, la marche pesante et misérable des défricheurs², personne ne gardait souvenance d'un hiver aussi hâtif, avec le prélude d'une seule gelée blanche. Que serait-ce, malheur ! dans deux mois ? Mais Poudrier, comptant les cordes de bois en bordure du jardin, se réjouissait de toute traînée de misère. Il pensa : [49] 30

— Au village, on va être obligé de chauffer de bonne heure. J'ai du beau bois à vendre. Dieu est ben bon. Quant à moi, ça me coûtera pas cher. D'ailleurs, Alexis est toujours là. 35

17 I nord, horizontal, plein et enveloppant <II^b R horizontal, dense et pesant> [II^c R horizontal, dense et pesant]. Les I sapins [R noirs, silencieux et stoïques A noirs de silence] [II noirs, silencieux et stoïques] attendaient la sainte misère et 19 I gelée. [A Ainsi qu'un tableau de grisaille,] [D La S la] plaine 20 I R indéfiniment dans la grisaille et 21 I signalait [A dans le lointain] par la première fumée d'une chaumine [R dans le lointain]. // C'était 23 I A le bleu silence [R hallucinant A jusqu'au bout du monde,] le 24 I, II, III tourmente l'avare. Puis 25 I Puis, ce sera bientôt la neige [R linceul définitif] trait barbare et catégorique. // Cette transformation redoutable de 26 II brusquement, que 27 I furent quasi consternés 29 I R Terrebonne <illisible> [A en 1890, alors que s'était arrêtée] la marche pesante, énorme et 30 I personne gardait souvenance d'avoir vu un hiver aussi hâtif et aussi dur, avec 32 I, II serait-ce, hélas ! dans I, II, III Mais l'avare en comptant 33 I réjouissait d'une telle poussée de 35 I village on 36 I ça m' coûtera

2. En 1868, la colonisation du nord-ouest québécois ne dépasse pas les limites du comté de Terrebonne, exception faite de quelques établissements isolés. Cependant, en 1890, le mouvement colonisateur s'étend tout le long de la vallée de la rivière Rouge et au nord de la Lièvre, jusqu'à Mont-Laurier. Il reste encore plusieurs terres de colonisation disponibles à l'intérieur du comté de Terrebonne, mais on ne peut restreindre le mouvement colonisateur aux confins de ce comté.

Alexis était le seul cousin de Poudrier. Père de huit enfants, c'était un paysan par atavisme, travaillant comme une bête, courant souvent la galipote et dépensant comme un fou, dans une semaine, tout ce qu'il arrachait au sein de sa vieille terre, labourée, ensemencée, retournée, travaillée depuis trois générations. On le voyait toujours un sourire aux lèvres et une chanson grivoise pendue après. Il vivait heureux, malgré ses dettes. C'est ce que ne comprenait pas Séraphin, qui dormait peu, mangeait mal, ménageait la chandelle de suif et le bois de chauffage, ce Séraphin toujours fouaillé, dans sa richesse, par les pires tourments.

Poudrier demeurait à un mille de son cousin. L'hiver, presque tous les soirs quand il était célibataire, il y allait veiller. Maintenant, il amenait Donaldda. Ils s'y rendaient à pied, et il fallait que la poudrerie fût insupportable pour qu'ils manquassent une si [50] décente et régulière occasion d'économiser la lumière et les rondins de bouleau. Tous les dimanches, de même, les époux Poudrier les passaient chez Alexis. Ils y arrivaient après la grand'messe, dînaient, soupaient et veillaient sans cérémonie et sans gêne. C'était vite devenu, chez Séraphin, une indéracinable habitude. Ce qui faisait dire au cousin Alexis, gouailleur, et qui riait sans cesse parce qu'il était prodigue :

— C'est ça, mon Séraphin, t'es pauvre, toé, viens te chauffer, manger, t'éclairer chez nous. Mais, mon vieil aigrefin, par exemple, si tu m'aides pas à payer mes dettes cette année, je te casserai la margoulette.

38 I R cousin et le premier voisin de I, II, III de l'avare. Père 39 I c'était un canadien de race, un 40 I fou dans 41 I au ventre marqué de cicatrices de la <II^b R sein cicatrisé> de 42 I retournée, creusée jusqu'à la moëlle depuis I générations. Jamais on ne le voyait autrement qu'un 44 I heureux, même endetté et c'est ce 45 I Séraphin, toujours fouaillé, lui, dans sa richesse par les pires tourments, dormant peu, mangeant mal, ménageant la chandelle // [I, II, III L'avare] demeurait 49 I mille [A de distance] [II, III de distance] de [D ce S son] cousin [R extraordinaire]. L'hiver, [R il ne manquait jamais] presque 50 I A soirs, quand il était garçon, il ne manquait jamais d'y aller veiller. [R <illisible>] Maintenant, cet hiver-ci il [R était] amenait Donaldda chez son cousin. Ils 51 II Donaldda. Tous deux s'y 52 I fût épouvantable pour 53 I si louable et 54 I de bouleaux. Tous les dimanches, également, les 55 I R chez ce cher cousin Alexis 56 I sans plus de cérémonie et de sans-gêne que s'en était devenu une habitude depuis [R toujours A R le 17 A le mois] [A novembre 1880], ce qui 57 <II^b R Séraphin>, on le conçoit une 58 II, III habitude. Cela faisait I R gouailleur <illisible> et 60 I pauvre toé. 61 I manger pis t'éclairer I mon vieux verrai, par 62 I dettes c't'année j'te casserai la gueule. // Et

Et, là-dessus, le cousin, dansant, mimant Polichinelle et Jambe-de-Bois, versait de grands gobelets de whisky blanc à toute la maisonnée, qui s'amusait ferme et qui se moquait absolument de la misère et des menaces de l'avenir. 65

Séraphin riait, lui aussi, mais pour une autre raison. Qu'on se moquât de lui, ça ne lui ôtait pas un sou. Il était le seul à savoir parfaitement qu'il économisait beaucoup, [51] qu'il parvenait à se chauffer et à s'éclairer pour la somme de trois dollars cinquante par année. Il coupait du bois, cependant, avec une régularité, avec une endurance étonnante. Il en coupait et il en sciait vingt, trente, quarante cordes, qu'il vendait au village à raison de un dollar soixante-quinze la corde, toujours vingt-cinq sous plus cher que les autres, parce que c'était là de la « belle érable franche », qui chauffait à merveille et possédait le pouvoir de rendre tout le monde heureux, voire la ménagère du curé, ce qui n'était pas peu dire. 70 75

Et puis, les pronostics n'annonçaient-ils pas que cet hiver serait le plus dur qui ait encore fait craquer les Laurentides ? Séraphin Poudrier constata donc, en ce matin de novembre, que le froid venait de sauter sur la campagne, et il en éprouva tout de suite une sorte de jouissance. 80

— Ça va être dur, ma fille, dit-il à Donaldda, en entrant dans la maison et en frottant ses mains osseuses qui avaient pris la couleur des billets de banque qu'il tripotait avec tant de volupté. 85

La femme ne répondit pas. [52]

Assise près du poêle, elle réchauffait ses membres qu'elle trouvait anormalement lourds et froids. Un frisson la secouait, et, recroquevillée sur sa chaise, elle claquait des dents. L'inva- 90

64 I, II, III Et là-dessus I cousin, en dansant 65 I, II Jambe-de-bois < II^a de-Bois > I versait des grands 66 I maisonnée qui 67 I misère et de l'avenir 68 I riait lui 69 I lui, il était le seul 73 I étonnante ; il 75 I toujours 25 cents de plus 76 I autres, mais que I, II de la belle érable franche < II^a « belle érable franche » > , qui 77 I et qui possédait 78 I, II voire même la 79 I, II, III qui n'est pas 80 I hiver [A de 1890] s'annonçait pour être le plus dur encore qui ait jamais [II eût jamais] < II^b ait encore > fait 82 I Poudrier en éprouva tout de suite une sorte de jouissance. Il n'en constata pas moins que [R l'hiver A le froid] venait de sauter sur la campagne, tel un loup affamé. // Ça 85 I fille, avait-il dit à 87 I, II de jouissance. // La 89 I poêle, Donaldda réchauffait I qu'elle sentait lourds 90 I secouait de la tête aux pieds et 91 I, II, III et recroquevillée I elle grelottait comme la misère, [I, II la pauvre elle]. L'invasion terrible s'avança si rapidement que

sion du mal fut si rapide que Donalda prit peur, d'autant plus qu'elle éprouvait le besoin de vomir.

— Je ne sais pas ce que j'ai, Séraphin. J'ai froid, puis j'ai
95 mal, mal. Ça serait peut-être mieux d'aller voir le docteur.

« Aller voir le docteur » ! Séraphin savait pertinemment que cela signifiait « l'amener ici ». Et « l'amener ici », à trois milles du village, c'était une dépense de deux dollars et peut-être trois, avec les remèdes. Il fallait y songer. Il ne se souvenait pas
100 d'avoir eu besoin du médecin, ni pour son vieux père, ni pour lui-même, ni pour personne. Et voilà, pour la première fois dans sa vie, qu'une femme demandait ce secours qui coûterait de l'argent. Non. N'importe quoi, mais pas ça. Et comme il regardait Donalda par derrière, il la détestait maintenant. Il la haïssait
105 même. Une grande amertume remplit son cœur et il regretta plus que tout au monde d'avoir épousé cette fille extra[53]vagante, qui se trouvait malade, qui allait jusqu'à exiger les soins du docteur Dupras. Comme il se sentit malheureux, et combien il maudit la vie à deux ! Quel enfer ! Mais il trouva la force de mentir
110 d'une voix d'ange :

— C'est vrai, ma fille. Tu me parais ben malade et ça me fait de la peine. Mais je pense pas que ça soye nécessaire de voir le docteur aujourd'hui. Attendons jusqu'à demain, pour voir. D'abord, tu vas te coucher avec une bonne brique chaude aux
115 pieds et une bonne flanelle chaude sur l'estomac. Je t'assure que c'est bon, ça, ma fille. Je peux te faire aussi une tasse de tisane.

— Comme tu voudras, si tu penses, Séraphin, que ça peut me faire du bien.

Elle attendit quelques minutes devant le poêle et monta se
120 coucher.

94 I j'ai, mon vieux. J'ai 96 I docteur », Séraphin 97 I signifiait « l'em-
mener ici », et « que de l'emmener ici » 98 I et certainement davantage avec 99 I, II,
III songer. L'avare [I ne se rappelait pas avoir] eu 101 I voilà qu'une femme, pour la
première fois dans sa vie, demandait 102 I demandait du secours 105 I Une
vague immense d' [II vague d'] amertume [I, II, III se brisa sur son cœur de roche] et
107 I malade et qui n'allait pas moins jusqu'à 108 I malheureux alors, et com-
bien il maudissait la 109 I deux. Quel I R Mais capable de sentir comme un avare
sait sentir, il dit d'une voix douce [A il eut la force de mentir encore d'une voix d'ange :] //
C'est 111 I fille, tu I et comme ça m'fait d'la 112 I Mais j'pense 113 I
jusqu'à d' main, pour 116 I bon ça I fille. J'peux 117 I voudras. Si
I penses, mon vieux, que 118 I bien, répondit l'épouse en se levant avec peine. // Elle
II, III bien. // Et elle attendit 119 I, II, III poêle, puis remonta se

Séraphin prit soin d'elle à sa façon, qui était des plus simples. Il resta dans la cuisine et fit semblant d'attiser le feu qui s'en allait. Puis il s'assit en face de la petite fenêtre où se ramassait un paysage de fin d'automne, tout en froidure, avec, au milieu, des sapins noirs, et, un peu plus haut, la colline jaune. Séraphin songea à sa détresse. [54] 125

— Il y a pas à dire, marmonnait-il, c'est pas dur à la misère, ces poulettes-là. Pourtant, elle avait l'air forte quand je l'ai mariée. Peut-être aussi que ça va passer tout seul. Attendons, voir.

Enfin, il eut une pensée illuminante. Une fois dans sa vie il pourrait faire un grand sacrifice. 130

N'avait-il pas acheté chez Lacour, trois ans plus tôt, une petite boîte de thé qui lui avait bien coûté vingt-cinq sous ? S'il en offrait une tasse à Donalda ? Après tout, n'était-il pas capable d'une telle générosité ? Et puis, sa femme n'était peut-être pas une aussi mauvaise créature ? 135

Combien ce mari eût aimé que toute la paroisse le vît agir, quand il fouilla dans l'armoire d'une main lente, pour y trouver à la fin, dans une boîte de fer-blanc, deux cuillerées à soupe de thé jaunâtre, sec et poussiéreux ! Il en mit une pincée dans un bol, et l'arrosa d'eau bouillante. Au bout de cinq minutes, il montait doucement l'escalier, tenant des deux mains le précieux liquide. 140

— Tiens, dit-il à Donalda qui grelottait [55] toujours, je t'apporte une bonne tasse de thé. Ça, ça va te guérir, ma fille. 145

121 I simples et descendit à la cuisine pour y attiser 122 II, III cuisine, fit
 123 I, II, III allait lentement. Assis en 124 I avec au 125 I noirs et un peu
 plus haut la I, II, III jaune, Séraphin songeait à 126 I sa [R misère épouvantable
 A détresse]. // Y'a 127 I pas dures à 128 I Pourtant elle 129 I seul. Lais-
 sons voir. // Tout à coup il pensa à une chose prodigieuse, étonnante, renversante par son
 étendue et par la grandeur de son illumination. Il se rappela qu'il y a trois ans il avait
 acheté 130 II, III illuminante, qui lui fit voir le salut dans le sacrifice que voici. // Il
 avait acheté 133 I coûté 25 cents. S'il 134 I tout, il était capable d'une telle
 générosité, car après tout sa femme n'était pas une aussi 136 I créature. // Comme
 [R il eût aimé que A l'avare eût aimé] que 137 II, III Combien l'avare eût I vît
 quand 138 I R il chercha [A fouilla] dans I main impatiente, pour 139 I fin
 dans [D une S la] boîte I, II de fer blanc < II^a fer-blanc > [I A et les] deux 141 I
 bol qu'il arrosa 142 I l'escalier tenant [R dans sa A à deux mains] [R généreuse] le
 144 I toujours je II, III toujours. Je 145 I guérir ma

— Tu es bien bon, fit la malade, en dressant vers l'homme des yeux plus brillants que jamais et tout pleins déjà de reconnaissance.

Elle but le pâle mais chaud breuvage, car elle avait grand soif et se sentait faible.

Séraphin ne trouva pas un mot à répondre, tant il était rempli de la magnificence de son acte. Personne au monde, pas même le prodigue Alexis, n'eût fait mieux que lui, et avec un plus grand cœur. Il se crut bon à l'égal des saints. Dans cette maison de lésine, où l'avarice était devenue la seule grandeur, Séraphin Poudrier éprouva une sensation de bien-être et de contentement à la pensée qu'il donnait à sa femme malade tous les soins nécessaires. Et plus encore : du thé.

Au reste, il pousserait le dévouement jusqu'à ne pas quitter Donalda tant qu'elle serait malade. Et puis, tout s'arrangeait assez bien. Il n'avait pas de courses à faire, personne à voir, pas de contrats à rédiger. Les récoltes se trouvaient à l'abri et, sur la terre [56] froide, il ne restait pas une seule carotte, une seule betterave, un seul chou, une seule patate. L'ordre avait marché avec les saisons, et il régnait, comme par le passé, égoïste, au dedans comme au dehors. Séraphin savait qu'un sentiment de générosité ne suffirait pas à lui faire perdre la tête. Il possédait cette puissance de revenir quand il voudrait, à l'heure qu'il voudrait et de la façon qu'il voudrait à sa passion, pour lui plus vaste que l'espace.

146 I en enveloppant l'avare de ses [II, III en dressant sur l'avare des] yeux
 147 I, II, III jamais tout I pleins aussi de tendresse et de 149 I but ensuite le breuvage amer, car I D avait grande [S grand'] soif 151 I répondre tellement qu'il
 153 I Alexis n'eût fait les choses mieux que lui dans les circonstances et 154 I se sentit [R plus grand que tous les A bon à l'égal des] saints 155 I devenue une sorte de grandeur, maître Séraphin 156 I bien-être et de parfaite ivresse [II et d'angélique] contentement 157 I, II, III à son épouse malade 158 I D nécessaires et [S Et] plus I encore. // Du 159 I pousserait l'héroïsme jusqu'à I quitter un seul instant Donalda 160 I puis tout s'arrangeait si bien 162 I, II l'abri, et 163 I froide, malédiction des hommes, il 164 I L'ordre régnait froid, terrible, égoïste. L'ordre suivait les saisons. Séraphin, malgré la maladie qui venait de tomber, pareille à la foudre sur sa demeure, se sentit quand même heureux et très fort. Il savait 165 II, III régnait, et par 166 II, III dedans et au 168 I puissance miraculeuse de 169 I passion effroyable, plus 170 I espace. // L'avare n'y manqua pas. // [R Son épouse malade, couchée pour la journée, sans doute, ne viendrait pas le déranger dans ses calculs, et il préférerait toujours se trouver seul dans ces moments-là. Il ne manquerait pas l'occasion de prolonger l'ivresse où le précipitaient ses pensées d'un]. // Une fois par année Séraphin [II, III L'avare] avait

Il avait l'habitude d'inscrire dans un petit cahier, une fois par année, les intérêts perçus, ceux à venir, les recettes des récoltes, l'argent accumulé : il faisait son bilan, l'heureux homme.

Doué d'une mémoire prodigieuse, il n'entrait jamais dans ses livres, sur le fait, les prêts d'argent, ni aucune espèce de marché. Du reste, les billets qu'il conservait précieusement, aussi bien que les contrats signés par-devant notaire, se trouvaient toujours là, si jamais la mémoire venait à lui faire défaut. Mais la mémoire ne faisait pas défaut. Jamais. Et, très calme, il n'avait pas à réfléchir longtemps devant son cahier. Son [57] cerveau était devenu une machine qui enregistrait, sans erreur ni d'un sou ni d'une date, toutes ses affaires. Mentalement, Séraphin pouvait vous dire avec la plus grande facilité quels sont les intérêts de deux cent trente-sept dollars cinquante à douze et demi pour cent pour 92 jours, pour 101 jours, pour 3 ans et 3 jours. Dans ce genre de calcul, il ne manquait jamais d'étonner l'emprunteur et de l'acculer à une grande admiration, pas très éloignée de la crainte.

Donalda étant malade, l'occasion s'offrait belle, aujourd'hui, de caresser ces chiffres qui représentaient presque réellement des pièces d'or, des pièces d'argent, des billets de banque, en tas, en piles, en masse. Séraphin ne la manqua pas. Pouvait-il résister à l'ensorcelante habitude, puisqu'il devait rester à la maison ? Il alla donc, à pas feutrés, chercher le petit cahier dans le meuble d'acajou, et revint s'asseoir près de la table.

Il n'avait pas déjeuné. Il n'avait pas faim de nourriture périssable et qui empoisonne l'organisme. Il avait faim d'or, nourriture de permanence, d'éternité.

173 I R accumulé, enfin, l'avare [A il] faisait I bilan, [A l'heureux homme.] Il avait, toutefois, une curieuse façon de procéder. // Doué 174 I il ne prenait jamais note [R <illisible>] tout de suite et à la suite des argents prêtés, ni d'aucune espèce d'opération financière. Au reste 175 II les argents prêtés, <II^a prêts d'argent, II^b « argent ne s'emploie pas au pluriel » > ni II de transaction. <II^b « voir au dictionnaire » > [II, III D'ailleurs,] les 177 I notaire se 179 I calme et très serein devant son cahier, il 181 I machine à calculer. Elle inscrivait, sans se tromper ni d'une cent, ni 184 I à 8 1/2 % pour 186 I de calculs l'avare se mouvait tel un nageur indien en eau profonde, ce qui [II, III calculs, il] ne manquait 187 I de le pousser dans une 188 I crainte. // L'occasion s'offrait belle aujourd'hui pour l'avare de caresser 190 I représentaient concrètement des 192 I masse. [II, III L'avare ne la manqua pas. D'ailleurs, pouvait-il] Pouvait-il 193 I L'ensorcelante tentation ? // Il 198 I nourriture céleste. // Il

200 Il commença son travail lentement, avec [58] une précision
qui l'étonnait. Il constata que sa mémoire était aussi fidèle que
jamais. À la fin, il trouva ceci. Les intérêts sur billets et sur prêts
hypothécaires lui avaient rapporté la somme de mille six cent
205 cents dollars exactement. Il fut surpris, d'abord, de trouver que
la ferme lui donnait exactement trois cents dollars. Pas un sou
de plus ni de moins.

— C'est curieux, fit-il. Ça se peut pas.

210 Dix fois, il recommença ses calculs mentalement. Dix fois, il
trouva la même solution : trois cents dollars.

— Allons-y pour trois cents dollars. Je peux pas me trom-
per. Et tant mieux, viande à chiens ! Pas méchante, ma terre ;
meilleure que les années passées. Elle engraisse, la bonguienne.
Elle engraisse. Mais il faut la ménager pareil.

215 Après avoir fait un trait, il écrivit le grand total :
« \$1,903.03 » et la date : « 17 novembre 1890. » Il serra ensuite
dans le petit meuble le cahier rempli des secrets de son péché,
et revint dans le bas côté, se [59] frottant les mains de bonheur et
de contentement. Il pensait :

220 — C'est pas trop pire, mille neuf cent trois piastres et trois
sous, pour une année de misère. C'est pas trop pire.

Il vint s'asseoir près de la table, à la même place, pour
mieux jouir, lui semblait-il, de sa richesse qu'il était le seul, dans
la région des Laurentides, à connaître jusqu'au fond.

225 Il n'avait pas faim. Il venait de respirer, de toucher, de man-
ger avec délices des chiffres représentant de l'argent. Il en était

200 I lentement avec 201 I, II, III qui l'étonna. Il I était plus fidèle
202 I jamais. [A tant mieux,] à la I ceci : les intérêts au cours de l'année sur
207 I plus, ni 208 I Ça s'peut 211 I pour \$ 300, répéta-t-il. J'peux 212 I
chiens ! Est pas I, II méchante ma I terre ; est meilleure 213 I passées. Elle
engraisse la bonguienne, elle engraisse [A y faut la ménager.] // Et l'avare, après
215 I, II, III trait, écrivit I total \$ 1903.03. < II^a « \$ 1.903.03 » et la date : « 17
novembre 1890 ». > Il 217 I des mystères de [R sa passion A son péché] et 218 I
le bas-côté < II^a bas côté > en se 219 I contentement, comme jamais n'en ont connu
les maîtres du monde, ni les plus grands artistes. Il 221 I pire. // Et Séraphin Poudrier
ne trouva rien de mieux que de s'asseoir à la même place pour jouir parfaitement de ses succès
et de sa gloire qu'il était le seul à connaître. 225 I faim. Ces chiffres, c'était pour lui de
l'argent qu'il venait 226 II délices, des

imprégné, saturé, gavé, il en était plein dans ses veines, dans son corps, dans toutes ses facultés. Il n'avait pas faim. Il était littéralement ivre d'or.

— Mille neuf cent trois piastres et trois sous, calcula-t-il. Ajoutons ça au capital déjà placé et prêté : cela fait bien, en chiffres ronds, dix-huit mille piastres. Les bâtiments, la terre, la maison, les meubles, et le magasin en haut, et les trois sacs d'avoine en plus, ça fait bien, sans aucune exagération, vingt mille cinq cents piastres.

C'est certain, comme la lumière de Dieu [60] nous éclaire, qu'il n'y avait pas un homme dans le comté qui « valait » plus que lui. Lui, Séraphin Poudrier, petit cultivateur, petit prêteur de rien du tout, mais qui tenait tout le monde dans sa main : monsieur le maire, monsieur le docteur, monsieur le député, tous les cultivateurs, depuis le plus gros jusqu'au plus petit. Peu d'hommes mangeant et ayant besoin d'un gîte qui ne lui devaient de l'argent. Il était le possesseur et le maître. Une joie profonde, sans limites, bleue comme un ciel de printemps, l'inondait.

Mais l'horloge, qui marque la durée de toute jouissance terrestre, sonna une heure.

— Viande à chiens ! grommela Poudrier en extase, qu'est-ce que je fais là ? Mes animaux qui sont pas soignés, et Donalda qui grouille pas pantoute³.

228 I corps et jusque par-dessus la tête. II 230 III trois cennes, calcula I calcula-t-il, ajouté au 231 I, II déjà investi <II^a placé> et I prêté, cela faisait bien en 233 I haut et 234 I ça faisait bien 235 III cinq cent piastres 237 I qui valait plus 238 I lui, lui 239 I tout mais I main, qui tenait monsieur 241 I les habitants, [II, III bien des cultivateurs] du plus I petit. Il n'existait peut-être pas un cultivateur dans le comté, pas un professionnel, pas un commerçant, pas un homme qui mange et qui a besoin 242 II, III hommes qui mangent et qui ont besoin II, III gîte ne lui I lui devait [R pas d' A de l'] argent 243 I maître. Il était immense. Il était Dieu. // L'avare tomba dans une véritable extase et il sentit une joie 244 I printemps, qui l'inondait 246 I marque le temps de la terre en toute durée de jouissance, sonna 248 I grommela [R Séraphin] l'homme [II, III l'avare] enivré par sa passion, qu'est-ce que j' fais

3. Dans ses corrections de l'édition originale, Louis-Philippe Geoffrion tente de décomposer le mot : « pà en tout », 'p'en tout ». Voir définition dans le glossaire.

Il sortit précipitamment, se rendit à l'étable, donna une portion aux bêtes qui la lui rendraient bien plus tard en argent.

Rentré dans la maison, il fut étonné que Donalda ne bougeât pas. Serait-elle plus mal ? Cette préoccupation fut vite
255 bouscu[61]lée par une autre : « Si au moins elle peut pas me demander du bouillon de poule ! »

Il pénétra doucement dans la chambre, ce grenier misérable, rempli d'un air de détresse, traversé en diagonale par un trait de lumière pâle que portait jusqu'au lit la lucarne ouverte
260 sur le nord.

La malade paraissait dormir, la tête penchée à droite, une main sous la mamelle gauche.

— Ça va-t-il mieux, ma fille, dit-il.

Donalda fit signe que non. Puis, ouvrant les yeux, d'où coulaient deux rayons étrangement lumineux, elle s'efforça d'articuler :
265

— Si tu allais au village, Séraphin, pour voir le docteur, m'achèterais-tu en même temps un chapelet, chez Lacour ?

— As-tu perdu ton chapelet de noces ?

— Oui, Séraphin, ça fait un mois, je pense.
270

— Laisse faire, ma fille, j'ai le mien, mon chapelet, on le dira ensemble. Tu comprends, je suis pas riche, il faut ménager.

Donalda laissa tomber sa tête brûlante sur l'oreiller, et de sa main droite, elle pres[62]sait son côté gauche, comme pour
275 calmer une grande douleur.

251 I précipitamment pour se rendre à I étable, où il donna 252 I lui rendrait plus tard en premier, c'est-à-dire en I argent. // En rentrant dans 253 I ne bougeait pas 255 I me d'mander du 256 I bouillon d'poule 257 I grenier infect, rempli 258 I détresse, traversée en diagonal par 259 I lucarne fermée sur 261 I, II, III droite et une 262 I sous le mamelon [III le sein] gauche 263 I va-t-y mieux ma fille, s'inquiéta l'avare ? // Donalda 264 I yeux d'où 265 I, II, III rayons extraordinairement lumineux 267 I village, mon vieux, pour 268 I chapelet chez 269 I chapelet d'noces 270 I oui, mon vieux, ça moi je pense. // Ben, laisse faire ma fille, j'en ai [A R <illisible>] un chapelet 272 I comprends j' sus pas riche, y faut 273 I oreiller, [R tandis A alors] de 274 I droite elle pressait tendrement son

Séraphin la regardait avec curiosité, et, au fond, se tourmentait parce qu'il n'avait rien à dire. À la fin, pour la rassurer, il trouva ceci :

— Je m'en vas guetter Alexis.

À ce seul nom, la malade ouvrit de nouveau les yeux, et un 280
sourire presque imperceptible effleura ses lèvres sèches. Elle ne parla pas, cependant. Les frissons avaient diminué, mais une soif horrible la dévorait toujours. Elle offrit cela au Christ du Calvaire pour la conversion d'Alexis, afin « qu'il lâche la boisson puis les femmes ». [63] 285

276 I curiosité et au fond se tourmentait [I, II, III *beaucoup*.] Pour la rassurer il trouva ceci : // J'm'en 281 I sourire imperceptible 283 I Christ sur la Croix pour 284 I Alexis, [R < illisible >] pour « qu'il I, II boisson et puis [III pis] [III, V le blasphème] les

Chapitre V

Vers les trois heures de l'après-midi, Séraphin avala, comme une bête, cinq galettes de sarrasin et but un grand bol d'eau. Il guettait Alexis depuis une heure, lorsqu'il s'aperçut qu'une voiture chargée de bois venait de passer devant sa porte. Il sortit précipitamment.

— Alexis ! Alexis ! cria-t-il.

— Ouau ! répondit une voix forte qui se fit entendre aux quatre coins des bois d'alentour.

Et la pesante ouaguine^a s'arrêta au sommet de la côte.

— Ah ! Je suis donc content de te voir, fit Poudrier en s'approchant.

Il dit aussi un bonjour à Bertine, qui se trouvait assise sur la charge de billots, aux côtés de son père.

— Tu sais, mon vieux, continua-t-il, Donald est pas ben pantoute. [64]

a. Du mot anglais « wagon », chariot de ferme.

2 I avala comme 3 I, II, III et il but 4 I heure lorsqu'il 5 I voiture venait I porte et qu'elle s'engouffrait maintenant dans la côte. Il 10 < II^a pesante ouaguine « Note bas de page : 1- chariot de ferme » > < II^b « Ce mot sera-t-il compris d'un lecteur français ? » > s'arrêta I s'arrêta presque au pied de la montée. Ah ! j' sus ben content de t' voir, dit l'avare en s'approchant de la voiture II s'arrêta au sommet de la côte juste avant de s'y engouffrer. // Ah ! Je suis ben content de te voir, fit [II, III l'avare] en s'approchant. // Il 13 I bonjour amical à Bertine qui 14 I billots aux

Alexis, accroupi sur sa charge de bois, tenant de sa main gauche les guides bien tendues, et de sa droite un long fouet en nerf de bœuf, le dévisageait. Une grande inquiétude changeait peu à peu son visage, marqué d'une cicatrice au front, trace d'une blessure qu'il s'était faite aux camps^b des MacLaren¹, en haut de la Lièvre^{2,c} lors d'une furieuse bataille à coups de poings et à coups de haches. Il dit enfin :

— Bon yeu de bon yeu ! Quoi c'est qu'elle a ? Je m'en vas descendre la voir.

— Non, non, fit Séraphin. Elle repose un peu, il faut pas la déranger.

— Ouais. Mais ça fait-il longtemps qu'elle est de même ?

— Depuis hier.

— Je m'en vas-t-il aller voir le docteur ?

— C'est pas nécessaire. Je crois quasiment que c'est une indigestion. Seulement ça ferait mon affaire extra si tu me laissais Bertine pour voir à l'ordinaire, tu comprends, pis pour voir un peu à tout'. [65]

— Ça peut pas mieux s'adonner, Séraphin. Débarque, Bertine.

b. Logements de bûcherons dans la forêt.

c. Rivière dans le comté de Labelle, province de Québec.

18 I, II bien bandées, < II^b tendues > et dans < II^b de > sa droite [II, III droite, un] un 19 I, II, III bœuf, dévisageait l'avare. Une 20 I R son dur visage, I, II marqué d'une cicatrice au front, qu'il s'était faite < II^b « On ne se fait pas une cicatrice mais une blessure qui, elle, laisse une cicatrice » > au 21 I MacLaren en 22 II, III Lièvre lors 23 I coups d'haches. [I, II, III Après un moment, il trouva à dire :] // Bon yeu d'un bon yeu. Quoi ce qu'elle a ? J' m'en 26 I peu ; y faut 28 I fait-y longtemps qu'est d' même 29 I hier. // J' m'en vas-t-y aller 31 I nécessaire. J' cré quasiment qu' c'est 32 I, II^c R ferait ben mon affaire [II^c A extra] si 34 I à toute. // Ben certain, mon vieux Séraphin. Ça peut [A pas] mieux. Débarque donc Bertine II à toute. // Ben certain, mon pauvre Séraphin. Ça peut pas mieux. Débarque,

1. Compagnie d'exploitation forestière qui opérait surtout dans le canton de Marchand, ancien comté d'Ottawa, au nord de Masson, le long de la Lièvre.

2. Rivière qui traverse les comtés de Labelle et de Papineau.

Et la jolie fille d'Alexis, âgée de seize ans, vive, vigoureuse, l'œil clair, et un teint de pomme mûre, sauta dans l'herbe gelée.

— Tu comprends, continuait le cousin prodigue, je l'amena
40 nais au village pour l'agreyer de linge, pis de dentelle, je sais pas le diable quoi, moé. En tout cas, ça sera pour une autre fois.

Il se tenait maintenant debout, en équilibre, sur l'un des
billots.^d Dans son temps, Alexis passait pour un des meilleurs
draveurs^e sur la *Lièvre* et la *Rouge*³. Il n'avait point changé. En ce
45 moment, fier, le torse cambré, beau, il dominait la plaine et la rivière. Avant de partir, il dit encore :

— En tout cas, prends ben soin de Donalda. Tu sais que c'est une femme dépareillée. S'il t'arrivait quelque chose, ça me ferait de la peine. J'arrêterai à cinq heures. [66]

50 Et il pensa en lui-même : « Si fine et si belle ».

— Aie pas peur, fit Poudrier qui se dirigea avec Bertine vers la maison.

De très loin, dans l'air gris et bas, on pouvait entendre la
voix sonore d'Alexis, commandant ses deux chevaux : « Soldat !
55 Prince ! Maudit Prince, marche donc ! »

Mais personne n'entendait le cœur de cet homme qui disait :

— Pauvre Donalda ! Si ça peut pas être grave, toujours ? Bon yeu de bon yeu ! que c'est de valeur. En tout cas, je m'amu-

d. Troncs d'arbres, billes.

e. Flotteurs. Au Canada, ouvriers qui font le flottage à bûches perdues.

37 I, II, III la belle fille I, II de 16 ans, alerte, vigoureuse, l'œil vif, et
39 I prodigue, j'l'amena 40 I pour la greyer d'linge, pis d'dentelle, j'sais pas
le yable quoi, moi. En 41 I car ça 42 I en équilibre debout sur 43 II, III
temps Alexis 44 I draveurs [II^a Note bas de page : 1- Flotteur] qu'aient jamais
vus la Lièvre 45 I cambré, fort, il 46 I partir il 47 I cas prends 48 I
dépareillée. Si y t'arrivait quecchose, ça m'ferait ben d'la peine. // Et 50 I, II,
III et si jolie ». // [I E] pas peur [I, II et merci ben] fit l'avare [I en se dirigeant] avec
56 I Mais l'avare n'entendait point le 59 I yeu d' bon yeu que c'est d' valeur
I cas j' m'amuserai

3. Rivière qui traversait les comtés d'Ottawa et d'Argenteuil.

serai pas à l'hôtel ; il faut que je soye de retour, icit', pour cinq 60
heures sonnantes.

— Soldat ! Prince ! [67]

60 I l'hôtel *Godemer* ; y faut que j' soye de retour *icitte* <II^a Geoffrion propose de changer tous les *icitte* par *icit'*>

Chapitre VI

Bertine ne tarda pas à monter voir la malade, qu'elle trouva demi-couchée sur le dos, et respirant avec peine.

— Que tu es bonne d'être venue, dit Donald. Ah ! si tu savais comme je souffre.

— Prends patience, ma vieille. On va te guérir vite. Je m'en vas voir à tout. On va ben te soigner. D'abord, tu vas boire un bouillon de poulet.

— As-tu du bouillon de poule ?

— Pas dans le moment, mais je vais en tuer une. Ça tardera pas.

Donald se redressa dans son lit, les deux mains en avant d'elle, pour une supplication émouvante. Elle trouva la force de dire :

— Fais pas ça, Bertine. Il m'en voudrait à mort.

Et elle retomba comme une masse.

Bertine descendit bientôt, balaya la cuisine, rangea chaque chose, épousseta par[68]tout, nettoya le dessus du poêle. Elle allait, vive, propre, travaillant avec ordre, comme une abeille.

2 I malade qu'elle 3 I trouva couchée sur I dos et I respirant à peine
4 I, II, III venue, *laisse échapper* Donald 5 I souffre. // *Laisse faire*, ma vieille. J'
m'en vas voir à toute. On va te soigner correct. D'abord tu 7 I un bon bouillon d'
poule. // As-tu 9 I bouillon d'poule ? // Pas là, mais j' vais 10 I Ça ne tar-
dera 15 I, II Il t' <II^c m'> en 17 I Bertine, une fois descendue, balaya

Séraphin la regardait du coin de l'œil tout en réparant une courroie de harnais. Cette belle fille, dans la maison, lui apportait un air de fête qu'il ne connaissait pas. Il sentait courir dans ses veines un sang neuf et bouillant. Malgré lui, ses yeux revenaient toujours se poser sur cette croupe rebondissante de Bertine, sur ces mollets fermes et gras que la jupe trop courte laissait voir en plein, et sur la poitrine surtout, la plus belle du monde, et qui faisait éclater le corset trop petit. Jamais Poudrier n'avait été secoué aussi fortement par le désir. La luxure, la vieille luxure qu'il combattait depuis tant d'années, reprenait le dessus. Elle finirait par le broyer dans ses anneaux de chair et de plaisir. Il se laissa faire. Il oublia absolument que sa femme était peut-être en danger de mort, et que Bertine venait exprès pour elle. Il imaginait les moyens de posséder, bientôt, tout à l'heure, dans le foin de la grange, cette ragoûtante paysanne aux lèvres charnues et [69] rouges, à l'œil vif où paraissaient courir des lueurs de convoitise et d'abandon.

Bertine, honnête comme un arbre, ne se souciait pas plus de l'homme que de son péché. Elle était loin de penser, d'ailleurs, que son corps pourrait exciter son cousin. Elle travaillait.

Séraphin, que les désirs impurs pénétraient de plus en plus, alla faire semblant de fendre du bois dehors. Car Bertine, pensait-il, sortirait tantôt. Il pourrait lui parler. Déjà il se grisait d'images et d'attouchements. Mais il fut arraché à sa rêverie par

21 I de cuir. Cette I fille dans la maison lui 24 III, V sur elle. // – *Quelle est dure à l'ouvrage, pensait-il. Ça me ferait sûrement une bonne femme. Peut-être un peu gaspilleuse, mais je la mettrais vite à ma main. // L'avare oublia absolument que son épouse était peut-être en danger de mort, et que Bertine venait exprès pour elle. Il imaginait les sommes fabuleuses que le labeur de cette fille lui accumulerait. Comme ils vivraient heureux ensemble ! Et peut-être que le cousin Alexis lui donnerait un trousseau, une vache, des poules, et une partie de la vieille terre abandonnée dans le rang Croche. Qui sait ? // Séraphin bâtissait des rêves. Qu'on lui eût appris, là, que sa femme venait de mourir, il était capable de fixer la date de son mariage avec Bertine. Il nageait maintenant dans une mer d'espérances. // – Ah ! si le bon Yeu venait chercher Donald, pensait-il, quelle délivrance et quel avenir pour moi. // Il fut arraché à sa rêverie par la présence de Bertine qui 27 I monde et qui, pareille à du marbre, faisait [II et faisant] <II^b et qui faisait> éclater I, II jamais l'avare n'avait 29 I reprenait donc encore <II^a, II^b R donc,> [II^c R donc] le 31 I, II que son épouse était en 32 I mort et 33 I II s'imaginait que tout à l'heure, bientôt, il posséderait dans le foin cette 34 I lèvres si épaisses et si rouges 36 I, II de convoitises <II^a, II^b convoitise> [II^c> convoitise] et 37 I arbre se souciait peu de l'homme qui portait le péché 39 I, II exciter Séraphin. Elle travaillait. // L'avare que [I le feu de l'impureté envahissait II les aiguilles de l'impureté pénétraient] de 41 I alla s'asseoir dehors. Il nageait toujours dans une mer délectable de désirs, d'images et d'attouchements. <II^b « aie ! » > II 43 I rêverie coupable par*

la présence de la jeune fille qui se tenait devant lui, un couteau à
45 la main.

— Quel poulet qu'on va tuer, cousin, demanda-t-elle ?

— Hein ! Tuer une poule ! tuer une poule ! répéta-t-il.

Mais il se ressaisit aussitôt :

— T'as raison. J'y avais pensé, moi itou. J'allais justement
50 en tuer une avant que t'arrives. Tiens, prends donc celle-là, icit',
la petite grise.

Bertine ne fut pas longue à revenir avec la volaille. La plu-
mer, la vider, la laver, la [70] mettre au feu, ce fut l'affaire de quel-
ques minutes.

— Quelle fille smatte^a, pensait Séraphin qui ne la quittait
55 pas des yeux. Et viande à chiens ! Quelles fesses itou, quelles
fesses ! Il s'ennuiera pas avec ça, le petit Omer Lefont. Une
vraie belle fille !

Et Séraphin allait dans la cuisine, agité, incapable de rester
60 en place. Il attisait le feu en attisant ses désirs. Il pompait l'eau
dans la tonne. Il avait presque envie de chanter. Il se sentait
jeune, gai, heureux. La fille appétissante lui faisait oublier la vo-
laille d'argent.

Comme cinq heures sonnaient, il se rendit à l'étable pour
65 traire les vaches et soigner les animaux. De son côté, Bertine
préparait le souper. Mais elle ne trouva rien, ni beurre, ni
graisse, ni thé, pas même de pain.

— Il n'y a pas de pain dans la maison ? demanda-t-elle à son
cousin qui rentrait avec sa chaudière presque remplie de lait
70 chaud.

a. Habile, vaillante, du mot anglais : *smart*.

44 I, II, III de Bertine qui 45 I main. // *Quelle poule* [II *Quelle poulet*] <II^b
Quel poulet> qu'on 47 I, II, III répéta l'avare. // Mais 49 I, II T'as ben rai-
son II, III pensé, moé itou I itou. J'étais justement pour en 50 I, II que t'arrive
<II^a t'arrives>. Tiens 51 I la p'tite grise 53 I feu ce 55 I Fille smart, pen-
sait I Séraphin en la regardant agir. Et 56 III, V chiens ! *Quelle bonne femme ça*
va faire au petit Lefont I *Quelles* [A *belles*] *fesses itou*. [R *Quelles fesses* !]. Y s'en-
nuiera 58 I, II, III Et l'avare allait 60 I le poêle en 62 I jeune, parfaitement
heureux. // La 64 I, II, III sonnaient, Séraphin se I, II l'étable, <II^a pour>
traire 68 I maison, demanda 69 I, II remplie d'un lait chaud et qui sentait le
sang. // Pas

— Pas vrai ? C'est curieux. Ta cousine a [71] boulangé la semaine dernière. On aurait-il déjà tout mangé ?

— Pas de thé, non plus ?

— Nous avons bu le restant à matin. Je dois toujours aller au village pour m'acheter ces choses-là qui me manquent. Mais je suis pris de tous bords et de tous côtés. 75

— Dans ce cas-là, dit Bertine, on va s'arranger avec ce qu'on a.

Elle fit des galettes avec de la farine de sarrasin, mit un pot de lait sur la table. Et, après avoir tiré le bouillon de la poule, elle réussit, avec la chair, une sauce blanche mangeable, liée de farine et de lait. 80

Poudrier n'en croyait pas ses yeux.

— C'est certain, pensa-t-il, que si cette petite dépensière reste icit' encore une couple de jours, je suis ruiné. 85

Bertine saupoudra de sel (elle ne trouva point de poivre) le bol fumant de bouillon, et monta le porter à la malade.

Donalda, assise dans son lit, paraissait aller mieux. Sa cousine trouva qu'elle avait un bon œil, et même de belles couleurs. De fait, la joue gauche était particulièrement rose. [72] 90

— Tiens, ma cousine, dit-elle, en tendant le bol. Ça, c'est riche, ça va te faire du bien.

La malade eut un sourire qui attendrit Bertine. Elle l'aidait maintenant à boire en lui soutenant la tête.

— Que c'est bon ! Que c'est bon ! Je pense que ça va aller mieux. Merci. 95

72 I aurait-y déjà 73 I Pas d' thé 74 I restant hier. Je 75 I qui m' manquent. Mais j' sus pris d'un bord pis l'autre. // Dans 77 I avec c' qu'on 79 I sarrasin frais, mit 80 I lait chaud sur I table et après I poule elle réussit [III apprêta,] avec 81 I chair une I mangeable, faite de fleur et 82 I, II, III lait. // L'avare n'en 83 I pas les yeux. La fin des temps serait-elle venue ? // C'est 84 I, II, III pensa-t-il que 85 I R jours, je suis [A j'sus] ruiné 87 I bouillon et 88 I Donalda assise dans son lit paraissait 89 I œil et 91 I ma vieille, [II chère vieille] [II^c cousine] dit-elle I Ça est 92 I va t' faire 93 I Bertine, qui l'aidait 94 I boire, en

— Prends pas de soucis pour rien, Donalda. Si tu as besoin de moi, tu n'as qu'à m'appeler. À c't'heure, je m'en vais donner le souper à ton homme.

100 Et elle descendit vivement, sans faire de bruit. Elle alluma deux chandelles, une à chaque bout de la table.

— C'est curieux, Bertine, dit Séraphin, en se servant de sauce blanche, c'est curieux que ton père n'arrive pas. Il avait pourtant promis d'être icit' à cinq heures.

105 — Son père fait ce qu'il peut, répondit-elle sèchement. En tout cas, laissez faire : il est capable d'arrimer ses affaires tout seul.

— Ah ! pour ça, t'as ben raison, ma fille.

Bertine parlait de la sorte, sans aucune sympathie, parce
110 qu'elle détestait souverainement son cousin qui, même marié, était resté un vieux garçon dégoûtant, un vieux [73] grippe-sous qui grattait jusque sur le pain, sur le thé, sur le lait, sur le beurre, sur le poivre. Plus que cela : de peur de l'épuiser, il ménageait sa terre, l'admirable prodigue qui ne demande qu'à donner, don-
115 ner encore, donner toujours. Décidément, Séraphin Poudrier ne valait point la corde à le pendre. Bertine ne se donnait même pas la peine de lever les yeux sur lui. Ce grand corps osseux, brun, courbé comme un mauvais arbre, cette tête chauve, ce visage long, cette bouche édentée, ces yeux malicieux et cupides, tout, tout dans cet être lui faisait horreur.

120 Mais, lui, la désirait passionnément. Il souhaitait poursuivre un entretien qui l'aurait conduit, peut-être, à un charnel rapprochement. Au contraire, la conversation tomba raide, comme une pierre dans l'eau, avec cette différence qu'elle ne laissa pas

98 I A À c't' heure 100 I bruit, *tel un oiseau*. Elle 102 I, II, III dit l'avare, en 103 I pas. Y'avait 104 III promis de revenir pour cinq I, II heures. // Mon père fait 106 I cas laissez I capable de s'arrimer 109 I sympathie parce 111 I vieux gratteux [II, III grippe-sou] qui ménageait jusque 112 I beurre et jusque sur 114 I terre [R de peur de l'épuiser.] La terre, la belle terre de chez nous, l'admirable prodigue, la folle prodigue qui I donner et donner encore et donner 115 I Poudrier était un être à pendre. Bertine 116 II, II^c à pendre I Bertine n'osait même pas lever 119 I R bouche pendante, édentée 121 I, II, III, V Mais lui, de son côté, la III, V lui, l'admirait beaucoup. Il 122 III, V à la grande déclaration. Au I un imperceptible mais charnel I rapprochement. // La conversation, au contraire, tomba raide comme

même la plus légère trace sur les deux figures désormais fermées. 125

Poudrier mangea avec sensualité, comme jamais il n'avait mangé dans sa vie. Il soufflait fort, regardant droit devant lui, tandis que les morceaux de volaille et les ga[74]llettes de sarrasin disparaissaient avec rapidité. Il eut tôt fini. Il se leva, se prépara 130 à sortir. Bertine lui dit :

— Il faudrait du bois.

— Je m'en vas t'en rentrer une couple de brassées.

Il alla à l'étable, d'où il revint longtemps après.

— Et le bois, fit Bertine ? 135

— Ah ! oui, le bois. J'avais oublié.

Il sortit de nouveau. Il faisait si noir maintenant qu'à vingt pas on ne distinguait même pas la grange dont les lignes brisées se confondaient avec la colline. Mais Poudrier travaillait aussi bien dans les ténèbres qu'en plein midi. Est-ce qu'autrefois il ne labourait pas souvent à la mince clarté des étoiles ? Or, scier du bois et le fendre, dans la pleine noirceur, et près de la maison, c'était pour lui bien peu de chose. Il se pressa donc d'entrer les deux brassées de rondins, mais auparavant, dehors, il les avait comptés. 140 145

Bertine, sa besogne terminée, monta voir la malade.

Donalda ne dormait pas. Elle ne dormait jamais et jamais ne demandait à manger. [75] Le frisson unique et si alarmant avait disparu, mais une fièvre épuisante la brûlait des pieds à la tête. Elle demanda de l'eau. Elle avait soif. Elle avait toujours 150 soif. Elle respirait avec la plus grande difficulté. Elle cherchait de l'air. Elle voulait manger de l'air.

125 I, II, III fermées. // L'avare mangea 127 I sensualité comme jamais dans sa vie il se souvenait d'avoir mangé. Il 128 II, III mangé de sa 129 II, IV de volailles et 130 I disparaissaient dans sa bouche énorme avec une rapidité inquiétante. [R Il eut tôt fini.] Comme il se levait, se préparant à 132 I bois. // J' m'en 137 I, II maintenant qu'on ne distinguait pas même la grange, à vingt pas, dont 139 I colline en arrière. Mais [I, II, III l'avare] travaillait 140 I autrefois, il 141 I la [R pâle A mince] clarté 142 I, II, III noirceur et 147 I, II pas, la pauvre elle < II^b R la pauvre elle >. Elle 148 I unique et terrible avait 149 I fièvre comme elle n'en avait jamais éprouvé la 151 I respirait aussi avec I difficulté. // Veux-tu

— Veux-tu que ton mari aille chercher le docteur ? suggéra Bertine.

155 — Non, pas aujourd'hui. Attendons à demain. Ça va peut-être aller mieux cette nuit.

Donalda entrecoupait ses mots de longs silences, comme si elle allait les chercher au fond d'un abîme, où l'air et la lumière n'existaient point.

160 — En tout cas, ajouta Bertine, c'est moi qui vas coucher en haut pour te veiller. Ton mari couchera de l'autre bord ou ben il s'arrangera comme il voudra.

— Laisse-le faire, trouva la force de répondre la malade, en posant une main fiévreuse sur son côté gauche.

165 Bertine retrouva Séraphin qui se promenait lentement dans la cuisine. À la lueur falote de la chandelle, elle se mit à feuilleter de vieux journaux. [76]

170 Le vent s'était élevé. Il paraissait venir de très loin. Une corde battait sans cesse la barrière. On eût dit du bois sec qui pétillait. Le froid persistait toujours. Une atmosphère d'angoisse se condensait sous le toit des Poudrier, et Bertine, ne pouvant plus résister, consentit à ouvrir la bouche.

— Pourquoi, cousin, ne faites-vous pas un petit feu dans le haut côté ? Puis vous coucheriez dans la chambre des étrangers.

175 — C'est pas la peine, ma fille. Je m'en vas faire un bon lit ici', en bas, avec la chaise berçante accotée sur le bahut.

— Je sais que vous êtes capable de vous arranger tout seul. Dormez tranquille. Cette nuit je veillerai Donalda. Bonsoir.

— Bonsoir.

153 I, II, III docteur, *demand*a Bertine 155 I aujourd'hui, *encore*. Attendons 156 I nuit, *répondit* Donalda, *en entrecoupant* ses 160 I, II, III cas, *dit* Bertine I, II, III qui *va* coucher 165 I, II, III retrouva l'*avare* qui, la tête baissée, se promenait [I, II tranquillement] <II^c lentement> dans 167 I feuilleter des vieux 168 I, II loin et lourd [II et semblait] *comme de la boue quand il frappait la maison*. Une 169 I R cesse une *planche* de la 170 I angoisse *régnait* sous 171 I, II, III toit de l'*avare* et 172 I résister consentit 173 I un *p'tit* feu 174 I haut côté ? [II haut-côté] *vous pourriez* coucher dans 175 I fille. J' m'en 176 I bahut. // *Alors, mon cousin*. Je 177 I arranger. Dormez tranquille, cette

Et elle monta, après avoir pris sur la table une chandelle al- 180
luminée.

C'est à ce moment que Poudrier se rendit compte que, de-
puis cinq heures du soir, deux chandelles brûlaient sans cesse,
inutilement.

— Quel gaspillage ! pensa-t-il. C'est ben sûr que cette fille- 185
là va me mettre dans le chemin. [77]

Et, sans doute pour se consoler, et après s'être assuré que
la porte était bien fermée ainsi que les deux fenêtres, il pénétra
dans le haut côté sans faire le moindre bruit. Il s'engagea dans
l'escalier de ténèbres qui conduisait aux trois sacs d'avoine. 190

Il plongea sa main froide dans l'un des sacs, avec quelles
délices ! avec quel bonheur ! avec quel ruissellement de joie et
de passion ! Du premier coup il toucha la bourse de cuir. L'or,
l'argent, les billets de banque, la vie, le ciel, Dieu. Tout. Il laissa
filer un long soupir. Un moment, il resta dans les ténèbres, 195
abruti par sa volupté, puis, après avoir barré la porte de cette
chambre secrète, il descendit comme un voleur les douze mar-
ches de l'escalier branlant, mené par une autre passion, long-
temps concentrée et devenue hallucinante. S'il pouvait voir Ber-
tine se déshabiller. Seulement l'entrevoir. Un éclair de peau 200
dans la nuit. La durée d'un instant. Ah ! combien il garderait,
toute sa vie, dans ses yeux, cette affolante image ! Mais il ne
bougeait pas, espérant toujours qu'il entendrait le bruit d'un
corset qu'on enlève. Rien. [78]

180 I monta après 182 I, II, III que l'avare se I, II, III que depuis [I
six] heures 183 I cesse inutilement 185 I C'est certain [II, III certain] que
c'te fille va m' mettre dans l' chemin 187 I consoler, Séraphin, après 188 I,
II bien barrée < II^a fermée > ainsi I, II, III fenêtres, pénétra 189 I, II, III bruit
et s'engagea 190 I qui le conduisait I avoine. // Avec quelles délices ne plongea-
t-il pas une main froide dans l'un des sacs ! Quel bonheur ! Quel ruissellement de joies et
194 I ciel. [R dieu.] [R Dieu. A Tout.] L'avare laissa 196 I R de cette [A la] cham-
bre 197 I les huit marches 198 I branlant. // Revenu dans la cuisine, il s'ar-
rêta, saisi au cœur, par une autre passion [R non moins terrible et non moins hallucinante.
Un désir fou le rongerait] [A branlant, mené par une autre passion longtemps concentrée et
devenue hallucinante.] S'il III, V branlant. // Il fut tout surpris de ne pas retrouver sa
cousine dans le bas côté. // — Elle est partie se coucher, dit-il. // Et il se mit à marcher lente-
ment. Sa tête brûlait. Il pensait à demain. // N'entendant aucun bruit il conclut que Do-
nalda venait de mourir. Il éprouva une sensation de bien-être. Ne pouvant plus attendre, il
risqua. Il monta la première marche de l'escalier. Son idée était d'arriver au grenier en deux
bonds, et de voir sa femme morte. Il mit 202 I, II image ! L'avare ne

205 — Serait-elle déjà en jaquette^b, pensa-t-il ? Malchance.

Son vieux cœur dur battait, métallique, par à-coups. Franchement, les trois sacs d'avoine possédaient-ils une plus grande puissance d'appel que la chair de Bertine ? Ne pouvant plus attendre, il risqua. Il monta la première marche de l'escalier. Son
 210 idée était d'arriver au grenier en deux bonds, et de surprendre Bertine à moitié nue. Il mit l'autre pied sur la troisième marche, qui craqua.

— Voulez-vous quelque chose, cousin, cria d'en haut la voix de Bertine ?

215 — C'était rien que pour voir comment Donalda était.

— Pas plus mal. Si ça rempire, je vous réveillerai. Bonsoir.

— Bonsoir, dit faiblement Séraphin qui décida de se coucher.

Il se fabriqua un lit avec deux chaises, des manteaux et une
 220 vieille couverture. Mais à peine s'était-il tourné sur le côté droit, offrant au sommeil ses vieux os, que Donalda commença de tousser péniblement. [79] C'était une toux sèche et lointaine, qui s'échappait par saccades.

Bertine alluma la chandelle et vint près de la malade qu'elle
 225 trouva presque assise dans son lit et se plaignant d'un point de côté qui lui transperçait le corps quand elle respirait et surtout quand elle toussait.

— Ah ! que j'ai soif, soupira-t-elle !

— Tu bois peut-être trop, Donalda, fit Bertine en lui offrant
 230 le gobelet.

— Ah ! si tu savais comme j'ai mal à la tête et comme j'ai chaud.

b. Chemise de nuit.

206 I battait à se casser. Franchement 209 I il [R se hasarda] risqua I Il franchit la 210 I était de monter rapidement au I, II bonds, si possible, et 219 I lit [R de fortune] quelconque avec 221 I, II ses mauvaises chairs, que 222 I qui tombait par 226 I lui déchirait le corps. [I, II C'était surtout quand elle respirait et quand elle toussait que son point lui faisait mal.] [II^c corps quand elle respirait et surtout quand elle toussait.] Ah ! 229 I bois p't'être trop Donalda

Et la toux s'accroît, pénible, quinteuse.

— Essaye de dormir, pauvre vieille. Dès demain matin, nous ferons venir le docteur, assura Bertine en la couvrant comme il faut jusqu'au menton. 235

Après quoi, elle souffla la chandelle, et la maison retomba dans la nuit, fermée comme un four. Le vent courait encore sur la toiture de bardeaux, dans la prairie et sur les coteaux désolés. Puis il cessa. On entendait seulement la respiration difficile de la malade, et, de temps à autre, la lame aiguë de la toux qui rentrait dans les chairs. 240

À force de prières, à force de demander [80] pardon pour tous les péchés qu'elle avait commis, après avoir pardonné les offenses des autres, au prix de tous les courages et de tous les sacrifices, Donalda se rendit jusqu'au point du jour sans se plaindre et sans déranger personne. D'ailleurs, avant que l'aube n'eût décoré d'une couronne d'opales les sveltes épinettes et les merisiers énormes au sommet de la montagne, Bertine était déjà debout et habillée. 245 250

Elle trouva la malade couchée sur le côté droit, les yeux grands ouverts, plus brillants que jamais, et fixant le crucifix pendu à la muraille.

— Comment te sens-tu à matin, demanda Bertine ?

Donalda fit un effort déchirant pour respirer. Ses joues étaient brûlantes, et la sueur couvrait son front. Avec une voix qui paraissait s'éteindre tranquillement, elle dit : 255

— J'ai tous-sé... toute... la nuit... Mais... mon point... me... fait... moins mal. C'est... p't'être... parce... que j'ai craché.

Bertine faillit laisser échapper un cri en regardant dans le vase, où elle vit des crachats teintés de sang, couleur de sucre 260

233 I, II toux recommença. [II^c s'accroît,] pénible I quinteuse. Certainement que cette fois-ci elle sortait d'un tombeau. [II Certainement qu'elle venait d'un tombeau]. // Essaye 234 I matin nous 237 I quoi elle 238 I nuit opaque, dure, fermée 239 I, II les coteaux <II^b coteaux> désolés. [I Tout-à-coup] il 240 I, II, III cessa. Le silence [I avait repris II, III reprit] sa place. On 241 II malade contre la noirceur opaque et dure, et I rentrait jusqu'au cœur. // A 243 I pardon [A pour tous les péchés qu'elle avait commis,] à force de pardonner, au 247 I D'ailleurs, quand l'aube [I, II, III eût] décoré 252 I jamais et 254 I tu, à matin, [I, II ma pauvre vieille s'inquiéta] Bertine ? 256 I brûlantes et I <II^b R et de> la I son beau front 257 I, II tranquillement, comparable à un son de flûte brisée, elle

d'or[81]ge, épais et visqueux. Tout de suite elle descendit à la cuisine jeter ce poison et laver le vase à grande eau. Par la fenêtre, elle vit Séraphin qui sortait de la grange, une fourche sur l'épaule.

265

— Il fait sans doute son train, songea-t-elle.

Et elle alla droit à lui.

— Écoutez, mon cousin, Donald crache le sang, à matin. Il faudrait voir le docteur. Elle n'a pas dormi de la nuit.

270

Poudrier piqua dans le sol gelé sa vieille fourche et, les deux mains appuyées dessus, il songea un moment. Puis, avec beaucoup de calme :

— Ouais. Elle est ben malade, comme ça. Mais c'est à savoir si le docteur est là ?

275

— Pour le savoir, il faut y aller.

— Quant à ça, t'as raison. Ben... je pense que je m'en vas y aller. Je vas toujours finir mon train.

Et l'homme porta lentement du foin à ses bêtes.

280

— Je tirera^c les vaches, moi. Allez au village, vous, cousin. Dépêchez-vous, lui criait encore Bertine du seuil de la porte. [82]

Une demi-heure plus tard, Séraphin Poudrier disparaissait, comme une ombre, dans la grande montée. Il ne pouvait pas aller vite : son cheval avait le souffle, et le boghei, à tout instant, menaçait de s'écraser. [83]

c. Trairai.

266 I fait, sans doute, son 267 I R alla tout droit 268 I cousin. Donald I sang à 269 I nuit et la faim s'en va. // [I, II, III L'avare] planta dans 270 I fourche, et <II^a fourche et,> les 271 I Puis avec 273 I malade comme 275 I savoir y faut 276 I, II ça, c'est ben vrai. Ben... [I j'cré II je crois] [II^c je pense] [I ben que j'] m'en 277 I aller. J'vas 278 I l'homme qui portait son péché porta 279 I, II Je trairai <II^b tirera> les 280 I porte. // Quelques minutes plus 281 I, II Poudrier, disparaissait lentement, comme 283 I vite, car son IV boghei à tout instant menaçait

Chapitre VII

Quel ne fut pas l'ahurissement de Bertine lorsqu'elle vit Séraphin qui revenait seul du village. Donalda toussait de plus en plus, respirait de moins en moins, et crachait de temps à autre. Deux fois, depuis le matin, Bertine avait vidé et lavé le vase. Les crachats, maintenant, prenaient la couleur de la rouille ; plusieurs, même, étaient striés de sang. Ah ! que c'était alarmant ! Elle ne voulait pas le croire, mais elle sentait bien que Donalda s'en allait doucement, doucement, pareille à une rose que le froid a frappée, et qu'on essaye en vain de réchauffer et de ranimer avec des mains d'amour. Et cette soif qui la torturait toujours comme un cauchemar.

Bertine, excellente ménagère, tâchait, bien qu'il manquât de tout dans cette maison, de cuire du pain et de battre cinq ou six livres de beurre. Mais la maladie de sa [84] cousine l'inquiétait et l'énervait trop. Dès qu'elle l'entendait tousser ou cracher, elle se précipitait comme une folle dans l'escalier et se tourmentait, âme en peine, autour du lit. Tout cela en vain, puisque le docteur ne pouvait pas venir. C'est bien le pressentiment qui l'avait harcelée depuis quatre heures.

2 I *Quelle ne fut pas la surprise de Bertine en voyant l'avare qui* II, III *vit l'avare qui* 3 I *village. Le docteur était donc absent ?* [I, II *Et Donalda qui*] *toussait* 4 I, II *plus, qui respirait* I, II *et qui crachait surtout énormément.* <II^b *énormément.* > [II^c *de temps à autre.*] Deux 6 I *crachats maintenant prenaient* I, II *rouille ; il y en avait même d'un rouge brique.* <II^c *plusieurs même, étaient striés de sang.* > Ah ! 7 I *alarmant. Elle* 8 III *sentait que* 10 I *frappée et* 11 I *qui torturait toujours la malade comme un cauchemar. Quel mal avait donc commis cette sainte femme ?* // Bertine 13 I *ménagère, et comme il manquait de tout dans cette maison de l'avare, aurait bien voulu, au milieu de tous les tracas, faire du pain et battre* 14 II *dans la maison* <II^b *R de l'avare,* > *de faire cuire* 17 I *tourmentait autour*

Lasse, désespérée, et les bras tombant ainsi que des outils qui ne fonctionnent plus, elle prépara quand même le dîner.

— C'est ben de valeur, dit en entrant Séraphin. Le docteur est pas chez lui. Il paraît qu'il est allé à Montréal, par rapport à sa vieille mère qui est morte, elle itou.

Le mot lui avait échappé. Heureusement, Bertine était distraite.

— Qu'est-ce qu'on va devenir, demanda-t-elle ?

— Je sais pas, moé.

On se mit à table. À peine avait-on commencé de manger un reste de sauce blanche, qu'on entendit un « ouau » formidable, couvrant le bruit d'une voiture qui s'arrêtait brusquement devant la porte.

C'était Alexis. Habillé de noir, frais rasé, [85] un chapeau neuf à la main, mais le visage triste, il s'informa de la malade.

— Comment va-t-elle ? C'est-il pire ? Le docteur va-t-il venir ? En tout cas, Bertine, ta mère t'envoie ça pour Donald. C'est de la moutarde, pour faire une mouche, de la graine de lin pour une tisane, pis cette bouteille-là icit', c'est du sirop de navet. Rien de meilleur pour elle. Si Donald revient pas avec ça, je sais pas comment ça peut retourner ? Tu comprends, je serais ben venu hier, mais j'ai été retenu au village.

La vérité, c'est qu'il avait bu jusqu'à se saouler, le pauvre homme. Il voulait noyer sa peine. Et sa peine, maintenant plus vive et plus rouge que jamais, remontait à la surface. On le vit bien à son teint, à son énervement, surtout quand il s'engagea dans l'escalier.

21 I désespérée et ses bras tombant *tout seuls* ainsi 22 I ne fonctionnaient plus 23 I ben d'valeur [II, III de malheur,] dit 24 I chez eux. Y paraît qu'y est allé à Maréal, par 26 I, II Heureusement que Bertine 28 I elle ? // J' sais 31 I blanche qu'on I un «OUAU» formidable en même temps que le 35 I triste comme la mort, il I malade : // Comment 36 I C'est-y pire ? Le docteur va-t-y v'nir. En 37 I cas ? Bertine 39 I pis c'te bouteille I bouteille-là icitte c'est I navet. Ya 40 I Si a r'vient pas avec ça, j' sais pas comment ça peut r'tourner ? Tu comprends j' s'rais ben v'neu hier mais j'ai été r'tenu [III été pris] au 43 I se saouler, pauvre 44 I maintenant, plus 46 I bien à son énervement I R il s'engagea dans [A monta] [II s'engagea dans] l'escalier

Avec des précautions infinies, comme s'il entrait dans un lieu saint, il s'approcha du lit.

— Comment ça va, ma Donaldal, dit-il, avec une douceur 50
qui l'étonna lui-même ?

— Alexis... [86]

Et la malade lui tendit une main moite qui prenait déjà l'apparence de la cire.

— Écoute, Donaldal. Je m'en vas aller en chercher un doc- 55
teur pour toé. J'irai jusqu'à Sainte-Agathe¹, s'il faut.

— Non, Alexis. Les chemins sont trop mauvais. C'est trop loin. En tout cas, fais le bon garçon.

Elle eut de la difficulté à terminer sa phrase. Une quinte de 60
toux la secouait.

— Il n'y a pas de mauvais chemins, il n'y a pas de loin : je se-
rai icit' avec un docteur pas plus tard qu'à soir, assura le brave
homme.

— Sais-tu, Alexis ? J'aimerais autant voir M. le curé, à 65
c't'heure.

— C'est correct, on va avoir le curé itou. En passant chez
Gladu, je lui demanderai de l'emmener icit'.

Et il descendit en se mouchant.

— Comme ça, Séraphin, dit-il, le docteur Dupras est pas 70
chez lui ?

— Non, mon Alexis.

48 I R s'il eût pénétré [A entrait] dans 50 I va ma 52 I Alexis ! // Et
55 I Donaldal. J' m'en vas aller en cri un 56 I jusque Ste-Agathe s'y faut
57 I Non. Alexis I mauvais, puis, c'est 58 I cas fais 59 I phrase, une crise
de toux la secouant avec force comme le vent du nord ferait d'un jeune tremble abandonné
sur un coteau. // Y a pas de fret, pis y a pas d'loin, je s'rai icitte avec 60 II secouait
comme le vent du nord ferait d'un jeune tremble abandonné sur un coteau < ce membre de
phrase est raturé en II^b et en II^c > . // Il 64 I Alexis, j'aimerais I curé à
66 I correct on 67 I Gladu, j' lui I, II l'amener icitte. // Et 69 I ça, Séra-
phin 70 I chez eux ? // Non 71 I mon vieux. // Ben

1. Municipalité située dans le canton de Beresford, comté de Terrebonne,
à quarante-cinq kilomètres au nord de Saint-Jérôme. Érigée en paroisse en
1875.

— Ben, dans ce cas-là, je m'en vas aller tout dret à Sainte-Agathe. Il est midi et [87] demi, je devrais être icit' à huit heures, à soir. Ma petite Cendrée est pas mal vite.

75 — Comme tu voudras, Alexis, répondit-il.

— Je vas dire aussi au petit Gladu d'aller chercher le curé.

— C'est ben vrai : le curé.

Et Séraphin fut fort surpris de n'y avoir pas pensé plus tôt, puisque le curé viendrait sans exiger un sou.

80 Bertine comparait inconsciemment son père, fort, beau et grand, avec Séraphin, doucereux, hésitant, chafouin. Et comme elle l'admira ! Il partit comme une tempête ! Il avait déjà disparu derrière la colline que le regard ardent de sa fille le suivait toujours.

85 — Ça se peut qu'il ramène le docteur, dit Séraphin en se remettant à table.

— Il faut qu'il le ramène, assura Bertine.

On mangeait maintenant en silence, sans beaucoup d'appétit. Poudrier songeait qu'il avait fait l'impossible, tout son devoir. Si le docteur n'y était pas, ce n'était pas sa faute. Puis, il économisait quand même deux belles piastres, et certainement davantage. D'un [88] autre côté, il souhaitait que le docteur de Sainte-Agathe fût absent, lui aussi. Autrement, ça lui coûterait dix piastres. Dix piastres ! Le salaire d'un mois, dans les chan-
95 tiers. Une fortune. Un bon commencement, en tout cas. C'est vrai que sa femme était malade, mais c'est le sort de tout le monde, et on n'en meurt pas. Tantôt il se réjouissait d'avoir sauvé deux piastres ; tantôt il souffrait terriblement à la pensée que ça pourrait peut-être lui en coûter dix. Quelle épreuve, et

72 I là, j' m'en I à Ste-Agathe. Y[RA est midi et demie], j' devrais être icitte pour huit heures à soir 74 I est ben vite 75 I, II, III répondit l'avare. // [I/] vas 76 I au p'tit Gladu I chercher M. le 77 I vrai : M. le 78 I avoir pensé 79 I puisque M. le I sans charger une cent. // Bertine regardait son père avec admiration. Qu'elle le trouvait fort, beau et grand ! // II 82 I tempête. // II 85 I Ça s' peut I ramène, le 88 I maintenant au milieu du silence, mais sans I, II, III d'appétit. L'avare songeait 89 I devoir, mais que le 90 I pas. Ce n'était I faute. Mais il 92 I côté il I de Ste-Agathe 93 I absent lui aussi. Car autrement I coûterait [I, II \$10.] Dix piastres ! Une fortune. Un commencement en 96 I mais pas pour en mourir. Certainement pas. Tantôt 99 I dix. Quel enfer ! Quelle épreuve, et il maudissait

bien pire que la maladie de Donaldda ! Il maudissait encore, 100
comme l'autre jour, la vie à deux. Si un miracle se produisait ? Si
Donaldda se levait, là, tout d'un coup, et se mettait à marcher,
sans les soins et sans les remèdes du docteur ?

Il était plongé dans la mare de ses pensées, lorsqu'on en- 105
tendit un bruit semblable à des hoquets faibles.

Bertine s'élança vers le grenier.

C'était Donaldda qui pleurait doucement en se tordant les 110
mains ; et les larmes tombaient sur ses mains. Elle pleurait, pa-
reille à la source perdue dans une montagne où ne viendrait ja-
mais personne. Elle avait les [89] joues toujours brûlantes et ro-
ses, roses comme les deux plus belles roses du plus bel été.

— Ne pleure pas, ma fille, ne pleure pas, sanglotait elle-
même Bertine en embrassant maintes fois, comme une folle, le
visage de sa cousine.

Désespérée, la malade montra le crucifix de plâtre qui souf- 115
frait, lui aussi, et saignait sur le vieux mur crevassé. Bertine lui
tendit la Croix du Calvaire, que la malade saisit avidement et
baisa avec amour. Mais le crucifix lui tomba presque aussitôt des
mains : une crise de toux l'étouffait.

Bertine lui présenta le vase. Les crachats moins visqueux 120
étaient d'un rouge plus vif. Donaldda sentait que sa langue était
épaissie et pâteuse, comme si elle avait mangé une terrinée de
cerises à moitié mûres. Elle souffrait encore plus que la veille.
La fièvre et la soif la desséchaient toujours par au dedans.

101 I produisait ; si 102 I levait là I se mettrait à 104 I plongé
jusqu'au cou dans cette mare infecte de pensées lorsqu'on II pensées mesquines et in-
fectes, lorsqu'on I entendit comme quelqu'un qui pleurait. // Bertine se précipita au
grenier 107 I pleurait silencieusement en 108 I mains et I pleurait pareille
à une source 110 I personne. Les larmes [R ne] [D coulant S coulaient] [R suivaient
A dans] le même chemin de douleur sur ses joues 111 III roses, comme 112 I, II
pas, ma pauvre vieille, [II^c ma fille,] ne 113 I embrassant comme une folle la pau-
vre épave. // Désespérée 115 I qui pleurait lui aussi sur 116 I crevassé.
Comme Bertine lui tendait la Croix du Calvaire, elle la saisit 118 Mais l'objet lui
119 I mains car elle entraînait, martyre, dans une crise de toux et de vomissements. // Ber-
tine II toux et de vomissements la déchirait. // [II^c toux l'étouffait.//] Bertine
122 I pâteuse comme I, II elle eût <II^b avait> mangé 124 I la dévoraient
toujours. // Que II par dedans

125 — Que c'est triste, mon Dieu ! que c'est triste, mourir, si
jeune, dit-elle, dans un suprême effort. Mais je veux mourir. Ve-
nez me chercher, mon doux Seigneur ! [90]

Et des sueurs couvraient sa face injectée.

130 — Veux-tu quelque chose, demanda Bertine qui avait peine
à retenir ses larmes ? Veux-tu boire un peu de sirop de navet ?
Maman te fait dire que c'est ben bon.

Elle fit signe que non, comme elle laissait errer son regard
dans la pauvre chambre où elle avait tant souffert, sans se plain-
dre, privée d'enfants, de toute joie maternelle, de toute joie hu-
135 maine. Oh ! elle ne voulait adresser un reproche à qui que ce
fût. Son cœur n'était qu'un pardon immense ; et elle pardonnait
à celui-là même, son mari, qui se tenait debout, depuis un ins-
tant, au pied du lit. Donalda lui fit signe d'approcher. Elle lui
tendit la main qu'il serra tendrement pour la première fois de sa
140 vie, peut-être.

— Mon pauvre vieux (et sa voix était devenue plus brève)
promets-moi de jamais te remarier. Tu vivras toujours plus heu-
reux tout seul.

— Je te le promets, ma vieille.

145 Et Poudrier laissa tomber son front chauve sur la main de
cire. [91]

Bertine courait de la lucarne du grenier à la fenêtre de la
cuisine, anxieuse, énervée, sondant l'horizon, espérant voir ap-
paraître tout à coup, soit le docteur, soit le curé. Rien. Toujours
rien. Elle ne se possédait plus, la pauvre enfant. Elle aurait
150 donné sa vie pour sauver Donalda.

125 I Dieu que I triste mourir II, III mourir si 126 I dit-elle dans
127 I Seigneur. // Et 130 I sirop d' navet ? M' man t' fait dire qu' c'est 132 I
non. Deux fois, ses yeux firent le tour de [R la pauvre chambre A ce refuge du malheur] où
134 I d'enfants et de toute joie maternelle. C'est ici qu'elle devait mourir maintenant
sans adresser II humaine. C'est ici la part de vie qui avait été son lot, ici qu'elle devait
mourir maintenant. Oh ! 135 I, II, III ce soit. Son 136 I immense et 137 I,
II, III même, à l'avare, qui I debout au pied 138 I Donalda fit signe à son
époux d'approcher 140 I vie peut-être 141 I vieux, va (et 144 I te l' pro-
mets 145 I Et l'avare laissa 146 I cire. // Durant tout ce temps-là, Bertine cou-
rait de la fenêtre en bas à la lucarne du grenier, anxieuse 149 I, II coup une voiture,
[I à l'épouvante,] soit I soit M. le I Rien. [R T' jours A Toujours] rien 150 I ne
vivait plus

Vers les six heures du soir, la pluie commença de tomber. La maison se remplit aussitôt d'un bruit venant d'en haut, crépissant, et les réprobations du ciel semblaient tomber sur elle.

Donalda laissa échapper un long soupir et demanda à boire. 155

Séraphin ne perdait rien de son calme ; il tendit le gobelet à son épouse, qui but à peine deux gorgées.

Dans la nuit crue,^a triste et pesante de novembre que la pluie rendait plus lourde encore, on entendit tout à coup une clochette d'argent qui faisait monter, à intervalles égaux, une note déchirante de la campagne écrasée. 160

— Voici le bon Dieu ! dit Bertine qui rangea vivement chaque chose dans la place [92] et alluma deux chandelles après avoir enlevé son tablier. 165

Poudrier était descendu, et se tenait debout, près de la porte. Bientôt, on aperçut la lueur d'un fanal^b qui décrivait un arc dans la cour, jusqu'au bord du puits. Séraphin et Bertine se mirent à genoux, tandis que la porte s'ouvrait devant le bon Dieu. Bertine suivit le prêtre au grenier. Elle alluma un cierge, mit de l'eau bénite et un rameau dans une soucoupe, puis déposa ces objets du rituel sur la petite table, près de la malade à qui elle remit une serviette blanche. 170

Donalda manifestait le désir de se confesser. Bertine se retira et alla retrouver son cousin dans la cuisine, assis en face du poêle, la tête entre les mains et ne pouvant détacher son regard de l'anneau de la trappe donnant sur la cave. Dans un coin obs- 175

a. Humide.

b. Lanterne.

152 I soir une pluie froide commença de [III à] tomber en zigzag. [II pluie froide, oblique commença de fustiger l'air.] La 153 I, II, III maison de l'avare se I bruit crépissant et une malédiction semblait peser sur 157 I Séraphin avait perdu de son calme et ce ne fut pas sans trembler qu'il 158 I gorgées. // Par cette nuit triste et froide de 161 I qui laissait tomber, à 162 I Voici, le 163 I Bertine en rangeant chaque 165 I tablier. // L'avare, qui était descendu, se 166 I, II debout, froid et blanc près 168 I cour jusqu'au I, II se jetèrent [II^c mirent] à 169 I genoux tandis 171 I bénite dans une soucoupe avec un rameau et déposa ces objets sacrés sur 172 I table près 173 I elle donna une I blanche. // Comme Donalda 174 I confesser, [II et] Bertine se retira. [I, II Elle retrouva l'avare] <II^b Bertine se retira et alla retrouver son cousin> dans 177 I anneau de la porte de la cave. Dans

cur de la pièce, Timéon Gladu songeait lui aussi, tristement, le
 180 fanal allumé à ses pieds. Bertine se promenait de long en large,
 les bras croisés. Chaque fois qu'elle passait près de la pompe,
 elle buvait une [93] gorgée d'eau. Elle n'avait pas soif, mais tâ-
 chait à noyer son obsession.

Un murmure soudain descendit au milieu du silence. On
 monta.

185 Le prêtre récitait des prières en latin, auxquelles il répon-
 dait lui-même, et que répétèrent ensuite, en tremblant et en
 passant des mots, Poudrier, Bertine et le jeune Gladu. Puis, il
 présenta à la malade, pauvre femme qui avait tant manqué
 190 d'amour, le pain des pauvres et des malheureux. Au moment où
 le Christ touchait sa langue sèche, Donalda ferma les yeux, et se
 rappelant sa première communion, elle revit la sainte table de
 l'église du village, dont elle s'approchait en petite robe d'in-
 dienne, avec une âme toute en blanc et en or. Cette minute so-
 lennelle lui ramenait la scène jusque dans les moindres détails
 195 avec une lumineuse netteté. Elle respira l'air extasiant de ce juin
 spirituel, où le soleil faisait ruisseler dans les montagnes et les
 prairies, sur les eaux, sur les arbres, sur les fleurs, dans l'église
 et dans son cœur, ses arpèges de lumière. Avec amour Donalda
 reçut le corps et le sang du Sauveur du monde, tandis que [94]
 200 deux larmes, les deux dernières, venues du fond de son être,
 coulaient lentement sur ses joues en feu.

Le prêtre dit encore une prière, et tous répondirent ensem-
 ble : « Ainsi soit-il ». La malade regardait fixement devant elle,
 comme plongée dans une extase. L'Envoyé de Dieu commença
 205 d'administrer, avec des gestes lents et doux, le sacrement de
 l'Extrême-Onction. On vit la figure de Donalda changer subite-
 ment. Le visage pâlisait et il devint bientôt pur et blanc comme

178 I aussi tristement 181 I Elle < voir Appendice II, p. 223 > // Le
 prêtre dit 187 II, III mots, l'avare, Bertine 204 I R extase. Alors [A L] En-
 voyé de 205 I administrer, le grand, l'amoureux, le pathétique et le physique [II
 l'amoureux et pathétique] < II^b l'amoureux (?), [II^c avec des gestes lents et doux, le] sacre-
 ment 206 I, II Donalda s'illuminer davantage, alors qu'un sourire de béatitude se ba-
 lançait sur ses lèvres ainsi qu'une abeille sur un pétale. Les joues avaient perdu de leur cou-
 leur rose. La face entière pâlisait tranquillement. Elle devint bientôt pure et blanche
 comme un lys. [II Le visage pâlisait tranquillement et devint bientôt pur et blanc
 comme un lys.] Les yeux

un lis. Les yeux brillaient toujours. Donalda était arrivée à cette heure où l'éternité gagne sur la vie humaine son premier combat. La vision de l'*Homme bleu qui marchait sur les eaux* pénétra l'âme de Donalda de la grâce de la confiance. On eût dit déjà que le prêtre venait de la séparer des maux d'ici-bas en l'oignant d'huile au nom du Seigneur. 210

Elle reposait.

Le curé se fit apporter une chaise, et s'assit près du lit, son livre de prières à la main. En face de lui, de l'autre côté, se tenait Bertine, debout. Poudrier traînait dans la chambre ses bottes éculées, lourdes, et qui [95] avançaient avec peine, comme si elles eussent été engluées pour jamais dans la matière. Timéon Gladu, trop sensible pour assister à une pareille scène, descendit à la cuisine. Il éteignit son fanal et sortit quelques instants respirer l'air trempé de pluie froide. 215 220

Bertine regardait Donalda avec une désolation telle, que le prêtre ne put retenir une larme qui coula lentement sur le drap. Il avait connu bien des misères, et plus d'une mort l'avait impressionné, mais jamais comme celle-ci, qui faisait fondre son cœur de saint homme. Car l'abbé Raudin était un prêtre dans la force et la grandeur du mot. Un prêtre comme il en est encore dans le monde, et qui sont là pour empêcher le flambeau du Christ de s'éteindre aux souffles du matérialisme. Disciple du Maître, il secourait les âmes, il pensait aux âmes. Toujours. En sarclant son petit jardin, en soignant sa vache et son cheval, en 225 230

208 I toujours, comparables à une eau limpide qu'un soleil de printemps pénètre [II comparable à une cascade qu'un soleil de printemps pénètre] < II^b R comparable à une cascade qu'un soleil de printemps pénètre >. Donalda 209 I heure tragique de la vie où elle devait combattre son dernier combat. Il serait douloureux, sans doute, plus déchirant qu'un Calvaire, mais le sacrement institué par l'Homme bleu qui marchait sur les eaux, semblait avoir jeté dans cette âme magnifique la grâce de la patience, celle de la force et celle de la confiance. 211 I dit même que le prêtre de l'Eglise venait de guérir la malade en 213 I, II Seigneur. Elle ne toussait plus, ne crachait plus, et son point de côté ne la dardait plus au cœur. // Elle 217 I debout. [I, II, III L'avare] se promenait dans la chambre [R en] traînant ses bottes énormes, plus lourdes que la terre et 219 I été attachées à un bien impérissable. Timéon 222 I l'air froid de ce soir de novembre. // Bertine 223 I avec un tel air de désolation, que III telle que 224 I, II coula tranquillement [II^c lentement] sur I drap jusqu'à ses pieds. Il 225 I l'avait secoué fortement, mais [II secoué fortement comme] celle-ci fondait son grand cœur III impressionné mais 227 I homme. // L'abbé Raudin était un Prêtre dans toute la grandeur et dans [I, II, III toute] la force de ce mot terrible et prophétique. Un 228 I encore sur la surface mouvante du globe, et 230 I, II souffles mauvais du [I monde II matérialisme]. Disciple 232 I soignant les animaux, en

fendant son bois, il pensait aux âmes et priait pour elles. Il prê-
 235 chait la doctrine, certes, comme pas un, mais il prêchait aussi, il
 mystère de la Trinité, mais il répandait toujours à profusion sur
 son passage les seuls biens qu'il possédât, grandes richesses
 qu'on appelle pauvrement la charité et l'humilité, richesses im-
 240 menses qui, seules, font les saints. Quand il savait les esprits en
 paix avec Dieu, il soulageait les misères du corps. Suivant les
 traces héroïques du curé Labelle, il secourait matériellement ses
 ouailles. Il partageait avec elles le pain du travail, du sacrifice et
 de la pauvreté. Il eût donné sa soutane pour vêtir les enfants des
 245 bois. Il eût dépouillé le Christ par amour du Christ. À toute
 heure du jour et de la nuit, on pouvait frapper à la porte de son
 presbytère. Il se levait en priant et venait répondre, avec, dans
 ses mains, la charité et l'humilité. Il se dépensait corps et âme,
 se nourrissant lui-même plus mal que le plus misérable colon.
 Pour porter l'esprit du Christ, la chair de la vie éternelle, il fran-
 250 chissait à ses frais des distances de cinq, six et dix lieues dans
 des chemins de malheur et d'épouvante, où parfois la charrette
 se brisait avec fracas ; où souvent, l'hiver, le cheval se couchait
 de fatigue. La tempête, [97] ni la poudrerie, ni le froid ne pou-
 vaient l'empêcher, même la nuit, de porter, seul, le souffle du
 255 Christ et les prières consolantes de l'Extrême-Onction à un ago-
 nisant, et de demeurer auprès de lui jusqu'à son dernier soupir.

C'était ce ministre de la libéralité divine et de la pitié hu-
 maine qui se trouvait en ce moment dans la maison de misère. Il
 connaissait Séraphin Poudrier et son péché capital. Intérieure-

233 I et [A il] [D prier S priait] pour elles. *Toujours il prêchait l'Évangile, cer-*
 tes 235 I exemple. *Esprit simple, il ne* 236 I *mais il possédait la plus grande des*
richesses, il possédait l'humilité qui fait les saints, les seuls saints 237 II *qu'il possédait*
<II^b possédât>, grandes II, III *richesses que la routine appelle* 239 I, II *les*
âmes en 240 I *Dieu il* 241 I *Labelle à l'époque misérable de la colonisation au*
nord de Montréal, il 242 I *A avec elles le* 245 I *son vieux presbytère* 246 I
répondre avec la plus grande simplicité. Il 247 I, II *âme. Il donnait tout ce qu'il pos-*
sédait continuant de se nourrir plus 249 I *porter la chair du Christ, le pain de*
 I *éternelle il franchissait des* 250 I *de quinze, dix-huit et vingt milles dans des*
chemins impraticables, où le plus souvent la 252 I *fracas et le cheval se couchait de fa-*
tigue, la langue pendante. Ce n'est pas un orage, écrasant de son poids les montagnes, ni une
poudrerie, ni le froid de 20 en bas de zéro qui pouvait l'empêcher même la nuit, de
porter Dieu et l'extrême-Onction à un agonisant qui l'appelaient avec amour par-delà l'éter-
nité et de 257 I *C'était là le ministre de Dieu et de la* [R <illisible> A Libéralité]
 qui 258 I, II, III *de l'avare. Il* 259 I *son horrible <II^b R horrible> péché*

ment, il priait pour sa conversion, la plus difficile, il le savait, qui se puisse arracher à l'étreinte pesante de la terre. Il détournait de lui son maigre visage pour revenir sans cesse vers la mourante. 260

Donalda paraissait être écrasée sous le poids d'une grande lassitude. Elle eut envie de cracher. Bertine lui présenta le vase. Une salive, de la couleur du jus de pruneau, se colla aux parois. 265

Sa respiration devint hachée, comme si elle émiettait l'air ou comme si elle poursuivait désespérément un souffle se dérobant toujours. Des sueurs couvraient la peau livide. Un moment, Donalda, d'un geste doux, passa deux fois sa main sur son vi[98]sage, de haut en bas, comme si des fils d'araignée la fatiguaient beaucoup. Elle tenait ses pieds froids hors du lit, tandis que d'une main énergique elle tira sur elle les draps humides. Un soupir sembla la soulager étrangement. Mais elle paraissait obsédée. Elle voyait courir sur le mur des êtres difformes, des nains à grosses têtes, sans bras. Elle ne fit pas un geste pour les chasser. Mais que n'aurait-elle pas donné pour se voir couchée dans une autre chambre ! Tout à coup, elle se dressa dans son lit, les mains devant elle. 270 275

— Repose-toi, fit Bertine en élevant ses oreillers. 280

— Ah ! mourir, dit Donalda, d'une voix qui n'était plus humaine.

Et elle se laissa tomber.

L'abbé Raudin se mit à genoux et commença la grande prière des agonisants. Dans son cœur simple et fort il ne se rendait pas compte que les paroles terribles qu'il allait prononcer déchireraient par lambeaux l'âme de la pauvre paysanne. 285

260 I conversion, mais il en détournait quand même son maigre 264 I Donalda <II^b R qui, maintenant, avait moins de fièvre,> [II^c R qui, maintenant, avait moins de fièvre.], paraissait être écrasée sous un abattement sans fin. Elle 266 I salive de I pruneau se I parois. // C'est alors que sa respiration 268 I, II souffle [I qui se dérobait II se dérobant] toujours. Le râle crépitant qui inquiétait [I si fort] Bertine, il y a quelques heures, fit place à un bruit plus gros qui semblait sortir d'un puits. Des sueurs visqueuses couvraient la peau [I arride]. Un 270 I sur le visage 271 I, II fils d'araignées <II^b araignée> la 272 I lit tandis 274 I soupir parut la soulager énormément. Mais elle souffrait toujours. Elle 277 I chasser, mais 278 I chambre. Tout I coup elle

— « Ayez pitié de moi, mon Dieu, récitait-il, d'une voix ferme, ayez pitié de moi [99] selon votre grande miséricorde. Seigneur, mon Dieu, toute mon espérance est en vous, sauvez-moi. Je remets, Seigneur, mon âme entre vos mains. Je vous laisse tout le soin de mon salut. Vous êtes mon Dieu ; mon sort est entre vos mains. Mon père, si ce calice peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite. Il est le Seigneur ; qu'Il fasse ce qui est agréable à ses yeux. Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté, il n'est arrivé que ce qui lui a plu. Que le nom du Seigneur soit béni. Je désire mourir pour être avec Jésus-Christ. »

À ce moment, on entendit le bruit d'une voiture qui montait la côte et qui s'arrêta juste devant la porte. Puis, peu après, des murmures de voix chaudes dans la nuit froide.

— Tiens, fit Donalda en essayant de s'asseoir dans son lit, v'là de la visite... Oh ! les belles framboises !...

Et avec ses mains elle faisait le geste de saisir des plats immenses.

Elle continuait de parler pendant que les assistants, la respiration suspendue, l'écou[100]taient comme si ses paroles devaient révéler l'énigme du miracle si proche :

— Comme il est beau, ce chapelet-là... Tout en or... Mon mari est ben bon... Il peut tout donner... J'ai levé trois douzaines d'œufs, à matin... Mon Séraphin me les a donnés pour m'acheter un cadeau pour Noël. Quel grand cœur !...

— Elle délire, fit l'abbé Raudin, en jetant de l'eau bénite sur elle.

— Je suis fatiguée, fatiguée, continuait Donalda, en balançant la tête. On a semé toutes nos patates. On peut aller à Saint-Jérôme, à c't'heure... Ah ! le beau soleil, mais trop chaud. La

288 I, IV récitait-il d'une 291 I mains, je 293 I père si 294 I qu'il
 fasse 300 R I côte à l'épouvante et I porte, puis peu après des 307 I si elle
 [R < illisible > A eut] *proféré des paroles de miracle* : // Comme II paroles *dussent*
 révéler 309 I beau ce 311 I, II, III œufs à matin 315 I Donalda en
 316 I a tout semé nos I à St-Jérôme à 317 I mais ben trop I, II La tête < II^a
 Tête > rouge

Tête Rouge est tombée dans l'eau et la vache par-dessus. Ah ! ah ! ah !

C'est alors que le docteur Cyprien fit son entrée, suivi d'Alexis. L'horloge en bas sonnait huit heures. 320

— Docteur, docteur, sauvez-la, criait Bertine en se tordant les mains. 325

Le médecin des misères corporelles déposa son sac sur une chaise, et vint près de la malade que les deux chandelles allumées et le cierge bénit éclairaient faiblement. Il mit la main sur la tête de Donalda, tâta son [101] poulx et se pencha pour l'ausculter. Après quoi, il s'assit près du lit, n'abandonnant pas le poulx de la mourante et fixant toujours sur elle son regard aigu et scrutateur. Donalda bleussait doucement, ainsi que la neige sous un rayon de soleil. 330

— Comment ça va, ma fille, dit le docteur Cyprien, en donnant une légère tape dans la main de la malade.

— Tiens ! Alexis ! Ça va ben. Je me suis jamais sentie aussi forte. Je travaille, par exemple. J'ai lavé le plancher toute l'avant-midi, hier, avec une belle brosse. Tu comprends ça me repose. Puis il m'a donné une belle robe toute en soie... On va se marier à c't'heure que je suis veuve... C'est le matin. Dépêchons-nous... avant d'aller en ville... il y a trois livres de beurre de cachées chez Alexis... Puis... j'ai bu tout le lait. 335 340

Subitement, Donalda s'agita avec violence et tenta même de se jeter hors du lit. Alexis et le docteur Cyprien la saisirent et la tinrent doucement, assise.

Elle criait :

— Lâchez-moi. Vous voulez me tuer. On [102] va-t-il faire le ménage dans la chambre barrée ? Lâche-moi le bras, Séraphin, 345

319 I, II, III ah ! // Et elle riait d'un rire atroce. // C'est [I à ce moment] que 325 I chaise et I que le cierge bénit et les deux chandelles éclairaient 328 I D il s'assaya [S s'assied] près 329 I, II et divinateur <II^c scrutateur> Donalda 330 I, II bleussait tranquillement, [II^c doucement] ainsi I, II, III que de la 335 I forte. J' travaille 336 I avant-midi hier I comprends que ça m' r'pose. Puis 337 I Puis, il I va s' marier 338 I c'est l' matin 339 I ville... Il y 340 I tout l' lait 342 I A saisirent et la tinrent doucement [D coucher S assise]. // Elle 345 I tuer. Non, non, je n'ai pas volé l'avoine ni le sac... Lâche 346 I Séraphin, j' veux d' la

je veux de la mélasse... Au feu, la maison brûle... Je brûle... Et l'argent... Séraphin, où est mon argent ?

Et elle se tordait, la pauvre Donalda, comme sur un lit de
350 braise.

— Prions encore pour elle, dit le prêtre.

Aux paroles délirantes se mêlaient celles de l'Église, sages, poétiques, profondes, mais qui tombent pareilles à des poignées de terre sur un cercueil :

355 « Que je meure de la mort des justes, et que la fin de ma vie ressemble à la leur. Comme le cerf altéré soupire après les eaux, de même mon âme soupire après vous, ô mon Dieu, source de toute consolation. Venez, mon Seigneur, Jésus, venez. Je ne désire qu'une chose, Seigneur, et je la chercherai uniquement :
360 c'est d'habiter dans votre maison céleste pendant tous les jours de l'éternité. Ô Seigneur, recevez votre fille dans votre maison. Vous me comblerez de joie par la vue de votre visage et par la vue de votre maison. Hélas ! Seigneur, que mon exil est long ! »
[103]

365 Donalda parut un moment tranquillisée, pencha la tête. D'un air béat, elle semblait écouter des voix lointaines. L'abbé Raudin récitait toujours :

« Venez, Seigneur, et ne tardez pas. Je n'ai point peur de mourir, parce que j'ai un bon maître. Ô mon Jésus, que je sois à
370 jamais crucifiée avec vous. Ô mon Jésus, toutes mes espérances sont dans vos mérites, dans vos tourments, et dans la mort que vous avez endurée pour moi. Ô mon Jésus, j'accepte le calice que vous me présentez et je le reçois de votre main pour vous témoigner mon amour et ma soumission. Ô yeux divins que la
375 mort a fermés, regardez-moi. Mains bénites, percées de clous, défendez-moi. Précieux côté de Jésus, recevez-moi. Bras étendus par l'amour de mon Sauveur, embrassez-moi. Pieds adorables, blessés pour me chercher, emportez-moi. Père éternel, regardez ce cher Fils, dont les plaies vous parlent pour moi,

348 I Séraphin où 350 I braise. // *Le prêtre continuait toujours la prière des agonisants.* // Aux 352 I délirantes, incohérentes et atroces, < II^b R, incohérentes et atroces, > se 353 I profondes mais qui tombaient pareilles 361 I Seigneur recevez 363 I Seigneur que 365 I, II, III tête et d' un 366 I béat semblait I, II, III voix mélodieuses. L'abbé 368 I Seigneur et 369 I Jésus que 370 I Jésus toutes 375 I fermés regardez 378 I éternel regardez

écoutez-le et sauvez-moi. Sainte Marie, mère de Dieu, priez 380
pour moi à cette heure de ma mort. Sainte Marie, mère de Dieu,
protégez votre petite fille contre l'ennemi dans ces ténèbres. Ma
[104] sainte patronne, protégez-moi. Divin Jésus fait chair, qui,
pour notre salut, avez daigné naître dans une étable, passer vo- 385
tre vie dans la pauvreté, dans les angoisses et dans la misère, et
mourir par le supplice de la croix, dites à votre Père céleste, je
vous en conjure au moment de ma mort : *Mon Père pardonnez-lui ;*
dites à mon âme : *Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis. Mon Dieu*
ne m'abandonnez pas à cette heure. J'ai soif ! »

Tout à coup, l'agonisante fit un dernier et suprême effort. 390
Son corps, qui semblait rapetisser, était rempli de soubresauts
et de tremblements. Elle cria :

— J'ai soif ! Je brûle... Des messes... toutes les messes. On
m'a tuée... M'man ! M'man ! Ah ! quel beau soleil !

Et elle rejeta sa tête en arrière pour la ramener presque 395
aussitôt.

De sa bouche sortait encore un souffle faible, d'infiniment
loin. Des sueurs couvraient son front et les lèvres bleuissaient à
vue d'œil, en s'aminçant. Le docteur Cyprien tenait toujours
le pouls sans détacher son regard de cette pauvre fille qui [105] 400
s'en allait pareille à une brise venant s'éteindre aux bords d'un
lac tranquille. Poudrier au pied du lit, les mains derrière le dos,
et sans qu'aucun trait de sa figure bougeât, regardait mourir
celle qu'il n'avait jamais aimée d'amour et qu'il n'avait jamais
connue. Bertine, à genoux, et le visage dans ses mains, sanglo- 405
tait désespérément, alors que son père, dont les épaules sau-
taient, à lui aussi, demeurait penché sur la nuit et sur la mort, la
tête dans la lucarne.

Le prêtre dit encore :

380 I Dieu protégez 382 I ténèbres. *Mon saint patron, protégez* 391 I
corps qui semblait rapetisser était 394 I tuée. *Maman ! Maman ! Ah* I so-
leil ! // *Et sa tête tomba pesamment sur l'oreiller.* // De 397 I faible, infiniment
400 I pouls et voyait cette pauvre fille s'en aller tranquillement, pareille I, II pouls et
ne pouvant < II^b sans > détacher 401 I, II allait avec douceur, pareille I, II
brise qui vient [I R mourir A s'éteindre] aux 402 I tranquille et solitaire. [I, II, III
L'avare] au 403 I figure ne bougea, regardait 405 I Bertine à I mains sang-
lotait 406 I père dont

410 « Oui, mon âme a soif de vous. Ma vie se passe comme une ombre. Je remets mon esprit entre vos mains pour toute l'éternité. Jésus, mon Sauveur, daignez recevoir mon âme. Ainsi soit-il. »

415 Et se levant, il jeta de l'eau bénite sur Donaldda qui ouvrit la bouche dans un large bâillement. Sa belle tête tomba pour la dernière fois.

On vit le docteur Cyprien lâcher le pouls de Donaldda, puis se lever, pour dire d'un ton calme :

— Elle vient de passer !

420 L'horloge sonnait neuf heures. Bertine s'arrêta pour en compter les coups. [107]

412 I Jésus mon 415 I un [R dernier] bâillement [R alors que A Et] sa [A belle] tête tombait [A pour la dernière fois] ainsi qu'une fleur fauchée par la bourrasque [A d'hiver. //] On 417 I Cyprien abandonner <II^b lâcher> le I Donaldda, replier son bras <II^b « Le bras de qui ? » > sur la poitrine [A près du crucifix] et se lever pour 418 I calme et religieux : // Elle 419 I passer ! [R On entendait] l'horloge [R qui] sonnait neuf heures dans la maison de l'avare. Bertine [R se surprit à A s'arrêta pour] en

Chapitre VIII

Séraphin passa deux fois la main sur le front de la morte. Il ne fut pas étonné de le sentir déjà froid.

— Pauvre vieille, dit-il, t'as ben souffert depuis quelques jours. Tu souffriras pus jamais, à c't'heure. 5

Et se tournant vers Bertine et le curé Raudin, il dit encore :

— Elle a pas été longtemps malade. C'est ben étrange. Que voulez-vous, quand le bon Yeu a décidé une affaire, ça peut pas retarder ben longtemps.

— Du courage, monsieur Poudrier, fit le prêtre, en lui mettant la main sur l'épaule. 10

Séraphin baissa la tête et gagna l'escalier, où le suivirent le docteur et le curé, pendant que Bertine et Alexis, restés en haut, fermèrent les yeux de la morte en mettant un sou dans chaque orbite ; puis ils croisèrent et fixèrent un mouchoir 15 au-des[108]sous du menton, attaché sur le dessus de la tête avec des épingles, afin que, une fois ensevelie, Donalda eût la bouche hermétiquement fermée, ce qui lui ferait une belle figure.

— Écoute, son père, dit Bertine, tu vas aller chercher m'man pour qu'elle vienne m'aider à l'ensevelir. Dis-lui donc 20 qu'elle apporte une robe noire, parce que j'en vois pas icit'.

3 I Il fut très étonné 4 I ben souffert. Tu 5 I jamais à 8 I bon yeu a
I affaire ça peut [A pas] r'tarder ben 11 I, II, III l'épaule. L'avare baissa et [I
s'engagea dans II, III gagna] l'escalier 13 I haut. [A fermèrent les yeux de la morte en
mettant une cent dans chaque orbite, puis ils] croisèrent ses mains [R <illisible>] et
fixèrent 17 I, II, III afin qu'une fois 21 I noire parce

— C'est correct, fit Alexis qui avait les yeux rouges et qui marchait comme un homme ivre.

Une fois dans la cuisine, il dit à son cousin :

25 — Je crois ben qu'on va l'ensevelir dans le salon ?

— C'est entendu, Alexis. Elle aimait tant ça, la défunte, se reposer dans le salon, que je peux pas y refuser ça, à c't'heure qu'elle est morte.

30 Alexis prit son chapeau et sortit. On l'entendit qui criait : « Cendrée ! », et tout de suite le bruit de la voiture qui faisait sauter les cailloux, et qui filait à grande allure dans le rang Croche. [109]

Comme le prêtre se préparait à s'en aller, accompagné du jeune Gladu, Séraphin le suivit dehors.

35 — Écoutez donc, monsieur le curé. Je pense que Donalda était de l'Union de prières. Ça me donne droit à un service de huit piastres, si je me trompe pas ?

— En effet, répondit le curé Raudin, votre épouse était de l'Union de prières. Je lui chanterai un beau service.

40 — Vous comprenez, je suis pas riche, dit-il.

— Je comprends, monsieur Poudrier. Quand voulez-vous la faire enterrer ?

— Ben, le plus vite possible, par rapport à la senteur. C'est aujourd'hui samedi. Mettons lundi, pour huit heures.

45 — J'annoncerai les funérailles demain, et je voudrais dire un mot de votre épouse qui fut une sainte, vous savez, monsieur Poudrier, et qui priera pour vous. Comment s'appelait-elle, et quel est son âge ?

24 I cousin : // J' cré ben 25 I dans l' salon 26 I défunte se r'poser dans 27 I que j' peux pas y r'fuser 28 I morte. // < II^b R Là-dessus, > Alexis 31 I cailloux et qui filait à une allure folle dans I, II rang croche < II^a Croche > . // Comme 35 I curé. J' pense 36 I était « d' Ugnon d' prières ». < II^b « Inutile de phonographier le langage des paysans, ici et nulle part ailleurs : 'de l'Union de prières' ». > Ça m' donne 37 I si j' me 38 I de « l'Union de prières ». < II^a Geoffrion supprime les guillemets > Je 40 I comprenez, j' sus pas riche, [I, II, III fit l'avare]. // Je 45 I, II, III J'annoncerai ses funérailles I demain et 47 I Poudrier. Comment I elle et à quel âge était-elle morte ? // Elle

— Elle aurait eu vingt et un ans et deux mois aux alentours du dix décembre qui s'en vient. Son nom, c'est Marie-Dona[110]lda La[110]loge, fille unique de François-Xavier Laloge, colon. Vous l'avez ben connu, vous ? 50

— Ah ! oui, le père François. Un brave homme. C'est bien triste, ajouta le curé, vous n'avez pas été longtemps ensemble ?

— Juste un an et une journée. On n'a pas été longtemps ensemble, mais on a été ben heureux. C'est un gros morceau que je perds là, monsieur le curé. J'en trouverai pas une pareille de sitôt. 55

— Prenez courage, monsieur Poudrier. Et puis, ce que Dieu fait... 60

— Est ben faite, termina Séraphin avec un air de supériorité.

Et il entra en se frottant les mains.

— Savez-vous, docteur, qu'il fait pas chaud pantoute, à soir ? 65

Le docteur Cyprien, qui fumait la pipe, les deux pieds sur la bavette^a du poêle, répondit sans se retourner :

— Non, monsieur Poudrier, ç'a pas l'air qu'il fait chaud. C'est un vilain temps pour les inflammations de poumons.

Séraphin vint s'asseoir près de lui. [111] 70

La chandelle éclairait le visage sec du paysan.

— Écoutez donc, docteur, de quoi c'est qu'elle est morte, ma femme ?

a. Tablette devant le foyer.

50 I nom c'est 53 I homme [A Mais] c'est de valeur [A pour vous,] ajouta 57 I que j'perds II, III J'en trouverai pas 58 I, II^c R sitôt. Aussi, pour pas prendre de chance, je me remarierai pas, cartain. // Prenez 61 I, II, III termina l'avare avec 64 I qu'y fait I pantoute à 66 I, II, III Cyprien qui I R deux jambes [A pieds] sur la bavette <II^a Geoffrion suggère pour « bavette » une note au bas de page : « Tablette devant le foyer » > du 69 I poumons. // L'avare vint 70 I lui. // [R A la pâle clarté de la A La] chandelle [A éclairait en plein] son visage [R n'était plus qu'un masque où se peignait tragiquement son affreuse A sec d'avare où coulait le sang bleu de sa] passion. // Écoutez 72 I de quicé qu' est

— D'une fluxion de poitrine. Si j'étais venu il y a deux jours,
75 moi ou mon confrère, le docteur Dupras, votre femme avait
bien des chances de survivre, monsieur Poudrier.

Séraphin pencha la tête. Après un moment, il dit encore :

— Combien c'est, docteur, pour être venu icit' ?

— Rien du tout, monsieur Poudrier. Votre cousin m'a réglé
80 ça.

— C'est correct, je m'arrangerai avec Alexis.

Le docteur se baissa, et, à la lueur rouge qui sortait de la petite porte du poêle, il consulta sa montre.

— Déjà dix heures, dit-il. Votre cousin doit être à la veille
85 d'arriver ?

— Il a pas l'habitude de retarder. Il promet, pis il quient. Seulement, si vous voulez coucher icit', docteur, sans gêne aucune.

— Je vous remercie, monsieur Poudrier. [112] Il faut absolument que je m'en aille ce soir. J'ai un accouchement à faire demain matin, plus loin que le lac Manitou.

— Vous connaissez votre affaire ben mieux que moi.

Séraphin paraissait être plongé, maintenant, dans une grande inquiétude. À la fin, il ouvrit la bouche :

— Écoutez donc, ça vous ferait-il quelque chose de me remettre les quarante piastres que je vous ai prêtées ? J'ai le billet icit'. Il est passé dû.

74 I venu, il I A jours, votre femme avait bien des 76 I Poudrier. // [R L'avare A Séraphin] [II, III L'avare] pencha la tête en se frottant les mains. Après 77 I moment il 78 I être v'nu icit' 81 I correct, j' m'arrangerai 82 I, II, III et à 83 I R il regarda l'heure à [A consulta] sa 85 I d'arriver ? // Y a pas l'habitude de r'tarder. Y promet, pis y quin [II il quint] <II^b il quient>. Seulement 87 I icit' docteur 89 I remercie M. Poudrier 90 I aille à soir III, V J'ai une visite à 91 I matin, passé le I, II le Lac <II^a lac> Manitou 92 <II^a affaire correct, vous.> [III affaire correct, vous. // L'avare] paraissait I, II que moé. L'avare paraissait 95 I, II, III donc, docteur, ça vous [I f'rait-y queque] chose de me [I r'mettre] les [II vingt] [I, II piasses] <II^a piastres> que 96 I J'ai encore le billet icitte. Ça fait un mois qui est

— En effet, répondit le docteur un peu décontenancé. Je me souviens. Je crois que c'était dû hier. Mais je n'ai pas sur moi ce montant. Si vous voulez attendre deux ou trois jours je vous l'enverrai par la malle. 100

— Ça ferait ben mon affaire, parce que vous comprenez que cette mort-là me coûte cher, et les temps sont durs.

— Comptez sur moi, monsieur Poudrier.

On entendit tout à coup le bruit d'une voiture devant la maison. Peu après, Alexis entra, suivi de sa femme, corpulente personne soufflant très fort, et qui possédait le plus grand cœur du monde. Elle portait [113] sous son bras droit une large boîte de carton, et dans sa main gauche, un fanal allumé. De son côté, Alexis déposait sur le bahut un sac énorme, en disant : 105 110

— Tiens, Séraphin, tu vas trouver là-dedans une épaule de cochon, une fesse de veau, des patates, du beurre, de la graisse, du thé, pis du pain. Tu comprends, il peut nous venir du monde.

— T'es ben blode,^b dit simplement Poudrier. 115

— Greyez-vous, docteur, reprit Alexis, il est tard. J'ai douze lieues à faire. Et mon Prince est moins vite que ma petite Cendrée.

Puis s'adressant à son cousin :

— Je m'en vas acheter le cercueil chez le forgeron, à Sainte-Agathe ? 120

b. De l'anglais blood, généreux, complaisant.

98 I, II, III répondit-il un I décontenancé, je 99 I souviens, mais je 102 I Ça frait ben I que c'te mort 103 I sont si [II ben] durs 105 I, II coup la voiture [I d'Alexis en face II devant] <II^b « laquelle ? » > la 106 I après, il entra 107 I personne, mais qui traînait avec elle en soufflant [R toujours A très] fort, le plus 109 III gauche un 110 III déposait un gros sac sur I, II bahut une poche énorme 111 I R une fesse [A épaule] de cochon 112 I des pétaques, du 113 I comprends y peut nous v'nir du monde. // T'es ben blode <[II^a Geoffrion suggère une note au bas de page et ajoute cette remarque : « Francisation de l'anglais blood : généreux, complaisant, II^b « qui va comprendre ce mot ? » > dit 115 I, II, III simplement l'avare. // Greyez 116 I Alexis. Y s'fait tard I J'ai 36 milles à faire. Pis mon « Prince » est 117 I ma p'tite « Cendrée ». // Puis 119 I cousin : // J'vas-t-y acheter 120 I forgeron à Ste-Agathe ? [R L'avare A Séraphin] qui se promenait tranquillement, [II^c qui pour une fois attisait le feu,] se

Séraphin, qui pour une fois attisait le feu, se retourna et fit signe à Alexis de venir près de la fenêtre, au fond de la cuisine.

— L'affaire du cercueil, c'est pas nécessaire, Alexis. J'en ai un, un cercueil.

— T'as un cercueil icit' ? [114]

— Oui, j'en ai un. Tu te rappelles pas quand ta sœur Flora est tombée malade, il y a dix ans ? Je voulais te faire une surprise. J'avais fait une belle tombe^c en beau sapin doux, pis comme Flora est pas morte, j'ai gardé le cercueil. Il est dans la remise. Je suis sûr qu'il a pas mouillé dessus, par rapport que je l'ai recouvert de poches^d pis de paille. Il est ben beau.

— T'es fort en baptême ! dit Alexis, en se grattant la tête.

— J'ai toujours aimé à prendre mes précautions.

— Oui, tes précautions, je comprends, mais c'est-il assez grand pour ta défunte, ces précautions-là ?

— Je le pense ben.

— C'est correct, acquiesça Alexis, comme il sortait avec le docteur.

Et la tête dans la porte, il cria :

— Je serai icit' demain matin, à neuf heures. Vous n'avez pas besoin de moi pour l'ensevelir ?

— Inquiète-toi pas de rien, répondit Séraphin qui les reconduisit jusqu'à la voiture.

c. Cercueil.

d. Sacs.

123 I, II, III cuisine. // C'est 126 I, II icit' ? // Ben oui. Tu [I t] rappelles
 128 I malade, y a dix ans. J' voulais t' faire 129 I J'avais faite une 130 I
 gardé l' cercueil. Y est icitte dans la r'mise. J'sus ben sûr qu'y a pas mouillé d'sus par
 131 I que j'l'ai r'couvert de 132 I paille. Y est 133 III, V en serpent ! dit
 135 I précautions, j' comprends, mais c'tombe-là, ça va t'y faire pour ta défunte ? J'
 le cré ben 138 I Alexis, en sortant avec 140 I il dit encore : J's'rai icitte demain
 à 142 I pas d' besoin d' [II, III de] [I, II, III moé] [II^c moi] pour 143 I, II In-
 quiète-toé [II^c toi] pas I répondit l'avare en le reconduisant jusqu'à

La nuit était froide et noire. Au loin, la plainte d'un hibou se fit entendre, en même temps que le roulement du boghei d'Alexis. 145

Poudrier, comme d'habitude à cette heure-là, se rendit à l'étable soigner les animaux. La noirceur était si pleine qu'il ne voyait pas ses mains. Tout à coup, sa femme lui apparut dans la porte qui communiquait avec l'écurie. Elle était vêtue de blanc et tenait un chapeau de paille rempli de fraises. 150

— Elle a peut-être besoin de prières, pensa-t-il.

Et il fit un grand signe de croix.

Il se rendit ensuite dans la remise, où il chercha longtemps deux chevalets et des planches. En se baissant pour saisir un mardrier, il toucha de la main le cercueil. Il recula. Pour la première fois de sa vie, il se rendit compte qu'il avait eu peur. 155

— Mais les morts sont morts, se dit-il.

Déplaçant les ténèbres comme il pouvait, il finit par trouver deux chevalets et cinq planches qu'il porta tout de suite dans le [116] haut côté de la maison. Là, il fit un petit feu, car le froid courait sur le plancher et le long des murs. 160

Dans le halo d'un fanal, Séraphin fabriquait une table sur laquelle serait ensevelie Donaldda. Il monta ensuite à l'étage supérieur, le cœur caressé par sa passion. Les trois sacs d'avoine et la bourse se trouvaient toujours là. Excité par d'autres soucis et fou de volupté, il demeura dans la chambre secrète plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu. Tout à coup, la voix de Bertine le ramena à l'amère réalité : 165 170

— Où êtes-vous, cousin ?

145 I R froide, et noire, ramassée et dense. [A Elle était noire et ramassée.] [II ramassée et dense.] Au 147 I Alexis qui fendait en deux les ténèbres. [II écrasait les ténèbres en descendant la côte.] < II^b fendait les ténèbres, > [II^c descendait la côte.] [III qui descendait la côte.] // [I, II, III L'avare,] comme 150 I coup sa 152 I et portait dans sa main un 153 I a p't'être 155 I remise où 157 I recula d'épouvante. Pour 158 I, II, III vie, l'avare se I A peur. // Mais les 159 I morts, se dit-il. I dit-il. // Et [R en A il] [D déplaçant S déplaçait] les 162 II haut-côté I maison. [A Là,] [D Il S il] fit aussi un I feu car 163 I R murs. // A la hueur [A Dans le halo] d'un 164 III fanal Séraphin 167 I là. Fou de 169 I coup la 170 I à l'effroyable réalité 171 I cousin ? J' descends, Bertine. J'étais v'nu fermer

— Je descends, Bertine. J'étais venu fermer un châssis qui claquait.

175 — Donalda est habillée. Vous allez la veiller pendant que nous arrangerons la chambre mortuaire, ajouta Bertine.

— C'est correct.

Et il monta au grenier tandis que la femme d'Alexis en descendait.

180 Dans sa robe noire, les mains croisées, tenant le crucifix, Donalda reposait maintenant sur le lit où elle avait tant souffert. Son visage était beau comme un lis dans sa [117] première aube. Séraphin la trouva vraiment belle. Il s'en approcha avec des gestes doux et l'embrassa sur le front. L'air qu'il déplaça fit monter et descendre la flamme de la chandelle. Il trempa le rameau 185 dans l'eau bénite et il en aspergea la morte. Une goutte, tombée sur une paupière, descendit sur la joue et coula pareille à une larme.

Poudrier se mit à genoux et récita un *Pater* et un *Ave*. Ensuite, il marcha lentement dans ce grenier de misère mais à cha- 190 que pas les poutres se plaînaient. Il s'arrêta près de la lucarne et, de là, regarda la morte. Il eût dit qu'elle voulait parler ; il eût cru qu'elle se lèverait et viendrait vers lui.

195 — Pauvre Donalda, pensa-t-il encore. Une si bonne femme, mais qui aurait fini par me coûter cher. Elle était extravagante, les derniers temps. C'est triste de voir qu'elle respire pus, mais ce que Dieu fait est ben faite.

Soudain, il entendit les pas de Bertine et de sa mère qui montaient l'escalier. Il revint près du lit.

200 — Tout est prêt, cousin, fit Bertine. À [118] c't'heure, on va dire un chapelet avant de la descendre.

177 I monta tandis 181 I un lys < II^a lis > que la première aube du printemps
 baise avec amour. Séraphin 182 I, II, III trouva réellement belle 183 I front.
 En se retournant son souffle fit 185 I R tombée dans un œil, [A sur la paupière,] des-
 cendit 186 I une dernière < II^b R ultime [II^c R ultime] larme. // [I, II, III L'avare]
 se 188 I Ave. Il se mit ensuite à marcher doucement dans 189 I, II, III ce pauvre
 grenier, mais 190 I plaînaient tristement. Il I lucarne, et de là, regardait < II^a
 et, de là il regardait > [III et, de là, il regardait] la 191 I morte. On eut dit
 I parler. On eut cru 192 I et marcherait. // Pauvre 193 I Une ben [II^c si]
 bonne 194 I était exigeante les 195 I C'est [II^c R ben triste I qu'a respire
 198 I, II, III près de la morte. // Tout 199 I heure on

— « Je crois en Dieu, le Père tout puissant... » commença la femme d'Alexis. Puis Bertine et Séraphin répondirent, mais pas ensemble, parce que Bertine pleurait toujours.

Lorsque le chapelet fut récité, on se prépara à descendre Donald. Il fut convenu qu'on passerait les pieds les premiers, sous lesquels on avait mis un drap roulé que tiendraient de chaque côté Bertine et sa mère, alors que Séraphin la soulèverait par les épaules. 205

Il avait levé bien des poids, des pierres très lourdes au cours de sa vie (et il était très fort) et, cette fois-ci, le fardeau lui parut bien léger. Avec de grandes précautions, on dégagea la morte de son lit. Puis, on gagna l'escalier, les deux femmes en avant. 210

— Tranquillement, disait Bertine.

— Tranquillement, répétait Séraphin. 215

Au bout de quelques minutes, on la déposa sur les planches qu'on avait eu soin de recouvrir d'un drap blanc, immaculé. On [119] plaça aussi deux oreillers blancs sous la tête.

Poudrier trouva que le salon était bien décoré, les murs tout en blanc à la tête de sa « pauvre défunte » et, dans les côtés, du blanc encore que tranchaient, ici et là, des bandes de batiste noire. Les meubles étaient couverts aussi. On avait descendu la petite table qu'on plaça à droite de Donald, et sur laquelle se trouvaient un cierge bénit et une soucoupe avec un rameau. 220

Sans parler, les trois personnes regardèrent la morte quelques instants. Puis, on passa dans la cuisine, en laissant ouverte la porte du haut côté. 225

— Ça serait peut-être mieux de faire encore du feu, demanda la femme d'Alexis ?

202 I, II, III Alexis. *Et Bertine* I, II, III Séraphin *répondaient*, mais 203 I toujours. *Pas l'avare.* // Lorsque 204 I récité on I, II, III descendre la morte. II 207 I mère, tandis que 210 I fort), mais cette fois-ci le 211 I parut chargé de plomb. Avec les plus grandes I on réussit, cependant, à dégager la 216 I minutes qui paraissaient traîner des ans, on [I, II, III déposa le corps] sur 218 I sous sa tête. // [I, II, III L'avare] trouva 220 I de la morte, et dans 225 I parler les trois personnages regardèrent 226 I cuisine en I, II laissant la porte du haut côté [II haut-côté] ouverte. // Ça

230 — Pas trop, pas trop, reprit Séraphin. La chaleur fera sentir le corps assez vite.

— C'est vrai, dirent ensemble Bertine et sa mère, en échangeant un regard.

L'homme qui, sans répit, portait le péché, se trouva beaucoup de génie : il venait de sauver une autre brassée de rondins.

— Je me sens un peu fatigué, dit-il, je vais aller me reposer en haut. [120]

— C'est ça, cousin, fit Bertine. Nous allons veiller, nous autres. Demain, ce sera votre tour.

240 Séraphin eut presque envie de se coucher dans le lit conjugal, à la place même, encore tiède, que le corps de Donalda avait creusée. Après réflexion, il trouva que ce ne serait pas convenable, et il s'étendit sur le sofa. Il mit peu de temps à s'endormir et ronfla sans arrêt jusqu'au matin.

245 Toute la nuit, Bertine et sa mère s'entretenaient de Donalda et des mille souffrances qu'elle avait endurées avec ce pingre de Séraphin, avec cet homme dégoûtant que sa passion pousserait un jour jusqu'au meurtre prémédité pour sauver trente sous¹. Comme elle avait dû souffrir ! Mais comme elle devait se sentir
250 légère maintenant, bien chanceuse encore d'avoir vécu rien qu'un an avec lui. Et ces pensées leur étaient un prétexte pour aller la voir, ensevelie dans la seule belle robe qu'elle eût portée, et reposant dans ce salon où elle avait obtenu si rarement la permission de venir.

230 I, II, III reprit *l'avare*. La chaleur [I, II *ferait* II^c *fera*] sentir 231 I, II corps *trop* [II^c *assez*] vite 233 I regard. // Séraphin se trouva 234 II, III qui portait le *péché*, sans répit, se trouva 235 I, II, III sauver encore une brassée de [I vieux] rondins. // [I J] me 236 I R dit *l'avare* [A -il,] je I me r'poser [R un peu] en 241 I, II, III encore *humide*, que 243 I, II il étendit sur le sofa sa charpente osseuse qui craquait. Il 244 I ronfla bientôt comme une bûche jusqu'au 246 I ce gratteux de 247 I pousserai jusqu'au meurtre pour 249 I souffrir la pauvre elle ! < II^b R la pauvre elle ! > Mais I A devait se sentir 251 I D leur était [S étaient] un 252 I, II, III eût jamais portée 253 I, II, III elle obtenait si

1. On utilisait au Canada avant 1858 la livre de 120 sous et le quart d'une livre valait alors 30 sous. Lorsqu'on introduisit le dollar décimal, l'habitude d'appeler le quart de la livre 30 sous s'est maintenue pour le quart du dollar, bien qu'il ne valût désormais que 25 sous.

— On croirait qu'elle dort, dit Bertine, la bouche tordue. 255
[121]

— Elle est morte comme une sainte, répondit la femme d'Alexis qui pleurait.

On récita encore un chapelet, Bertine à genoux, et sa mère dans une chaise berceuse, car elle était trop corpulente pour se plier. 260

La nuit se passa ainsi en oraisons, auprès de la morte, ou dans la cuisine, à causer. Bertine s'occupa de faire cuire l'épaule de cochon et d'en tirer deux grands bols de graisse de rôti qu'on servirait avec du pain et du thé. 265

Elle sortit pour serrer dans la dépense le rôti et la graisse. Elle vit une ligne pâle qui s'étendait à l'horizon. Le froid venait par là, sec et tassant l'espace. On ne pouvait pas l'éviter.

— C'est ben l'hiver, sa mère, dit Bertine en rentrant.

Elle mit encore du bois dans le poêle, alluma un fanal, prit la chaudière au-dessus de la pompe et s'en alla traire les vaches. On compta à son retour quatre terrines de lait. 270

L'aurore, d'un ton mat et sans nuance, passa inaperçue. Un peu plus tard, le soleil, brouillé, se levait, appuyé sur les mon[122]tagnes grises. Il ne ventait pas, et l'air se faisait plus pénétrant, plus dur. 275

L'horloge sonna un coup. Il était six heures et demie.

255 I, II, III On dirait qu'elle dort, [I, II disait] [II^c dit] Bertine 257 I, II sainte, répondait la 258 I, II pleurait, pendant que sa vaste poitrine montait et descendait sur elle ainsi qu'une vague qui frappe un rocher. // < II^b « aie ! » À la suite de cette remarque Grignon supprime tout ce passage. > On 260 I, II une chaise bergante, < II^a berceuse, > [III berceuse] car I trop grosse pour 262 I R en prière, [A oraisons,] auprès 263 I cuisine à causer. [I, II De plus,] Bertine I, II, III s'occupa à faire 264 I D tirer de [S deux] grands I qu'on mangerait avec 266 I, II, III, IV sortit dehors serrer dans [I l'armoire la viande et] la 267 I froid descendit, enveloppant, bouchant l'espace 268 II là, bourru, tassant [II^c sec et tassant] l'espace I A pouvait pas l'éviter 272 I, II quatre vaisseaux < II^a terrines > de 273 I L'aurore d'un ton mat, et sans aucune nuance I inaperçue. Quelques minutes après un [I, II, III soleil brouillé,] < II^a soleil, brouillé > se 274 I levait [I, II tranquillement,] appuyé au milieu des montagnes grises qui fermaient la route du Paradis. II 275 I pas et le froid se faisait [I, II plus sec], plus dur, comme en plein mois de janvier. // L'horloge

On mit la table pour déjeuner, encore que les deux femmes
 eussent mangé plusieurs fois au cours de la nuit, surtout la mère
 280 de Bertine, incapable de veiller longtemps sans prendre quel-
 que chose, à cause de sa taille exceptionnelle. Elle prenait soin
 de ne pas maigrir, l'Arthémise à Alexis, d'autant plus qu'Alexis
 n'aimait pas ça fluët. Elle se faisait donc un cas de conscience de
 manger quatre ou cinq fois par jour. Depuis dix ans que durait
 285 ce régime, elle ne s'en trouvait pas plus mal, la respectable pay-
 sanne.

Bertine alla donc chercher le rôti de porc frais, trancha en-
 core une fois du pain, plaça le beurre et la théière bien en vue
 sur la table, avec du lait aussi. On mangea, pendant que le jour
 290 blafard pénétrait dans la maison et se figeait sur le tapis ciré.

— Des journées tristes de même, ça faisait mourir Donald, a
 dit Bertine.

— Oui, tu as raison, répondit sa mère, qui [123] se leva en-
 core une fois et se rendit voir la morte, en soupirant et en se
 295 mouchant. Bertine l'accompagna. On récita d'une voix ferme le
 huitième chapelet.

À peine avait-on fini, qu'on vit Alexis entrer dans la cour
 avec son cheval qui fumait comme une cheminée.

— Je te dis, Bertine, que ton père s'est pas amusé à Sainte-
 300 Agathe. S'il peut pas avoir pris un coup de trop, au moins...

Et la grosse Arthémise s'arrêta au milieu de la cuisine, re-
 gardant par la fenêtre. De sa main droite elle jouait avec une pe-
 tite croix de verre noir qu'elle portait au cou, au bout d'une
 chaînette, et qui tombait sur sa poitrine toujours en mouve-
 305 ment.

278 I, II pour *déjeuner*, encore I femmes *avaient mangé* 280 I, II long-
 temps, sans 281 I sa *corpulence* exceptionnelle. Elle *avait soin d'elle* l'Arthémise.
 D'autant 283 I ça *gros*. Elle 287 I *frais d'une douzaine de livres* < II^b R d'une
douzaine de livres >, trancha 289 I *mangea*. // Un jour 290 I *ciré rouge*. [II de
 la table.] // Des 291 II *journées, tristes* 293 I, II *as ben raison* I mère qui
 I R encore *voir* [A une fois] et 295 I R le *dix-huitième* 297 I fini qu'on
 298 I *cheminée*. // J' te 299 I *père n'a pas pris de temps à aller à Ste-Agathe*. Si y
 [D peut S pas] avoir pris un coup d'trop toujours ? II *père n'a pas pris de temps à aller*
 [II^c s'est pas amusé] à Sainte-Agathe. S'il peut pas avoir pris un coup de trop au
 moins ? < II^a moins... > // Et 302 I, II, III *fenêtre, sa main droite jouant avec*
 303 I *cou avec une chaînette* et qui 304 III *chaînette*. // Presque I *poitrine*
blanche, toujours

Presque tout de suite, on vit entrer Alexis, le visage rouge, le cou rouge, les mains rouges et soufflant très fort. Il laissa tomber deux phrases :

— Maudit que j'ai faim ! Vous avez pas mis de crêpe à la porte ?

310

— C'est pourtant vrai. On a oublié ça, dit sa femme.

Et elle se mit en frais de confectionner un crêpe. [124]

Bertine regardait son père. Une autre aurait été effrayée de lui voir avaler autant de viande, de pommes de terre, de beurre, de graisse de rôti, de pain et de thé. Il mangeait vite.

315

— Je suppose que Séraphin dort, dit-il en se levant.

— Écoute-le ronfler, fit Arthémise.

On entendit quelque chose comme le soufflet d'une forge grossissant le feu.

— Ce maudit-là, reprit Alexis, quand il compte pas ses pias-tres, il dort. Pis, sa femme qui est morte ! Je le comprends pus pantoute. En tout cas, vous allez le réveiller, et vous allez vous coucher, vous autres. Vous devez être rendues au bout.

320

Et il entra dans le haut côté voir Donalda sur les planches. Elle commençait à changer. Sa figure passait du blanc au bleu, les lèvres surtout, semblables maintenant à du raisin qui aurait gelé.

325

— Elle est toujours belle, quand même, dit Alexis. Pauvre Donalda, tu te reposes, hein ?

306 I suite on 308 I deux paroles. // La première : « Maudit qu' j'ai faim. » // La seconde : « Vous avez pas mis d' crêpe à porte ? » 311 I femme avec un air de découragement infini < II^b R avec un air de découragement infini > . Et 313 I, II, III regardait manger son 314 I, II, III avala une quantité aussi considérable < II^b autant > de viande, de [I patates,] de 315 I vite. // J' suppose 316 I dit-il, en 318 I forge lorsqu' il grossit le feu. // C' maudit [III Ce serpent-là,] reprit Alexis quand [II Alexis ; quand] y compte pas ses [I, II pias-ses,] y dort 321 I morte. J' l' comprends III pus, pantoute 322 I réveiller, pis vous 323 I coucher vous I Vous d' vez être rendues à boutte. [II, III à bout de fatigue ?] // Et 325 I bleu. Les 326 I surtout semblables 328 I belle, pareil dit 329 I Donalda tu te reposes hein ?

330 Il regarda autour de lui. Il trouva que c'était bien arrangé. Il se pencha ensuite [125] pour baiser la morte au front. Il jeta de l'eau bénite sur elle et revint dans la cuisine.

Séraphin se rasait près de la pompe. Il portait un pantalon noir, des chaussures propres et une chemise blanche, empesée.

335 — Les chemins sont pas trop mauvais, dans ce bout-là, Alexis ?

— Ça ben été. Tu sais que, pour une longue route, mon Prince est aussi bon que ma Cendrée ?

— Je te crois ben.

340 Sa barbe faite, Poudrier sortit nu-tête et en bras de chemise. Il allait soigner ses animaux.

Le vent s'était élevé, et le crêpe battait à la porte.

Bientôt, un homme trapu, aux cheveux roux, se présenta. Il paraissait timide et ne savait que faire de son chapeau.

345 — Vous venez pour la voir, je suppose ? dit Alexis, qui précéda le visiteur dans le haut côté.

L'homme aux cheveux roux s'approcha de la morte. Il fut effrayé de la reconnaître. Son imagination lui faisait croire, au [126] moment même, que la mort effaçait d'un coup les traits de la figure.

350

— Je la connais, cette personne-là, dit-il à Alexis. Elle n'a pas changé. Pauvre femme ! C'est toujours triste, mourir. Et si jeune.

355 Il se mit à genoux, son chapeau à la main. Il ne priait pas. Il songeait plutôt que c'était ici, à cette même place, il y avait quel-

332 I cuisine. // L'avare se 335 I mauvais dans ce boutte-là 336 I Alexis ? dit-il ? // Ça 337 I, II, III que pour I route mon « Prince » est 338 I ma « Cendrée ». // Je l' cré ben. III ma Cendrée ? // T'as raison. // Sa 340 I, II, III faite, l'avare sortit I, II et en <II^a A bras de> chemise 342 I élevé et I porte, en tout point comparable à la chevelure noire de Donald, quand elle la déroulait sur ses épaules, et lorsque, travaillant dehors, une rafale prenait dedans. <II^b : L. de Montigny biffe cette phrase, qui est également raturée par Grignon en II^c.> 345 I Vous v'nez pour la voir, j' suppose I Alexis, en précédant le 348 I reconnaître. Il croyait que la mort effaçait [A d'un seul coup] les <II^b R imagination versatile lui> 351 I connais cette personne-là dit-il, à 352 I triste mourir 355 I, II, III il y a quelques

ques mois à peine, que Séraphin Poudrier lui avait prêté quatre-vingts dollars, en lui faisant signer un engagement indigne d'un homme. Il se rappela ses paroles et l'acuité méchante de ses yeux. Mais il se rendit compte que le châtiment n'avait pas encore été assez sévère, puisque lui, Lemont, rongé par la luxure, était retombé dans son vice, et qu'après avoir payé pour la petite Céлина, il était pris dans une autre saleté avec une idiote, la fille au père Mathias. Ces pensées, et l'atmosphère qui régnait dans cette pièce sombre, et la senteur qui commençait à se dégager du corps, l'invitèrent à s'en aller.

Il jeta de l'eau bénite sur Donalda. Avant de sortir, il demanda à Alexis : [127]

— M. Poudrier est ici, je suppose ?

— Il sort justement de l'écurie, là, monsieur.

L'homme aux cheveux roux s'avança vers l'ennemi et lui tendit la main :

— Je vous offre toutes mes condoléances, monsieur Poudrier. C'est un grand malheur pour vous.

— Ah ! monsieur Lemont ? Je vous remercie. Mais que voulez-vous ? Ce que le bon Yeu fait est ben faite.

Après un moment, M. Lemont dit encore :

— Écoutez donc, monsieur Poudrier. Si je vous remettais vos cent piastres, là, tout de suite, est-ce que je pourrais ramener mes deux jerseys ?

Séraphin, sans songer qu'il portait des chaussures propres, malaxait la terre froide et crevassée, en même temps qu'il promenait sur sa longue figure, de haut en bas, une main sale qui sentait le fumier. Puis, presque en colère, il s'écria :

356 I, II, III lui prêtait [I cent II, III quatre-vingt] piastres, <II^a dollars> en
 357 I engagement peu digne d'un 358 I, II, III rappela les paroles de l'avare et
 359 I yeux. L'atmosphère III, V que Poudrier recevait [III lui] aussi son châtiment.
 // Ces 363 <II^a pensées, et> 364 I sombre et I R senteur aussi qui
 365 <II^a corps, l'invitèrent> 366 I, II jeta, lui aussi, de I sortir il 368 I
 A suppose ? // Tiens y sort justement de l'écurie, Monsieur 370 I, II, III vers
 l'avare, et 373 I vous. // [R Tiens ! fit l'avare. I A, II Ah ! ben !] M. Lemont ! [A
 fit l'avare.] Je vous r'mercie [I, II ben.] Mais 375 I que Dieu fait 377 I Pou-
 drier, si je 378 I là de suite, est-ce III là tout I pourrais [D ramener S amener]
 [R ma Jersey A mes deux Jerseys ?] // [I, II L'avare,] sans 382 II, III figure de

— Pour qui me prenez-vous, monsieur ? Vous avez signé
 385 un billet, pis un engagement. Ça aurait dû être réglé le 17 octo-
 bre, [128] cette affaire-là. Il est trop tard, à c't'heure. On joue pas
 avec moi, vous saurez monsieur.

— Je comprends, monsieur Poudrier, mais ma femme a été
 malade, elle aussi, cet automne. Ça m'a coûté cher.

390 — La mienne est morte. C'est ben pire.

— Je comprends, monsieur Poudrier, mais je vais vous
 payer tout de suite cent piastres. D'ailleurs mes vaches valent
 pas ça. C'est à peine si elles valent soixante-dix piastres. Vous
 êtes perdant. Mais c'est ma femme qui a de la peine de les voir
 395 parties et qui aimerait à les ravoir.

— Mais pensez-vous, monsieur Lemont, que je suis si atta-
 ché que ça à l'argent, reprit d'un ton calme Séraphin ? Seule-
 ment, un engagement, c'est un engagement. Vous le tenez pas,
 vous manquez à votre parole. Rien à faire. Je garde les vaches,
 400 me comprenez-vous ? Je garde les vaches.

L'homme aux cheveux roux eut envie d'égorger ce chien.
 L'image de la morte le retint.

— C'est correct, dit-il. Vous voulez garder mes vaches.
 Mais j'ai rien qu'à vous dire qu'il va vous arriver malheur. Me
 405 comprenez-vous, là, à votre tour, me com[129]prenez-vous ? Je
 vous dis que vous finirez mal.

Et il lui montrait le poing en se dirigeant vers la barrière qui
 fermait l'entrée de la cour.

384 I A vous, Monsieur ? Vous 385 <II^a billet, pis> I, II être réglée
 <II^a réglé> le 17 octobre [I c't'] affaire-là, [I y] est 387 I, II saurez, Monsieur
 389 I malade elle aussi cet 392 I payer de suite [I, II \$100.] [D <illisible> S
 D'ailleurs] [D ma S mes] vaches 393 I elles [R vaut A valent] [R quarante I A, II,
 III quatre-vingts] piastres. Mais 394 I de [D la S les] voir [A parties] et 395 I à
 [D la S les] ravoir 397 I attaché qu'ça I calme l'avare. Seulement 398 I
 engagement c'est 399 I garde, me comprenez-vous, je garde [D la S les] [A
 deux] vaches 401 I roux sentait le fouet de la colère lui mâcher les reins, les jambes et les
 bras. Il eut envie de frapper cet homme ignoble. Il roux sentait le fouet de la colère lui mâ-
 cher <II^b « Est-ce qu'un fouet mâche ? » > les nerfs. Il eut envie d'égorger 403 I
 dit-il. Gardez-les mes 404 I dire que vous [R irez en enfer avec. A finirez mal]. Me
 406 I dis [D que S qu'il] vous [R mourrez dans l'feu avec. A arrivera malheur.] // Et
 407 I poing, en

— Ah ! ah ! ah ! Faites-moi pas rire à matin, répondit Poudrier avant d'entrer. Personne dans la maison n'avait eu connaissance de cette scène. Et c'était loin de paraître sur la figure de pierre à Séraphin. 410

Alexis, qui avait trouvé de vieilles cartes, faisait maintenant son jeu de patience, en fumant un cigare. Son cousin, intéressé, mais sans dire un mot, le regardait déplacer les morceaux de carton. 415

Vers les neuf heures, les voitures commencèrent de descendre la côte, se dirigeant vers l'église du village. Cinq habitants passaient dans le rang Croche, et trois dans le rang Droit. Tous, ils arrêterent pour voir la morte, et tous ils promirent de venir veiller le corps, le soir même. 420

Séraphin Poudrier fut gonflé un peu de tant de sympathie. Dans son orgueil, il ne se rendait pas compte que c'était pour Donalda. Il se savait méchant et cruel, mais [130] il était loin de penser que tout le monde le détestait souverainement, que plusieurs même lui vouaient une haine mortelle. 425

Il s'empressait autour des visiteurs et causait avec eux auprès de la morte. Il les reconduisait ensuite avec une politesse qu'on ne lui connaissait pas dans les marchés. Toute la relevée, il vint beaucoup de monde, de partout, jusque de Sainte-Agathe. On avait bien connu Donalda Laloge, une pauvre fille de colon, mais si avenante, si bonne travailleuse, excellente danseuse aussi, que les jeunes gens faisaient tourner en des rythmes vertigineux. Elle avait laissé partout le meilleur souvenir. Aujourd'hui qu'elle reposait, face au ciel, dans les draps de la mort, on venait lui porter une prière, le cœur chargé de peine. 430 435

409 I, II, III répondit *l'avare* avant 412 I pierre de Séraphin 413 I R trouvé un seul jeu de [A des vieilles] cartes I faisait, maintenant, son 414 II un *peg-top* <II^a *cigare*>. [I, II, III *L'avare*,] intéressé 417 I voitures commençaient de 419 I, II rang *croche*, <II^a *Croche*,> et I trois, dans le rang droit <II^a *Droit*>. Tous 420 I, II arrêterent <II^a *pour*> voir 421 I, II veiller au <II^a *le*> corps 422 I fut [III un peu gonflé] touché un peu 426 I R lui portaient [A vouaient] une 427 I R s'empressait auprès [A autour] des 428 I, II, III une douce politesse 429 I pas. Toute l'après-midi il 430 I de *Ste-Agathe* 431 I, III connu *mademoiselle* <II^b R *mademoiselle*> Donalda Laloge [I si fine,] si II, III Laloge, pauvre 432 I, II, III bonne travaillante, excellente 433 I, II, III aussi que I gens s'arrachaient avec des petits cris de chair. Elle 435 I ciel, tel un lys fauché dans le jardin de la mort 436 I prière avec un cœur [II apparemment] chargé

Un seul être au monde n'avait pas aimé et pas compris Donalda : son mari. Maintenant qu'elle ne respirait plus, commençait-il de saisir la lumière plus basse qui sortait du tombeau ? Il
 440 montra peut-être un léger chagrin, mais il ne se laissa point attendrir.

Pendant qu'Alexis, sa fille et sa femme (celles-ci étaient maintenant descendues, [131] après avoir dormi un bon somme) allaient dans la maison, du poêle à la morte, récitant des chapelets ou faisant la cuisine, Séraphin, assis près de la table, pensait
 445 à demain, à l'argent qu'il économiserait, aux profits qu'il réaliserait, à tous les marchés possibles et imaginables. Il en jouissait intérieurement. Sa passion, plus éloquente qu'un ciel étoilé, plus prenante que l'espace, remplissait son cœur, bouchait toutes les issues, et il ne restait pas un coin pour l'image de Donalda.
 450

Il se laissait descendre, les yeux presque fermés, dans cet abîme d'or, lorsqu'il entendit Alexis qui disait :

— Je m'en vas aller dormir un petit somme pour être frais
 455 pour la nuit.

— C'est correct, fit Bertine, tu pourras te coucher dans le grand lit. (Par respect pour la morte, elle ne dit pas : le lit de Donalda.) On l'a tout changé en neuf.

Elle suivit même son père au grenier, pour bien lui faire voir qu'elle avait déplacé le lit, croyant de la sorte éloigner le
 460 souvenir de la femme qui reposait sur les planches, en bas. [132]

Alexis s'étendit de tout son long, sur le dos.

— Veux-tu que je vienne t'abrier, demanda Bertine ?

— Non, non, je m'en vas dormir correct, de même.

437 I, II^c R Donalda : *c'était* [I, II, III *l'avare*]. Maintenant 438 I plus, il
 commença de 439 I lumière qui I tombeau ? Il éprouva même un 440 I
 laissa pas [II, III *certes pas*] attendrir 442 I femme (qui étaient 443 I descen-
 dues après 446 I qu'il ménagerait, aux 447 I, II à toutes les transactions <II^b
 « voir ce mot au dictionnaire » II^a tous les marchés> possibles 449 I plus vaste
 que I cœur, bouchant toutes 450 I pas l'ombre d'un 453 I disait. // J'm'en
 454 I un p'tit somme 455 I la nuitte. // C'est 457 I morte elle 461 I A
 planches en bas. // Alexis 463 I je t'habille, demanda 464 I non, j'm'en
 I correct de

Et il croisa les mains sur sa robuste poitrine. Il se laissa em- 465
porter par la brume chantante et molle du sommeil. Il avait bu la
moitié d'un flacon de gin à Sainte-Agathe et deux grands verres
de cognac. L'ivresse le pénétrait maintenant, ainsi qu'un air par-
fumé, musical. Plus léger qu'un nuage, il flottait dans l'espace 470
sur un printemps sans fin, au-dessus de la campagne en fleurs
avec Donalda à ses côtés, nu-tête, qui présentait sa bouche de
fraise au miel du soleil. Subitement, le rêve disparut, fumée que
le vent dissipe, et Alexis dormit profondément, sans remuer,
jusqu'à huit heures du soir.

Il fut surpris en s'éveillant de se trouver dans la chambre de 475
Donalda. Mais comme il était fort et qu'il n'avait pas trop bu
d'alcool, il se rappela la scène de l'agonie et les deux voyages à
Sainte-Agathe qui [133] l'avaient amené ici. Il descendit rapide-
ment l'escalier et vint se laver à même la pompe.

Il y avait beaucoup de monde dans la cuisine et dans le sal- 480
lon. Et, comme la plupart avaient apporté un fanal, les deux piè-
ces se trouvaient pas mal éclairées.

À la conversation des hommes, s'accrochaient les prières 485
que récitaient les femmes, dans le haut côté. La table de la cui-
sine était toujours couverte de plats dans lesquels se figeaient
de la viande, de la graisse, de la sauce, des œufs au miroir ; et
aussi de pots contenant confitures, sirop d'érable, mélasse,
crème et lait. Du pain tranché, en piles, aux quatre coins de la ta-
ble, et du beurre en abondance, au milieu. Quiconque voulait
manger n'avait qu'à tendre le bras. 490

Alexis jugea que les choses étaient bien faites, en souvenir
de Donalda, tandis que Poudrier considérait cette mangeaille
comme une dépense exagérée, absolument inutile. C'est vrai

465 I *laissa glisser dans l'eau chantante* 468 I *cognac. Une ivresse [R déli-*
cieuse] le 469 I *musical et palpable. Plus* I *l'espace, alors que dans un printemps*
sans fin, pareil à un visage d'amour, il s'en allait au-dessus 471 I *nu-tête et qui*
472 I *R disparut, pareil à [A telle] une fumée* 473 I *R sans bouger, [A remuer,]*
jusqu'à 474 I *du [R matin. A soir.] // En s'éveillant, il fut surpris de* 477 I, II,
III *de la morte et les [I circonstances] qui* 481 I *Et comme* 483 I *hommes se*
mêlaient les prières, que récitaient les femmes, de l'autre côté. La table dans la cui-
sine était constamment couverte de plats de toutes grandeurs dans 486 I *et dans les*
pots, [II, III et couverte aussi de pots contenant] des confitures, du sirop d'érable,
de la mélasse, de la crème et du lait 489 I, II *en masse, <IIa abondance,> au*
492 I *de la sainte Donalda* I, II, III *que l'avare considérait* 493 I *inutile et*
grossière. C'est

495 que ça ne lui coûte pas cher (peut-être le lait, la crème et les œufs) ; mais quelle somme d'argent gisait là, en pure perte, sur la table ! Et il souffrit cruellement dans son cœur. [134]

500 Ni les prières ni les entretiens ne languissaient. On parlait même tous ensemble, soit des récoltes, soit de l'hiver qui était venu si vite, soit du chevreuil qu'avait tué le garçon du père Thibault. On parla des taxes, des élections et de la petite putain Cé-
lina Labranche. Dans un coin, à voix basse, Charlemagne Pi-
nette et le gros Tison faisaient des calculs sur la fortune de Poudrier, Alexis racontait ses prouesses et ses batailles de l'épo-
que où il dravait^e sur la rivière aux Lièvres. On l'écoutait avec
505 plaisir, car il n'était point menteur, et son récit avait toujours quelque chose d'enlevant qui captivait les auditeurs. On aimait, du reste, ce bon vivant, grand cœur, bon homme, et si honnête. Tout à coup, Alexis déposa son cigare sur la corniche du poêle, et il appela Séraphin dehors.

510 — Tu comprends, dit-il, j'ai emporté un peu de whisky blanc de Sainte-Agathe. Tu vas venir avec moi dans la remise pour le réduire. Va chercher un fanal, pis emporte un grand gobelet d'eau.

515 On versa dans une cruche la moitié d'une [135] autre cruche qui contenait l'alcool, et on la remplit aux trois quarts d'eau. Alexis l'agita au bout de ses bras quelques instants, et, enlevant le bouchon, la présenta à son cousin.

— Goûtes-y, dit-il, pour voir s'il est assez fort.

— Tu sais ben que je bois pas, Alexis.

e. Faisait le flottage à billes ou bûches perdues.

494 III, IV lui *coûtait* pas 495 I œufs) mais I argent *ne gisait pas* là
496 I souffrit *atrocement* dans 497 I prières, ni 499 I du chevreu qu'avait
500 I élections, de la petite [A putain] Céline Labranche, [I, II de tout.] III de la fa-
meuse bagarre à Saint-Jérôme. Dans 502 I fortune [R approximative] de l'avare.
[Monsieur Poudrier,] <II^b> Poudrier,] Alexis 503 I batailles, à l'époque
504 I sur la «Lièvre». [II Rivière-aux-Lièvres.] On 506 I enlevant et de tragique qui
paralysait l'assistance. On [II aimait du reste] ce 511 I vas v'nir avec [I, II, III
moi] dans la r'mise pour le réduire. Va cri un fanal pis [II^c fanal, pis] emporte
514 I autre qui 515 I alcool et I trois-quarts 516 I Alexis brassa [I, II la
cruche] au I, II, III et enlevant 518 I dit-il pour I voir si y est 519 I que
j' bois

— Envoie, envoie ! ça va te faire du bien. T'as le cœur arrêté par rapport à Donalda, ça va te remettre comme un homme. 520

Alors, dans le rond de lumière jaune que traçait le fanal, Séraphin goûta à l'eau-de-vie.

— Viande à chiens ! qu'il est fort, cracha-t-il. Et il tendit la cruche à Alexis, qui ne se fit pas prier pour boire à même, d'un seul coup, la valeur de deux grands verres. 525

— À c't'heure, dit-il, tu vas faire les honneurs à la maisonnée. Tu vas faire une tournée à toutes les heures. Il y en a pour tout le monde. Tu vois, il en reste encore une demi-cruche, à part de celle-là, icit'. [136] 530

— C'est correct, fit Poudrier, qui se préparait à sortir de la remise.

Alexis le retint par le bras et ils causèrent longtemps à voix basse. 535

Dans la maison, on priait toujours, on parlait toujours, on mangeait toujours, et on étouffait les fous rires le mieux qu'on pouvait. En tout cas, on ne s'ennuyait pas. Ce fut même très encourageant, et l'on trouva la vie belle, lorsqu'on aperçut Séraphin Poudrier, une cruche à la main. Il versa à boire à tout le monde dans une tasse. Un air de fête et de santé se peignait sur tous les visages. On avait du courage plein la bouche et plein les genoux. Aussi les chapelets se succédaient-ils, avec une régula- 540

520 I, II, III envoie, ça va [I t'] faire I T'as l' cœur malade par 521 I va t' faire oublier. // Alors [R dans la lumière du fanal qui traçait un halo jusqu'au <illisible> A dans un rond de lumière jaune que traçait le fanal,] [I, II, III l'avare] goûta à l'eau de vie. // Viande à chiens ! qui est fort, cracha-t-il, en tendant la 526 I Alexis qui I, II même [II même, d'un seul coup,] quelque chose comme <II^b R quelque chose comme> la 527 I grands gobelets [A d'un coup sec.] // A 528 I honneurs de la maison. Tu vas passer une 529 I heures. Y en a en masse pour tout l' monde. Tu vois y en 530 I cruche. // C'est 532 I fit l'avare, [II, III Séraphin,] se préparant à 537 I toujours. En 538 I encourageant et 539 I on vit entrer Séraphin Poudrier [R avec la cruche A une cruche à la main]. Dans un gobelet il versa à boire [R qu'on se passa de main à main] [A à tout le monde]. Un 541 I sur toutes les faces. On 543 I Aussi, le I régularité et une rapidité franchement extraordinaires

rité, une rapidité et une ferveur extraordinaires. Personne
 545 n'avait souvenance d'une plus belle « veillée-au-corps »².

Un homme, cependant, dans cette maison, se tourmentait
 l'âme ; c'était le cousin Alexis. On pouvait le voir, les yeux rou-
 ges, les lèvres serrées, et voyageant sans cesse de la morte à la
 remise. Il avait bu pour sa part, presque la moitié de la cruche,
 550 et il n'était pas ivre. Il ne branlait même pas. [137] Sa grande
 peine le tenait debout dans l'axe des convenances et de la di-
 gnité.

Personne ne se doutait de rien, mais on trouvait tout de
 même étrange de le voir sortir si souvent. Seule, la grosse Ar-
 555 thémise, qui connaissait son homme comme son *Pater*, savait ce
 qui en était, mais comme 'ça paraissait pas', elle le laissa faire.

La dernière fois qu'il entra dans la maison, vers les cinq
 heures du matin, l'assistance laissa échapper un formidable
 « Ah ! ben, maudit ! » en le voyant tout couvert de neige.

— Ça tombe à plein temps, dit-il.

Quelques-uns se précipitèrent aux fenêtres ; d'autres sorti-
 rent sur le perron.

La neige tombait lourde comme de la pâte que faisait tour-
 noyer une bise soufflant du nord. Les bâtiments en étaient déjà
 565 couverts, et les chemins s'allongeaient sous la blancheur silen-
 cieuse.

545 I souvenance qu'il y eut jamais dans la région, une plus belle veillée, passée
 au corps. [II veillée au corps.] <II^a «veillée-au-corps».> // Un 546 I maison se
 547 I R l'âme : c'était Alexis I R rouges, la bouche tordue [A pleurant tout haut] et
 548 I voyageant, sans 550 I ne chambranlait même 551 I R peine qui lui
 mangeait le cœur, le 554 I Arthémise qui 555 I « Pater » savait 557 I mai-
 son vers 558 I matin l'assistance I un « Ah ben maudit ! » formidable en
 559 I neige. // Y neige à 563 I lourde, par paquets, que 564 I une brise [R qui
 soufflait doucement A soufflant] du 565 I couverts et I chemins paraissaient s'al-
 longer sous I silencieuse. // [R Viande à chiens ! dit l'avare. // Personne ne répondit.
 //] Comme l'heure de la fin solennelle [II l'heure solennelle du départ définitif] <II^b
 l'heure du départ> approchait

2. Lorsqu'une personne décédait dans une paroisse canadienne-française, les parents, les amis, les voisins envahissaient la maison du défunt pour veiller au corps. Le terme est particulièrement approprié pour la nuit alors que les plus proches se remplaçaient à tour de rôle à côté du mort.

Comme l'heure du départ approchait, Bertine et sa mère choisirent quatre porteurs, et il fut décidé qu'on partirait de la maison, avec le corps, vers les six heures et [138] demie. Ce ne serait pas trop tôt, Séraphin demeurant à trois milles et demi du village, d'autant que le cortège funèbre défilerait au pas. 570

On alla chercher le cercueil dans la remise. Alexis le trouva convenable, bien peinturé, avec quatre belles poignées qui brillaient.

— Comme de l'argent, fit remarquer Séraphin. 575

Quand ils revinrent à la maison, ils eurent beaucoup de difficulté à se frayer un chemin. Il y avait beaucoup de monde, soit à genoux, soit debout. Mais, presque au même moment, plusieurs hommes sortirent atteler les chevaux, tandis que les femmes mettaient leurs chapeaux et leurs manteaux. Pas une seule ne regretta de s'être habillée chaudement. Il neigeait toujours. 580

Séraphin et Alexis déposèrent le cercueil à terre, près de la morte. Des jeunes hommes les aidèrent à coucher dedans la femme à Poudrier. La tombe était un peu petite. Séraphin plia le corps en élevant la tête et les genoux. On déposa ensuite le cercueil sur les planches. Et comme on se [139] préparait à mettre le couvercle, Bertine accourut en pleurant, une paire de ciseaux à la main. Sur le front de sa chère cousine, elle jeta une dernière fois ses lèvres fiévreuses, qui laissèrent une petite cernure. Elle coupa ensuite une mèche de cheveux, plus noirs et plus lourds que jamais, semblait-il. Alexis se pencha à son tour, comme s'il eût voulu lui parler une dernière fois. Il se releva, suffoqué de douleur. Arthémise vint, elle aussi, l'embrasser. Restait Poudrier. Doucement, il la baisa au visage tandis qu'une larme, peut-être d'alcool, la seule en tout cas qu'il eût jamais versée dans sa vie, coula sur la joue de la morte, pour s'arrêter à la lèvre 585 590 595

569 I maison avec le corps vers 570 I tôt, les chemins vomissant la neige et la boue, et Séraphin 571 II village, et sans compter < II^b d'autant > que 575 I argent [A fit] [D remarqua S remarquer] [I, II, III l'avare. //] Quand 577 I chemin, car il 578 I Mais presque 583 I, II, III morte. Deux jeunes I, II, III la pauvre Donalda. La 584 I, II, III Séraphin tira sur < II^b « analysez cette manœuvre si vous pouvez » > le 585 I R On prit [A déposa] ensuite 586 I R à visser [A mettre] le 588 I front de marbre de I R elle déposa [A jeta] une 589 I fiévreuses qui 592 I, II, III voulut parler à la morte. II I releva en criant de 593 I vint elle aussi l'embrasser [I, III une dernière fois] < II^b R une dernière fois > . [I, II II] restait [I, II, III l'avare]. Doucement, il [R l'embrassa A baisa] sur le visage deux fois, [R tandis A alors] qu'une 595 I larme, la seule qu'il

inférieure. On mit le crucifix sur la poitrine de Donalda. Et, au milieu des sanglots et des lamentations des assistants, on ajusta le couvercle. Comme les genoux du cadavre dépassaient un peu
 600 la bière, Séraphin pesa dessus et un craquement d'os se fit entendre.

— Il va faire correct, conclut-il.

Et il vissa lui-même le cercueil.

Les quatre porteurs déposèrent avec soin [140] la tombe
 605 dans l'express^f qu'avait prêtée M. Gladu.

Poudrier, sans que personne le vît, monta aux trois sacs d'avoine chercher la bourse de cuir. Comme on ne l'apercevait pas, on s'enquit, au milieu des sanglots, de ce qu'il était devenu. Mais aussitôt il descendit. Et le cortège s'ébranla.

610 La voiture de Séraphin, dans laquelle se trouvaient aussi Bertine, Alexis et sa femme, suivait le cercueil. Les autres venaient derrière, à de courtes distances.

La neige cinglait de biais et le vent faisait voler la crinière des chevaux. Il faisait encore nuit. On ne distinguait rien à
 615 trente pieds devant soi. Les chemins étaient remplis de neige, et glissants sous le bandage des roues. Parfois, c'étaient des trous et des pierres qui faisaient balloter le cercueil.

Dans la voiture de Poudrier, on ne parlait pas. Alexis, étonné de se voir à jeun après la quantité d'alcool qu'il avait bue

f. Voiture légère servant à transporter les personnes, les marchandises.

597 I Et au 598 I des cris des 600 I la tombe, [I, II, III l'avare] pesa sur le couvercle et I entendre. // Y va correct, conclut [R l'avare A -il]. // Et 603 I, II cercueil qui tiendrait Donalda captive jusqu'au jugement dernier. // Les 604 I déposèrent précieusement la tombe dans l'express que leur avait prêtée M. Gladu pour la circonstance. // [I, II, III C'est immédiatement après cela que Séraphin] [I Poudrier et] [II, III Poudrier,] sans que personne [R ne] le 607 I cuir. Il descendit précipitamment. Et 608 II devenu. Il descendit précipitamment. [III Mais il descendit aussitôt.] Et 609 I cortège funèbre s'ébranla 610 I, II, III de l'avare, dans 611 I femme, venait [R immédiatement] tout de suite après le II suivait immédiatement le I cercueil. Quatre autres suivaient lentement à 612 II derrière, lentement, à 613 I de travers et 614 I chevaux. On I à dix pieds 615 I étaient mauvais, remplis de neige et de boue ; ailleurs, c'étaient des traces et des [I, II roches] <II^a pierres> qui faisaient balloter le cercueil, ainsi qu'une chaloupe, sur un lac en furie [II^c R ainsi qu'une chaloupe légère sur des vagues.] Dans 618 I voiture de l'avare on I Alexis étonné

depuis trois jours, enroulait tranquillement sa peine sur son cœur. Il n'y avait peut-être pas au [141] monde un homme plus heureux que Séraphin, pressant la bourse qu'il avait arrachée au sac d'avoine. Mais, croyant être le point de mire de tous les regards, il feignait d'être lacéré par la douleur. Et ces contrastes lui faisaient une figure étrange, d'une laideur indéfinissable. Il pensait :

— Une vraie chance, que ça me coûte que des œufs et du lait pour les veilleux d'hier, cette mort-là. Pis, ma femme morte, je m'en vas pouvoir ménager tant que je voudrai. Ce qui arrive est pour le mieux. Je vais reprendre ma vie de vieux garçon. Je vais vivre seul et à mon goût. Pauvre Donalda, c'était du bon pain, mais elle menaçait de me coûter cher. Rien que pour un an que j'ai vécu avec elle, ça m'a coûté quinze piastres de plus, rien que pour elle. Ça pouvait pas marcher de même longtemps. Moi, tout seul, il n'y a pas de danger.

L'homme fut tiré de sa passion par le bruit de la cloche qui sonnait le dernier glas avant la messe, plainte déchirante et qu'on entendait de loin, malgré le vent qui sifflait toujours et malgré la neige qui tombait. Enfin on arriva. [142]

L'église était remplie de fidèles, et les sympathies montaient avec l'encens autour de la morte. Au *Dies iræ*, le cœur d'Alexis s'ouvrit comme une digue, et tout le monde l'entendit sangloter jusqu'à la fin de l'office. Séraphin, impassible, plus froid que son épouse couchée parmi les cierges, regardait fixement devant lui. Il pensait sans cesse au paradis de son prochain bonheur.

620 I jours, *vissait* tranquillement sa peine sur le bois tendre de son cœur. Séraphin feignait d'être lacéré, lui aussi, par la douleur, mais il n'y avait peut-être pas au monde un homme plus heureux que lui. // Il pensait : // Ma femme morte, j' m'en 623 II, III Mais croyant 630 III garçon. A moins que... Pauvre 632 I mais a commençait à me 633 I coûté \$15 <II^a quinze piastres> de 634 I marcher d' même [I, II ben] longtemps 635 I seul, y a pas d' danger 637 I messe, et qu'on entendait de très loin ainsi qu'une plainte déchirante dans la vallée, [R Il neigeait toujours A malgré la neige qui tombait toujours]. L'église 638 II toujours, malgré 639 II tombait toujours. Enfin 640 I fidèles et 644 I épouse dans la tombe, regardait 645 I pensait [R toujours] à son [R prochain et grand bonheur. A prochain bonheur.] // Donalda

Donalda Laloge fut enterrée dans le lot des Poudrier, à l'extrémité du cimetière, où poussent des fougères que frôlent, l'été, les froides couleuvres.

650 SÉraphin aida lui-même, au moyen du câble, à descendre dans la fosse, presque remplie de neige, cette femme qu'il ne haïssait pas mais qu'il oublierait vite. Il jeta dessus une poignée de terre qui tomba sur Donalda comme le froid symbole de tous les durs traitements qu'il lui avait fait subir.

655 On revint à la maison, vers midi. On mangea une dernière fois ensemble. Puis, après les remerciements et serremments de mains, SÉraphin reconduisit à la porte ses chers parents, Alexis, Arthémise, et cette Ber[143]tine qu'il n'avait pu séduire et qu'il désirait comme un fou.

660 Il s'enferma dans sa maison, plus froide désormais qu'un tombeau. Personne ne le vit durant un mois, sauf pour le prêt à usure. [145]

647 I le terrain des 648 I cimetière où 649 I, II, III couleuvres. // L'avare aida 650 I moyen d'un câble 651 I fosse, quasi pleine de boue et de I femme [R qu'il ne haïssait pas mais] qu'il n'avait jamais aimée. Il 652 I dessus [R la A une] poignée 653 I tomba dans l'Éternité. // On 654 II les traitements qu'il avait eus à son égard. <II^b « Est-ce qu'on a un traitement à l'égard de quelqu'un ? » > // On 656 I après maints remerciements 657 I parents Alexis 658 I Arthémise et Bertine [III, V qui remplacerait si avantageusement la défunte. // Il] qu'il 659 I désirait [R maintenant plus que jamais. A comme un fou.] // Il s'enferma [R à double tour] dans sa maison plus froide [II, III désormais que le tombeau de Donalda] qu'un tombeau. On fut un mois sans le voir. Sans doute qu'il soignait ses animaux la nuit, et que le lait devait pourrir. 661 II pour l'industrie du <II^b pour le> prêt

Chapitre IX

L'hiver passa, pareil à l'ennui qui déroule son fil noir dans le blanc silence. Séraphin n'allait pas au village, à moins d'affaires importantes à régler chez le notaire. On ne le vit pas plus souvent à l'église ; et la paroisse entière fut fort scandalisée d'apprendre, à la fin des fins, qu'il n'avait pas même eu le cœur de payer une grand'messe pour l'âme de sa défunte. 5

Il se souciait peu de Donald. Il n'y pensait plus. Il l'avait déjà oubliée. Il reprit sa vie de bête solitaire. Il économisait au point de s'étonner lui-même. Il se nourrissait exclusivement de galettes de sarrasin, de patates dans de l'eau blanche et d'une soupe infecte qu'il préparait le lundi (une pleine chaudronnée à la fois) et qui devait le nourrir toute la semaine. Faite d'un gigot blanc, d'un peu de riz et d'eau, il la mangeait froide, cette soupe, pour ménager le [146] bois. Rien de meilleur pour sa passion. Un soir qu'il calculait mentalement les sommes qu'il avait sauvées, depuis novembre, en vivant seul, il fut effrayé par ce chiffre exorbitant : douze dollars cinquante. Aussi, sa cheminée fumait-elle rarement, et jamais la lumière n'allait se perdre par les fenêtres. Pendant quelque temps, on le crut mort ou en voyage. 20

2 I passa pareil 3 I Séraphin allait rarement au 1 à moins qu'il eut des <II^b R d'avoir des> [III d'avoir des] affaires 4 I pas non plus souvent 5 I l'église, et 1 scandalisée en apprenant à 6 I, II, III fins, que l'avare n'avait 7 I une grande messe 8 I pensait guère, et dans une couple de mois il l'aurait] II pensait pas. Il l'avait complètement <II^b déjà> oubliée 9 I solitaire. Il vivait heureux. Il ménageait tellement qu'il ne le croyait pas [A lui-même]. Il 12 I qu'il trempait le 14 I R eau, cette soupe il 1 froide [A cette soupe,] pour économiser <II^a ménager> le 16 I, II sommes d'argent qu'il 17 I, II novembre, du fait qu'il vivait <II^b en vivant> seul 18 I fumait rarement 19 I jamais de lumière dans les fenêtres 20 I Pendant quelques jours on

Il vivait, cependant. Il souffrait du froid et de la faim, mais il respirait son péché capital, le palpait, s'en soulait ; et cela le rendait plus heureux que les artistes les plus choyés. La nuit, il se couvrait par-dessus la tête de hardes, de vieux manteaux et de peaux à carrioles. C'était lourd sur son corps, et il finissait par se réchauffer et s'endormir, en rêvant aux économies considérables qu'il réalisait.

Tous les jours de cet hiver, de l'aube au crépuscule, il trima dans la forêt. Il scia et il fendit tout seul quarante cordes de bel érable, vendues d'avance deux dollars la corde au docteur Dupras.

Poudrier réfléchit que l'hiver s'était passé sans trop de malheur et sans trop de souffrance. Naturellement, si le froid, très sec, avait tenu plus longtemps, et si la neige avait comblé les chemins et les clôtures jusqu'au mois de juin, l'existence aurait été pour lui plus prospère ; mais il se contenta de son sort.

— C'est pas trop dur, avait-il dit, au magasin de Lacour. Moi, j'ai pas à me plaindre.

Et il pensait à tous les billets qu'il avait accumulés à des taux variant entre huit et vingt-cinq pour cent et aux gages qui s'entassaient près des trois sacs d'avoine. Puis, suprême bonheur, Donald ne lui arrachait plus ses pièces de vingt-cinq sous pour s'acheter des épingles à cheveux, du ruban, de la flanellette, des lacets de bottines, du coton, toutes choses, enfin, dont il se passait bien, lui, et qui sont des objets de luxe et de perdition.

Maintenant, Séraphin trouvait la vie belle. Et il ne se rappelait pas avoir coulé, dans son existence d'avare, des jours plus

22 I respirait au milieu de son péché capital, et cela seul, lui était une consolation. La nuit 24 I, II de robes de <IIa peaux de buffle ou peaux à> carrioles 25 I corps, mais il finissait par s'endormir en 29 I, II de belle <II^a bel> érable 30 I d'avance, \$2.00 la I Dupras. // [I, II, III L'avare] jugea finalement que 33 I de souffrances. Franchement, il croyait que le froid très sec, aurait tenu plus longtemps, et que la neige comblerait les 35 I juin. // C'est pas trop dure, avait-il dit au 38 I à m' plaindre 39 I les argents qu'il avait économisés et à tous les beaux cent piastres qu'il avait prêtés à 8 et 25%. Puis 40 II, III taux, variant <II^b taux variant > 42 I de 50 cents, soit pour 43 I, II la flanellette, <II^a, II^b flanellette,> des 44 I choses enfin absolument inutiles et qui découlent d'un luxe punissable. // Maintenant, l'avare trouvait 48 I pas d'avoir I existence de misères, des

heureux, plus pleins de joie, plus parfaits. Car sa passion attei-
gnait aujourd'hui à une intensité de tout instant que ne connaî- 50
tront [148] jamais les damnés de la paresse, ni ceux de l'orgueil, ni
ceux de la gourmandise, pas même les insatiables de l'épuisante
luxure.

Séraphin Poudrier les dépassait tous par la perpétuelle ac-
tualité de son péché qui lui valait des jouissances telles qu'au- 55
cune chair de courtisane au monde ne pouvait les égaler. Palpa-
tions de billets de banque et de pièces métalliques qui faisaient
circuler des courants de joie électrisants jusque dans la moelle
de ses os : idées fixes qu'il traînait avec lui.

Les jours se succédaient de plus en plus beaux, compara- 60
bles à des tableaux mobiles, que le Divin machiniste déplaçait
sur la scène de la nature, pour la satisfaction des hommes. On
apercevait encore, là-bas, au flanc de la montagne, des carrés de
neige, disposés comme des nappes blanches pour un dîner sur 65
l'herbe ; mais, sur les coteaux et dans les prairies, les lèvres
chaudes du printemps l'avaient presque toute absorbée. Et l'on
devinait, et l'on éprouvait, en cette fin d'avril, le travail formida-
ble qu'accomplissait la nature pour sortir de son tombeau.

Un matin, Séraphin Poudrier entendit [149] le croassement 70
des corneilles au-dessus des bois et de la rivière. Et, comme il
sortait pour s'en assurer, une grive s'échappa du pommier, de-
vant la maison. Elle fit un trait d'or dans son cœur.

— C'est ben le printemps, dit-il. Pus de chauffage. Pus de
misère.

49 I parfaits de sa passion qui atteignait aujourd'hui, par son intensité, à une
cime vertigineuse que ne connaîtront 52 III, V même les insatiables de l'envie. //
Séraphin I R de la rouge [A l'épuisante] luxure 54 I par la profondeur de son
péché, dont la jouissance physique consistait dans la palpation des pièces d'or et des billets de
banque, qu'aucune chair de courtisane au monde ne pouvait égaler ; et la jouissance de l'es-
prit par les rêveries qu'il traînait avec lui, plus enivrantes en vérité que la plus divine musique
de Beethoven. <II^b R plus hypnotisantes, à chaque instant que la musique de Beethoven et
la poésie de Shakespeare.> [III toujours de plus en plus hypnotisantes.] // Les jours
55 <II^b R jouissances morales et physiques telles, qu'aucune> III, V telles
qu'aucun bonheur au 60 I Les jours <L'auteur supprime les pages 65-66-67
du manuscrit qu'il remanie page 66. Pour le texte supprimé, voir Appendice II,
p. 224> Une fois, les gens 61 I mobiles que I, II, III le machiniste divin dé-
plaçait 62 I nature pour 64 I neige disposés 65 I, II, III mais sur
66 I toute fondue. Et 70 I, II, III Et comme 71 III sortait s'en 73 III
C'est le I ben l'printemps 74 I, II, III misère. // C'était là tout ce qui l'intéres-
sait : l'argent, l'économie. // Rien

75 Rien dans la nature ne pouvait émouvoir cet homme au cœur sec. Rien. Ni le vent doux qui glissait comme une main caressante le long de l'azur, ni les chutes de la rivière du Nord qui chantaient, délivrées et triomphales, au bout de sa terre.

80 Que la première caresse de mai se coulât vers le sol ; que la violette des bois offrit sa tête délicate à la brise qui la ferait pencher un peu vers le ruisseau ; que le sang-de-dragon, fleur virginale entre toutes, sortît au travers des feuilles sèches et brunes, libre de la pourriture du dernier été ; que partout le vert de l'herbe répandît son espérance, qu'il fit circuler, comme un parfum de l'air, ces effluves qui poussent l'homme à la joie de vivre, 85 Séraphin Poudrier ne sentait rien de tout cela, restait insensible au langage de Dieu. C'est plutôt [150] par une inconsciente réaction contre les symboles de la nature que son bonheur, se concentrant de plus en plus vers son péché, en arrivait à toucher 90 presque à la folie.

Un matin, il mit les animaux aux champs, parce que le pâturage ne lui coûtait rien.

Ce même jour, il entendit les billots qui descendaient la rivière. Quelle lutte fantastique ! Il y en avait qui se dressaient 95 droit vers le ciel pour retomber avec fracas dans l'abîme de la chute. Les autres glissaient et tournaient le long des rives. Ils passaient par centaines, par milliers. Des forêts entières coulaient ainsi, emportées par le courant vers les villes industrielles qu'elles allaient nourrir du sacrifice de leur sauvage beauté. Séraphin s'arrêta devant le perron, écouta un moment le carnage 100 qu'on pouvait entendre de très loin.

76 I, II, III sec que rongait tranquillement le ver de l'avarice. Rien 77 I, II la Rivière-du-Nord [IIc rivière du Nord] qui 79 I sol charnel [IIc R charnel] ; que 80 I brise tiède qui la fit pencher 82 I toutes sortît 83 I libre, de I dernier et sensuel <IIb R et sensuel> été 84 I, II l'herbe hissât ses innombrables espoirs vers le bleu incorruptible, qu'il répandît dans la campagne neuve et fit circuler, comme 85 I air ces I l'homme aux combats contre la matière et vers les plus beaux désirs. <IIb « Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? » > Séraphin 89 I vers l'avarice, en 92 I, II rien. Leurs gambades formèrent un ballet impromptu à la gloire de la résurrection du sol <IIb « comme ils couraient librement » > sous les baisers de la lumière. Séraphin s'en chagrina à cause d'un accident possible que cette fête de la libération pouvait valoir à ses bêtes. Et pendant que toutes les choses, le cœur dilaté, <IIb « Le cœur des choses ! » > écrivaient le poème que leur dictait le soleil, <IIa R, IIb R l'âme de l'avare s'ourla> et se referma un peu plus sur son bonheur à elle, sur son unique passion. // Ce même 101 I loin. // Y paraît

— Il paraît que les trois gars de Mothée Cabana dravent ce printemps, songea-t-il. Il va sûrement me payer son hypothèque. C'est égal. Du douze pour cent, et ben garanti, ça faisait ben mon affaire. Mais qui sait ? Faut rien qu'un petit accident... Et les docteurs, ça coûte cher... [151] 105

Poudrier vivait heureux quand même, avec son péché qu'il attisait jour et nuit. Et, le printemps, n'était-ce pas l'ouverture du grand marché des billets à deux mois sans renouvellement ? Il en parlait tout seul, il en rêvait, il en maigrissait, au point que maintenant il était incapable de rester dans sa maison. Il se mit à sortir souvent. Il fit d'abord une visite chez Alexis, qu'il n'avait vu que deux fois au cours de l'hiver. Alexis le trouva changé, verdâtre, vieux et cassé. 110

— Viens plus souvent, si tu t'ennuies tant que ça, lui avait-il dit. 115

Mais Séraphin ne s'ennuyait pas. Il se racornissait seulement autour de son idée fixe, ailleurs aussi bien que chez lui.

On le vit plusieurs fois au village, chez Lacour, chez le forgeron et chez le notaire. Et l'on se demandait quel pauvre diable Poudrier allait égorger. Beaucoup d'affaires réclamaient aussi l'usurier à Saint-Jérôme¹, à Sainte-Agathe, à Saint-Damase du Lac². 120

103 I songea-t-il. Y va [I, II ben II^c sûrement] me payer son *impothèque* <II^a *hypothèque*> III *hypothèque*]. C'est 104 III faisait mon 106 I, II, III cher... // L'avare vivait 107 I qu'il *berçait* jour 108 I, II nuit. Car <II^b Et,> le printemps, *ce n'était pas* <II^b *n'était-ce-pas*> <II^b R pour lui la *chaleureuse clarté* du jour, la *douceur des crépuscules*, l'*énergie qui éclatait partout*, ni la *proche floraison des fraisiers*, des *pommiers et des lilas*, ni les *travaux des champs* qui *ouvriraient la terre à la puissance* et à la *gloire de l'été*. Non. Le printemps, *c'était pour l'avare*> l'ouverture 110 I, II point, que 114 I, II, III vieux. // Viens 117 I, II, III Mais l'avare ne 120 I diable, *monsieur* <II^b R *monsieur*> Poudrier 122 I, II à *Saint-Damase-du-Lac* <II^a *Saint-Damase du Lac*>

1. Érigée en 1832 et surnommée la porte du Nord, Saint-Jérôme est devenue la paroisse la plus peuplée du comté de Terrebonne. À une première vocation agricole s'ajoute une vocation économique : elle sert de marché aux habitants des autres paroisses du comté et les industries du bois et du textile s'y développent depuis 1872.

2. Nom de lieu inventé.

Une fois, les gens furent fort intrigués de le voir entrer à
 125 l'hôtel, tiré à quatre épingles, buvant en compagnie de deux
 é[152]trangers qui riaient, qui parlaient fort et qui payaient sou-
 vent la traite^a, en donnant de grandes tapes dans le dos courbé
 de l'avare. Que se passait-il ?

Ce fut plus étrange encore quand on les vit monter tous les
 130 trois sur le siège du boghei de Séraphin, et partir à toute vitesse
 dans la direction de Sainte-Agathe. Décidément, le prêteur tri-
 potait de grosses affaires. Il allait certainement se passer quel-
 que chose d'anormal, et plusieurs habitants affirmèrent que M.
 Poudrier venait de placer tout son avoir dans une mine d'or, et
 135 que les deux beaux messieurs qu'on avait vus avec lui, c'étaient,
 ni plus ni moins, ses deux associés dans cette entreprise qui de-
 vait rapporter des centaines de mille dollars.

Quand on interrogeait là-dessus l'hôtelier Godmer, il dé-
 clarait, avec des airs mystérieux, qu'on entendrait parler de
 140 quelque chose.

Plus que jamais, Poudrier était un personnage, un homme
 puissant, terrible, que les habitants du pays craignaient,
 détes[153]taient souverainement et finissaient par respecter.
 Tous les esprits rampants en vinrent à admirer l'homme et son
 145 péché.

Mais quelle ne fut pas la surprise des villageois quand, deux
 jours plus tard, on le vit revenir seul de Sainte-Agathe, s'arrêter

a. Des consommations.

124 I fois, surtout, à 125 I, II l'hôtel Godmer, tiré I épingles, et qui buvait
 en I deux [R < illisible >] étranges qui 127 I grandes claques dans 129 I,
 II, III plus excitant [I encore,] quand on les vit [I s'embarquer] tous 130 I le même
 siège I Séraphin et partir à fine épouvante, dans 131 I Décidément, l'avare tri-
 potait des grosses 133 I habitants n'allèrent pas moins jusqu'à affirmer [II allèrent
 jusqu'à affirmer] < II^a affirmèrent >, la main sur l'Evangile, que 134 I avoir sur une
 135 I lui, n'étaient ni plus, ni moins que ses 136 I dans la prochaine entreprise
 137 I mille piastres. [II, III piastres, chiffres presque inouis, même dans les villes à cette épo-
 que.] // Quand 138 I déclarait avec 140 I, II chose. Tout le monde alors [I
 réintégrait le refuge II de courir la prétentaine] des hypothèques. // Plus que jamais, [I, II,
 III l'avare] était 142 I terrible, souverainement détesté, mais que les habitants du pays
 craignaient et finissaient par respecter. Sa passion n'avait qu'à dresser la tête pour que
 la terre du Nord trembla. On en vint [II la rampante petite-bourgeoisie en vint] < II^b « à la
 campagne ? » > à admirer 146 I villageois [II, III lorsque], deux 147 I, II,
 III vit l'avare, revenir I de Ste-Agathe ! Mais quel ne fut pas l'étonnement infini de ces
 mêmes villageois, hypocrites, surnois, canailles, quand il virent M. Poudrier s'arrêter de

de nouveau à l'hôtel et se payer un verre de cognac devant tout le monde !

L'ébahissement atteignit bientôt la stupéfaction.

150

Poudrier, les deux coudes sur le comptoir, tournant le dos à la maigre Rosina qui frottait les verres et qui rangeait les bouteilles sur les tablettes, parla d'une voix sentencieuse :

— Vous savez pas, vous autres, ce qui vient d'arriver à Saint-Damase du Lac ? J'ai été jusqu'à Sainte-Agathe pour le savoir.

155

Et il but son verre.

— J'ai à vous apprendre, reprit-il, que le nommé Perdichaud, le beau Perdichaud de Saint-Damase du Lac, qui avait découvert une mine dans l'Ouest, vient de se sauver avec l'argent de tout le monde, une affaire de huit mille cinq cents dollars. Rien que ça ! [154]

160

Séraphin avait dû l'échapper belle : il demanda un autre verre de cognac, qu'il sirota avec délectation, pendant que l'affreuse nouvelle répandait la stupeur parmi les villageois. Le vieux Sirois, qui écoutait, le corps plié en arc, dans l'encadrement de la porte, faillit se trouver mal. Il perdait, pour sa part, quatre cents dollars.

165

Alors, Séraphin se mit à rire, d'un rire cynique, d'un rire de damné.

170

nouveau à l'hôtel [I, II Godmer,] [II se] [I, II payer la traite] <II^b payer un verre> à tout le monde et retenir une chambre pour la nuit. // Mais l'ébahissement

150 I atteignit, comme un bloc de pierre, l'abîme de la stupéfaction lorsqu'on entendit Séraphin annoncer la plus grande nouvelle, la nouvelle la plus effroyable, la nouvelle la plus terrible qui ait jamais fait trembler les bois du nord et arrêter le cours des rivières. // [I, II, III L'avare, un verre de whisky à la main,] les 152 I A frottait les verres et 153 I sentencieuse : // Messieurs, <II^b R Messieurs> vous savez pas vous autres ce 154 I à St-Damase-du-Lac ? [I, II Ben moé III Moi] [I qui voyage, qui a pas peur de voyager et d' dépenser,] j'ai été 157 I, II verre. // Messieurs, reprit-il, j'ai à vous apprendre que 158 I le [R <illisible> A nommé] Perdichaud, le beau [R <illisible>] Perdichaud de St-Damase-du-Lac [R <illisible> A qui avait découvert une mine dans l'ouest] vient de sacrer son camp [II ficher le camp] [II^c se sauver] avec toute l'argent de ses clients, une affaire de \$8.500. seulement. Seulement qu' ça, Messieurs <II^b R Messieurs> . // Et il demanda un autre verre de whisky. // Il n'y a pas de mots, ni de couleurs pour peindre l'étonnement que [I, II celle] <II^b l'> affreuse nouvelle jeta parmi 164 II, III de whisky, qu'il 166 I écoutait, son corps I, II, III dans l'encadrement de 167 I perdait pour I part \$400. // Alors 169 I rire d'un 170 I damné, en répétant. Faut-y être

— Faut-il être bête pour mettre son argent dans une affaire de mines, surtout dans les mains d'un Perdichaud. Pas de danger que je fasse ça, moi. J'aime mieux vous prêter ça à vous autres, avec un intérêt raisonnable.

175 Tous, hypocrites, sournois et canailles, en le maudissant, firent signe que oui.

Plusieurs habitués de l'hôtel entouraient maintenant le vieux Sirois, le questionnaient, sous prétexte de le consoler. L'avare en profita pour se retirer.

180 — Bonsoir la compagnie, dit-il.

— Bonsoir, monsieur Poudrier, répondit la salle entière, pleine de fumée.

Et il s'en alla, tout en titubant. [155]

185 — C'est la première fois qu'on le voit de même, dit quelqu'un.

— C'est par rapport à sa femme qui est morte, je suppose, conclut la sèche Rosina.

190 Poudrier eut beau, quelques minutes plus tard, se ratatiner le plus qu'il pouvait, le bedeau et la fille à Ticrousse Binette le virent sortir du presbytère.

— C'est la deuxième fois qu'il vient voir M. le curé en une semaine, pensèrent-ils. Sa pauvre femme va enfin avoir une messe de lui, je suppose ?

195 — Viande à chiens ! pensa Séraphin, il y a toujours des écornifleux quelque part icit'.

Poudrier fouetta sa vieille jument qui boitait.

171 I R dans <illisible> [A une affaire de mines] surtout 172 I Perdichaud. Y a pas d' danger que j' fasse ça [I, II moé.] J'aime 173 I, II J'aime ben [II^c mieux] vous I autres avec 174 I A raisonnable. Pas vrai ? // Tous, en 178 I consoler. // Voyant cela, l'avare 180 I A dit-il. Bonsoir, M. Poudrier, répondit la salle entière pleine de fumée. // Et 183 I alla en chambranlant. // C'était [II tout branlant. // C'est ben] [II^c tout en titubant.] // [III alla, en titubant.] // C'est 184 I le voyait de 186 I morte, conclut 187 I Rosina. // M. Poudrier eut beau se lever à quatre heures et demie, se presser pour atteler et pas prendre le temps de déjeuner, le bedeau 190 I virent descendre la côte. // Viande à chiens ! jura-t-il, y a toujours du monde deboutte dans le village. [A Maudits curieux !] // Et il fouetta 196 I boitait. // Un vent doux <II^c Le vent> faisait

Le vent faisait pencher les herbes qui poussaient déjà le long du chemin. L'air parfumé courait partout, et des grives volaient d'un arbre à l'autre, d'un piquet à l'autre, en laissant entendre un *titch-titch-titch* sourd, mais qui plaisait à l'oreille. 200

De loin, Poudrier aperçut sa maison³ juchée sur la colline, près du chemin de fer. Bâtie en grosses pièces de bois équarries et [156] blanchies à la chaux, avec sa toiture en pignon que recouvraient des bardeaux gris et noirs, et le haut côté plus élevé que la cuisine, cette maison ressemblait aux habitations des vieilles seigneuries du Québec, et elle portait un air de bourgeoisie et de confort qui faisait l'orgueil de Séraphin Poudrier. Elle lui plaisait d'autant plus qu'il y vivait seul, à sa guise, séparé du monde, et qu'elle cachait sa passion, ses rêves et son or. 205

Après avoir dételé son cheval et jeté un coup d'œil aux animaux dans le pâturage, il entra. Quoique le soleil dardât les murs et le plancher, l'avare trouvait qu'il n'y faisait pas chaud. Mais au lieu de gaspiller du bois, il mangerait. 210

— T'as dépensé deux dollars soixante-quinze, s'adressa-t-il à lui-même. Tu vas faire pénitence, à c't'heure. Il va falloir ratrapper ça. Puis tu vas te priver tout de suite. De la soupe froide, d'abord. 215

Et debout, près de la porte qui était restée ouverte, il avala, en grimaçant, le fétide breuvage.

200 I sourd mais qui plaisait *quand même* à 201 I, II, III loin, l'avare aperçut I R sur une [A la] colline 202 I, II, III près de la ligne du I, II, III grosses soles <II^b «une sole est une pièce de soutien et n'est pas blanchie à la chaux»> blanchies 204 I le grand [II haut-côté] côté 205 I ressemblait à tant d'autres dans la vieille province française du Canada et cela gardait tout de même un air bourgeois et confortable qui 207 I Poudrier. // Elle 209 I monde et 210 I dételé et soigné ses animaux qui n'avaient pas mangé, ni bu depuis trois jours, il entra dans le petit côté [II^c R la cuisine]. Quoique II dételé <II^b son cheval> et jeté 212 I trouvait que c'était loin d'être chaud. Mais 214 I dépensé \$4.75, [II \$2.75.] dit-il, en s'adressant à 215 I pénitence à c't'heure. Y va 216 I ça. Pis tu vas ménager en maudit. De 218 I porte, qui 219 I grimaçant, l'infest [II^c le fétide] breuvage

3. L'auteur a situé la maison de Séraphin entre Sainte-Adèle et Sainte-Agathe, non loin du chemin de la montagne du Sauvage, longue côte très abrupte.

Il enleva ensuite son bel habit des di^[157]manches, pour se vêtir d'un pantalon de toile, dernier ouvrage de Donalda, et d'une vieille chemise grise, vêtements qui paraissaient enduits de goudron, tant la crasse y luisait. Il ferma la porte, y accrocha une vieille catalogne, qu'il gardait toujours à portée de la main pour boucher la vue, et de son bel habit, il sortit la bourse de cuir qu'il déposa sur la table. Un bruit sourd rompit aussitôt le silence dans la maison. L'homme se pencha, se frotta les mains, délia tranquillement les cordons de la bourse et vida le contenu d'un seul coup. Ce fut un ruissellement de pièces d'or et d'argent au milieu d'un fouillis de billets de banque. Les sonorités de cette symphonie épanouirent le visage de l'avare. Les deux mains tendues sur cette richesse qu'il avait sauvée des fausses mines de Perdichaud, Séraphin renversa son dos courbé sur la peau de mouton de la berceuse, et il tomba dans une extase où sa passion déroulait des rythmes d'amour et de volupté. Puis il se pencha sur l'argent, le renifla, lui sourit comme à la plus aimée des maîtresses. Il mit à part toutes les pièces de même grandeur et les ^[158]billets de banque. Il fit trois piles : l'or, l'argent et le papier. Après quoi, il commença de compter, en prenant son temps. Il recommença plusieurs fois. Ce travail dura deux heures. Finalement, il trouva la somme de quatre mille sept cent cinquante-sept dollars.

Lorsque Poudrier eut appris que l'homme des mines de Saint-Damase du Lac était parti avec l'argent qu'on lui avait confié, il s'était empressé de retirer le sien à la Fabrique de sa

220 I habit du dimanche pour se vêtir d'une paire d'overalls et d'une vieille chemise qui sentaient le Poudrier à dix milles à la ronde. Il 223 II de coal-tar, <II^b goudron, > tant I porte. Boucha la vitre [II porte, boucha une vitre] <II^a porte, y accrocha II^b « on bouche une fenêtre, un carreau, mais pas une vitre » > avec une vieille 224 I, II, III à la portée 225 I, II pour cet usage. Et <II^a boucher la vue, et > de I son habit du dimanche, il 226 I, II bruit d'argent [I coupa en deux le silence de] la maison. [I, II, III L'avare] se pencha [I en se frottant] les 228 I et la vida d'un seul coup [I, II sur la table.] [III Et puis ce]. Ce fut 230 I banque de toutes les couleurs. La maison se remplit d'un chant sonore. // Séraphin Poudrier devant tant de richesses tomba 234 II la chaise berçante, <II^a berceuse, > [III chaise berceuse,] et I extase, où 235 I rythmes immenses [II, III sinueux] <II^b « ? » > d'amour ainsi qu'une symphonie pastorale [R <illisible>] Il se penchait sur l'argent, le reniflait, le mangeait. Il 237 III, V des femmes. Il 238 I piles, l'or 240 I, II recommença trois [II^c plusieurs] fois I, II dura exactement trois heures 241 I de \$4.700.00. // [R Quand A Lorsque] [I l'avare avait II l'avare eût] <II^b eut > appris que [R <illisible> A l'homme des mines] de St-Damase-du-Lac [I, II s'était sauvé [II^c était parti] avec 245 I s'était alors empressé I sien [R <illisible> A prêtée pour la construction de l'église.] Il

paroisse, soit une somme de quatre mille deux cents dollars qu'il avait prêtée pour la construction de l'église. Il préférerait ne pas courir de risque.

— On sait jamais, dit-il.

Et il alla cacher son trésor dans un sac d'avoine, en haut. Il rêva le reste de l'après-midi, ne mangea point, se coucha vers neuf heures, mais ne put s'endormir qu'à l'aube, quand les oiseaux s'éveillent. [159] 250

249 I R dit-il. *C'est ben plus sûr dans ma main que dans celle des autres.* // Et
250 I A cacher son trésor dans I A haut. *Il rêva le reste de l'après-midi, ne mangea point, se coucha vers neuf heures mais ne put fermer l'œil qu'à l'aube, quand les oiseaux s'éveillent.*

Chapitre X

Il arriva que la vie de Séraphin Poudrier fut sensiblement changée. Maintenant qu'il possédait une forte somme en papier et en belles espèces sonnantes, était-il prudent de la garder dans la maison ? Autrefois, la petite bourse de cuir représentait pour l'usurier l'unité de bonheur, aujourd'hui, elle pesait lourdement sur son âme. Il s'en trouvait embarrassé. Le secret qu'elle contenait, et la catastrophe qu'il pourrait causer s'il était découvert, augmentaient l'angoisse de Séraphin. Il se sentait épié. Il se sentait traqué. Il avait peur des voleurs. Il avait peur du feu. Il pouvait mourir subitement. À l'approche silencieuse mais inévitable de la nuit, surtout, il était pris d'une sorte d'épouvante. Lorsque les ténèbres emplissaient la maison, son tourment prenait les caractères d'un mal incurable. Il se réveillait tout en sueurs, et à tâtons, se rendait jus[160]qu'aux trois sacs d'avoine. Il rapportait la bourse, la couchait avec lui comme un enfant, puis, la pressant sur son cœur, essayait de s'endormir.

Le matin, le mal recommençait. On eût dit que les angoisses lui servaient de nourriture. Séraphin, alors, de se traîner pé-

2 I R Mais le fait que l'avare se trouvait en possession de 4700 dollars en papier et en belles espèces sonnantes, ses conditions de vie furent sensiblement changées. [A Il arriva que les conditions de vie de Séraphin Poudrier furent sensiblement changées. Maintenant qu'il se trouvait en possession d'une telle somme,] était-il 4 I de [A la] garder dans la [R maison un tel trésor ? A maison ?] Autrefois, la bourse [R ne renfermant pas une aussi grande valeur A représentait l'unité de bonheur ; aujourd'hui] son poids d'or [R ne] pesait [R pas si] lourdement sur son âme. [R Aujourd'hui, par les inquiétudes qu'elle engendrait, l'avare s'en trouvait embarrassé.] La nature du secret et la catastrophe 13 I maison ainsi qu'une eau stagnante et impure, son tourment, [I, II agrippé par les doigts d'acier du cauchemar,] prenait les proportions d'un 16 I comme on couche un 17 I puis la

niblement dans un labyrinthe de réflexions. Le maheur grandis-
 sait sans cesse autour de lui. Un moment, il crut voir la folie,
 face à face. Une malédiction pesait sur sa vie, aussi durement
 que sa passion avait accablé Donalda durant un an et un jour. 20

Il se rappelait que les printemps passés, depuis dix ans, il
 prêtait sur billet des sommes de deux à cinq cents dollars, for-
 mant un total de deux ou trois mille dollars. Cette année, rien. 25
 Qu'est-ce que ça voulait dire ? Le mois de mai touchait à sa fin et
 pas un emprunteur encore ne s'était montré.

— Commenceraient-ils à me lâcher, les v'limeux, pensa-t-
 il ? 30

Son intuition le trompait rarement. Un dimanche, après la
 grand'messe, il avait rencontré son fameux et éternel débiteur,
 [161] Siméon Destreilles, qui lui devait mille dollars depuis cinq
 ans, à dix pour cent d'intérêt. Mais comme Destreilles venait
 d'hériter d'une de ses tantes, il parlait de remettre à Poudrier les 35
 mille piastres, plus les intérêts de l'année courante.

— Je suis pas pressé, prenez votre temps, lui avait dit Séra-
 phin.

— Ça fait assez longtemps que ça traîne, je veux vous payer,
 lui avait répondu Destreilles. 40

Toute la semaine, l'avare, ne s'éloignant pas de la maison,
 guetta ce mauvais débiteur qui voulait payer ses dettes et qui,
 heureusement, ne vint pas.

— J'espère qu'il viendra pas plus tard, ce maudit-là. En tout
 cas, si je le vois apparaître, je me cache. 45

Et il se tourmentait. Il cherchait un remède à tous les maux
 qui semblaient se multiplier. Finirait-il par trouver ce qui met-

21 I, II, III moment, l'avare crut 23 I R que la terre du cimetière pesait sur
 Donalda. [A sa passion avait accablé durant un an et un jour.] // Il 24 I R que tous les
 ans, à la même époque, [A les printemps passés, depuis dix ans,] il 26 I, II un chiffre glo-
 bal <II^b total> de I rien. Ça faisait exprès. Le mois 29 I R les maudits cochons
 [A v'limeux], pensa [I, II, III l'avare ? //] Son 31 I intuition ne le trompait pas.
 [R Bien pis] il avait rencontré, le dimanche précédent, après la grand'messe, son III di-
 manche après 33 I depuis huit ans et sur lequel montant il payait 10% d'intérêt,
 mais qu'ayant hérité d'une 34 II comme il <II^b « Qui ? » > venait 35 I tantes
 aux Etats-Unis, il parlait de lui remettre le capital, plus II, III à l'avare les mille
 41 III l'avare ne 44 I J'espère ben qu'il ne [II^c R ben qu'il ne] viendra 47 I
 trouver le grand moyen qui

trait fin à ses souffrances ? Et il retombait dans son péché, plus
 profondément encore, semblable à l'ivrogne qui tend ses lèvres
 50 en feu au gris alcool qui le mène au délire. Plus il s'approchait
 de son or, plus [162] il souffrait. Il souhaitait de garder toujours
 près de lui, plus près encore, cet argent, nourriture de son âme
 métallique ; mais il voulait en même temps anéantir les inquié-
 tudes qu'il lui causait. Quel enfer ! Le moindre bruit, autour de
 55 la maison ou dans la campagne éloignée, le précipitait dans une
 impasse d'idées contradictoires. Alors, à pas feutrés, il s'appro-
 chait de la porte, l'entrebaïllait, puis après avoir regardé dehors,
 et s'être assuré qu'il ne courait aucun danger, il s'enfermait de
 nouveau dans la cuisine, où il se promenait, parlant tout haut, et
 60 tremblant de se voir si riche et si malheureux.

Une fois, une dernière fois, l'image de la morte vint se pla-
 cer juste devant lui.

— Ah ! ma Donalda, dit-il, elle m'était ben serviable. Sans
 le savoir, elle protégeait mon argent. Avec elle dans la maison,
 65 j'étais pas inquiet. À c't'heure...

Et il soupesait la bourse de cuir, plus lourde que jamais.

Où la cacherait-il ? Est-ce qu'il n'existait point sur la terre
 un lieu de tout repos, un endroit invisible, où il pourrait endor-
 mir [163] sa douleur en jouissant de sa passion ? Depuis des jours
 70 et des jours, cette pensée le torturait. Quel enfer !

Il prit enfin une décision importante. La nuit, il se couche-
 rait avec la bourse sous lui ; le jour, s'il travaillait autour des bâ-
 timents, il laisserait les quatre mille sept cent cinquante-sept
 dollars dans un sac d'avoine, en haut. Et s'il devait s'éloigner du
 75 logis, il emporterait l'argent avec lui. N'était-ce pas ce qu'il y
 avait de mieux à faire ? Mais il se tourmentait toujours. Et sa mé-
 moire, sa belle mémoire de jadis s'en allait, avec ses reins.

50 I qui s'évapore dans le délire 51 I Il eût souhaité de garder toute sa vie,
 près 53 I métallique, mais il voulait voir disparaître, en même temps les 55 I
 dans un torrent d'idées 57 I, II, III porte, l'ouvrirait doucement, puis I dehors et
 59 I promenait, agité, nerveux, parlant tout haut et maudissant son sort. // Une
 63 I, II elle, m'était 64 I maison j'étais 65 I A c't'heure... [III si je pouvais
 marier Bertine] Donalda ! // Et il l'appelait, et il 68 I endroit bien caché où 70 I
 jours cette 73 I les \$4700.00 dans 75 I lui. C'était bien ce

Il avait beau ne pas vouloir songer à son malheur, c'était plus fort que lui. Une destinée implacable le ramenait sans cesse sur le plan de ces tracas.

80

— Les marguilliers ont dû parler, pensait-il souvent, et maintenant toute la paroisse sait que j'ai tout mon argent icit'.

Pourquoi, encore, le plus vieux des garçons à Mathias lui avait-il dit l'autre jour :

— Vous êtes pas fou, le père Poudrier, vous avez retiré votre argent de la Fabrique ? [164]

85

« Oui, pourquoi ? »

Pourquoi encore, le marchand Lacour, s'adressant à des colons, et sans le regarder, lui, Poudrier, prononçait-il l'autre jour, ces paroles lumineuses :

90

— C'est aussi bien de garder son argent dans la maison. Dans les mains des autres, on sait jamais, ces années-icit'.

« Oui, pourquoi ? »

Et il cherchait à se rappeler les personnes qu'il avait rencontrées, les mots qu'il avait entendus. Est-ce que toute la région ne parlait pas de lui et de son argent ?

95

Une nuit, il sentit une main chaude qui se glissait doucement sous la couverture de flanellette, une main qui s'emparait tout à coup de la bourse de cuir. Presque en même temps, il entendit le bruit d'un homme qui se précipitait dans l'escalier.

100

— Mon argent ! cria d'une voix horrible, Séraphin, en sautant hors du lit, comme si on avait voulu l'égorger.

Il tremblait maintenant, comme Donalda avant de mourir. Bousculé par la peur, il buta contre une vieille valise. Trébuchant ici et là dans le grenier, il eut toutes les [165] peines du monde à allumer une chandelle. Les lèvres agitées comme par

105

80 I plan *des réalités*. // Les 82 I, II j'ai ici \$4700. [III *icit' tout mon argent*.] // Pourquoi 83 I Pourquoi encore 85 I fou, l'père 86 I R Fabrique ? Et pourquoi ? // Oui. 89 I, II, III prononçait-il, l'autre 90 I paroles *terribles* : // C'est 92 I jamais ces années-icitte. // Oui 94 I, II, III Et l'*avare* [I, II *tâchait*] < II^b *cherchait* > à 98 I, II de *flanalette*, < II^b *flanellette*, > une 101 I horrible Séraphin 102 I lit, et comme si on *voulait* [II *eût voulu*] l'égorger III lit. // Il tremblait 103 I maintenant comme 104 I Trébuchant, ici et là, dans 106 I agitées, comme

un dernier souffle d'agonie, il répétait sans cesse d'une voix presque éteinte : « Mon argent, mon argent... gent... gent... mon argent ! » Il respirait avec difficulté.

110 La chandelle à la main, il se promenait, tel un fou, dans cette chambre où était morte Donaldda. Sur les murs son ombre se déplaçait, parfois même le devançait, comme si un autre avare l'eût aidé à chercher l'argent. Arrivé près du lit, il vit la bourse sur le plancher, où elle était tombée durant son sommeil. 115 Un soupir de soulagement, de liberté et de bonheur s'échappa de sa poitrine. Afin de se remettre d'une aussi grande émotion, il s'assit, un moment, sur le bord du lit. Il entendit sonner deux heures. Il essaya alors de se rendormir, après avoir eu soin de nouer autour de son poignet droit les cordons de la 120 bourse et de se coucher dessus, à plat ventre. À trois heures et demie, incapable de fermer l'œil, il décida de se lever.

Il cacha, avec des précautions infinies, l'argent dans un sac d'avoine. N'ayant pas [166] faim et ne sachant que faire, il alla ensuite s'asseoir dehors sur les marches du perron.

125 L'aube signalait le jour au sommet de la montagne du Sauvage¹. La brise poussait doucement des paquets de brume au-dessus de la rivière. Le silence, tendu comme une toile, des quatre points cardinaux, bouchait l'espace et, malgré la joie qui semblait couler le long de ce matin de mai, il pesait lourdement 130 sur Séraphin Poudrier. Finirait-il par perdre le sommeil à cause de cet argent qui l'embarrassait ! Finirait-il par prendre la vie en

109 I, II avec la plus grande difficulté, et son cœur de roche, [I frappé par ce coup de foudre,] [II miné sans relâche par les pics de la peur,] s'émiettait tranquillement. // <II^b avec difficulté. // > La 110 I main il se promenait comme un fou dans 113 III avare l'avait aidé à [I trouver] l'argent 114 <II^b R était sans doute tombée> 115 I bonheur parfait s'échappa de la dure prison [II^c R de la dure prison] de 117 I il s'assied, un I sonner trois heures 120 I et de s'être couché dessus, comme il faut, <II^b R comme il faut.> à I A quatre heures 121 I lever. // Avec des précautions infinies, il cacha l'argent 125 I L'aube [R n'avait pas encore signalé A signalait] la vie au I, II la Montagne-du-Sauvage <II^a montagne du Sauvage>. Une brise, chargée de senteurs de violettes, poussait tranquillement [II^c doucement] des 127 I, II toile des 128 I espace. Ce silence, malgré 129 I mai, ainsi qu'une parole d'amour dans l'abîme de l'âme enfin conquise, <II^b R ainsi qu'une parole d'amour dans l'abîme de l'âme enfin conquise.> pesait

1. Montagne située entre Sainte-Adèle et Sainte-Agathe, aux limites de la vallée de la rivière du Nord. La rigueur de ses pentes en fit pendant longtemps un obstacle à la colonisation.

horreur et le travail en dégoût ? Finirait-il par en mourir, de cet or qui lui avait coûté tant de labeurs, de souffrances corporelles, de sacrifices et de soucis ?

L'avare sombrait dans ces pensées, lorsque l'aurore se dressa enfin, sur la campagne en fleurs. Tout à coup, le premier chant du merle se fit entendre, et la symphonie pastorale déroula sur les prairies ses rythmes de lumières et de sons. Sous le soleil du matin les rapides de la rivière, d'où s'élevait une poussière d'argent, entraînaient toujours la horde des billots, faisant entendre le choc formidable qui sortait du fond de la [167] chute, puis la rumeur lointaine de chariots sur un sol pierreux. L'eau était haute, submergeant les terres plates et coupant la tête des aulnes que l'air charriait d'une rive à l'autre. On crut un moment que la rivière avalerait le pont, d'autant plus que les billots frappaient à coups répétés les culées et les piles, peu solides. 135 140 145

La lumière du soleil tombait sur les pacages déjà verts, si chaude, aussi, qu'on se serait cru en plein été.

Poudrier ne voyait pas cette richesse. Il ne comprenait pas les beautés répandues par Dieu, à pleines mains, sur les êtres et sur les choses. Dégoûté, il entra dans la maison. Il avait faim, mais il n'alluma pas le poêle. Il se contenta de manger un reste de soupe froide avec deux galettes de sarrasin, et il but un grand bol d'eau. 150

Le soleil éclairait obstinément la cuisine. 155

— Je suis ben en retard, fit Séraphin.

132 I mourir de 135 I, II pensées, couleur d'automne et d'agonie [II^c R couleur d'automne et d'agonie] longue 136 I, II enfin, tel un corps nu sur I coup le 138 I, II, III les vertes prairies I, II sons. Jamais un soleil n'avait dominé un jour plus bleu et plus haut. III Jamais un soleil matinal n'avait fait naître un jour plus bleu et doux. [I, II, III Les] rapides 140 I toujours l'armée barbare des billots. On pouvait entendre [I, II le] <II^a, II^b un> [III un] choc formidable [A des boucliers II des boucliers] qui 142 I puis, la I, II de charriots <II^a chariots> sur 146 I coups redoublés les I piles, faites en bois et <II^b R pilotis de bois> peu 147 I La blonde lumière du soleil [II s'arc-boutait] <II^a tombait> [R tombait sur tout cela avec un air de fête et de jouissances A glissait] [D Si S si] chaude aussi sur les pacages [A déjà] verts, qu'on 148 I, II, III été. // L'avare ne 149 I pas ces beautés 151 I A choses. Dégoûté [D Il S il] entra dans la maison [R <illisible>] II 155 I cuisine. // J' sus ben en r'tard, fit

Et il se rendit près de la barrière, traire les vaches. Il les flat-
tait, tâtait les côtes pour se rendre compte de leur maigreur. Il
trouva cependant que les deux jersey's étaient d'un bon poil. [168]

160 — V'la deux bonnes vaches, pensa-t-il. Pis, elles m'ont rap-
porté pas mal déjà et elles vont me payer encore plus cet été.

Ces paroles ne le rapprochaient pas de l'homme aux che-
veux roux. Il calculait seulement l'argent que ces bêtes repré-
sentaient. Leurs veaux étaient alors des plus recherchés. Et leur
165 lait était riche, et le beurrier du troisième rang le lui payait un si
bon prix. Il supputait ce que lui vaudraient pendant dix ans en-
core, les deux jeunes vaches.

— Je les vendrais pas pour cent cinquante piastres, les
deux, disait-il. Surtout qu'elles me donneront, chacune, un
170 beau veau tous les printemps. C'est de pure race, ces animaux-
là.

Et il laissa aller les bêtes dans le pacage.

Son chapeau de paille en arrière de la tête, le corps accoté
contre la clôture, il restait là, hébété, regardant brouter ces ani-
175 maux qui balançaient doucement la queue et allongeaient le cou
vers l'herbe fraîche.

— Ces deux jersey's-là, c'est les deux plus belles vaches de
la paroisse, répétait-il, en[169]core, en se dirigeant vers la cui-
sine, où il préparerait la traite de deux jours.

180 Séraphin n'allait pas toujours lui-même porter le lait à la
beurrerie. Il guettait Alexis, lui donnait les deux bidons. Au re-
tour, son cousin lui remettait un morceau de carton sur lequel le

157 I rendit [R à l'étable traire A près de la barrière traire] [II barrière, pour y
traire] les vaches. [R Il les fit ensuite sortir dans la cour. A Puis,] [II Puis,] il les
159 I trouva, cependant 160 I vaches, dit-il, qui m'ont II pensa-t-il. Leurs
veaux valent de l'or. Pis 161 I mal et qui vont 163 I représentaient. Le lait
II représentaient. Leur croît était alors des plus recherché. <II^a recherchés II^b « Le
croît de deux vaches ? » > Et 165 I riche et 166 I Il considérât ces vaches
comme son bien propre, comme si elles lui eussent appartenu depuis toujours. // Je II, III,
IV lui vaudrait pendant 169 I qu'elles m'ont donné, chacune un beau veau.
C'est 170 I ces veaux-là 173 I tête, les deux bras accotés sur [II à] <II^a contre >
la clôture il regardait brouter 175 I queue, en allongeant le 178 I paroisse,
dit-il encore, avant d'entrer dans la 179 I, II il passerait au centrifuge [II^c
préparerait] la 180 I, II porter la crème ou le lait 181 I, II bidons. A son retour

beurrier avait inscrit le nombre de livres de gras. Tous les mois, le beurrier payait le compte à Séraphin. Ainsi Poudrier ménageait son cheval, sa voiture et son temps. Et puis, ça ne dérangeait en rien Alexis, qui se prêtait toujours de bonne grâce aux désirs et à tous les caprices de l'avare, depuis la mort de Donaldalda surtout, croyant que Séraphin souffrait et qu'il s'ennuyait beaucoup. 185

Mais, ce matin-là, contre son habitude, Alexis ne vint pas. 190

— Serait-il malade ? se demandait Séraphin. Serait-il passé, puis que je l'aurais pas vu ? Ou ben un accident ?

Il attendit jusqu'à huit heures et demie. Le cheval de son cousin n'apparaissait pas sur le haut de la côte. Il décida, enfin, d'aller lui-même porter le lait dans le troisième [170] rang. Comme il attelait son haridelle à une vieille charrette, il pensait : 195

— Si je peux pas rencontrer Destreilles, toujours. S'il fallait qu'il me remette mon argent, ça parlerait au maudit. J'ai presque envie de pas y aller, à la beurrerie. D'un autre côté, ça serait pas mal sacrant de laisser perdre ce lait-là. J'y vas. 200

Une fois la voiture prête, il déposa les deux bidons, alla chercher dans un sac d'avoine la bourse de cuir, la fourra dans ses culottes, les cordons solidement attachés à ses bretelles, et monta en voiture.

Le temps était chaud. En passant près de la savane,^a dans le dévalage,^b une armée de maringouins s'attaqua au cheval et à Séraphin avec un acharnement qui rappelait la dure époque de la colonisation. 205

a. Terrain marécageux.

b. Ravin.

183 I mois, *l'avare réglait avec le beurrier*. [II mois. *Le beurrier réglait son <II^a le> compte avec Séraphin.*] Ainsi, *Séraphin* [II, III *l'avare*] ménageait 185 I puis ça 186 I Alexis, *toujours prêt à rendre service et qui* [II *toujours disposé à rendre service. II*] se prêtait de [R *la meilleure A bonne*] grâce à tous les désirs [I, II, III *aussi bien qu'*] à 187 I Donaldalda, surtout 188 I croyant *qu'il souffrait* 190 I Mais ce 191 I Séraphin, *serait-il passé*, [D *pis S puis*] que j'l'aurais vu, ou ben 194 I, II, III côte. *L'avare* [I *décida enfin d'aller*] lui-même porter [I, II *sa crème*] [II^c *le lait*] dans 197 I, II *rencontrer le maudit Destreilles* I toujours. [D *S'y S il*] fallait [D *qu'y S il*] me [D *r'mettre S remettre*] mon argent ça parlerait ben au 199 I aller à beurrerie 200 I *laisser perdre* cette [I, II *crème-*] <II^c *ce lait-*> là 201 I il y déposa 203 I et s'embarqua. // Le 205 I chaud : [R *En passant près de A Comme il longeait*] la swamp, [II *savane,*] <II^a « savane » : I- terrain marécageux », > dans le <II^a « dévalage : 2- Ravin » > une armée de maringouins et de brûlots s'attaqua 207 I *acharnement sans exemple dans l'histoire de la colonisation.* // *Maudites mouches*, criait l'avare, allez-vous [II, III *ben vous*] [I, II *arrêter*] ?

— Viande à chiens ! criait l'avare, allez-vous ben me lâcher ?

Ce qui faisait que le cheval s'arrêtait net. Et Séraphin essayait d'écraser les moustiques, ou bien il agitait désespérément son chapeau de paille. [171]

[III me lâcher ? //] Viandes à chiens ! // Et il essayait de les [R tuer en se donnant des tapes sur la figure et sur la main A écraser] ou bien

213 I paille. Parfois, le cheval s'arrêtait net, piqué au sang par les [R brûlots A mouches].

Chapitre XI

Séraphin éprouva du soulagement lorsqu'il pénétra enfin dans la beurrerie où circulait un air de fraîcheur, mêlé à l'arôme blanc du lait. Il n'était pas fâché, non plus, d'être en retard et de se trouver seul avec le beurrier qu'il estimait beaucoup à cause de sa discrétion, de ses bonnes habitudes d'économie et de son grand amour de l'argent. Tous deux méprisaient les pauvres et les endettés. Comme Séraphin, M. Brassard était un gratteux qui ne parlait que de piastres, de générosités, de services rendus ; et il volait systématiquement sur la pesée du lait et sur la livre de gras. Mais il n'aurait pas trompé l'avare. Il l'estimait trop, et surtout il savait que Poudrier comptait à l'avance le prix et la valeur de son lait. Redoutant sa clairvoyance et son autorité, il le traitait donc comme un frère. Du reste, ils n'avaient point de secrets l'un pour l'autre. [172] Aussi, Brassard préférait-il avoir affaire à Poudrier plutôt qu'à son cousin, qui sentait souvent la tonne et la femme, et qui le faisait endêver.

— Nous autres, on se comprend, avait-il accoutumé de dire à son ami. Ce matin-là, comme d'habitude, il manifesta un grand intérêt en le voyant venir.

2 I, II Séraphin eut l'impression de toucher [I à une joie dominante II à un palpable soulagement] <II^b eut un soulagement> [II^c éprouva un soulagement] lorsqu'il 9 I gratteux, une bête repoussante qui 10 I rendus et qui volait 12 I, II trop pour cela et surtout [I parce qu'] il savait que <II^b R monsieur> Poudrier 13 I, II valeur de sa crème ou de 14 I autorité il 16 I à monsieur Poudrier I cousin qui 17 III, V tonne, et qui I femme et 20 I, II, III à l'avare. // Ce I manifesta [A à son approche] le plus grand intérêt [R en le voyant venir.] [II en le voyant venir.] // Vous

— Vous est-il arrivé un accident, monsieur Poudrier ?

— Non, non. Mais je pensais que Alexis viendrait, et j'ai peut-être attendu un peu trop longtemps.

25 Puis, déposant les deux bidons sur la balance, il dit encore :

— Vous savez ben, monsieur Brassard, que les accidents, c'est pas fait pour nous autres, hein ?

— Vous l'avez dit, monsieur Poudrier. Mais, c'est-il là encore du lait de vos deux belles jerseys ?

30 — Justement, monsieur Brassard, justement. Il est riche, hein ?

— Le plus riche de la paroisse, monsieur Poudrier. Tenez.

Et le beurrier lui fit lire sur un morceau [173] de carton le tableau des valeurs en gras payées à divers cultivateurs de la région.
35

— Vous voyez ben, ajouta-t-il, vous êtes le premier, toujours le premier.

— Je le sais, je le sais, reprit l'avare. C'est reconnu que les jerseys sont les meilleures au monde. Et puis, j'en ai soin, pas
40 pour rire.

Et les deux amis se regardèrent comme si eux seuls possédaient la vérité. Après un moment, le beurrier reprit d'une voix basse, qui sentait le petit lait sur :

45 — Dites donc, monsieur Poudrier, Lemont vous a jamais offert de vous payer votre dû et de reprendre ses vaches ?

— Jamais. D'ailleurs, il est trop tard aujourd'hui. Un engagement, c'est un engagement. C'est pas votre opinion, monsieur Brassard ?

23 I, II, III pensais qu'Alexis I viendrait et 25 I Puis déposant 26 I ben, M. Brassard I accidents c'est pas faite pour 27 I autres. Hein ? 28 I, II Mais dites-donc [I est-ce] là encore de la crème <II^c du lait> de 29 I, II belles jerseys ? // <II^b « Mot en minuscule quelques pages plus haut 178-79 »> Justement [I M.] Brassard, justement. Elle est ben belle, [II^c Il est riche,] Hein ? La plus 38 I, II le sais ben, reprit l'avare, je le sais ben. [III sais, reprit l'avare, je le sais.] C'est I les jerseys sont 39 I, II ai ben [I, II, III soin, vous comprenez.] // Et 47 I opinion, M. Brassard

— Vous avez raison. Et puis vous savez, moi, j'ai pas de pitié pour des gens comme ça, qui font ce qu'il a fait, lui, dans la grange. Tout se paye dans ce bas monde, pas vrai ? 50

Poudrier leva la main comme pour ap[174]puyer un jugement aussi droit. Il se dirigea ensuite vers la porte, mais il revint aussitôt.

— Écoutez donc, monsieur Brassard, demanda-t-il, c'est-il vrai que Destreilles a hérité de sa tante ? 55

— Trop vrai, monsieur Poudrier, trop vrai. Il n'y a qu'aux ivrognes que de pareilles chances arrivent.

— C'est bon à savoir.

Et de nouveau, il mit le pied sur le pas de la porte. Il s'arrêta un moment, puis se tournant, il dit encore : 60

— Vous connaissez pas personne qui aurait besoin d'un mille piastres sur billet, pour un an, à du huit, si l'argent est ben garanti ?

— Non, j'en vois pas à c't'heure, monsieur Poudrier. Mais faites pas la bêtise de prêter votre argent à huit. Il est si dur à faire. 65

— Je comprends, monsieur Brassard. C'est pas pour moi. C'est quelqu'un que je connais qui aurait ça à prêter. Parce que moi, vous savez, l'argent que j'ai retiré de la Fabrique, je l'ai placé tout de suite à Montréal. Il a changé de mains, puis c'est tout'. Comme ça, monsieur, comme ça. [175] 70

Et l'avare fit claquer ses deux doigts, comme deux os.

— Ah ! vous êtes toujours pareil, monsieur Poudrier, fit Brassard. Vous avez le nez fin. 75

— Comme un renard, conclut avec un sourire amer, Séraphin.

49 I assez *ben* raison, et puis 50 I ça qui III, V lui, à *Saint-Jérôme*. Tout 51 I, II, III monde, *Monsieur Poudrier*, pas vrai ? // *L'avare* leva 55 I donc, *M. Brassard*, demanda-t-il [I, II *est-ce ben*] vrai 61 I puis, se 63 I du 8, *peut-être même* à du 7, si 66 I à du 7. Il 68 I comprends, *M. Brassard* 70 I, II la *fabrique*, je 71 I, II c'est toute <II^a tout'>. Comme 73 I, II os *dans la direction de la terre*. <II^b « Pourquoï ? »> // Ah ! Vous êtes *ben* toujours 75 I fin...

Et il fouetta son cheval qui descendit au trot la petite côte qui séparait la beurrerie du rang Croche.

80 Il songeait maintenant à l'entretien qu'il venait d'avoir. Il se rendit compte qu'il avait menti à Brassard au sujet de l'argent à prêter, et que s'il avait menti de la sorte à son seul ami, c'est qu'il redoutait tout le monde, et que le mal dont il souffrait augmentait de façon inquiétante.

85 — Après tout, dit-il, pour s'excuser, je suis pas à confesse avec Brassard. Lui aussi, il doit me cacher des petites affaires, comme ça en passant.

Et il commandait son cheval, et il marmonnait de vagues paroles.

90 Dans la longue montée, la bête marchait au pas. Elle s'arrêta deux ou trois fois pour respirer. Le soleil marquait déjà onze [176] heures. Il faisait chaud, et une poussière d'or s'élevait de la route. De loin, on pouvait voir des fumées jaunes, épaisses, qui montaient du fond des ravins ou qui rampaient ainsi que des
95 nuages sur la tête des collines.

— Avec ces abatis-là, les colons vont finir par mettre le feu, pensa Séraphin. Le gouvernement devrait pas permettre ça, quand le temps est sec comme aujourd'hui.

100 Il se rappelait les incendies de l'année précédente qui avaient dévoré des forêts entières, léché des prairies et rasé des granges jusqu'en arrière du quatrième rang.

— C'est certain que si le feu prend cette année, songea-t-il encore, toutes les terres dans ce bout icit' vont y passer.

105 Il approchait de la maison. Avant d'entrer dans la cour, il regarda une dernière fois l'horizon que signalaient, de mille en mille, les fumées jaunes et denses. Poudrier laissa échapper un long soupir.

79 I rang croche. // [I, II, III *L'avare*] maintenant songeait à 83 I augmentait certainement <II^b R certainement> [I dans des proportions inquiétantes.] // Après 85 I dit-il pour 87 I, II, III ça, en 88 I R cheval en marmonnant [A et il marmonnait] de 90 II, III pas et s'arrêta [I même] <II^b R même> deux 92 I chaud et 93 I épaisses qui 97 I gouvernement ne I ça quand 99 I, II les feux [II^c incendies] de 103 I ce boutte- [I, II icitte] vont 104 I cour il 105 I fois dans le lointain que 106 I et si épaisses. [I, II, III *L'avare*] laissa

Il prit son temps pour dételer. Il faisait si chaud. Et puis, la bourse de cuir, sur lui, gênait ses mouvements.

Comme il donnait à boire aux animaux, il eut soif, lui aussi, 110
et il eut faim. Depuis [177] deux ou trois jours il mangeait à la
hâte, et sans appétit, quelques galettes de sarrasin avec un peu
de mélasse et un peu d'eau.

Aujourd'hui rien ne l'empêcherait de faire une pleine chau-
dronnée de sa fameuse soupe, qui lui durerait une semaine, 115
peut-être davantage.

D'abord, il alla serrer les quatre mille sept cent cinquante-
sept dollars dans un sac d'avoine, et pour n'avoir pas à se tour-
menter pour rien, alors même qu'il travaillerait autour de la
maison, il prit la peine d'enlever du sac plusieurs terrinées de 120
grain. Après quoi, il déposa la bourse presque au fond du sac et
la recouvrit d'avoine.

— Ainsi, pensa-t-il, si on veut l'argent, on prendra le sac
tout rond. C'est ben du trouble pour un voleur.

Il ferma ensuite la porte à clef et descendit dans la cuisine 125
préparer la soupe.

Il fit un feu vif qu'il adoucirait plus tard avec des rondins
humides, s'il pouvait en trouver dans le hangar.

Il sortit.

Il resta longtemps, debout sur le perron, à regarder sa 130
terre, sans la voir. Il pensait : [178]

— Je suis fou de me faire du mauvais sang. Voyons, qui c'est
qui pourrait me voler ? Pourquoi me vouloir du mal, à moi ?
Non, non, il faut plus que j'y pense. Je suis en retard dans mes
travaux. Tout traîne. Tout s'en va chez le yable. Il est temps d'y 135
voir et ne pas me laisser miner par le mal imaginaire. D'abord,
après-midi, il faut que je mette du fumier dans mon jardin. Là,

110 I soif lui 111 I et, immédiatement après, <II^b R immédiatement après> il
115 I soupe, et qui lui 117 I les \$4700.00 dans 120 I R terrinées d'avoine.
Après 123 I argent on 125 I, II Il barra <II^a ferma> ensuite 128 I A
humides s'il pouvait en [D trouvés S trouver] dans la cour. // Il 132 I, II suis ben
fou I Voyons qui 133 I mal à 134 I non il 136 I D'abord après-midi
137 I Là devant ma maison il n'y pas de danger, je m'en [I, II vais] [II^c vas] tout
voir ce

devant ma maison, il y aura pas de danger. Je m'en vas voir tout ce qui se passe. Puis, j'ai du bois à fendre.

140 Il revint dans la cuisine. La soupe cuisait lentement et une mauvaise odeur s'en dégagait. Il ne s'arrêta pas à penser que c'était pour lui, cet aliment. Depuis longtemps, son sacrifice était fait et son goût prononcé.

145 Il sortit de nouveau. La chaleur écrasait les pissenlits au flanc des coteaux, et l'herbe jeune, penchée vers le sud, faisait signe à la pluie de venir.

Séraphin, assis sur les marches de l'entrée, affilait sa hache.

On entendait toujours le chant des chutes, [179] et de temps à autre, le bruit sourd d'un billot qui plongeait.

150 Le temps est écho, constata-t-il. Il va sûrement mouiller avant la fin de l'après-midi. Mais c'est curieux, on entend presque plus descendre de billots. Ça doit tirer à sa fin, ou ben, il y a une grosse jamme^a dans les rapides.

155 Et Séraphin continuait à affiler sa hache avec les gestes d'un homme qui ménage le temps, qui ménage son affiloir ou qui ménage sa hache.

Puis, il entra jeter un coup d'œil sur le poêle. Il avait faim. La soupe cuisait toujours lentement et sentait toujours mauvais. N'importe, Séraphin n'attendrait pas plus longtemps.

160 — J'ai un creux dans l'estomac, dit-il.

165 Et il plongea un bol dans le chaudron. Il en sortit un breuvage blanchâtre, où flottaient des filaments bruns et des cartilages entrelacés comme des poignées de vers. Debout, accoté contre le bahut, il trempait dans cette soupe des galettes de sarasin [180] roulées en forme de gros cigares, qu'il dévorait ensuite gloutonnement. Et pour ne pas laisser se perdre une seule

a. De l'anglais « jam ». Accumulation de bois flotté ; prise.

141 I, II, III dégagait. L'avare ne 142 I lui cet aliment fétide. Depuis longtemps son 144 I R les marguerites [A pissenlits] au 147 I entrée, en face de la porte, affilait [I, II, III doucement] sa 149 I autre le 150 I, II, III constata l'avare. Il 152 I ben il y a une grosse jam [II jamme] < II^a « Jamme : 1- accumulation de bois flotté, prise » > dans 155 III affiloir, ou 156 I, II hache. // Une fois [I cette II sa] besogne terminée, < II^b hache. // Puis, > il 158 I mauvais. On eut dit de la vieille peau de vache, mélangé à de la fiente qui grillait. N'importe 164 I R soupe infecte des

goutte du bouillon, il buvait à même le bol. Mais il avait toujours faim.

— Ah ! ben par exemple, je peux toujours me servir une deuxième fois. Ça m'arrive pas souvent.

170

Il plongea de nouveau le bol dans le chaudron. La soupe était maintenant plus épaisse, et la mauvaise odeur de tout à l'heure paraissait s'en aller.

— C'est pas battu, ce manger-là, dit-il encore.

Après avoir longtemps cherché dans l'armoire, dans le ba-
hut, partout, il trouva enfin, sous un plat renversé, un morceau
de pain sec, dur comme du bois et qui bleuissait dans l'ombre
depuis six mois. Du bout de ses doigts carrés et sales, il l'émietta
dans la soupe, qui se couvrit aussitôt d'une poussière fine, cou-
leur de craie et de terre. Il brassa le tout et il but avidement
comme un homme que la soif dévore.

175

180

— Que ça fait du bien ! Que c'est bon ! soupira-t-il. [181]

Et il passait sa langue rouge sur ses lèvres minces, où pen-
dait encore un morceau de cartilage tordu.

Il lava ensuite le bol et la cuiller. Il mit quelques rondins
dans le poêle, la soupe n'étant pas tout à fait à point, et vint s'as-
seoir sur le pas de la porte.

185

Le soleil tombait en averse dans la cour, où les poules grat-
taient sans relâche, s'épuisant à chercher quelques grains de blé
ou d'avoine. Des hirondelles, libres et folles, découpaient des
triangles dans la tapisserie bleue de l'air, ou culbutaient comme
mortes, du haut du ciel. Des bruits de voitures se faisaient en-
tendre sur la route sèche, en même temps que les « hue » et les

190

167 I goutte du précieux liquide [II de l'infect bouillon] <II^a du bouillon>, il
I bol. Chose étonnante, <II^b Mais,> il 169 I, II, III Ah ! [I, II ben] pensa l'avare,
je 173 I paraissait vouloir s'en 174 I battu, cette soupe-là I encore. // Et
pour une des rares fois de sa vie, il connut les délices de la gourmandise. Après 176 I en-
fin sous I renversé un 177 I sec, plus dur que du frêne <II^b « Un peu forte la
comparaison »> et I bleuissait lentement dans l'ombre depuis une quinzaine de
jours. Du 178 II, III carrés, et I sales il 179 I soupe qui 181 I soif devo-
rait. // Que 183 I lèvres épaisses, où 185 I, II mit une couple <II^b quelques>
rondins 186 I fait prête, et 188 I tombait par taches dans I cour où
189 I à trouver <II^b chercher> quelques 191 I tapisserie [A bleue] de l'air [R
bleu] ou bien [R se laissaient tomber A tombaient] comme une pierre, du 193 I sèche
en

195 « dia » lointains, que criaient les hommes durs, décidés à vaincre la fatigue et la misère. La chaleur pénétrait le sol, la végétation nouvelle, et les bêtes heureuses qui paissaient dans les champs.

200 Séraphin, assis dans la porte, la tête appuyée sur le chambranle, les cuisses ouvertes, les deux mains croisées sur le ventre, se chauffait au soleil. Malgré lui, il ferma les yeux et se laissa descendre avec douceur [182] dans un assoupissement qui dura quelques minutes. Encore qu'il eût grand besoin de dormir, il fit un effort pour se lever.

— Je gaspille mon temps, dit-il. Moi qui dois fendre du bois. [183]

194 I lointains que I criaient *des* hommes durs, *accablés de fatigue et de misère* 196 I nouvelle et I qui *mangeaient* dans 197 I Séraphin, la tête 199 I chauffait *voluptueusement* au I lui il 203 I qui *a du bois à fendre*.

Chapitre XII

— **H**hein !... Hhein !...

C'était le bruit sourd, déchiré, que laissait échapper Séraphin à chaque coup de hache qu'il donnait, comme s'il eût travaillé des reins, ou comme si une de ses côtes se détachât brusquement. Nu-tête, les manches de sa chemise bleue retroussées, et le col ouvert, il bûchait et il avait chaud. 5

Une brassée de rondins étant prête, il se pencha pour la saisir, lorsqu'il sentit dans son dos la forte haleine d'un homme ou d'un loup. Il se retourna. Il vit une bouche grande ouverte, et dans la bouche, ce cri qui sortait tout rouge : 10

— Séraphin ! Une de tes jerseys vient de tomber à l'eau, dans le remous !

C'était Alexis qui lui annonçait cette nouvelle.

D'un bond, Poudrier avait sauté la barrière, et il se dirigeait en courant comme [184] jamais il n'avait couru, au bout de sa terre, où la rive était coupée à pic, où certainement la vache avait glissé de haut en bas jusqu'à la rivière. 15

Alexis le suivait de loin, un câble à la main, courant aussi vite qu'il pouvait, et criant de toutes ses forces des paroles incohérentes que le vent emportait. 20

3 I C'était là <II^b R là> le I déchiré que 4 III s'il travaillait des
5 I reins ou I, II, III se détachait brusquement. [I Il bûchait nu-tête,] les 6 I re-
troussées et le col ouvert. Il avait 14 I cette horrible nouvelle 15 I, II, III
bond, l'avare avait 17 I où c'était coupé à pic I certainement était tombée la va-
che, glissant dans le pit de sable jusqu'à 19 I, II, III loin, comme il pouvait, un
I courant de toutes ses forces et

Rien n'empêchait Séraphin, dans sa précipitation, de penser qu'il aurait dû retourner voir à sa clôture au bout du pacage.

— Ça serait pas arrivé, ça serait pas arrivé, répétait-il.

25 Et il courait sans regarder devant lui, comme tiré par une idée fixe. Il courait, fouetté par une force extraordinaire qui n'était autre que sa passion, rendue à son paroxysme. Au risque de suffoquer en route, il sauverait sa vache.

30 Arrivé près de la clôture qui dominait la rivière d'une hauteur de vingt pieds environ, il s'arrêta un moment. Il ne soufflait pas, il ne respirait pas. Il était blanc comme l'écume des rapides. Il était Séraphin Poudrier dans l'apothéose de sa laideur.

35 Il gardait encore assez de calme pour se [185] rendre compte qu'en effet trois perches manquaient à la clôture, et que c'était par là qu'avait passé la pauvre bête.

Il aperçut tout à coup la vache qui tournait dans le remous, le cou sur un billot. Il ne prit pas le temps de voir si Alexis le suivait de près, il se laissa glisser jusqu'à la rivière, où une pierre l'empêcha de tomber dans l'eau.

40 — Tu vas te néyer, Séraphin. Grouille pas, grouille pas, lui criait Alexis, en se laissant emporter, à son tour, par le sable.

Tous les deux, maintenant, se trouvaient sur le bord de l'eau. Poudrier ne parlait pas. Il était toujours blanc comme l'écume des rapides, et il tremblait un peu. Il ne pouvait déta-
45 cher ses yeux enflammés de la vache qui, la tête sortie de l'eau, comme un chevreuil que des chasseurs poursuivent, nageait et tournait dans le remous, et essayait de poser ses pattes sur les billots graissés par la morve des lacs, et qui roulaient sans cesse sur eux-mêmes.

22 I Séraphin dans sa [R course folle A précipitation] de penser de réfléchir qu'il aurait dû [R arranger A voir à] sa 24 I Ça ne serait pas arrivé, ça ne serait
25 I comme un cheval à l'épouvante. Il 27 I paroxysme. Il dérivait plutôt, mais il
32 I dans toute sa misère et dans sa grandeur. // [R Apercevant tout à coup sa plus belle jersey qui tournait dans le remous, les deux pattes de devant sur un billot, l'avare] Il gardait
33 I compte, qu'en effet, trois 35 I bête. // Apercevant tout 36 I remous, les deux pattes de devant sur un billot, l'avare ne 38 I glisser dans le sable jusqu'à la rivière. // Heureusement qu'une pierre sur la rive escarpée l'empêcha 40 I pas pan-
toute, lui 42 I de la rivière. [I, II, III L'avare] ne 44 I rapides, mais tremblait
45 I, II l'eau, tel < II^b « Telle ou comme » > un 46 I R nageait en tournant dans
47 I remous et 48 I lacs et 49 I eux-mêmes. // Séraphin voulut

L'avare voulut se jeter à la nage. Alexis lui serra le bras de 50
sa poigne d'acier.

— Fais pas le fou, dit-il. Laisse-moé faire, [186] laisse-moé
faire. Va te placer dans la route, là.

Il y avait en effet un sentier battu par les pêcheurs dans une 55
coulée toute proche.

— Tiens-toi là, criait Alexis. Je m'en vas te garrocher le câ-
ble.

Et il se mit à courir sur les billots.

À cet endroit, au pied du rapide, la rivière, d'une quaran- 60
taine de pieds de largeur, forme une anse. L'eau y était un peu
plus calme, mais des remous la vrillaient, ici et là, par-dessous.
Des billots tournaient lentement le long des rives ou station-
naient, en rangs serrés, au milieu de la rivière.

La vache se trouvait un peu plus bas, à dix pieds de la rive 65
opposée, où dans un escarpement rapide commençait la forêt. Il
s'agissait donc d'attraper la bête au lasso et de la tirer de ce
côté-ci, où attendait Poudrier, anxieux et tremblant.

Alexis, le câble à la main, sautait avec l'agilité d'un écureuil.
Parfois, pour garder son équilibre, il restait un moment sur le 70
même billot, le faisant tourner avec ses pieds, jusqu'à ce qu'il se
fût trouvé d'aplomb. Puis, il sautait sur un autre, appro[187]chant
toujours de la vache qui, maintenant, la tête tournée vers Alexis,
le suppliait, de ses grands yeux égarés, de la secourir.

— Envoie ! envoye ! criait Séraphin de la rive, heureux de 75
voir son cousin bondir avec tant d'habileté sur les billes gluantes.

52 I, II, III Laisse-moi faire, laisse-moi faire 53 I là. // A une quinzaine de
pieds du pit de sable, se trouvait un petit sentier sur la terre dure, battu par les pêcheurs. //
Tiens-toi 56 I Alexis à son cousin. Je 59 I endroit, la rivière 60 I de large,
formait une anse, en bas du rapide. L'eau était 66 I et la tirer 67 I, II, III at-
tendait l'avare, anxieux 68 I, II sautait d'un billot à l'autre avec 73 I suppliait
de I égarés de I secourir. Fais attention à toi, criait Séraphin de la rive, émer-
veillé de voir son cousin courir avec 75 I les billots gluants. // Il

Il avait entendu dire plusieurs fois que Alexis était dans son temps un des meilleurs draveurs « d'en haut »¹, mais aujourd'hui il en avait la preuve. Toutefois, en ce moment, il ne pensait pas à s'émerveiller des prouesses de cet homme, si gros et à la fois si souple, et qui enjambait si rapidement qu'une loutre eût été incapable de le suivre.

— Envoie ! envoye ! criait-il.

Un moment, Alexis, ayant mal mesuré son élan, mit justement le pied sur le bout d'une épinette, qui plongea. Plus vite que la pensée, il courut à l'autre bout, ramenant ainsi le billot sur le plan horizontal.

— Néye-toi pas ! Envoie ! Envoie ! lui cria Séraphin.

— Crains pas, mon vieux. Grouille pas de là, toé. Je m'en vas l'avoir.

Et il regardait autour de lui. Il cherchait un billot énorme d'où, bien en équilibre, il [188] aurait le temps de lancer le câble au cou de la vache. Il en vit un, immobile ; il sauta dessus à pieds joints. Deux fois, il tourna le câble, le déroulant avec force dans la direction de la vache, qu'il attrapa, par les cornes, du premier coup.

L'avare laissa échapper un tel cri de joie, accompagné d'un tel soupir, que Alexis ne put s'empêcher de fendre l'air d'un éclat de rire formidable.

77 I, II, III fois qu'Alexis 78 I, II draveurs d'en haut, <II^a « d'en haut », > mais 79 I preuve convaincante <II^b R convaincante>. // Quel homme extraordinaire pensait-il. Si gros 81 I, II, III qui courait si 82 I suivre. // Un moment 84 I mit juste le 85 I bout d'un billot, qui III plongea. Il courut 86 I le bois dans son plan horizontal. // Fais attention de tomber à l'eau, lui 88 II Neye-toé pas 89 I là, toi. Je 91 II, III un gros billot d'où 94 R I le lasso, [A câble,] le 95 I vache qu'il attrappa par les cornes du 97 I L'avare croyait rêver. Il laissa I un long soupir, [I, II, III qu'] Alexis

1. Référence aux chantiers situés au nord de la rivière Rouge, région de l'Ascension, et nommés « chantiers d'en haut ». Le concept de « Nord » ou de « Pays d'en-haut » a été mouvant dans l'histoire du Québec. En 1877 on réservait ce terme au territoire qui dépassait Saint-Jérôme. C'était comme une quasi-sauvagerie. Voir Christian Morissonneau, *la Terre promise : Le mythe du nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978.

— T'as eu peur, hein, mon maudit Séraphin ? C'est de 100
même qu'on poigne ça, nous autres, des vaches à l'eau.

Et il courait toujours sur les billots vers le rivage où se trou-
vait Poudrier. Lorsqu'il fut à une quinzaine de pieds, il lui lança
le câble que Séraphin saisit, en tombant sur le dos.

— Tiens-le ben, à c't'heure, lui dit Alexis. 105

Une fois sur le rivage, au côté de son cousin, il dit encore :

— Tire pas trop fort. Elle va s'en venir toute seule avec
l'épinette.

Et lentement, la vache avançait sous la pression du câble et
des remous, qui faisaient autour de sa tête des petits bouillons 110
[189] blancs. Lorsqu'elle fut près du bord, Alexis sauta dans la ri-
vière. L'eau était froide et il en avait jusqu'à la ceinture.

— Baptême ! C'est pas chaud, cria-t-il.

Et il travaillait comme un damné pour dégager la pauvre
bête, en poussant dessus, ou en la tirant par la queue. 115

Enfin, la belle jersey, pour laquelle Séraphin aurait noyé
tous les hommes aux cheveux roux, se trouvait sur la terre
ferme, mais grelottait comme une feuille.

— Viande à chiens ! s'exclama l'avare, qu'est-ce que c'est
que je te dois pour ça, Alexis ? 120

— Rien, pantoute, mon vieux. Mais tu ferais mieux d'arran-
ger ta clôture.

— Ça s'adonne, et pas plus tard que tout de suite.

Ils montèrent le petit sentier, suivis de la vache, qui s'arrê-
tait de temps à autre pour se lécher les flancs ou pour respirer. 125

100 I Séraphin ? dit-il. C'est 101 I ça, des vaches 102 I Et, il I, II,
III trouvait l'avare. Lorsqu'il 105 I ben à 106 I rivage au 109 I lente-
ment, toujours ses deux pattes sur un billot, [II le cou sur le billot,] la vache 110 I re-
mous qui 112 II, V ceinture. // Serpent ! C'est 113 II, III cria-t-il. // Il
travaillait 115 I bête. [D en poussant S Il poussait] dessus ou [D en la tirant S il la
tirait] par 116 I jersey que Séraphin n'aurait pas voulu perdre pour tout l'or du
monde, se 117 II, III roux du monde, se 118 I ferme et [R mais tremblant A gre-
lottait] comme 121 I, II ferais ben [II^c R ben] d'arranger

Lorsqu'ils eurent atteint le sommet, Poudrier se retourna et regarda un moment la rivière, en bas du rapide, où glissaient sans cesse des billots, et où sa vache avait failli se noyer. [190]

— Sais-tu, Alexis que c'est pas croyable ? La damme^a est pas loin, puis elle s'en allait dret dedans. Il faudrait que j'arrange ma clôture, comme tu dis, parce que ça descend raide, viande à chiens ! icit'.

Et il cherchait des perches de cèdre le long du pacage, pensant toujours à la perte possible qu'il fallait éviter, tandis que la vache broutait tranquillement sous le beau soleil qui la réchauffait de son manteau de lumière.

Séraphin marcha longtemps. Il revint avec trois perches qu'il fixa solidement dans les pieux. Puis, s'adressant à Alexis :

— Mais j'y pense, là, tout d'un coup. Ma clôture était correcte la semaine passée. Ça doit être quelque v'limeux de jaloux qui m'a joué un tour de cochon. Viande à chiens ! que je le poigne jamais !

Et il jurait, tandis que Alexis se donnait des tapes sur les jambes et sur les cuisses pour sécher son linge et pour se réchauffer. Ils marchaient maintenant dans la direction de la maison.

Le temps était calme, et le bruit le plus [191] léger dans la nature, le vol d'un oiseau parmi les pousses tendres, le saut d'un lièvre, une branche qui tombe, parvenait jusqu'à eux avec la plus nette précision.

Tout à coup, ils aperçurent dans le lointain, où la coupole de l'horizon tombe dans l'infini, des paquets de fumée jaune et noire qui se déplaçaient, pareils à des nuages.

a. De l'anglais « dam ». Digue, barrage.

126 I, II, III sommet, l'avare se 127 I R où tournaient [A glissaient] sans
128 I Sais-tu Alexis 129 I croyable, disait-il. La dame [II damme] <II^a
« Damme » : 1- de l'anglais « dam », digue, barrage> est 130 I faudrait ben
[II^c R ben] que 131 I raide en maudit, icitte. // Et 133 I pacage, tandis que
II pacage, pensait toujours 136 I lumière. // Il marcha 138 I dans la clôture.
Puis I, II Alexis : // Je pense à cela, <II^b Mais j'y pense, > là 140 I quelque
maudit qui m'ont joué 141 I, II je les <II^b le> poigne 143 I, II, III Et l'avare
jurait [I R tandis qu' I A alors] [II tandis qu'] qu'Alexis 148 I vol [D de l' S d'un]
oiseau parmi la pousse tendre, le saut 149 I tombe parvenait

— C'est pas des feux d'abatis, ça, fit l'avare. C'est plus pointu que ça.

155

— Ça pas l'air, constata, à son tour, Alexis.

Et ils avancèrent plus vite. La fumée grossissait toujours, et toujours de plus en plus noire, montait, divisée, dans le ciel.

— On dirait que c'est pas loin de chez vous, fit Alexis.

Ils s'arrêtèrent un moment. L'avare, immobile, sec et brun comme un arbre, regardait droit devant lui. Il blêmissait. Puis, soudain, il cria d'une voix atroce :

160

— C'est moi qui brûle !

Et il partit comme un éclair. Il courait aussi rapidement que tantôt. Deux fois, il tomba. Il se releva aussi vite pour courir [192] plus fort. Alexis, qui avait jeté le câble au loin, le suivait de près.

165

— Je brûle, répétait Séraphin d'une voix étranglée, et les deux bras devant lui, comme s'il avait voulu saisir quelque chose ou barrer le passage à une catastrophe qui se faisait inévitable.

Une fumée grise et dense sortait par les fenêtres et par la porte de la maison, tandis que d'autres, plus noires, glissaient sur la toiture ou se dressaient vers le ciel en des contractions spasmodiques.

170

Séraphin approchait toujours, et sur sa figure, jaune et sèche comme l'avarice, il sentait des souffles chargés d'odeurs de chaux et de cuir brûlés.

175

154 I, II plus *pointus* <II^a *pointu*> que 159 I vous, dit Alexis 161 I arbre en hiver regardait 162 I, II soudain, comme s'il eût été frappé au cœur par un couteau, il cria 164 I courait plus rapidement 165 I se relevait aussi 166 I près. // Fais pas le fou, lui criait-il. Arrête, arrête, Séraphin ! // Je brûle répétait [I, II, III l'avare] d'une 168 I, II s'il eût voulu [III voulait] saisir 169 I passage d'une catastrophe I inévitable. // Quelle ne fut pas l'épouvante de ces deux hommes lorsqu'ils virent une fumée grise et dense qui sortait 171 I maison [R tandis que] [D d' S D] [II tandis que d'] autres, plus noires couraient sur la toiture ou [I, II bien] <II^b R bien> se 175 I souffles chauds, chargés d'odeurs de cuir et de bois brûlés

Avant que Alexis n'eût le temps de faire un geste, Poudrier se précipita, affolé, dans la porte de la cuisine, où il disparut, emporté par un nuage noir.

180 — Séraphin ! Viens-tu fou ! criait Alexis.

Et il essaya de suivre l'avare dans la maison. Il eut juste le temps de l'entendre qui montait l'escalier au fond du haut côté. Essaierait-il de l'atteindre ? Ah ! s'il pouvait l'accrocher par un bras ! Deux fois, il tenta [193] cet effort ; deux fois il dut reculer. Il
185 ne distinguait rien au travers de ces nuages opaques comme du sable et qui brûlaient les yeux. Il voulut crier. Une fumée âcre le saisit à la gorge. Il eut la force de marcher encore dans la cuisine. Découvrant tout à coup le chambranle de la porte où filtrait une lumière pâle, il se laissa entraîner de ce côté.

190 Alexis se retrouvait dehors, chauffé comme dans un four. Il avait perdu complètement la tête, et il se mit à sauter comme un chat pris de haut mal. Il criait, il cherchait des chaudières, il appelait au secours.

La maison n'était plus qu'un nuage de fumée que traversaient, ici et là, des traits rouges et tordus. Puis, elle se mit à
195 flamber. Des millions de flammèches volaient partout. On eût dit que le hangar et l'étable brûlaient en même temps que la maison. Les flammes se faisaient plus nombreuses, plus rouges et plus rapides. Elles sortaient tout à coup d'une fenêtre ou cou-
200 raient le long de la corniche. Alexis se rendit compte qu'un pan de mur pouvait tomber sur lui. Il recula, épouvanté. De biais, il crut voir pas[194]ser une ombre dans une fenêtre, entourée de fumée et de flammes.

205 — Était-ce Séraphin ? Comment en douter ? Il ne l'avait pas vu sortir. C'est certain qu'il mourrait là, brûlé vif.

177 I, II, III Avant qu'Alexis [I ait eu] [II, III eût eu] le temps I, II, III geste, l'avare se [I précipitait] affolé dans 178 I disparut aussitôt, emporté 179 I, II, III noir et opaque. // Séraphin [I, II Es-] [III Est-] tu fou ! [I, II se lamentait] <II^a criait> Alexis, [I, II, III désespéré. //] Et 182 I de l'apercevoir qui I fond de la cuisine. Essaierait-il 185 I distinguait même plus rien [R dans] au I nuages gris et durs comme 191 I à courir dans la cour, tel [II courir tel] <II^b, courir comme> [III courir comme] un chat [I tombé] de haut 192 I, II cherchait une chaudière, [III des seaux,] il 193 I secours. Il se crut en enfer. La 194 I nuage énorme <II^b R énorme> de 195 I R Puis, la maison [A elle] se 196 I, II partout, et l'on pouvait entendre [I le bruit haché] [II les bruits crépitants, hachés] de poids lourds qui s'écrasent. <II^b « ? »> On [I eut] dit 199 I ou bien <II^b R bien> cou- raient 200 I corniche. C'est alors qu'Alexis

Et Alexis criait de plus en plus fort, maudissant la fatalité de ne pouvoir porter secours à son cousin. Est-ce qu'il existait en ce moment sur la terre une chose plus effroyable que cette maison en feu, et Séraphin qui brûlait dedans ? Et lui, impuissant à vaincre la mort ?

210

Le désespoir horrifiait toujours Alexis, lorsqu'il crut reconnaître Ti-Jean Frappier, Siméon Destreilles, Ti-Noir Gladu et le grand Bardeau, qui accouraient à travers les champs.

Ils arrivèrent juste au moment où la toiture s'écroulait avec fracas, en même temps que deux murs, au milieu de la fumée et des flammes qui montaient en spirales dans le bleu du ciel.

215

— Il n'y a rien à faire, dit Siméon Destreilles.

On entourait maintenant Alexis et on le déchirait de questions. [195]

— Est-ce que Poudrier le sait, demanda le grand Bardeau ?

220

Alexis le regarda un moment, les yeux rouges et hagards. Puis, montrant de sa main large et tremblante le brasier, il hurla :

— Séraphin ? Mais il est là. Il brûle avec. Il est mort.

— Non ? non ? Ça ne se peut pas, disaient les colons effrayés, et tournant ainsi que des bêtes dans la cour.

225

Ils tentèrent de s'approcher du feu, mais la chaleur était trop grande. Ils durent s'en éloigner aussitôt, avec un tel air de découragement que le fort Alexis ne put retenir ses larmes.

207 I R cousin. *Il avait vu bien des choses terribles dans sa vie, à l'époque de ses draves et de ses aventures. Une fois, ne s'était-il pas trouvé au milieu d'une forêt en feu ? Il avait aussi vu brûler un chantier tout rond, et six chevaux rôtir tout vifs, et qui pleuraient comme des enfants. Pouvait-il oublier la fois que le petit Rosaire Laporte s'était fait tuer raide par un merisier de vingt pieds de haut ? N'avait-il pas vu disparaître [A les] deux [R bons hommes A Limoges] au travers d'une jam sur la Lièvre ? Il avait vu des querelles terribles, et lui-même s'était souvent battu à coups de poings et à coups de haches. Il avait tout vu. // Il avait vu mourir Donalda. // Mais jamais, jamais un spectacle aussi horrible ne s'était encore déroulé devant ses yeux. // Est-ce qu'il existait, en ce moment, sur* 209 I *feu et I impuissant à porter secours ? Non. L'enfer ne pouvait être pire que cela. // Toutes ces pensées d'horreur frappaient cruellement Alexis, lorsqu'il* 212 I *R Frappier, Baptiste [A Siméon] Destreilles* 213 I, II *Bardeau qui <II^a Bardeau, qui>* 217 I *dit Baptiste Destreilles* 220 I *Est-ce que monsieur <II^b R M.> Poudrier* 224 I *mort. // Non, non, ça ne* 225 I *effrayés et* 228 I *aussitôt avec*

230 — Si sa grange peut pas y passer, toujours, dit niaisement
Siméon Destreilles.

— Je pense pas, reprit Alexis, abruti, parce que le vent est
de l'autre bord.

235 Et tous, saisis d'horreur, regardèrent de loin s'écrouler le
dernier mur.

Ce qui restait de la maison flamba jusqu'à six heures du
soir². [196]

230 I R dit *Baptiste* [A *Siméon*] Destreilles 232 I Alexis, parce que
234 I d'horreur, *en pensant que Séraphin Poudrier se trouvait là, au milieu des flammes,*
regardèrent 236 I A flamba jusqu'à six heures du soir.

2. Dans ses corrections de l'édition originale, Louvigny de Montigny conseille à l'auteur de justifier le feu de la façon suivante, mais il confond les noms d'Alexis et de Lemont : « Alexis avait promis à Poudrier qu'il se vengerait de lui avoir volé ses vaches. C'est donc Alexis qui a poussé une vache à l'eau et qui a mis le feu à la maison. Au début du chapitre XII, il faudrait donc, pour l'intelligence du récit, montrer Alexis à des manigances louches où, après que Poudrier s'est [*sic*] lancé à la course, pour sauver sa vache, laisser Alexis rôdailler autour de la maison, pour lui donner le temps d'y mettre le feu, si vous ne voulez pas dire que c'est Alexis qui a mis le feu ».

Chapitre XIII

Beaucoup de monde accourut de partout. Des femmes nu-tête, avec des bébés dans les bras, des hommes avec des fanaux, et des bandes d'enfants qui pleuraient ou qui riaient. Une grande curiosité attirait ces gens misérables. Que Poudrier se fût jeté, ni plus ni moins, dans le feu, cela constituait la plus effrayante nouvelle qui eût jamais secoué ce pays de misère. On se demandait si on retrouverait le cadavre et dans quel état il serait.

Il fallut attendre jusqu'à neuf heures du soir avant de se risquer dans les ruines encore fumantes. À la lueur de plusieurs fanaux, et à l'aide de piques, de pelles et de fourches, on parvint à déblayer lentement l'endroit où se trouvait, il y a quelques heures à peine, la maison de Séraphin Poudrier, dit le « riche ».

Sous des débris sans nombre, tout au fond [198] de la cave, on le trouva, à moitié calciné, étendu à plat ventre sous le poêle, la tête prise comme dans un étau, les bras croisés sous la poitrine, et les deux poings fermés.

On réussit à dégager le corps. Avec les plus grandes précautions, et dans la crainte que cette charpente d'homme qui avait été l'avare ne tombât en poussière, on le tourna sur le dos.

2 I monde [D était venu S étaient venus] de 3 I fanaux et 5 I misérables. De savoir surtout que [I, II l'avare] s'était jeté 6 I feu, constituait la plus [R grande] effrayante 7 I, II, III qu'ait jamais I de montagnes, de famine et de colonisation. On 11 I lueur macabre [II^c R macabre] de 13 I déblayer quelque peu l'endroit 14 I dit le riche. // Au milieu de débris 16 I, II, III on trouva l'avare, à moitié I ventre, la tête 17 I étau, sous le poêle, les I, II bras en croix < II^b « croisés ou serrés » > sous 20 I et comme s'il eût craint que 21 I l'avare, ne I poussière, Alexis le

Quelle horreur ! Deux trous à la place des yeux, la bouche grande ouverte, les lèvres coupées, et une dent, une seule dent qui pendait au-dessus de ce trou. Tout le reste du corps paraissait avoir été roulé dans de la glaise.

Deux fois Alexis se pencha sur le cadavre. Il voulait savoir quelque chose. Il le sut.

Il ouvrit les mains de Poudrier. Dans la droite il trouva une pièce d'or et, dans la gauche, un peu d'avoine que le feu n'avait pas touchée.

25 I, II glaise. *Les curieux se sauvèrent épouvantés.* < II^b « Non ! » > // Deux 26 I fois, Alexis 28 I, II, III de *l'avare*. Dans 29 I, II d'or, [I A et dans] la 30 I pas [D touché S touchée]. < Grignon encercle ce mot et ajoute à l'intention de son éditeur un point d'interrogation suivi de « cf. Pelletier », lequel a sans doute approuvé cette version puisqu'elle figure dans l'édition de 1933. Louvigny de Montigny proposera, pour l'édition de 1935, la variante « atteinte » que Grignon commente en ces termes : « Pour dire Montigny que vous aurez eu raison jusqu'au dernier mot ! 9/2/35, Valdombre ». Grignon n'a finalement pas retenu cette suggestion. >

APPENDICES

I

Préfaces de Claude-Henri Grignon

Préface

J'aurai dit tant de mal des préfaces que, pour mon châtement, je me vois dans l'obligation d'en signer une. C'est toujours ainsi que les choses se passent. La vie, surtout la vie littéraire, nous réserve des surprises. On n'y peut rien.

Et maintenant, expliquons-nous.

À la suite des sollicitations venant de toutes parts je consens à rééditer UN HOMME ET SON PÉCHÉ.

L'ouvrage parut d'abord aux ÉDITIONS DU TOTEM en 1933. La critique l'accueillit avec enthousiasme. Il ne m'appartient pas de juger moi-même les juges et de décider si on a eu raison de reconnaître certaines qualités à un roman canadien qui veut être une peinture des mœurs paysannes, vers 1890, dans la région des Laurentides, au nord de Montréal.

On m'a souvent demandé si le personnage central, ou ce qu'on est convenu d'appeler le « héros » (et quel héros !), l'avare Séraphin Poudrier, avait réellement existé ?

À cette question, je réponds qu'il n'a pas existé, mais qu'ILS ont existé puisque trois types de chez nous ont servi à la création de mon personnage. Chez l'un, j'ai pris le physique ; chez l'autre, certains tics et certaines manies, tandis que le troisième, dont je connais la vie depuis toujours, m'a fortement édifié par des faits précis et par les événements incroyables dont il fut l'objet.

Des usuriers, des grippe-sous, des passionnés de l'argent tel que mon Séraphin, ils ne sont pas rares en terre canadienne, dans les bois reculés de la colonisation et jusque dans les paroisses agricoles les plus

prospères. Non pas seulement ici, mais en France ; non pas seulement en France, mais dans tous les pays où la paysannerie s'accroche au sol.

« Ménage pis parle pas », c'est la maxime ou mieux la sentence (sentence est plus fort) de tout paysan, quel qu'il soit, et peu importe la contrée qu'il habite.

On admet que l'économie est une qualité essentiellement française. C'est par son économie, disons plus, par une certaine âpreté au gain, que la France, la vieille France, s'est maintenue si forte et si belle dans l'histoire du monde. Puis c'est à cause de ses dissipations, de sa prodigalité et d'un relâchement au sein même de la paysannerie que la France a connu la défaite en juin 1940. En tout cas, ce fut là l'une des principales causes de son effondrement.

Or, de l'économie lésineuse à l'avarice il n'y a qu'un pas à franchir. Séraphin Poudrier l'a franchi. Il ne vit, ne respire que pour sa passion sordide. Il ne représente donc pas la paysannerie canadienne-française, mais le péché, ce qui est bien différent. Il reste lui-même le péché capital. Et croyez, chers lecteurs, que le roman demeure bien au-dessous de la réalité. Je n'ai pas voulu écrire tout ce que l'avare a fait, a dit, a pensé parce que ce serait simplement épouvantable et que personne n'oserait y croire. Enfin, il y a des choses ignobles qu'un romancier qui se respecte ne peut pas étaler.

C'est ce que le public comprit tout de suite, n'en faisant pas moins à UN HOMME ET SON PÉCHÉ un accueil chaleureux, si bien qu'en 1935, les ÉDITIONS DU VIEUX CHÊNE rééditaient le roman. Soumis la même année au concours David, l'ouvrage obtint le grand prix, ce qui devait le rendre plus populaire. Des milliers d'exemplaires furent vendus et pénétrèrent dans toutes les classes de la société, aussi bien chez les ouvriers que chez les paysans, suprême honneur, j'aime mieux le dire, et douce récompense que j'ambitionnais depuis longtemps. Par la suite, parurent des éditions avec des variantes et des corrections que je ne désavoue pas aujourd'hui.

Au mois de septembre 1939, la radio d'État m'invitait à écrire une adaptation radiophonique d'UN HOMME ET SON PÉCHÉ. J'acceptai avec plaisir, et me mis à la tâche, laquelle n'est pas facile et nécessite beaucoup de travail. Cette adaptation radiophonique se continue depuis septembre 1939 à raison de cinq émissions par semaine, du lundi au vendredi inclusivement au poste CBF à 7 heures du soir.

Les nombreux témoignages qui s'accumulent sur la table aussi bien qu'à la radio d'État indiquent clairement qu'UN HOMME ET SON PÉCHÉ obtient beaucoup de succès grâce à l'excellente interprétation et à une réalisation admirable.

Mais que le lecteur ne s'attende point à trouver dans le présent ouvrage l'adaptation radiophonique du roman. C'eût été une entre-

prise irréalisable. Le roman est une chose ; la radio une autre. On ne peut faire agir les mêmes personnages sur deux plans à la fois. Il n'y a en art qu'une création. La scène n'est pas du roman et le roman ne saurait être du théâtre radiophonique.

Vous ne trouverez pas ici (réédition du roman original qui comporte cependant quelques corrections dans le langage et le style) les amours de la vieille fille Angélique, les facéties de Pit Caribou, les bravades de Jos. Malterre, l'aubergiste, l'astuce d'un notaire, les misères et les joies fugitives de quelques colons et d'une douzaine d'autres personnages que j'ai créés de toutes pièces pour la radio et lesquels n'existent pas dans le roman.

On comprendra que la radio exige la multiplicité des situations dramatiques et des épisodes sur un plan donné, qu'on n'arrange pas à toutes les sauces et aussi facilement que certains critiques distraits tentent de le faire croire.

Le fond d'UN HOMME ET SON PÉCHÉ, sa vie, c'est l'avarice. C'est le même sujet qui commande l'adaptation radiophonique. Pour le reste, c'est tout différent et c'est ce que j'entends expliquer clairement au lecteur. Il ne faut pas qu'il y ait méprise de sa part. Je ne veux pas le tromper.

C'est même là le seul but de cette préface et la principale raison qui m'invite à la signer.

Claude-Henri Grignon.

SAINTE-ADELE, CE 20 FÉVRIER 1941.

Seconde préface

À l'occasion du 61^e mille de ce roman paru en 1933, je crois utile d'apporter quelques précisions en regard de sa popularité et de l'accueil si généreux du grand public.

On se rappelle qu'en 1942 et par la suite en 1943 et 45, j'ai fait jouer au théâtre des paysanneries tirées du roman radiophonique. Le peuple ouvrier et le peuple paysan ont paru goûter ces tableaux de mœurs où l'avare tenait le principal rôle. Je ne visais pas au théâtre compliqué ni à l'étalage du vice. On m'accordera au moins le mérite d'avoir été réaliste et naturel. C'était simple mais nos gens ont retrouvé là des traditions et des coutumes canadiennes qui vivront toujours.

Il ne faudra pas s'étonner si, après de pareils succès, j'ai consenti à écrire pour le cinéma. Le premier film UN HOMME ET SON PÉCHÉ fut projeté à l'écran en janvier 1949. Le deuxième, intitulé SÉRAPHIN, sera lancé au mois de février 1950. Nous avons tâché à vous faire ap-

précier les paysages magnifiques des pays d'en haut et démontrer jusqu'où l'avarice peut conduire sa victime.

Toutes ces entreprises, tant au théâtre qu'au cinéma, n'ont pas ralenti la vente du roman original puisque la présente édition atteint 61 000 exemplaires.

Claude-Henri Grignon.

SAINTE-ADÈLE, 15 JANVIER 1950.

Troisième préface

On réclame toujours une nouvelle édition de ce roman de mœurs paysannes publié d'abord en 1933, réimprimé en 1935, 1941, 1950 et qui atteignait cette année-là au 61^e mille exemplaires. Convenez que j'ai parcouru beaucoup de chemin depuis la création de cet ouvrage.

Aujourd'hui, UN HOMME ET SON PÉCHÉ est à l'étude dans nos collèges, nos universités, et ce, grâce à la poussée en flèche à la radio et à la télévision. Cependant, toute une nouvelle génération veut connaître la genèse de ce roman qui demeure la peinture réaliste, parfois brutale, jamais vulgaire, de l'avarice qui dévore, ainsi qu'une torche vivante, l'infâme SÉRAPHIN.

On ne me pardonne pas d'avoir créé et de continuer à écrire un feuilleton hebdomadaire à la gloire de ce péché capital. Certains critiques légers, toujours les mêmes, me reprochent d'abuser d'un succès populaire qui ne semble pas vouloir mourir. Mieux que personne je sais que ce roman encore écouté au poste CKVL, regardé tous les lundis soir au canal 2 depuis 1956, n'est pas un chef-d'œuvre. Il s'agit tout au plus d'un divertissement honnête que les radiophiles et les téléspectateurs ont bien le droit de s'offrir. Pourquoi refuser ce plaisir au grand public ? Les esprits sérieux jugeront tout de suite que je serais bien fol de ne pas poursuivre mon œuvre tout en distrayant mes compatriotes.

Mais l'essentiel c'est le roman original imprimé.

Le voici.

J'ose croire qu'on le lira avec satisfaction et que l'on finira par admettre que, si le roman UN HOMME ET SON PÉCHÉ demeure à la base même du régionalisme, il tient à l'universel par sa situation dramatique : l'avarice.

Il ne m'appartient plus maintenant de juger mon ouvrage. Seul, le peuple reste le juge et bon juge.

CLAUDE-HENRI GRIGNON, m.s.r.c.

SAINTE-ADÈLE, CE 15 JANVIER 1965.

II

Variantes longues

Passage remanié (chapitre VII, p. 144, l. 181-202)

- 181 I Elle aussi avait grand soif. // [R Bientôt on entendit le prêtre qui récitait des prières. On monta. [A Soudain au milieu du silence un murmure se fit entendre. On monta.] // L'homme de Dieu commençait d'administrer le grand, l'amoureux, le pathétique et le physique sacrement de l'Extrême-Onction. [R Chaque fois qu'il signait d'huile sainte.] Tout de suite la figure de la malade s'illumina alors qu'un sourire de béatitude se balançait sur ses lèvres ainsi qu'une abeille sur un pétale. Les joues avaient perdu de leur couleur rose. La face entière pâlisait tranquillement. Elle devint bientôt pure et blanche comme un lys. Les yeux bril- < Grignon interrompt ici son texte pour écrire à la main : « Changé sur l'original voir p. 40 2^e paragraphe » et son texte se poursuit immédiatement ainsi (voir ligne 190) : sa langue *plus humide depuis quelques minutes*. Donalda ferma les yeux, et se rappelant sa première communion elle revit la sainte Table de l'église du village d'où elle s'approchait en petite robe d'indienne, mais son âme toute en blanc et or. Dans cette minute solennelle, la scène se reconstituait avec une netteté surprenante et jusque dans les moindres détails. Elle respira l'air parfumé de ce juin spirituel où le soleil faisait ruisseler sur les arbres, sur les fleurs, dans l'église et dans la prairie ses arpèges de lumière. // Avec que amour, Donalda reçut le corps et le sang du sauveur du monde, [R tandis] alors que deux larmes, les deux plus brûlantes, les deux plus parfaites, les deux dernières, venues du fond de son être, coulaient lentement sur ses joues en feu. // Le prêtre dit >

Passage supprimé (chapitre IX, p. 181)

60 I Les jours. *Il fut encore plus heureux et toucha presque à la folie de la joie quand il sentit le soleil plus chaud et qu'il vit [R noircir] la neige [R fondre A qui fondait] par taches, le long des clôtures.*

C'était vers la mi-avril.

Des corneilles [R en A par bandes] passaient en croassant au-dessus des bois et de la rivière. Un vent doux glissait comme une main caressante le long de [R la muraille d'air A l'azur]. Une fois, à l'heure du crépuscule, Séraphin s'arrêta au milieu de la cour pour écouter les chutes de la Rivière-du-Nord qui grandissaient au bout de sa terre. Comparable au bruit de canons qu'on traîne dans un ravin, les chutes roulaient et chantaient, tout le jour et toute la nuit, solennelles et triomphales.

— Les billots ne tarderont pas à descendre, disait alors Séraphin avant d'entrer.

< R illisible >

Les jours se succédaient de plus en plus beaux, pareils à des tableaux qu'un machiniste divin déplacerait sur la scène [R grandiose] de la nature pour la satisfaction de l'homme. Et bien, qu'à la fin d'avril, des taches jaunes apparaissaient dans les champs et l'on devinait le travail formidable accompli par la végétation pour sortir de son tombeau. Il restait encore de la neige en bordure des chemins, et on pouvait en apercevoir aussi, très loin, parmi les arbres, ainsi que nappes blanches pour un dîner sur l'herbe, mais dans les prairies et sur les côteaux, surtout, les lèvres chaudes du printemps l'avaient presque toute fondue.

Un matin (c'était le dernier jour d'avril) l'avare fut étonné de voir une grive dans le pommier en face de sa maison. Comme il ouvrait la porte, elle s'envola. Elle fit un trait d'or dans son cœur.

— C'est ben l'printemps, songea-t-il. Pus d'chauffage. Pus d'misère.

Enthousiaste, il mit les animaux dehors. Le soleil dictait un poème à la terre, et la terre ouvrit son sein à la résurrection [R palpitante] comme à un souffle de la vérité.

Dès les premiers jours de mai, la violette des bois offrit sa petite tête spirituelle à la brise tiède qui la fit pencher un peu vers le ruisseau, et le sang-de-dragon, fleur virginale entre toutes, sortait, délivrée elle aussi, au travers des feuilles sèches et brunes, parmi la pourriture, dernier souvenir d'un sensuel été. Les fraisiers et les pommiers commençaient de fleurir et de répandre dans la campagne neuve des parfums enivrants qui poussent l'homme aux héroïques combats [A de l'amour] et vers les plus beaux désirs qui circulent dans l'air, en même temps que le bleu incorruptible.

Les travaux des champs feraient bientôt la gloire de la terre et l'on enverrait les bêtes heureuses au pâturage.

Tout à coup, on entendit les billots qui descendaient dans une lutte fantastique. Il y en avait qui montaient droit en l'air pour retomber avec fracas dans l'abîme de la chute. Les autres glissaient, en tournant, le long de la rive. Ils passaient par centaines, par milliers. Des forêts entières coulaient ainsi, emportées par

le courant vers les villes industrielles, où mouraient les hommes, accablés de travail et de plaisir.

Séraphin, l'eût-il voulu, qu'il était incapable de rester dans la maison. La chaleur, l'air, l'énergie éclatant partout avec la sève des arbres, l'attiraient dehors.

Il se mit à sortir plus souvent. Il rendit même visite à Alexis qui ne l'avait vu que deux fois au cours de l'hiver et qui le trouvait changé, maigre et vieux.

– Viens plus souvent, si tu t'ennuies, lui avait-il dit. L'avare ne s'ennuyait pas avec son péché au côté de lui, mais il était trop occupé et beaucoup d'affaires le réclamaient à Ste-Agathe, à St-Jérôme, à St-Damase-du-Lac. Le printemps, c'était pour lui, l'ouverture éclatante du grand marché des billets à deux mois sans renouvellement.

Aussi, le vit-on souvent au village, chez Lacour, chez le forgeron ou chez le notaire. Et l'on se demandait quel pauvre diable, M. Poudrier allait égorger ? //
Une fois, les gens

III

Inédits se rapportant à *Un homme et son péché**

Texte sur la genèse d'*Un homme et son péché*, tiré du
« Pamphlétaire maudit »

Cependant, l'année 1933 fut certainement la plus somptueuse, la plus lumineuse de mon existence.

Vivant de peu, n'ayant pas de travail fixe ni aucune sorte d'emploi, j'étais libre comme l'air. La bohème s'ouvrait à moi, ainsi qu'une avenue très large bordée de pins, de chênes et d'érables. Je vivais surtout d'images, de rêves d'une essence assez particulière et ce que je préférais par-dessus tout, c'était de tailler une bonne bavette avec des habitants, des artisans, des journaliers.

C'est au cours de ces pèlerinages dans un passé toujours vivant pour moi que j'ai rencontré l'avare. Ce souvenir, qui devait marquer toute ma pauvre vie d'écrivain, ne mourra jamais. Je le vois toujours, cet avare, au long visage, le teint lisse et blanc, l'œil creux et clair. Un squelette d'homme, droit, qui parlait peu à cause de ses lèvres qui étaient minces. Les vocables qu'il employait étaient d'un tranchant de sicaire. Ça tombait dur et dru. Lors de notre première rencontre, il me parla de mon père qu'il avait connu. Je me rappelle qu'il laissa tomber ces mots : « Votre père dépensait trop. C'est ce qui l'a perdu. » Nous causâmes une heure tout au plus et les silences gardaient la lourdeur d'une éternité.

Je revis une deuxième fois l'avare. Un soir de mars 1933. Cette fois-là, nous causâmes pendant deux heures et c'est là que me vint

* ©Claire Grignon, pour les textes inédits de C.-H. Grignon.

l'idée d'écrire un roman dont la situation dramatique serait l'avarice. Je venais de créer *Un homme et son péché*.

Quand on me demande si Séraphin a existé, je réponds : OUI. À vrai dire, trois types de mon pays, les Pays-d'en-Haut, ont servi à la création de ce personnage épouvantable. Chez le premier, j'ai pris le physique ; chez l'autre, certains tics et certaines manies tandis que le troisième, dont je connaissais la vie depuis toujours, m'a fortement ébranlé par des faits précis et par les événements incroyables dont il fut l'objet.

J'écrirais donc ce roman de mœurs. Je fis part de ce projet à ma femme qui me laissa faire, mais ne croyait pas tellement au succès d'une pareille entreprise. Paresseux comme je l'étais, rêveur, passionné de la dive bouteille, ça ne promettait pas beaucoup. J'en parlai à Asselin.

— Vous avez un sujet en or, dit-il, mais écrivez-le ce roman. Mettez-vous sérieusement au travail.

— Je vais essayer, répondis-je.

Je ne mentais pas.

Quelques mois auparavant, le pamphlétaire maudit m'avait conseillé d'imiter Robert Choquette, alors gros canot de notre monde littéraire, c'est-à-dire qu'il faisait dans la radio. Et, si je ne m'abuse, il avait commencé vers 1930, avec *le Curé de village*, au poste CKAC de si glorieuse mémoire.

— Moi, écrire pour la radio ; moi, me prostituer pour de l'argent, JAMAIS ! J'écirai ce que je voudrai et quand je voudrai.

— Très bien, répondit Asselin, restez libre mais publiez votre roman.

Je me mis à l'œuvre. Une fois, les noms des personnages trouvés et bien dessinés, physiquement et moralement, il s'agissait de les faire agir, selon un rythme que j'ai suivi rigoureusement.

Je travaillais de quatre heures à huit heures du matin et de huit heures à dix heures du soir. Le reste du temps, je le passais au village. Je donnais libre cours à ma paresse, à la sainte bohème dont je n'ai jamais pu me débarrasser complètement. Au bout de deux mois et une semaine, j'avais terminé l'histoire de l'avare.

Une nuit qu'Asselin se trouvait chez moi avec des amis, on me pria de lire ce roman. Je vous avoue que j'étais très embarrassé. J'avais peur. Je souffrais de cette espèce de « malaise » dont parle quelque part Léon Daudet. Je me demandais si j'en avais écrit assez long ou trop long.

— Mais qu'attendez-vous pour lire, fit Asselin en allumant une cigarette.

— Soit, répondis-je. Et, tenant dans mes pauvres mains mortelles, des pages clavigraphiées et passablement barbouillées, je commençai.

Au chapitre de la mort de Donald, que j'avais écrit d'un seul souffle, je m'arrêtai un moment pour voir une femme qui pleurerait.

— Continuez, dit Asselin qui semblait fort intéressé.

La lecture terminée, je gardais l'impression d'être libéré d'un lourd fardeau mais, en même temps, je n'avais plus confiance dans mon *Séraphin*.

Le pamphlétaire maudit se leva, éteignant sa cigarette pour en allumer une autre, me serra la main en me disant :

— Pas mal. Pas mal du tout. Allez porter avec confiance votre manuscrit à notre ami, Albert Pelletier.

— Vous croyez qu'il l'accepterait ?

— Il a bien accepté, reprit Asselin, d'éditer les *Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey. Pourquoi pas, *Un homme et son péché*.

— J'irai.

Nous nous couchâmes au moment si tragique où l'aube frileuse commence à blanchir le faite des montagnes.

Deux jours plus tard, en ramassant tous les sous qu'on pouvait trouver dans ma maison, je me rendis à Montréal et j'allai voir Albert Pelletier. Je le connaissais depuis quelques années déjà parce qu'il venait souvent dans le nord, plus particulièrement à Saint-Jovite, et ne manquait jamais de frapper à ma porte et de causer un brin avec moi. Du reste, nous collaborions tous deux au *Canada* que dirigeait toujours d'une main de fer le pamphlétaire maudit.

Je ne partageais pas toutes les opinions littéraires de Pelletier. Il ne l'exigeait pas non plus. On dira ce qu'on voudra, ce critique littéraire a signé des pages qui méritent de revivre dans une anthologie bien faite.

Je lui confiai mon manuscrit et, trois jours plus tard, il m'écrivait une lettre chaleureuse. Il acceptait d'éditer mon roman.

Un nouveau travail commençait pour moi : la correction des épreuves. Ceux qui n'ont jamais corrigé d'épreuves se privent d'un plaisir à nul autre comparable. C'est une passion envoûtante, enveloppante, terrible mais qui porte avec elle sa récompense.

Dans ce temps-là, beaucoup plus qu'aujourd'hui, corriger des épreuves, c'était écrire deux fois. C'est une sensation indéfinissable de bien-être. C'est une joie que l'on fait durer comme à plaisir. Il faut que je rende à Albert Pelletier, directeur des *Éditions du Totem*, un grand mérite : celui de m'avoir laissé mes canadianismes, mes archaïsmes, mes

provincialismes et, pour tout dire, un patois que j'estimais savoureux. Lui itou, Pelletier, aimait ça. Et il ne se gênait pas non plus pour le faire savoir dans ses articles et dans ses livres. Tout cela écrit de bonne encre, pour la défense et la gloire d'une langue purement canadienne, lorsqu'il s'agit de littérature sur le plan strictement régionaliste.

Je n'ai jamais visé plus haut que ça. Pelletier non plus ni, non plus, Olivar Asselin.

Des corrections, il y en a eu sur le manuscrit original mais pas tellement. Certainement pas au point de vue de la langue. Si j'ai mis beaucoup de soin à écrire la maladie et la mort de Donaldda, c'est parce que, moi-même fils de médecin, je ne voulais pas me tromper sur les symptômes de la tuberculose et la fin épouvantable qui s'ensuit.

En corrigeant les épreuves, j'étais pris d'un doute. Je laissais les galées sur ma table et, en pleine nuit, j'allais consulter mon vieil ami, le bon docteur Jérémie Poirier, qui demeurait en face de chez moi. Je voulais savoir si, à tel stage de la maladie, les crachats de Donaldda étaient de la couleur du jus de pruneau. Le patient docteur se prêtait de bonne grâce à toutes mes questions. Il me confia même la pathologie interne de Dieu la foi et Lefert.

Et c'est ainsi, en corrigeant les épreuves, que je parvins à écrire sur la mort de Donaldda des pages qui se tiennent au point de vue scientifique. Si j'avoue que j'ai pleuré en écrivant ces pages, on ne me croira peut-être pas mais je dis la vérité. Il faut savoir que, pendant cent ans, la tuberculose – ce qu'on appelait la consommation – fut la grande dévoreuse, plus impitoyable peut-être que le cancer, de tout un peuple. Les femmes surtout en étaient atteintes, dès l'âge de dix-huit ans. Je n'avais qu'à lire les pierres tombales dans le cimetière de mon village pour me rendre compte que Donaldda, qui ne vécut qu'un an et un jour avec Séraphin, devait mourir à vingt ans. Et quand une femme pure et belle comme l'était Donaldda, comme je la voulais, meurt dans le printemps de sa vie, ça nous tord le cœur et ça nous arrache les larmes. Que des êtres humains aujourd'hui n'éprouvent pas ce choc, ils restent à plaindre.

Olivar Asselin, lui, l'avait bien compris. Certes, il jugeait mon Séraphin sordide mais très vivant. Il plaçait tout de même Donaldda au-dessus de la situation dramatique proprement dite. L'édition originale d'*Un homme et son péché*, tirée à trois mille exemplaires, fut lancée sur le marché, le 15 décembre 1933, exactement comme l'avait promis Albert Pelletier. J'aime mieux vous dire que, cette année-là, j'ai vécu le plus beau Noël de ma vie. L'ouvrage se vendait cinquante sous.

J'étais heureux. Je ne pensais pas à l'argent, surtout que mon roman est un pamphlet contre l'argent. Combien ce travail me rapporterait, je n'y pensais pas à ce moment-là. J'avais écrit ce que je voulais

écrire. Je me sentais soulagé d'un poids immense, porté depuis longtemps à travers un monde grouillant d'images et de difficultés.

Texte sur l'expurgation d'*Un homme et son péché*, tiré du « Pamphlétaire maudit »

Les fesses de Bertine

J'ai eu l'extrême plaisir de lire à Asselin, lorsqu'il venait me voir à Sainte-Adèle, plusieurs pages de mon roman en manuscrit, *Un homme et son péché*. Je ne sais pas pourquoi ou je le sais trop il savourait particulièrement ce passage :

« Bertine descendit bientôt, balaya la cuisine, rangea chaque chose, épousseta partout, nettoya le dessus du poêle. Elle allait, vive, propre, travaillant avec ordre, comme une abeille.

Séraphin la regardait du coin de l'œil tout en réparant une courroie de harnais. Cette belle fille, dans la maison, lui apportait un air de fête qu'il ne connaissait pas. Il sentait courir dans ses veines un sang neuf et bouillant. Malgré lui, ses yeux venaient toujours se poser sur cette croupe rebondissante de Bertine, sur ces mollets fermes et gras que la jupe trop courte laissait voir en plein, et sur la poitrine surtout, la plus belle du monde, et qui faisait éclater le corset trop petit. Jamais Poudrier n'avait été secoué aussi fortement par le désir. La luxure, la vieille luxure qu'il combattait depuis tant d'années, reprenait le dessus. Elle finirait par le broyer dans ses anneaux de chair et de plaisir. Il se laissa faire. Il oublia absolument que sa femme était peut-être en danger de mort, et que Bertine venait exprès pour elle. Il imaginait les moyens de posséder, bientôt, tout à l'heure, dans le foin de la grange, cette ragoûtante paysanne aux lèvres charnues et rouges, à l'œil vif où paraissaient courir des lueurs de convoitise et d'abandon. »

— Que c'est beau, des belles fesses, fit Asselin en allumant une cigarette.

— Mais il n'y a pas de fesses dans ce que je viens de vous lire...

— Non. Mais il y a la « croupe rebondissante », c'est tout comme. Il me semble la voir. Voulez-vous me faire plaisir, Grignon ?

— Quoi donc ?

— Pourquoi ce damné Séraphin ne violerait-il pas la belle Bertine dans la tasserie ?

— Jamais. N'importe quoi, mais pas ça.

— Pourquoi donc ?

— Parce que l'avare, toujours logique, ne voulait pas courir le risque de payer cent piastres comme il advint à ce pauvre Lemont. L'avargice dominait beaucoup plus mon héros que la luxure la plus brûlante.

— Je comprends, reprit Asselin. Il est fin, votre Séraphin.

— Rusé. Un renard. Un Français.

— Laissons les Français tranquilles, Grignon ; ne recommencez pas. Parlons de votre roman.

— Il vous plaît ?

— Beaucoup. Mais pourquoi pas Bertine dans la tasserie de foin...

— Jamais, devais-je conclure.

Et, cependant, nous restâmes de bons amis. Le pamphlétaire comprit que j'étais l'auteur de ce roman de mœurs paysannes. Je n'ai jamais adressé de reproches à Asselin parce qu'il écrivait tel ou tel article qui ne me plaisaient pas. Je suis ainsi fait, que je respecte la liberté d'expression. Ça, Asselin le savait.

Cependant, les choses devaient s'aggraver.

En 1934, mon ami Athanase David, député de Terrebonne et Secrétaire de la province, me fit venir à son bureau, à Montréal, me commandant six mille exemplaire d'*Un homme et son péché* qui seraient donnés en prix aux élèves.

— Il y a une objection, dit David.

— Laquelle ?

— C'est qu'il faudra expurger votre roman.

— Horreur ! Je m'en vais.

— Non, non, nous allons nous entendre, reprit-il de sa voix chaude.

— J'ai hâte de voir, repris-je, déjà fort impatient.

Le ministre se leva, arpenta la pièce, pour s'arrêter devant la grande fenêtre qui s'ouvrait sur le Vieux Montréal. Puis, me regardant bien en face :

— L'objection ne vient pas de moi.

— Viande à chiens ! quelle objection ?

— Un haut fonctionnaire de mon Ministère prétend que certains passages de votre roman sont pornographiques.

— Pornographiques ? Je ne sache pas qu'aucun critique jusqu'à présent ait fait une telle remarque.

— Non, je sais, mais elle vient d'un fonctionnaire qui a une maîtresse.

— Je m'attendais à celle-là.

Nous éclatâmes de rire.

Il s'agissait du passage qu'Asselin aimait le plus. Il fallait le supprimer ou le refaire.

— Remarquez, continua David, que, personnellement, je n'ai aucune objection mais, d'autre part, je ne veux pas d'ennuis. Je ne veux pas surtout passer pour un propagateur de livres cochons.

Il se fit un silence très lourd.

Il faut dire que je me trouvais dans la plus grande pauvreté, très proche de la misère. J'avais faim. La faim, un de ces mots barbares qu'il faudrait rayer du dictionnaire. On peut avoir soif, mais avoir faim, c'est inimaginable.

M. David, très intelligent et d'une tendresse émouvante, me regardait avec une pitié qui me faisait mal.

— Que décidez-vous, Grignon ? Six mille exemplaires à soixante cents chacun...

Trois mille six cents dollars ! J'étais sauvé !

Ce n'est pas tout, fit David en revenant s'asseoir.

— Quoi encore ?

Il me fit comprendre que, dans mon roman, Lemont va emprunter cent piastres à l'avare parce qu'il a mis une fille enceinte et que l'ouvrage étant destiné aux élèves, ils n'avaient pas besoin de savoir ça. Il faudrait donc changer complètement la situation dramatique.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je me trouvais placé devant le mur ; je n'avais pas le choix.

— J'accepte, si ça peut faire plaisir à votre haut fonctionnaire qui se paie le luxe d'une maîtresse, grand catholique je suppose.

Le ministre se contenta de sourire, comme il souriait quand il s'en donnait la peine.

Il fut entendu que j'expurgerais mon roman et que j'en vendrais six mille exemplaires au gouvernement de Québec.

En quittant le bureau de David, je courus voir Asselin. Je le surpris à son pupitre, terminant un article fulgurant, comme seul il était capable d'en écrire.

— Je mets le point final et je suis à vous, dit-il.

— Prenez votre temps, mon cher Asselin, j'aime à vous voir écrire.

— Écrire, fit-il en déposant la plume, quel art difficile. Je ne suis jamais satisfait.

— C'est pourquoi écrire est une passion.

— Le mot est juste. Comment ça va, Valdombre ?

— Mal.

Je relatai dans les moindres détails mon entrevue avec David.

— Mais c'est de la prostitution, Valdombre !

— Je suis dans la misère.

— La misère n'est pas une excuse. Notre vieux maître Léon Bloy ne vous pardonnera jamais ça.

— Peut-être. Mais Léon Bloy fut le seul écrivain dans le monde entier à ne s'être jamais prostitué.

— Je sais, je sais, répondit Asselin, nerveux, mais...

— Léon Bloy, devais-je enchaîner avec violence, écrivait toujours la vérité ; il mourut de faim. Bloy était un saint. Pas moi.

— Quel malheur ! Venez avec moi boire un bock.

Et nous sortîmes précipitamment pour s'engouffrer [sic] dans une taverne, passablement perdus tous les deux.

Lequel des deux parlerait le premier ? Ce fut Asselin.

— Que c'est triste, Valdombre, de prostituer son art ! Maudite misère !

— Et vos Français !

— Comment, mes Français...

— Oui, le célèbre romancier régionaliste Ernest Pérochon qui a gagné le Prix Goncourt avec son roman *Nène* et qui vient de m'adresser son dernier roman *la Parcelle 32*, lui itou a des livres à vendre et son principal acheteur c'est le gouvernement de la sainte République française.

— Bon Dieu de bois, répondit Asselin, j'ai toujours maudit la République française.

— C'est tout de même un gouvernement français.

— Si vous voulez.

— Or, ce gouvernement a acheté des milliers d'exemplaires de *la Parcelle 32* pour récompenser les bons petits enfants français, à la condition que l'auteur supprime des baisers trop prolongés, des 'mains glissant sous la jupe pour caresser la soie des cuisses' et ailleurs dans le livre des actes de sensualité.

— Pas possible, fit Asselin buvant d'un seul trait son bock de bière.

— C'est lui-même, Pérochon, qui le déclare dans sa dédicace à moi.¹

C'était maintenant au tour d'Asselin d'être mal. Quant à moi, je me sentais soulagé. Si un Français avait le droit, pour vivre en 1934, de prostituer son art, je ne vois pas pourquoi le petit Grignon de Sainte-Adèle n'aurait pas le même privilège.

— Vous avez raison, Valdombre, conclut le pamphlétaire maudit.

— J'ai toujours raison.

— Ça, c'est à voir. Mais croyez bien que je reste toujours votre ami.

— Et vous, mon cher Asselin, croyez bien que j'écirai tout ça un jour, pour l'édification de notre sainte race.

C'est fait.

Et que tous les écrivains actuels y compris toutes les fofolles d'un bas bleuisme dérisoire en fassent autant, et notre malheureuse province sera sauvée.

Texte sur Donalda, tiré du « Pamphlétaire maudit »

Au sujet de cette paysanne, Asselin jugeait que le principal personnage de mon roman, *Un homme et son péché*, n'est pas Séraphin mais Donalda.

On me pardonnera d'en parler.

Ce qui frappait le pamphlétaire maudit, c'était le caractère de soumission de Donalda mal mariée, en ce sens qu'elle épousa un homme étrange, un avaro diabolique qu'elle n'aimait pas mais qu'elle épousa quand même pour sauver l'honneur de sa famille.

Oh ! je sais que des bas-bleus indécrottables, des femmes de lettres ont moqué et moqueront toujours Donalda pour la raison bien simple qu'elles n'entendent rien à cette grande mystique qui fut un personnage réel. Que l'on me permette au moins ici de vous la faire voir telle que la voyait Olivar Asselin, esprit lucide.

Donalda !

1. La dédicace se lit comme suit : « A mon confrère Valdombre, au bon romancier d'*Un homme et son péché*, ce livre (malheureusement expurgé) de la terre de chez nous. Un bien cordial hommage. Ernest Pérochon. 23 janvier 1934. »

Cette pauvre fille de colon accepta d'obéir, de rester fidèle jusqu'à sa mort à l'homme qu'elle choisit. Jamais l'adultère n'effleura son esprit ou son cœur. Elle accepta tous les sacrifices parce qu'elle était foncièrement chrétienne. Pas honnête, chrétienne. Précisément *la Femme pauvre* de Léon Bloy. Le mariage, c'était pour elle le chemin que Dieu lui traça de toute éternité. Cœur simple, esprit juste, bon jugement, elle se soumettait, sans trop le savoir, aux préceptes de saint Paul dans son épître de la messe du mariage. Elle acceptait, les yeux fermés, les articles de la loi du code civil, au chapitre du mariage.

Tout comme moi, et il en parlait avec éloquence, Asselin fut toujours respectueux de l'ordre, comprenant aussi que Donalda n'était pas un être d'exception dans le monde. Combien de mères de famille, combien d'épouses depuis des siècles se sont mariées sans aimer. Elle ne se plaignaient pas. Elle ne se révoltaient pas. Réfugiées dans le silence et la prière, elles trouvaient la force de résister à toutes les tentations ; elles mouraient après une vie de labeur, de sacrifices, d'abnégation et de soumission quotidiennes ; elles rendaient l'âme en priant pour l'époux qui ne l'avait pas comprise. C'est tragique mais c'était là la doctrine chrétienne. C'était le grand siècle de l'ordre.

Aujourd'hui, dans notre temps troublé, dans ce siècle de tumulte et de désordre, la femme, pour un oui ou un non, se révolte, se sépare et croit trouver le salut dans le divorce (cette invention de Satan) ; et tout cela, au lieu d'effacer le malheur, l'aggrave et le pourrit. La femme est malheureuse, le mari, malheureux et les enfants, désespérés, qui s'accrochent au crime.

On invoque naturellement l'égalité de sexe, de droits et privilèges. La femme veut être l'égal de l'homme. Je n'y vois pas d'objection mais qu'elle ne vienne pas se plaindre si le malheur la saisit à la gorge. Que l'homme ait des torts ; qu'il commette même l'adultère, ce n'est pas une raison pour que l'épouse en fasse autant. Si elle fait dans le mal, elle en portera les conséquences que pas un sociologue encore ni un moraliste pourraient fixer d'avance ou déterminer logiquement. Le désordre sera parfait. Non, par « sera » ; il l'est.

Extraits du journal inédit de Claude-Henri Grignon (Cahier IV, du 3 au 30 septembre 1935)

3 septembre

Le 30 août je vois G. Morisset, membre du jury du Prix David, à son bureau. Il me répète encore que mon roman est presque parfait et qu'il va voter pour moi ainsi qu'il l'a déclaré à Masson, Laferrière, J.C. Harvey, etc. [...] Mon livre est bon. Tout le monde dit que j'aurai au

moins une part du Prix David mais que je devrais toucher le tout : \$1 700. Il paraît que je diviserai avec Madame Cocktail-Léon-Mercier-Gouin. Je m'en doutais. [...]

12 septembre

Depuis des jours et des jours, ma femme et moi ne parlons que de S.Adèle et de notre retour possible dans ce lieu enchanteur et nous ne trouvons pas assez de mots pour exprimer l'intensité de notre nostalgie. [...]

16 septembre

(Lundi) Comme M. Morrisette m'avait dit qu'il y aurait assemblée des membres du jury du Prix David samedi dernier le 14, je suis allé le voir à son bureau. Il m'a laissé entendre que le jury était unanime à me donner le prix, mais quel montant, il l'ignore. Il m'apprend que M^{me} Léon-Mercier Gouin avec sa pièce *Cocktail* a quelque chance aussi. Et voilà. Encore battu par des intrigues de salon et de coulisses politiques. Il se peut donc qu'elle partage le \$1 700 avec moi. Merde, alors.

Morrisette m'apprend qu'il y a eu 29 ouvrages en prose soumis mais que seuls mes livres valent quelque chose et puis un peu la pièce de M^{me} Gouin et *la Jeanne Mance* de Pierre Benoit. Évidemment on va tout faire pour que j'aie seulement \$850 ou peut-être rien du tout. Tout le monde cependant m'assure que je devrais avoir le premier prix et au moins \$1 700. Oui ça c'est la Justice mais en réalité je suis le Val-dombre, tombeur et justicier dégoûtant. René Garneau que j'ai vu cette après-midi me dit qu'il va y avoir de la « casse » si je n'ai pas le prix, qu'il est arrangé avec Turcotte du « Canada » pour tomber les juges. Oserait-il de le faire ? En tout cas les membres doivent se réunir encore une fois chez l'abbé Maurault. Après que M. David annoncera le résultat du concours jeudi, le 26 et Morrisette doit m'appeler ou appeler Garneau qui fera un « topo » si je suis l'heureux gagnant. Si je n'avais rien du tout ce serait la plus grande injustice commise à mon égard et je me fais fort d'écrire violemment à M. David si je ne décroche pas au moins une part du Prix. Il fallait donc que cette dame Gouin vînt dans mon chemin, elle si riche. Si encore sa pièce valait une tune !

22 septembre

Nous parlons toujours du prix David et nous faisons des projets : Si j'ai 850, si j'ai 1 700 et si je n'ai rien ? Impossible. J'ai trop travaillé ce livre et toute la critique fut unanime à dire que mon roman est le seul roman Canad. Français. Ah ! Si on ne m'accorde pas le prix, il y aura de la casse.

24 septembre

Morisset membre du jury doit appeler Garneau si j'ai le Prix. Quelle anxiété ! Je pourrai dire que ma vie ne fut pas plate.

26 septembre

Avons espéré toute la soirée, ma femme et moi que la Radio-journal annoncerait les résultats du concours. Rien. Nous nous couchons pas mal désappointés. Moi toujours confiant. J'ai le pressentiment que je vais gagner.

27 septembre

Levé à 7 h. Je cours chercher *l'Événement* qu'on dépose à ma porte tous les matins. Je lis en 3^e page : « Le Prix David à 2 québécois ». Enfin, je gagne le prix de la prose 1 700 dollars. Quelle joie ! quelle joie ! Je réveille Thérèse. Que je suis heureux de voir mon travail récompensé ! Et ma femme donc ? Et petite Claire qui était pas mal *tannée* de nous entendre parler du prix depuis un bon mois.

28 septembre

Commence à recevoir des télégrammes, des félicitations, lettres, téléphones, etc. Je n'aurais jamais cru que le prix fût si important. Je fais faire des bandes au *Soleil* pour mes volumes de luxe « Prix David 1935 ». J'en dépose des exemplaires chez Phyl et Garneau, \$1.50 l'ex.

30 septembre

Je touche grâce à David, le produit de mon prix \$1 700. [...] Les créanciers peuvent maintenant apparaître !

Conférence sur *Un homme et son péché* (extrait du journal inédit de Claude-Henri Grignon, 18 janvier 1936)

J'ai prononcé ce soir ma conférence¹ à la Salle de l'Académie Commerciale, rue Chauveau. Malgré la conférence de Blanchard, malgré un film à l'*Empire* sous le patronage du Lieutenant-Gouverneur et malgré une tempête épouvantable, 400 personnes au moins sont venues m'entendre.

J'ai obtenu un succès auquel je ne m'attendais pas. J'ai parlé pendant 1 heure et 30, lentement et avec des gestes qui ont fait amusé (*sic*)

1. Cette conférence devait paraître le 2 mars 1936 sous le titre de *Précisions sur Un homme et son péché*.

l'auditoire. En maints endroits on a ri durant plusieurs minutes. Je me suis révélé un véritable orateur. Ce fut l'avis de tous. [...]

Plusieurs sont venus me féliciter après ma conférence, dont un Paul Rainville et sa femme si aimable et si distinguée, sœur de M. A. David. On ne tarissait pas d'éloges sur mon compte. Cela seul me décide à publier cette conférence.

NOTES LINGUISTIQUES ET GLOSSAIRE

I – NOTES LINGUISTIQUES

Dans les passages dialogués, l'auteur a cherché à rendre compte de particularités de la langue parlée. On se bornera à signaler ici certains cas qui peuvent présenter une difficulté de lecture ou prêter à confusion. Il s'agit pour l'essentiel d'archaïsmes ou de dialectalismes encore courants en France à la fin du 19^e s., surtout dans les régions de l'Ouest, du Nord-Ouest et du Centre.

1) Phonétique

a) Vocalisme

- Fusion de voyelles pour éviter l'hiatus : *ç'a* ou *ça* pour *ça a*.
- L'ancienne diphtongue [ɔj], aujourd'hui prononcée [wa], se maintient à un stade archaïque, [we] ou [wɛ], parfois réduit à [e] ou [ɛ] : *moé* pour *moi*, *toé* pour *toi*, *néyer* pour *noyer*, *dret* pour *droit*.
- Réduction du groupe [yi] à [i] : *pis* pour *puis*.
- Substitution de [ɛ̃] à [i] initial (peut-être sous l'influence de mots comme *impôt*, *imposer*) : *hympothèque* pour *hypothèque*.

b) Consonantisme

- Maintien de [t] final jadis appuyé : *faite* pour *fait*, *tout'* pour *tout*.
- Apparition d'un [t] final analogique : *icit'* pour *ici*.
- Simplification de groupes consonantiques : *piasse* pour *piastre*, *pus* pour *plus*.
- Palatalisation de [t] et de [d] devant [j] et relâchement subséquent de la palatale : *quient* pour *tient*, *bon yeu* pour *bon dieu*, *yable* pour *diable*.

2) Morphologie

a) Substantifs

- Genre : passage du masculin au féminin : *avant-midi*, *érable*.

b) Verbes

- Formes analogiques : *soye* pour *sois* ou *soit* et *envoye* pour *envoie*, analogiques des 1^{ère} et 2^e personnes du pluriel ; *vas* pour *vais*, analogique des 2^e et 3^e personnes ; *assisez-vous* pour *asseyez-vous*, analogique de formes comme *lisez* ou *médisez* (cette forme renvoie à un infinitif *assir*).

3) Syntaxe

a) Interrogation

- Généralisation de *-ti* (écrit *t-il*) comme particule interrogative.
- Emploi de tournures périphrastiques après un mot interrogatif : (*de*) *quoi c'est qu'*.
- Reprise par un relatif de l'élément sur lequel porte l'interrogation : *quel poulet qu'on va tuer*.

b) Prépositions

- Emploi de *de* pour *à* : *s'engager de*.

II – GLOSSAIRE

On n'a enregistré ici, à quelques exceptions près, que les mots et les sens absents du *Petit Robert* 1984.

abrier v. tr. Couvrir (quelqu'un) de couvertures.

accoutumé (avoir ...). Avoir l'habitude, être accoutumé.

adonner (s'...) v. pron. Arriver à propos (d'un événement). *Ça s'adonne*, certainement, bien sûr (renforce une affirmation).

affaire (c't' ...) loc. adv. S'emploie pour ramener à la raison, à l'ordre, devant une évidence ; équivalent de *voyons !*.

agreyer v. tr. Pourvoir (de vêtements).

à matin, à soir. Ce matin, ce soir.

amerture n. f. Amertume.

ardent (faire ...). Faire chaud.

arder v. tr. Brûler, chauffer.

arrimer v. tr. Régler, organiser.

attisée n. f. Bon feu produit par une quantité de bois qu'on met en une seule fois.

baptême interj. Juron populaire. *En baptême* (loc. adv.) très, terriblement.

barrer v. tr. Fermer à clé, verrouiller. *Barré*, fermé à clé, verrouillé.

bas côté. Partie attenante au corps principal de la maison, située en contre-bas. V. *haut côté*.

battu (pas ...) loc. adj. Imbattable, sans pareil.

bavette n.f. Plaque de métal en saillie sous la porte du poêle, servant à empêcher tisons et cendres de tomber sur le plancher.

billot n.m. Bille de bois prise dans la grosseur du tronc ou de grosses branches.

blode adj. Généreux. De l'anglais *blood*.

bonguienne interj. Juron utilisé comme nom pour désigner un être de façon affective, avec une pointe d'admiration ou d'indignation.

bout (au ...) loc. adv. A bout.

camp n.m. Cabane construite dans la forêt, généralement en rondins, servant d'habitation aux bûcherons pendant la coupe du bois.

catalogne n.f. Grosse pièce d'étoffe faite au métier avec des restes de tissus, servant de couverture de lit ou de tapis de parquet.

cernure n.f. Marque en forme de cerne.

charnalité n.f. Choses de la chair, relations sexuelles.

châssis n.m. Fenêtre.

chaudière n.f. Seau de fer blanc.

chaudronnée n.f. Contenance d'un chaudron.

chemin (mettre dans le ...). Ruiner.

clair adj. Net, dont on a déduit tout élément étranger (s'oppose à *brut*). Exempt, libre (d'hypothèques, d'obligations).

commissaire n.m. Désigne ici un *commissaire* d'école, fonctionnaire élu par les contribuables d'une municipalité scolaire pour faire partie de l'organisation administrant les écoles de la municipalité.

comparable n.f. Pareille, personne semblable à celle dont il est question.

correct adv. Très bien, parfaitement ; *c'est correct*, c'est d'accord, c'est entendu.

coulée n.f. Ravin.

cru adj. Humide et froid (en parlant du temps).

damme n.f. Digue, barrage. De l'anglais *dam*.

débarquer v. intr. Descendre (de voiture).

dépareillé adj. Incomparable, sans pareil.

dévalage n.m. Pente abrupte, ravin.

diable (le ...) loc. adv. Sert de renforcement à la négation. *Aller chez le yable*, se détériorer, se dégrader.

dret adv. Droit.

embas n.m. Fossé au bord de la route.

écornifleux n.m. Personne curieuse, fureteuse, indiscrete.

encadrure n.f. Cadre, embrasure.

envoyer v. intr. À l'impératif, interjection servant de formule d'encouragement, d'incitation à l'action.

exemple (par ...) loc. adv. Sert à marquer ou à renforcer une opposition.

express n.m. Grande voiture, ordinairement à quatre roues, servant à livrer les marchandises à domicile.

extra adv. Plus que bien, parfaitement.

fin adj. Gentil.

flanquette n.f. Tissu de coton, finette.

franc adj. Dur et lourd (en parlant d'une essence de bois).

galipote (courir la ...). Courir le guilledou, courir la prétentaine.

garçon (faire le bon ...). Bien se conduire.

garrocher v. tr. Lancer, jeter avec la main.

gêne (sans ... aucune). Formule équivalent à *soyez bien à l'aise*.

gratteux n. et adj. Avare, mesquin.

greyer (se ...) v. pron. S'habiller, se préparer.

grouiller v. intr. Bouger ; agir, faire diligence.

haut côté. Partie principale de la maison, maison proprement dite. V. *bas côté*.

intentions (avoir les ... de). Avoir l'intention de.

jamme n.f. Accumulation de bois flotté bloquant un cours d'eau. De l'anglais *jam*.

jaquette n.f. Chemise de nuit.

lever (des œufs). Recueillir (des œufs aux nids).

lot n.m. Terrain concédé à une famille dans un cimetière.

maisonnée n.f. Ensemble des gens qui se trouvent dans une maison (sans nécessairement y habiter).

malle n.f. Poste.

maudit (ça parle au ...). C'est dommage, c'est triste, lamentable.

même (de ...) loc. adv. Ainsi, comme ça, de cette façon.

- mère (sa ...).** Appellatif : maman, ma femme (v. *père (son ...)* ci-dessous).
- mieux (être ... de).** Avoir intérêt à.
- morve n.f.** Substance limoneuse résultant de la décomposition de micro-organismes.
- mouche (de moutarde).** Sinapisme à la farine de moutarde.
- mouiller** v. impers. Pleuvoir.
- noirceur n.f.** Obscurité.
- ouaguine n.f.** Gros chariot de ferme. De l'anglais *wagon*.
- ouau** interj. Cri pour arrêter ou retenir les chevaux.
- pantoute** adv. Pas du tout. Contraction de *pas en tout*.
- pareil** adv. Quand même.
- passé dû** loc. adj. Dont le terme est échu (d'une reconnaissance de dette).
- peau à carriole.** Couverture de fourrure utilisée en voiture, l'hiver.
- pesat n.m.** Tige de pois séchée ou paille de sarrazin.
- pique n.f.** Pic.
- père (son ...).** Expression dont une femme se sert en s'adressant à son mari ou en parlant de lui. Également utilisé par les enfants à l'égard de leur père.
- pluche n.f.** Peluche.
- rapport (par ... à)** loc. prép. À cause de. *Par rapport que* loc. conj. parce que.
- réduire** v. tr. Diluer, diminuer la force d'une boisson alcoolique en la coupant.
- relevée n.f.** Après-midi.
- rémeré n.m.** Convention par laquelle le vendeur d'un fonds se réserve le droit de reprendre la chose vendue en remboursant à l'acheteur le prix et les frais de son acquisition dans un délai convenu.
- rempirer** v. intr. Empirer.
- pire (c'est pas trop ...).** Expression de satisfaction ; équivalent de *ce n'est pas mal*.
- poigner** v. tr. Empoigner, attraper. Surprendre, découvrir.
- retourner** v. intr. Évoluer (à propos d'une situation).
- rire (pas pour ...)** loc. adv. Beaucoup, d'une façon peu ordinaire.
- sacrant** adj. Fâcheux, ennuyeux.
- sauver** v. tr. Économiser, épargner.
- smatte** adj. Gentil, actif, habile. De l'anglais *smart*.
- souffle n.m.** Pousse, maladie des chevaux caractérisée par l'essoufflement.

stock n.m. Matériel, outillage.

tant que loc. conj. Autant que.

terrinée n.f. Contenance d'une terrine.

tirer (... les vaches). Traire.

tombe n.f. Cercueil, bière.

tonne (sentir la ...). Dégager une haleine empestée d'alcool.

train n.m. Soins donnés aux animaux à l'étable.

traite (payer la ...). Offrir des consommations, une tournée.

traître (ne pas être ...). Ne pas valoir grand chose.

trouble n.m. De la peine, du mal.

valeur (c'est de ...). C'est regrettable, c'est dommage.

valoir v. tr. Être évalué à tant, représenter telle somme (en parlant de quelqu'un, de sa fortune).

veillée-au-corps. Nuit passée à veiller un mort.

veilleux n.m. Celui qui veille.

venir v. intr. Devenir.

v'limeux adj. et n. Se dit d'une personne qui manifeste de la méchanceté, de la fourberie ; employé comme intensif dans la tournure *v'limeux de* + adj.

whisky blanc. Distillat de céréales à haute teneur en alcool.

yable n. V. diable.

BIBLIOGRAPHIE

PLAN

A – ÉCRITS DE CLAUDE-HENRI GRIGNON

*B – ÉTUDES CONSACRÉES À UN HOMME ET
SON PÉCHÉ*

I Thèses

II Articles, parties de livres

III Conférences, émissions radiophoniques, interviews

C – AUTRES OUVRAGES CITÉS

A – ÉCRITS DE CLAUDE-HENRI GRIGNON

Les Vivants et les autres, Montréal, Ducharme, 1922, 15 p.

Le Secret de Lindbergh, Montréal, Éditions de la Porte d'or, 1928, 209 p.

Ombres et clameurs. Regards sur la littérature canadienne, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933, 204 p.

Un homme et son péché, Montréal, Éditions du Totem, 1933, 212 p.

Montréal, Vieux Chêne, 1935, 187 p. (édition expurgée) ;

Montréal, Vieux Chêne, 1935, 249 p. ;

Montréal, Vieux Chêne, 1941, 198 p. (édition expurgée) ;

Montréal, Vieux Chêne, 1941, 198 p. (3 tirages) ;

Montréal, Vieux Chêne, 1942, 198 p. ;

Montréal, Vieux Chêne (distribution J.A. Pony), 1943, 207 p. ;

Montréal, Vieux Chêne, 1944, 207 p. ;

Montréal, Vieux Chêne, 1945, 207 p. ;

Sainte-Adèle, Éditions du Grenier, 1950, 198 p. ;

Montréal, Centre éducatif et culturel, 1965, 198 p. ;

Sainte-Adèle, Éditions du Grenier, 1969, 198 p. ;

Sainte-Adèle, Éditions du Grenier, 1972, 198 p.

Le Déserteur et autres récits de la terre, Montréal, Éditions du Vieux Chêne, 1934, 219 p.

Précisions sur Un homme et son péché, Montréal, Éditions du Vieux Chêne, 1936, 109 p.

Les Pamphlets de Valdombre, Sainte-Adèle, vol. 1 : 1^{er} décembre 1936-1^{er} novembre 1937, 556 p. ; vol. 2 : décembre 1937-novembre 1938, 562 p. ; vol. 3 : décembre 1938-novembre 1939, 461 p. ; vol. 4 : juin 1940-avril-mai 1941, 415 p. ; vol. 5 : mars-avril 1942-juin 1943, 246 p.

B – ÉTUDES CONSACRÉES À UN HOMME ET SON PÉCHÉ

I Thèses

DESCÔTEAUX, sœur Rose, « Les sources d'*Un homme et son péché* », thèse de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1969, 106 f.

MANNING-MONTREUIL, Rachel, « Introduction à Claude-Henri Grignon », thèse de maîtrise, Ottawa, Université Carleton, 1964, 101 f.

PARADIS, Jules, « Séraphin capitaliste », thèse de maîtrise, Québec, Université Laval, 1984, 219 f.

TREMBLAY-DENAULT, Christiane, « Annexe 1. *Un homme et son péché* ; le roman original (1933) », dans « Structures sociales et idéologies

dans la préhistoire du cinéma québécois (1942-1953) », thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 1979, f. 331-338.

II Articles, parties de livres

- ANONYME, « Les lauréats du Prix David », *le Devoir*, 27 septembre 1935, p. 8.
- ANONYME, « Maurice Dupras. L'émission d'un timbre commémoratif à l'effigie de Claude-Henri Grignon », *le Journal des Pays d'en Haut*, 28 novembre 1979, p. 8.
- ANONYME, « Prochaine visite de Séraphin », *le Soleil*, 25 août 1943, p. 3-4.
- ANONYME, « Séraphin Poudrier à Québec », *le Soleil*, 21 septembre 1943, p. 7.
- ANONYME, « *Un homme et son péché*. (Réédition 1965-66^e mille) », *Montréal-Matin*, 13 mars 1965, p. 13 [reproduit dans *l'Avenir du Nord et l'Écho du Nord*, 17 mars 1965, dans *le Droit et la Voix des Mille-Îles*, 18 mars 1965, dans *le Journal des vedettes*, 20 mars 1965, dans *l'Étoile du Nord*, 24 mars 1965, dans *le Progrès de Thetford*, 31 mars 1965, dans *le Saint-Laurent* et dans *le Courrier de Lavolette*, 22 avril 1965, dans *l'Écho de Frontenac*, 29 avril 1965, dans *l'Argenteuil*, la *Parole* et *l'Union des Cantons de l'Est*, 5 mai 1965].
- ANONYME, « *Un homme et son péché* est encore réédité », *Dimanche-matin*, 14 mars 1965, p. 29.
- ANONYME, « *Un homme et son (fructueux) péché* », *la Presse*, 13 mars 1965, p. 2.
- ANONYME, « La vie littéraire. *Un homme et son péché* », *le Bien public*, 1^{er} mai 1941, p. 9.
- ANONYME, « La vie littéraire. Claude-Henri Grignon : *Un homme et son péché* », *le Petit Journal*, 28 janvier 1934, p. 10.
- ARTEAU, Odilon, « Captivante causerie sur l'histoire d'un livre », *l'Action catholique*, 20 janvier 1936, p. 7.
- ARTEAU, Odilon, « L'histoire d'un livre », *le Terroir*, vol. 17, n° 9, février 1936, p. 3-4.
- ASSELIN, Olivar, « *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon (Valdombre) », *le Canada*, 28 décembre 1933, p. 2.
- ASSELIN, Olivar, « Une lettre de MONTHERLANT à Grignon », *l'Ordre*, 23 octobre 1934, p. 4.
- B., J.-P., « *Un homme et son péché* », *la Frontière*, 1^{er} avril 1965, p. 6.
- BAILLARGEON, Samuel, « Claude-Henri Grignon un homme du Nord », dans *Littérature canadienne-française*, Montréal, Fides, 1957, p. 254-260.

- BARBEAU, Victor, « La danse autour de l'érable », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. 3, 1958, p. 30, 35.
- BASILE, Jean, « Le cœur qui saigne et l'amour du monde », *le Devoir*, 3 avril 1976, p. 14.
- BÉGIN, Émile, « Bibliographie canadienne. *Un homme et son péché* », *l'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 13, n° 7, avril 1934, p. 402-406.
- BERNARD, Harry, « Romans de l'avarice », *l'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 21, n° 5, février 1942, p. 376-389.
- BERNIER, Conrad, « Le rêve d'enfance de Grignon : écrire pour rester libre », *la Presse*, 10 avril 1976, p. D3.
- BERRE, Claude, « Le secret de Valdombre », *Vivre*, 1^{re} série, 2^e cahier, 15 juin 1934, p. 5-8.
- BESSETTE, Gérard, « Autour de Séraphin », dans *Une littérature en ébullition*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, p. 91-107.
- BESSETTE, Gérard, Lucien Geslin et Charles Parent, « Claude-Henri Grignon », dans *Histoire de la littérature canadienne-française par les textes. Des origines à nos jours*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1968, p. 401-406.
- BRONNER, Frederic, « Henri Grignon, Jean Narrache and the « Chansonnier » Desrousseaux », *Culture*, vol. 13, n° 2, juin 1952, p. 164-167.
- BROUILLARD, Carmel, « Ex-libris. *Un homme et son péché* », *les Cahiers franciscains*, vol. 3, n° 3, mai 1934, p. 252-255.
- BROUILLARD, Carmel, « Les hommes et les livres. Claude-Henri Grignon se châtie », *la Renaissance*, 28 septembre 1935, p. 5.
- BROUSSEAU, Serge, « À r'brousse-poil », *Nouvelles illustrées*, 20 mars 1965, p. 12.
- BRUCHÉSI, Jean, « Le Prix David 1935 », *la Revue moderne*, 17^e année, n° 1, novembre 1935, p. 7.
- BRUNET, Berthelot, « Les Romanciers véritables », dans *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1946, p. 165-171.
- BRUNET, Berthelot, « Trois primitifs », *l'Ordre*, 29 septembre 1934, p. 4.
- CANTIN, Pierre, Normand Harrington et Jean-Paul Hudon, « Grignon Claude-Henri (Valdombre) », *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise dans les revues des XIX^e et XX^e siècles*, Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, 1979, p. 580-586.
- C[ARRIER], R[oland], « *Un homme et son péché* », *le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 30 mars 1934, p. 27.

- CHALLENGER, G.-E., « *Un homme et son péché* par Claude-Henri Grignon », *l'Action médicale*, janvier 1934, p. 237-238.
- CHAPDELAINE, Jean, « *Un homme et son péché* », *la Relève*, 1^{re} série, février 1934, p. 208-209.
- CLIFT, Dominique, « Books. Quebec Gothic », *Saturday Night*, December 1983, p. 65-66.
- CUISINIER, G.L., « La tribune du lecteur. Madame persiste à croire que nous n'aimons pas Grignon », *l'Ordre*, 19 janvier 1935, p. 2.
- DANDURAND, Albert, *le Roman canadien-français*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, « Les Jugements », 1937, p. 210-211.
- DANSEREAU, Jeanne, « Les trois visages de Donalda », *Châtelaine*, vol. 2, n° 5, mai 1962, p. 29-32, 120-124.
- DANTIN, Louis, « *Un homme et son péché* par Claude-Henri Grignon », dans *Gloses critiques*, 2^e série, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, p. 125-134 [reproduit dans *l'Avenir du Nord*, 17 mai 1935, p. 1-2].
- DAVIAULT, Pierre, « Les livres. *Un homme et son péché* Roman par Claude-Henri Grignon », *le Droit*, 6 avril 1934, p. 3.
- DEBIEN, Léon, « Notre vie littéraire, Grignon romancier (1^{re} partie) », *l'Avenir du Nord*, 5 octobre 1966, p. 11.
- DEBIEN, Léon, « Notre vie littéraire, Grignon romancier (2^e partie). Originalité du roman *Un homme et son péché* », *l'Avenir du Nord*, 12 octobre 1966, p. 4, 6.
- DESBIENS, Lucien, « Le rez-de-chaussée. Faits et opinions. *Un homme et son péché* », *le Devoir*, 5 janvier 1934, p. 3.
- DÉCARIE, Viviane, « Le roman de Grignon : *Un homme et son péché* », *le Canada*, 19 janvier 1934, p. 2 [reproduit dans *la Tribune*, 24 mars 1934, p. 4].
- DESMARCHAIS, Rex, « Dans le monde des lettres. *L'Homme [sic] et son péché* », *la Revue moderne*, vol. 15, n° 4, février 1934, p. 8-9.
- DESMARCHAIS, Rex, « Deux récents ouvrages. *Un homme et son péché* », *l'École canadienne*, vol. 16, n° 10, juin 1941, p. 443-444.
- DESMARCHAIS, Rex, « Genèse d'une grande œuvre », *l'École canadienne*, vol. 18, n° 2, octobre 1942, p. 58-61, 65.
- DESMARCHAIS, Rex, « Le meilleur Grignon », *Notre temps*, 30 mars 1946, p. 4.
- DESMARCHAIS, Rex, « Un grand vivant », *le Bulletin des agriculteurs*, avril 1950, p. 11, 65-66, 68-69.
- DESMARCHAIS, Rex, « La vie et la mort de Séraphin Poudrier », *la Nouvelle Relève*, n° 8, mai 1942, p. 491-496.

- DESROSIERS, Pierre, « Séraphin ou la dépossession », *Parti pris*, vol. 4, n° 5-6, janvier-février 1967, p. 52-62.
- DIONNE, René, (édit.), *le Québécois et sa littérature*, Sherbrooke et Paris, Éditions Naaman et Agence de coopération culturelle et technique, 1984, p. 96.
- DOSTIE, Gaétan, « Tardivel, Grignon, Lemelin et Richard. Les racines de la littérature qui se fait », *le Jour*, 9 avril 1976, p. 18.
- DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, « Claude-Henri Grignon », dans *le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958. Recherche d'un esprit romanesque*, Paris, Nizet, 1978, p. 272, 312-318, 343, 698, 767-769.
- DUHAMEL, Roger, « Claude-Henri Grignon », dans *Manuel de littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions du renouveau pédagogique, 1967, p. 77-78.
- DUHAMEL, Roger, « Soixante-quinze ans de vie littéraire », *le Devoir*, 8 mars 1943, p. 12 [reproduit dans *la Presse*, 8 mars 1943, p. 28].
- GAGNON, Claude-Marie, « Concupiscence et Avarice chez Séraphin Poudrier », *Voix et Images*, vol. 1, n° 2, décembre 1975, p. 196-205.
- GAGNON, Jean-Louis, « Duplessis critique l'abbé Art. Maheux », *le Soleil*, 8 mai 1942, p. 3, 19.
- GAGNON, Jean-Louis, « Littérature. Un homme et son péché », *Vivre*, 2^e série, n° 5, 15 mai 1935, p. 9.
- GAGNON, Jean-Louis, *les Apostasies*, t. I, *les Coqs de village*, Montréal, Éditions La Presse, 1985, p. 191-197.
- GARAND, Dominique, « Lire ou thésauriser : la politique d'accumulation d'Un homme et son péché », dans Robert Giroux et Jean-Marc Lemelin, (édit.), *le Spectacle de la littérature. Les aléas et les avatars de l'institution*, Montréal, Éditions Triptyque, 1984, p. 141-179.
- GARNEAU, René, « Les lettres canadiennes-françaises depuis 1930 », *Médecine de France*, n° 87, 1957, p. 33-37.
- GARNEAU, René, « Les tendances actuelles du roman canadien », *le Canada*, 4 décembre 1935, p. 1 [reproduit dans *Revue dominicaine*, vol. 42, février 1936, p. 100-108 et mars 1936, p. 150-157].
- GAY, Paul, « Claude-Henri Grignon », dans *Notre roman. Panorama littéraire du Canada français*, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, p. 39-41.
- GÉRARD, Henri, « Un homme et son péché de Claude-Henri Grignon », *le Soleil*, 20 janvier 1934, p. 4.
- GERMAIN, Jean-Claude, « Grignon : 'À la fin, mon Séraphin aura dépossédé tout le monde », *le Petit Journal*, semaine du 1^{er} septembre 1968, p. 70.

- GOULET, Paul-Henri, « Hommage à Claude-Henri Grignon, l'âme d'une époque et d'un peuple », *T.V. Hebdo*, vol. 16, n° 39, 24 au 30 avril 1976, p. 141A.
- GRANDPRÉ, Pierre de, (édit.), « Claude-Henri Grignon », dans *Histoire de la littérature française du Québec*, t. 2, (1900-1945), Montréal, Beauchemin, 1968, p. 263-266.
- GRIFFON, Hervé [pseudonyme d'Émile BÉGIN], « Au royaume des livres. *Un homme et son péché* », *L'Action catholique*, vol. 27, n° 8445, 24 avril 1934, p. 4.
- HAINS, Édouard, « Vient de paraître. *Un homme et son péché* », *la Revue de Granby*, 11 janvier 1934.
- HAMEL, Marcel, « Claude-Henri Grignon. Pamphlétaire et paysan », *la Nation*, 31 décembre 1936, p. 4.
- HAMEL, Marcel, « Valdombre : grand écrivain, piètre politicien », *la Nation*, 18 février 1937, p. 1, 4.
- HAMEL, Réginald, John Hare et Paul Wyczynski, « Grignon, Claude-Henri », dans *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, 1976, p. 319-320.
- HÉBERT, Maurice, « Les Prix David 1935. *Un homme et son péché* », *le Canada français*, vol. 23, n° 3, novembre 1935, p. 244-250.
- HÉBERT, Maurice, « Quelques livres de chez-nous. *Un homme et son péché* », *le Canada français*, vol. 23, n° 1, septembre 1938, p. 65-71.
- HÉBERT, Maurice, « Un roman paysan de caractère. *Un homme et son péché* », dans *les Lettres au Canada français*, 1^{re} série, Montréal, Éditions Albert Lévesque, « Les Jugements », 1936, p. 73-94.
- JANRHÊVE, [pseudonyme de Germaine GUÈVREMONT], « Propos littéraires. *Un homme et son péché* », *le Droit*, 3 mars 1934, p. 4.
- L., A., « Livres et autres publications. *Un homme et son péché* [...] », *la Presse*, 30 décembre 1933, p. 29.
- LABERGE, Albert, *Peintres et Écrivains d'hier et d'aujourd'hui*, Montréal, [s. édit.], 1938, p. 173-181.
- LAFLECHE, Guy, « *Un homme et son péché* : le récit simpliste », dans [Prologomènes à une] *Histoire des formes du roman québécois*, Montréal, la Librairie de l'Université de Montréal, 1976, p. 49-51.
- LAMARCHE Marc-Antonin, « *Un homme et son péché* », *l'Ordre*, 22 mars 1934, p. 4 [reproduit dans *Revue dominicaine*, vol. 40, avril 1934, p. 325-328 et dans *Nouvelles ébauches critiques. Extrait de la « Revue dominicaine »*, Montréal, Granger, 1936, p. 57-64].
- LAPOINTE, Maurice, « Notes sur le roman », *les Idées*, vol. 6, n° 6, décembre 1937, p. 351-356.

- LAURENDEAU, André, « Sur trois écrivains de la radio », *Revue dominicaine*, vol. 47, mai 1941, p. 255-260.
- LÉGARÉ, Romain, « Littérature et Climat de culture », *Culture*, vol. 3, n° 2, juin 1942, p. 194-197.
- LÉGARÉ, Romain, « Recent French-Canadian Novel Writing », *The Canadian Author and Bookman*, vol. 22, n° 2, juin 1946, p. 30-31.
- LÉGER, Jules, « De la littérature canadienne », *la Vie intellectuelle*, Paris, t. 52, n° 2, 25 octobre 1937, p. 303-304.
- LÉGER, Jules, *le Canada français et son expression littéraire*, Paris, Nizet et Bastard, 1938, p. 181-182.
- LEGRIS, Renée, « *Un homme et son péché* », dans Maurice Lemire, (édit.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, *De 1900 à 1939*, Montréal, Fides, 1980, p. 1115-1128.
- L'HEUREUX, Eugène, « Entre Canadiens de bonne volonté. La langue du roman *Un homme et son péché* », *le Soleil*, 9 mars 1944, p. 4.
- LÉVY-BEAULIEU, Victor, « Sur Claude-Henri Grignon », *le Devoir*, 10 avril 1976, p. 15.
- MAILHOT, Laurent, *la Littérature québécoise*, Paris, P.U.F., « Que sais-je ? », n° 1579, 1974, p. 56.
- MAJOR, André, « Grignon : un homme du passé », *le Devoir*, 4 septembre 1968, p. 11.
- MARCHAND, Clément, « *Un homme et son péché* », *le Bien public*, 4 janvier 1934, p. 13.
- MARCHAND, Clément, « Le premier caractère du roman canadien. Séraphin Poudrier, l'avare classique », *le Bien public*, 10 juillet 1941, p. 1, 4 [reproduit dans *Aujourd'hui*, n° 23, août 1941, p. 40-45].
- MARCHAND, Clément, « Séraphin Poudrier », *le Droit*, 24 janvier 1942, p. 19.
- M[ARCHAND] C[lément], « *Un homme et son péché* vient d'être réédité », *le Bien public*, 30 avril 1965, p. 8.
- MARCOTTE, Gilles, « Brève histoire du roman canadien-français », dans *Une littérature qui se fait*, Montréal, HMH, « Constantes », 1962, p. 11-50 [voir p. 28-30].
- MARCOTTE, Gilles, « Le roman », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, vol. 3, 1958, p. 60-61.
- MARCOTTE, Gilles et François Hébert, « Claude-Henri Grignon », dans Gilles Marcotte, (édit.), *Anthologie de la littérature québécoise. Vaisseau d'or et Croix du chemin*, t. 3, 1895-1935, [Montréal], Éditions La Presse, 1979, p. 311-331.

- MARQUIS, G[eorges]-É[mile], « Les lauréats du Prix David en 1935 », *le Terroir*, vol. 17, n° 5, octobre 1935, p. 11-12.
- MONTHERLANT, Henry de, « Une lettre de Montherlant à Claude-Henri Grignon », *l'Ordre*, 21 mars 1934, p. 4 [reproduit dans le *Bien public*, 29 mars 1934, p. 13].
- NOËL, Christiane, « À la mémoire de Claude-Henri Grignon. Sainte-Adèle en deuil », *le Journal des Pays d'en Haut*, 8 avril 1976, p. 41-44.
- O'CONNOR, John I., « Translations », *University of Toronto Quarterly*, vol. 49, n° 4, été 1980, p. 396.
- OUELLET, France, *Répertoire numérique du fonds Claude-Henri Grignon*, Montréal, le ministère des Affaires culturelles, Bibliothèque nationale du Québec, 1985, 154 p.
- P., L., « Choses du temps. Sur un roman », *le Canada*, 18 janvier 1934, p. 2.
- PATERSON, Janet M., « L'univers de Séraphin Poudrier », *Journal of Canadian Fiction*, n° 19, 1977, p. 106-111.
- PELLETIER, Albert, « Un homme et son péché », *les Idées*, 2^e année, vol. 21, octobre 1935, p. 250-252.
- PELLETIER, Suzanne-D., « Bibliographie de Claude-Henri Grignon », Montréal, École des bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1946.
- PIETTE, Alain, « Un homme et son péché : l'innocente avarice ou le masque idéologique », *Voix et Images*, vol. 4, n° 1, septembre 1978, p. 107-126.
- R.M., « Relire Grignon », *la Presse*, 10 avril 1976, p. D2.
- RENAUD, André, « Un homme et son péché », *le Droit*, 20 mars 1965, p. 14.
- ROBERT, Lucie, « Claude-Henri Grignon », dans William TOYE, General editor, *The Oxford Companion to Canadian Literature*, Toronto, Oxford, New York, Oxford University Press, 1983, p. 322.
- ROUXEL, Pierre, « L'œuvre écrite de Claude-Henri Grignon : brève description d'un corpus », *Bulletin du Centre de recherche en civilisation canadienne-française*, Université d'Ottawa, n° 23, décembre 1981, p. 21-25.
- ROY, Louis-Philippe, « Du théâtre sain, honnête et chrétien », *l'Action catholique*, 28 août 1943, p. 4.
- ROY, Louis-Philippe, « Les livres et leurs auteurs. Un homme et son péché », *l'Action*, 19 mars 1965, p. 19.
- ROY, Louis-Philippe, « Sur la scène. Un homme et son péché », *l'Action catholique*, 18 avril 1946, p. 4.
- SABOURIN, Louis, « Valdombre et Mauffette le créateur et le réalisateur », *la Revue populaire*, 36^e année, n° 2, février 1943, p. 7.

- SAINT-DENYS GARNEAU, Hector de, *Lettres à ses amis*, Montréal, HMH, « Constantes », 1967, p. 130-131.
- SAINT-GERMAIN, Clément, « Études d'auteurs canadiens. Claude-Henri Grignon », *Lectures*, nouvelle série, vol. 4, n° 4, décembre 1959, p. 100-102.
- SAINTE-MARIE ÉLEUTHÈRE, sœur [Marie-Thérèse LAFOREST], « Mythe de l'argent », dans *la Mère dans le roman canadien-français*, Québec, P.U.L., « Vie des lettres canadiennes », 1964, p. 47-52.
- SAINT-JEAN, Armande, « L'avare à tout faire de Claude-Henri Grignon », *la Presse* (cahier *Perspectives*), 1^{er} février 1969, p. 6-7.
- SERVAIS-MAQUOI, Mireille, « Claude-Henri Grignon », dans *le Roman de la terre au Québec*, Québec, P.U.L., « Vie des lettres québécoises », 1974, p. 19-20, 127-147.
- SIROIS, Antoine, « Claude-Henri Grignon », dans *The Canadian Encyclopedia*, vol. 2, Edmonton, Hurtig Publishers, 1985, p. 775.
- SYLVESTRE, Guy, « Littérature et Beaux-Arts. *Un homme et son péché* », *le Droit*, 12 avril 1941, p. 12.
- SYLVESTRE, Guy, *Panorama des lettres canadiennes-françaises*, Québec, le ministère des Affaires culturelles, 1964, p. 32-33, 35-36, 60.
- SYLVESTRE, Guy, « Réflexions sur notre roman », *Culture*, vol. 12, n° 3, septembre 1951, p. 238.
- T.G., « *Un homme et son péché* », *l'Action catholique*, 23 avril 1946, p. 3.
- TASCHEREAU, Yves, « Méfiez-vous du petit écran ! Main basse sur Séraphin ! », *l'Actualité*, vol. 3, n° 8, août 1978, p. 37-38.
- THÉRIO, Adrien, « Le langage des cousins de « Séraphin », *Livres et auteurs canadiens 1968*, Montréal, Éditions Jumonville, 1969, p. 228-234.
- TOUGAS, Gérard, « Claude-Henri Grignon (1894-) », dans *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, P.U.F., 1960, p. 138-139, 163, 194, 204.
- TROIS IXES [pseudonyme], « Valdombre à la radio. « Les belles histoires des Pays d'en Haut ! » Une œuvre de M. Claude-Henri Grignon à Radio-Canada », *En avant !*, vol. 2, n° 38, 30 septembre 1938, p. 3.
- VAILLANCOURT, Pierre-Louis, « *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon », dans *Lettres québécoises*, n° 40, 1985-1986, p. 54-55.
- VIATTE, Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950*, Québec, P.U.L., Paris, P.U.F., 1954, p. 209-210.
- WARWICK, Jack, *The Long Journey. Literary Themes of French Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1968, p. 112.

III Conférences, émissions radiophoniques, interviews

- ANONYME, « Brillante causerie de M. Claude-Henri Grignon », *l'Événement*, 20 janvier 1936, p. 3.
- ANONYME, « Claude-Henri Grignon donne une conférence », *le Soleil*, 20 janvier 1936, p. 14.
- CHOQUETTE, Adrienne, « Adrienne Choquette continue son enquête auprès de nos écrivains, Valdombre », *le Mauricien*, juillet 1938, p. 18-19, 31 [reproduit dans « Valdombre (Claude-Henri Grignon) », dans *Confidences d'écrivains canadiens-français*, Notre-Dame des Laurentides, les Presses laurentiennes, 1976, p. 227-236].
- DUHAMEL, Roger, « Relecture », Radio-Canada, 3 décembre 1981, réalisation d'André Major.
- GODIN, Gérald, « Le péché de Grignon : dire sa vérité huit heures par jour. Une entrevue de Gérald Godin », *le Magazine Maclean*, vol. 4, n° 8, août 1964, p. 45-46.
- HAMEL, Marcel, « Claude-Henri Grignon se dévoile ! », *la Nation*, 22 février 1936, p. 4.
- HARTING, Claire, « Ce Claude-Henri Grignon est l'homme le plus formidable », *Photo-Journal*, semaine du 22 au 29 mars 1967, p. 8.
- LEMOINE, Wilfrid et Michèle TISSEYRE, « Aujourd'hui. Un homme et son péché, nouvelle édition, 66^e mille. Nos invités, Claude-Henri Grignon, l'auteur, Albert Le Grand et Gilles Marcotte, ses critiques », Radio-Canada, 17 septembre 1965, réalisation de Gérard Chapdelaine et de Robert Séguin.
- MAJOR, André, « Entrevue exclusive avec « Le Lion du Nord ». L'avarice est une situation propre », *le Petit Journal*, 9 mai 1965, p. 38.
- MARCHAND, Olivier, « Le petit monde de Claude-Henri Grignon », *la Presse*, 19 mars 1966, p. 15.
- SÉGUIN, Fernand, « Entretien avec Claude-Henri Grignon. Le sel de la semaine », *CBFT*, 2 septembre 1968. 1966, p. 15.
- TOUPIN, Paul, « À Sainte-Adèle. Chez l'auteur d'*Un homme et son péché* », *la Patrie*, 20 février 1949, p. 55, 69.
- VALDOMBRE, [pseudonyme de Claude-Henri GRIGNON], « Les opinions de Valdombre. Extraits d'une conférence faite à Québec, le 18 janvier, par Valdombre, (Claude-Henri Grignon) », *le Canada*, 27 janvier 1936, p. 2 et 28 janvier 1936, p. 2.

C – AUTRES OUVRAGES CITÉS

- BARBEAU, Victor, *la Tentation du passé*, Montréal, Éditions La Presse, 1977.

- CHOQUETTE, Adrienne, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1939.
- DANTIN, Louis, *Gloses critiques*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 2^e série, 1935.
- DUMONT, Fernand, Jean Hamelin, Jean-Paul Montmigny, (édit.), *Idéologies au Canada français*, Québec, P.U.L., 1978.
- DUSSAULT, Gabriel, *le Curé Labelle*, Montréal, Hurtubise HMH, 1983.
- GRANDPRÉ, Pierre de, (édit.), *Histoire de la littérature française au Québec*, t. II et III, Montréal, Beauchemin, 1968, 1969.
- HÉBERT, Maurice, *les Lettres au Canada français*, 1^{re} série, « Les Jugements », Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936.
- MANN TROFIMENKOFF, Susan, *The Dream of a Nation*, Toronto, Mac-Millan of Canada, 1982.
- PELLETIER, Albert, *Carquois*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931.
- Rapport du congrès de la colonisation*, Montréal, Éditions La Patrie, 1900.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Chronologie	71
Tableau des éditions d' <i>Un homme et son péché</i>	78
Liste des sigles et abréviations	79
<i>Un homme et son péché</i> , variantes et notes explicatives . . .	81
Appendices	
I : préfaces de Claude-Henri Grignon	219
II : variantes longues	223
III : inédits se rapportant à <i>Un homme et son</i> <i>péché</i>	226
Notes linguistiques et glossaire	239
Bibliographie	245

**Achevé d'imprimer
en novembre 1986 sur les presses
des Ateliers Graphiques Marc Veilleux Inc.
Cap-Saint-Ignace, Qué.**

Photocomposé par Logidec Inc. Montréal
